

C.E. MURPHY

LA MALÉDICTION  
'  
DE L'AUBE

  
LUNA

C.E. MURPHY

## La malédiction de l'aube

Chaque nuit, seule au monde au cœur de New York, Margrit court dans Central Park désert. Un soir, un homme l'aborde. Élégant, altier, il a les cheveux blonds et les yeux clairs d'un prince nordique. Tentée de fuir d'abord, fascinée malgré elle par la beauté et le charme de l'inconnu, Margrit le laisse exposer son étrange requête.

Et peu à peu la stupéfaction la gagne. Car Alban — c'est ainsi qu'il se prénomme — sait presque tout d'elle. De son métier d'avocate. De son acharnement à défendre les causes les plus délicates. Et s'il s'est décidé ce soir à interrompre sa course, au risque de l'effrayer, c'est pour lui demander de plaider sa cause auprès des hommes. Les hommes qui l'accusent injustement de meurtre. Les hommes qu'il ne peut affronter car, s'il se fait prendre, il mourra. Lui, le dernier descendant d'une race ancienne qui se transforme en pierre au lever du soleil...

C.E. MURPHY

LA MALÉDICTION DE L'AUBE

*Titre original* : HEART OF STONE publié par Luna®

*Traduction de l'américain par* FABRICE CANEPA

Luna® est une marque déposée par le groupe Harlequin

© 2007, C.E. Murphy. © 2008, Harlequin S.A.

83/85 boulevard Vincent Auriol 75646 PARIS CEDEX 13. ISBN 978-2-2808-4501-4 —  
ISSN 1775-6480

# Table des matières

- [1.](#)
- [2.](#)
- [3.](#)
- [4.](#)
- [5.](#)
- [6.](#)
- [7.](#)
- [8.](#)
- [9.](#)
- [10.](#)
- [11.](#)
- [12.](#)
- [13.](#)
- [14.](#)
- [15.](#)
- [16.](#)
- [17.](#)
- [18.](#)
- [19.](#)
- [20.](#)
- [21.](#)
- [22.](#)
- [23.](#)
- [24.](#)
- [25.](#)
- [26.](#)
- [27.](#)
- [28.](#)
- [29.](#)
- [30.](#)
- [31.](#)

[REMERCIEMENTS](#)

[Note de l'auteur](#)

*A mon père, Thomas Allen Murphy, dont ce livre est le préféré à ce jour.*

# 1.

Ses longues foulées paraissaient avaler l'asphalte qui brillait à la lueur des réverbères. La brise qui soufflait cette nuit-là avait arraché à sa queue-de-cheval quelques mèches de cheveux frisés qui frappaient ses joues en cadence. Elle n'était pas très grande, mais chacun de ses mouvements était empreint d'un troublant mélange de puissance et de grâce.

En fait, elle représentait parfaitement la dualité qu'incarnaient les femmes à ses yeux, entre force et fragilité, sensualité et délicatesse. Et il ne se lassait pas de la regarder.

Elle venait courir presque tous les soirs, le plus souvent juste après le coucher du soleil. Mais, ce jour-là, elle était arrivée bien plus tard. Il était presque minuit et le parc était quasiment désert.

Dissimulé par les branches des arbres, Alban suivait sa progression, bien décidé à la protéger des dangers auxquels l'exposait son imprudence. A la nuit tombée, Central Park n'était pas à proprement parler l'endroit le plus sûr de la ville.

Mais il était convaincu qu'elle en avait parfaitement conscience et que c'était justement ce risque qui l'attirait. Venir ici chaque soir devait constituer pour elle une forme de défi, un refus de céder à la prudence que lui dictait sa raison.

Pourtant, Alban était persuadé que les risques qu'elle prenait étaient calculés. Certes, elle n'était pas de taille à tenir tête à un éventuel agresseur. Mais elle courait assez vite pour espérer lui échapper. Sa posture trahissait d'ailleurs une vigilance continuelle, comme si elle s'attendait à tout moment à voir surgir quelqu'un.

Ce mélange d'audace et de prudence lui rappelait beaucoup une femme qu'il avait connue autrefois et qui n'avait pas hésité à sacrifier sa propre existence pour le protéger.

Était-ce pour cela qu'il l'observait ainsi et qu'il avait décidé de la défendre malgré elle? Si elle l'avait appris, elle aurait probablement refusé cette protection. Sans doute aurait-elle même été choquée par la présomption que trahissait son attitude.

Mais elle ne saurait probablement jamais qu'il était là et qu'il veillait sur elle. Il prenait soin de rester hors de vue, de lui laisser l'illusion qu'elle était seule. Comment aurait-elle pu deviner sa présence dans les frondaisons.

Après tout, depuis qu'ils étaient descendus des arbres pour arpenter la savane, les Humains oubliaient le plus souvent de regarder en l'air...

\*

\*\*

L'air nocturne était si froid et si sec que chaque inspiration lui brûlait les poumons. Elle devait résister à la démangeaison qu'il éveillait au creux de sa gorge et s'appliquait à maintenir le rythme régulier de sa respiration. Un mot lui revenait sans cesse à l'esprit, imprimant à ses foulées une cadence implacable.

*Ir-ra-tion-nel... Ir-ra-tion-nel...*

C'était ce que ne cessaient de lui répéter ses colocataires et ses parents chaque fois

qu'elle faisait allusion à ses longues courses nocturnes dans Central Park. Certains de ses amis suggéraient même que cette activité trahissait une véritable pulsion suicidaire.

Peut-être n'avaient-ils pas complètement tort. Mais comment aurait-elle pu leur faire comprendre l'exaltation que lui procurait ce jeu dangereux? Après tout, ce sentiment n'avait rien de raisonnable.

*Ir-ra-tion-nel... Ir-ra-tion-nel...*

Margrit se concentra sur le sentier sur lequel elle venait de s'engager. Plusieurs plaques de verglas lui barraient la route et elle expira plus profondément pour abaisser son centre de gravité et assurer sa stabilité. Elle faillit glisser, mais parvint à conserver son équilibre et à poursuivre son parcours sans perdre le rythme.

Elle aimait par-dessus tout cette impression de maîtrise. Lorsqu'elle courait ainsi, tout son corps participait du même effort, du même élan. Il devenait une machine parfaitement synchronisée, une entité adaptée à son environnement.

Chacun de ses sens gagnait en acuité. Elle percevait la moindre irrégularité de terrain, le mouvement que le vent imprimait aux branches des arbres, la douce fatigue qui gagnait progressivement chacun de ses muscles... Et jamais elle ne se sentait aussi intensément vivante que dans ces moments-là.

Contrairement à la majorité des coureurs qui fréquentaient le parc durant la journée, elle n'emportait pas de baladeur. Elle voulait conserver une parfaite lucidité. Cela diminuait le risque de se faire surprendre. C'était d'ailleurs son unique concession en matière de sécurité.

*Ir-ra-tion-nel... Ir-ra-tion-nel...*

Ce mantra familier symbolisait parfaitement ce qu'elle venait chercher ici : un zeste de danger, un brin d'aventure dans une existence qui lui paraissait parfois un peu trop lisse et policée. Le risque faisait partie intégrante de l'expérience, de même que l'angoisse sourde qui l'habitait.

C'était cela qui la poussait à se dépasser, à courir aussi vite qu'elle en était capable. La tension qui l'habitait avait quelque chose de sensuel et s'apparentait beaucoup à celle que l'on éprouvait au moment d'embrasser quelqu'un pour la première fois.

Peur, incertitude, excitation...

Elle se nourrissait de ces sensations. Sans elles, la vie aurait été bien fade.

Mais Central Park représentait bien autre chose à ses yeux. Cet endroit avait joué un rôle décisif dans le choix de sa carrière. C'est en suivant dans la presse l'affaire du violeur en série qui avait sévi ici qu'elle avait décidé de devenir avocate.

Elle savait que ses parents auraient préféré la voir suivre leurs traces et embrasser une carrière de femme d'affaires comme sa mère ou de médecin comme son père. Mais elle avait choisi de défendre ceux que la société condamnait et qui n'avaient d'autre choix que de se tourner vers l'assistance juridique.

Ce n'était certainement pas ce qui la rendrait riche, célèbre ou respectée. Mais elle avait le sentiment d'accomplir quelque chose d'important, de protéger ceux qui n'avaient plus rien à espérer. Et chaque fois qu'elle se prenait à douter, il lui suffisait de venir ici pour se rappeler ce qui l'avait poussée à opter pour cette profession parfois ingrate.



Margrit ralentit progressivement le rythme de sa course et finit par s'arrêter près du banc où elle avait l'habitude de faire une pause. Elle s'accordait généralement trente secondes pour reprendre son souffle. Sans même s'en rendre compte, elle commença à compter.

Trente, vingt-neuf, vingt-huit...

— Bonsoir.

Margrit sursauta brusquement. Le cœur battant à tout rompre, elle se tourna vers l'homme qui venait de l'aborder et qu'elle n'avait pas entendu approcher. Il paraissait s'être brusquement matérialisé sur sa droite, tel un fantôme surgi de l'ombre.

La première chose qu'elle remarqua, ce fut les longs cheveux blonds qui retombaient sur ses épaules. Ils étaient si clairs qu'ils paraissaient presque blancs à la lueur du réverbère. Elle se demanda s'il les teignait ou si c'était vraiment leur couleur naturelle.

Elle avisa ensuite sa haute taille, sa carrure athlétique et le costume légèrement démodé qu'il portait.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il en s'avançant sous le halo de lumière de l'un des réverbères. Je ne voulais pas vous effrayer.

Instinctivement, Margrit recula d'un pas, accroissant ainsi la distance qui la séparait de l'inconnu. La méfiance qui l'habitait à présent paraissait nouer chacun de ses muscles.

— Eloignez-vous de moi! s'exclama-t-elle d'une voix moins assurée qu'elle ne l'aurait voulu.

Elle était prête à s'élancer à tout moment, convaincue qu'il ne parviendrait pas à la rattraper. Après tout, elle portait des tennis et aurait une longueur d'avance sur lui. Seule cette certitude lui permettait de conserver la tête froide et de ne pas céder à l'angoisse qui l'habitait.

— Je suis armée, ajouta-t-elle pour faire bonne mesure.

— Pas moi, répondit l'homme en souriant.

Il sortit les mains des poches de son pantalon et les leva comme pour le lui prouver. Son geste écarta les pans de sa veste, révélant la chemise blanche qu'il portait.

— Je me promenais, ajouta-t-il. Je ne voulais pas vous alarmer.

— C'est pourtant ce que vous avez fait, répliqua Margrit en reculant encore d'un pas. Vous êtes à Central Park, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué ! Les gens qui viennent ici ne sont pas censés engager la conversation. Et encore moins en pleine nuit...

— J'avais remarqué, opina l'homme d'un air légèrement amusé. J'avoue que je me suis toujours demandé pourquoi.

Margrit ne répondit pas, jugeant qu'elle avait probablement affaire à un original. Il paraissait relativement inoffensif, mais, en tant qu'avocate, elle savait que les apparences étaient parfois trompeuses.

— Je vais vous laisser, déclara-t-elle. N'essayez pas de me suivre.

Elle prit alors conscience qu'il était nettement plus grand qu'elle et que cela lui offrirait un sérieux avantage s'il s'avisait de la poursuivre. Pourtant, elle avait suffisamment

confiance en sa propre rapidité pour courir un tel risque.

— Puis-je vous poser une question? lui demanda l'homme.

— Vous venez tout juste de le faire, répliqua-t-elle d'un ton sarcastique.

— C'est vrai, reconnut-il en souriant.

Elle lui jeta un regard interrogatif.

— Je me demandais juste où vous cachiez votre arme, déclara-t-il.

Il la contempla de la tête aux pieds et Margrit s'aperçut que sa tenue ne lui permettait effectivement pas de dissimuler quoi que ce soit. Elle portait un pantalon de survêtement et un sweat-shirt qui ne comportait pas la moindre poche.

— Cela ne vous regarde pas, déclara-t-elle posément. Ne vous avisez pas de me suivre.

Sans attendre sa réponse, elle s'élança de nouveau sur le sentier et s'éloigna à vive allure. Quelques instants plus tard, elle se retourna pour s'assurer que l'homme lui avait obéi et constata avec un certain soulagement qu'il avait disparu.

— Un de ces jours, tu te feras vraiment agresser, tu sais ! s'exclama Cole.

Margrit s'agenouilla pour dénouer ses lacets et se débarrasser de ses tennis.

— Moi aussi, je suis ravie de te voir, rétorqua-t-elle d'un ton narquois.

Elle se redressa et referma la porte de l'appartement à clé.

— Qu'est-ce que tu fais debout, si tard? demanda-t-elle. Cam n'est pas encore rentrée?

Son colocataire ne répondit pas, se contentant de la fixer d'un air réprobateur. Margrit traversa le couloir et le rejoignit dans la cuisine.

— J'aime beaucoup ton pull, déclara-t-elle pour faire diversion.

— Merci, répondit-il. C'est Cam qui me l'a offert à Noël. Elle est allée se coucher de bonne heure, ajouta-t-il. Elle doit se lever à 5 heures demain matin pour se rendre chez l'un de ses clients.

— 5 heures? s'exclama Margrit d'un air horrifié. Je me demande comment elle fait... Mais je me souviens de ce pull, à présent. Je lui avais demandé si je pouvais l'emprunter et elle m'avait menacée de m'étrangler... En tout cas, il est très beau.

— Tu devrais savoir que Cam a bon goût. Après tout, elle sort avec moi !

Ils échangèrent un sourire complice puis Cole se rembrunit, comprenant sans doute qu'elle venait de détourner la conversation.

— Tu ferais mieux d'aller courir durant la journée, déclara-t-il.

— C'est ce que j'essaie de faire en général, répondit Margrit en haussant les épaules. Mais je suis sortie très tard du bureau.

— Comme d'habitude.

— Dis donc, Cole, tu n'es ni mon père ni mon petit ami.

— Non. Je suis juste un ami et je me fais du souci pour toi lorsque tu te comportes de façon complètement irresponsable. Un de ces jours, on te retrouvera coupée en morceaux dans une des poubelles du parc !

— Tu exagères! s'exclama-t-elle avec un rire un peu forcé.

Sa remarque lui rappela pourtant sa rencontre avec l'homme aux cheveux blonds. Il ne lui avait fait aucun mal, bien sûr, mais elle ne l'avait ni vu ni entendu s'approcher d'elle. Et s'il avait été animé de mauvaises intentions, il n'aurait eu aucun mal à la surprendre.

Heureusement, elle n'avait perçu aucune hostilité en lui. Au contraire, il avait paru soucieux de minimiser le caractère potentiellement menaçant de sa haute stature et sa carrure athlétique. Ses gestes étaient délibérément lents et mesurés, sa voix posée, son ton respectueux.

En fait, il s'était comporté comme s'il se trouvait en présence d'un animal effrayé, ce qui, d'une certaine façon, était bien le cas. Ecartant le souvenir de sa propre vulnérabilité, Margrit se dirigea vers le réfrigérateur qui trônait au fond de la cuisine.

C'était une véritable antiquité qui datait des années soixante. D'une couleur orange particulièrement criarde, il était aussi bruyant qu'encombrant, mais continuait obstinément à fonctionner. Margrit y était très attachée et elle avait insisté pour le garder lorsque Cole avait proposé d'en racheter un neuf.

La jeune femme ouvrit la lourde porte métallique et s'empara d'un grand pot de yaourt à la vanille.

— Je suis désolée que tu te sois inquiété, reprit-elle en récupérant une cuillère dans le tiroir. J'avais juste besoin de me défouler un peu.

— As-tu déjà entendu parler de cette étonnante invention qu'on appelle un tapis de course? Il y en a dans toutes les salles de musculation et certaines d'entre elles sont ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je te rappelle en outre que Cam travaille dans un club de gym et qu'elle t'a proposé une carte de membre gratuite.

Margrit fronça les sourcils d'un air réprobateur.

— Je déteste les tapis de course, déclara-t-elle. Chaque fois que j'en utilise un, j'ai l'impression d'être un hamster dans sa roue !

— Au moins, tu ne risquerais pas de croiser un tueur psychopathe !

Comment sais-tu qu'ils ne fréquentent pas les clubs de gym? répliqua Margrit. D'ailleurs, il se trouve justement que j'ai rencontré quelqu'un dans le parc, ce soir. Il était très poli et n'a même pas essayé de me tuer!

— Poli ? répéta Cole, stupéfait. Ne me dis pas que tu as adressé la parole à un inconnu en pleine nuit dans Central Park!

— C'est lui qui m'a parlé, protesta-t-elle.

— Et tu n'as pas pris tes jambes à ton cou ? s'exclama son colocataire, sidéré.

— Ce n'était pas un voyou, répondit-elle. Il était même très élégant...

Elle se rendit alors compte que, malgré la température glaciale, l'homme ne portait pas de manteau. Pourtant, il ne semblait pas souffrir du froid mordant.

— Je ne vois pas le rapport, objecta Cole.

— Eh bien, il avait plus l'air d'un médecin ou d'un avocat que d'un assassin, répondit Margrit en se dirigeant vers le salon.

— Sais-tu que Jack l'éventreur était probablement médecin? insista son ami qui lui avait emboîté le pas.

— Je sais surtout que tu es complètement paranoïaque, mon pauvre Cole, soupira-t-elle.

Elle contempla les dossiers qui étaient empilés sur la table du salon.

— Je vais devoir me remettre au travail si je veux finir un jour de rembourser mon emprunt étudiant, déclara-t-elle.

Cole émit un reniflement méprisant.

— Ne me prends pas pour un imbécile, lui dit-il.

Je sais très bien que ce sont tes parents qui ont financé tes études.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Zut! s'exclama-t-elle. Tu commences à me connaître un peu trop bien... Disons donc qu'il faut que je me remette au travail si je veux pouvoir payer ma part du loyer à la fin du mois.

— Je me demande bien pourquoi tu continues à travailler autant alors que tu es si mal payée, remarqua Cole.

— On dirait ma mère ! Que veux-tu ? Je dois être un peu trop naïve, mais lorsque j'ai prêté serment et juré de défendre ceux qui en avaient besoin, j'y croyais vraiment. Et je préfère travailler pour l'assistance juridique plutôt que d'aider de riches entrepreneurs à échapper au fisc.

— Il y a peut-être un juste milieu, objecta Cole.

— Je n'ai jamais eu le sens de la demi-mesure, ironisa Margrit.

— Sans blague? Tâche de ne pas te coucher trop tard quand même. Qui sait? Si tu vas au bureau assez tôt demain, tu pourras peut-être partir avant le coucher du soleil et éviter de courir dans Central Park en pleine nuit...

— Je te promets d'être raisonnable, répondit-elle gravement. Je serai au lit avant minuit.

— Il est minuit passé !

Margrit jeta un coup d'œil à la pendule du salon et constata que c'était effectivement le cas.

— Avant une heure, alors, assura-t-elle.

— Promis?

— Parole de scout, répondit-elle en riant.

— Veux-tu que je te réveille en partant?

— A 4 heures et demie ? s'exclama-t-elle d'une voix horrifiée. Tu n'y penses pas?

— Je ne commence qu'à sept heures, demain. Nous devons préparer un dîner et je suis chargé des pâtisseries. Du coup, quelqu'un d'autre s'occupera des viennoiseries.

— Je comprends mieux pourquoi tu es toujours debout, acquiesça Margrit. Dans ce cas, n'hésite pas à me réveiller en partant.

— D'accord. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Cole, répondit-elle.

Elle le suivit des yeux tandis qu'il se dirigeait vers la chambre qu'il partageait avec Cam. Lorsqu'il eut disparu, elle prit son pot de yaourt et l'un des dossiers qui se trouvaient sur la table et alla s'installer sur le canapé du salon. Elle alluma la télévision et entreprit de relire les conclusions qu'elle avait rédigées ce jour-là.

Elle travaillait sur cette affaire depuis quatre ans déjà et la connaissait sur le bout des doigts. Sa cliente, Luka Johnson, avait été condamnée à vingt ans de prison pour avoir assassiné son petit ami qui la maltraitait. Depuis, elle n'était autorisée à voir ses filles qu'une fois par semaine.

Lorsque Margrit avait rencontré la plus jeune, celle-ci était encore bébé. En quatre ans, elle s'était transformée en une adorable fillette au regard triste. Sa sœur et elle vivaient dans une famille d'accueil qui s'occupait très bien d'elles. Mais cela ne suffisait pas à compenser l'absence de leur mère.

Margrit avait réussi à obtenir un nouveau procès lors duquel elle s'était efforcée de démontrer que le crime qui était reproché à Luka était en réalité un acte de légitime défense. Hélas, le jury ne l'avait pas suivie. Il ne lui restait plus qu'une solution : solliciter la clémence du gouverneur de l'Etat.

Ce dernier avait promis de prendre une décision dans la semaine. Margrit n'avait donc plus rien d'autre à faire que de s'en remettre à sa mansuétude. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'éplucher le dossier de Luka, à la recherche d'un élément qui aurait pu lui échapper.

Le jingle qui annonçait le bulletin d'informations la tira de sa lecture. Se redressant sur le canapé, elle se tourna vers l'écran de la télévision. Une fois de plus, le présentateur égreua une série de nouvelles déprimantes. Un docker s'était noyé et son syndicat appelait à la grève pour dénoncer des conditions de travail déplorables.

Deux corps avaient été retrouvés dans un appartement du Queens et la police estimait qu'il s'agissait d'un règlement de comptes entre gangs rivaux. Un bar clandestin des années vingt avait été découvert à la suite de l'éboulement d'un tunnel dans le métro et serait bientôt ouvert au public.

Un homme d'affaires ruiné s'était défenestré en pleine journée sur Park Avenue. Un

corps venait d'être retrouvé dans Central Park...

Un violent frisson parcourut l'échiné de la jeune femme. Elle fixa la jeune journaliste qui se tenait devant les grilles qu'elle connaissait si bien.

— Cette portion du parc qui devait être réaménagée au cours des semaines à venir a été le théâtre d'un crime atroce. Une jeune femme a été assassinée sauvagement au cours de la soirée. Je suis actuellement avec Nereida Holmes qui a assisté à la scène...

La caméra se détourna légèrement, dévoilant une très belle jeune femme aux grands yeux et aux longs cheveux noirs qui portait un manteau brun bordé de fourrure.

— Pouvez-vous nous raconter ce qui s'est passé, exactement? demanda la reporter.

— Je rentrais d'une soirée chez des amis, expliqua Nereida.

Son accent ne laissait aucun doute quant à ses origines hispano-américaines.

— J'ai vu cet homme qui était agenouillé au-dessus d'elle, reprit-elle d'une voix légèrement tremblante. J'étais terrifiée... Je ne sais pas trop pourquoi, en fait. Peut-être parce qu'il grognait comme une bête sauvage, 51? Un animal... Il avait du sang sur les mains. J'ai voulu m'enfuir, mais il a dû m'entendre et il s'est tourné vers moi. J'ai cru qu'il allait me tuer, moi aussi, mais il s'est redressé brusquement et il s'est enfui...

— Avez-vous vu à quoi il ressemblait? demanda la journaliste.

Il était très grand..., répondit Nereida. Assez costaud... Et il avait des cheveux blonds, très clairs et coupés mi-long... Il portait un costume très chic mais pas de manteau. Je m'en souviens parce que je me suis dit qu'il devait avoir froid...

Un nouveau frisson parcourut Margrit dont le cœur battait à présent la chamade.

— Avez-vous vu quoi que ce soit d'autre?

Nereida secoua la tête.

— Non, soupira-t-elle. Mais j'espère vraiment qu'ils finiront par le coincer!

— Merci, mademoiselle Holmes, conclut la journaliste avant de se tourner de nouveau vers la caméra. La police recherche activement la personne répondant à cette description. Si vous avez la moindre information à ce sujet, prenez immédiatement contact avec le commissariat le plus proche de chez vous. C'était Holly Perry en direct de Central Park pour Channel Three.

## 2.

Les cloches de la cathédrale se mirent à sonner, lui indiquant qu'il était déjà 5 heures de matin. Sans doute aurait-il mieux fait de rentrer avant que le soleil ne se lève. Mais il n'était pas pressé de quitter le toit sur lequel il se trouvait.

De là, il avait une vue imprenable sur l'immeuble de Margrit. Son angle de vision ne lui permettait pourtant pas de distinguer l'intérieur de l'appartement. Bien sûr, il aurait pu traverser la rue d'un bond et atterrir sur son balcon. Il était très tenté de le faire, mais craignait que quelqu'un ne le remarque.

A cette heure, le risque était assez limité. Il faisait nuit, la rue était déserte et la plupart des gens devaient être endormis. Mais les fenêtres de la jeune femme étaient toujours illuminées. Peut-être avait-elle juste oublié d'éteindre la lumière, songea-t-il. Peut-être s'était-elle endormie sur son canapé, un livre à la main...

Hélas, Alban constatait à présent qu'il n'était pas facile de faire abstraction de la méfiance qui avait constitué sa règle de conduite absolue pendant si longtemps. Il avait déjà enfreint la prudence la plus élémentaire en abordant Margrit, ce soir-là.

Il ne parvenait pourtant pas à le regretter. Cela faisait si longtemps qu'il vivait à l'écart des Hommes qu'il avait oublié l'exaltation que pouvait procurer une simple rencontre.

Malgré les heures qu'il avait passées à l'observer, Margrit l'avait surpris. Ses cheveux étaient plus frisés qu'il ne l'imaginait et sa peau brune paraissait aussi douce que la soie. Elle était vraiment petite, mais ses bras et ses longues jambes fuselées recelaient plus de force encore qu'il n'y paraissait. Il avait surtout été conquis par sa voix qu'il entendait pour la première fois. Elle était grave et posée, avec une note légèrement rauque qui lui conférait une troublante sensualité.

Bien sûr, elle ne s'était pas montrée très avenante. Mais cela n'avait rien d'étonnant. Après tout, elle ignorait tout de lui et pouvait légitimement s'interroger sur la raison pour laquelle il l'abordait ainsi en pleine nuit.

Il avait perçu la colère qu'elle avait éprouvée en se faisant surprendre et la méfiance qu'il lui inspirait. Il avait par contre été très surpris de se rendre compte qu'elle n'avait pas peur de lui. Peut-être était-ce pour cela qu'il l'avait suivie jusque chez elle...

L'immeuble de Margrit était situé à quelques pâtés de maisons de Central Park, non loin de la cathédrale. Alban savait que son quartier était très prisé des étudiants qui louaient des appartements minuscules à des prix qui lui paraissaient astronomiques. Un siècle plus tôt, un mois de leur loyer leur aurait permis d'en devenir propriétaires.

Apparemment, Margrit ne vivait pas seule. En tendant l'oreille, il l'avait entendue discuter avec un homme. Ce dernier lui avait reproché l'inconscience dont elle faisait preuve en allant courir de nuit dans le parc. Ils avaient également discuté de son métier.

Alban avait ainsi appris que Margrit était avocate. Il ne savait pas grand-chose de cette

profession. Longtemps, il les avait considérés comme les héritiers modernes des chevaliers d'autrefois, défenseurs des opprimés et protecteurs de la veuve et de l'orphelin.

Les rares émissions de télévision qu'il avait pu voir avaient quelque peu écorné cette belle image. Mais Margrit travaillait pour l'assistance juridique et paraissait accorder plus d'importance au serment quelle avait prêté qu'au montant de ses honoraires.

Une fois de plus, Alban se demanda pourquoi il éprouvait un tel intérêt pour elle. Après tout, cela faisait bien des années qu'il s'était abstenu de tout contact avec les Humains. Mais quelque chose en elle l'avait troublé. Elle exerçait sur lui une étrange fascination qu'il était incapable de s'expliquer.

Pourtant, les choses n'iraient pas plus loin et il devrait se contenter de la courte conversation qu'ils avaient eue dans le parc ce soir-là. Ils n'étaient pas du même monde et il ne lui suffirait pas de sauter sur son balcon pour combler la distance qui les séparait.

Résigné, Alban s'agenouilla, adoptant instinctivement la position traditionnelle de son espèce. Il était trop tard pour rentrer chez lui, à présent. L'aube approchait. Il le sentait au plus profond de son être. Les yeux résolument fixés sur la fenêtre de Margrit, il attendit donc le lever du soleil.

Margrit courait sur la patinoire du Rockefeller Center. Elle n'avait pas de patins et ne cessait de déraiper sur la glace. Des centaines de personnes l'entouraient. Toutes avaient de grands yeux noirs et la peau très lisse. Elles l'observaient d'un air détaché sans faire mine de lui venir en aide.

Or Margrit était poursuivie par une gigantesque boule de feu qui transformait la glace en eau. La chaleur était telle que la patinoire commença brusquement à fondre. Margrit se mit à nager vigoureusement et constata avec étonnement que les gens autour d'elle s'étaient transformés en phoques.

Une main brûlante se referma alors sur son poignet et la tira hors de l'eau. L'homme qui venait de la sauver était immense et portait une grande écharpe de soie blanche qui flottait au vent. Il murmura quelques mots indistincts puis leva les sourcils d'un air étonné en observant quelque chose qui se trouvait derrière elle.

Margrit se retourna. Le survêtement qu'elle portait jusqu'alors s'était mystérieusement changé en robe du soir très élégante. Elle se trouvait dans une vaste salle de bal dans laquelle évoluaient les patineurs qui avaient recouvré leur apparence humaine. Ils se mouvaient avec une grâce déconcertante, au rythme d'une musique qu'elle ne pouvait entendre.

Face à eux, Margrit se sentit brusquement gauche et maladroit. Une profonde tristesse la submergea et elle songea que jamais elle n'atteindrait une aisance si parfaite. Puis, tout à coup, la foule s'écarta pour laisser passer un homme de haute taille.

Il portait un costume argenté qui tranchait avec les couleurs sombres qu'arboraient les autres convives. Instinctivement, Margrit comprit qu'elle avait affaire à quelqu'un de dangereux. Puis elle comprit que ce personnage n'était autre que l'homme qu'elle avait



croisé dans le parc.

Ses longs cheveux blonds étaient attachés, mais quelques mèches avaient échappé à son catogan et encadraient son visage aux traits réguliers. Sur ses lèvres fines se dessinait un sourire qui la fit frissonner.

Margrit s'aperçut alors qu'elle tenait un crayon à papier dans sa main droite. Elle le serrait si fort que ses phalanges avaient blanchi. Subitement, elle bondit en avant et planta cette arme improvisée dans la poitrine de l'inconnu. Mais sa peau était aussi dure que la pierre et le crayon éclata en mille morceaux.

Margrit sentit alors monter en elle un mélange d'étonnement, de frustration et de colère.

— Je ne comprends pas! s'exclama-t-elle. Ça marchait dans *Buffy*!

Une main se posa de nouveau sur son épaule et la secoua doucement.

— Margrit, réveille-toi. Margrit! Tu t'es encore endormie sur le canapé.

Elle ouvrit les yeux et se redressa, légèrement chancelante. Puis elle retomba sur le sofa en grognant. Cole était agenouillé à ses côtés et la contemplait d'un air gentiment réprobateur. Il tendit alors la main vers elle et retira précautionneusement la télécommande qui se trouvait sous sa tête.

— Tu sais que ta joue a gardé l'empreinte de tous les boutons? remarqua-t-il. Tu m'avais promis que tu irais te coucher.

— Quelle heure est-il ? marmonna Margrit en passant une main sur son visage.

Elle sentit effectivement la trace que la télécommande avait imprimée dans sa chair et reconnut l'empreinte laissée par la touche de lecture. Elle appuya dessus, s'attendant presque à voir le lecteur de DVD se mettre en marche.

— Il est 6 h 30, répondit Cole. A quelle heure t'es-tu endormie?

— Vers 2 heures, j'imagine... Est-ce que tu es vraiment obligé d'avoir l'air aussi en forme, le matin?

Il sourit.

— Je n'ai aucun mérite. Cela fait une demi-heure que je suis levé et j'ai eu le temps de prendre une douche. Cam est déjà partie.

Un souvenir inquiétant envahit brusquement l'esprit de Margrit.

— Mon Dieu, murmura-t-elle.

— Qu'y a-t-il?

— Tu te souviens de l'homme dont je t'ai parlé? Celui que j'ai rencontré dans Central Park?

Cole hocha la tête.

— Tu avais raison à son sujet. C'est probablement un assassin. Une fille a été tuée hier soir et un témoin a aperçu cet homme sur les lieux du crime...

Margrit ne put s'empêcher de penser à la douceur des gestes de l'inconnu, à sa voix calme et paisible. Sans doute faisait-il partie de ces criminels dont les voisins vantaient la

gentillesse et la serviabilité. Malgré elle, elle se sentit frissonner.

— As-tu appelé Tony? lui demanda Cole.

Margrit détourna les yeux.

— Non, avoua-t-elle. C'était en plein milieu de la nuit et je n'ai pas voulu le déranger...

Cole fronça les sourcils.

— Vous vous êtes encore disputés, soupira-t-il. Tu sais pourtant que vous finissez toujours par vous rabibocher... Etant donné les circonstances, je pense que tu ferais bien de le joindre au plus vite.

— Je n'ai pas envie de lui parler, soupira-t-elle.

— Ne sois pas ridicule ! Il ne s'agit pas seulement de vous deux. Cet homme a tué quelqu'un et il pourrait très bien recommencer! Tort témoignage permettrait peut-être de l'arrêter. En attendant, promets-moi que tu n'iras plus courir à Central Park en pleine nuit. Comment comptes-tu payer ta part du loyer si tu te fais tuer? Nous avons besoin de toi, tu sais.

Margrit lui jeta un regard malicieux.

Tu sais comme moi que Cam réduirait en poussière le propriétaire s'il s'avisait de vous jeter dehors. L'avantage d'avoir une petite amie prof de gym c'est d'avoir toujours quelqu'un pour défendre ses intérêts.

— Je pense que Cam serait capable de soulever une Austin Mini, mais je ne parierais pas sur elle dans un corps à corps contre Chuck Norris...

— Je ne savais pas que c'était lui, notre propriétaire !

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores, Grit. Sérieusement, tâche de te montrer plus prudente à l'avenir.

— Ne t'en fais pas pour moi, j'ai la peau dure. Mais je crois que tu ferais bien d'y aller. Tu vas finir par être en retard.

Cole se redressa en soupirant.

— Tu es vraiment incorrigible, déclara-t-il. Je me demande pourquoi je me fatigue encore à essayer de te faire entendre raison...

— C'est parce que tu m'aimes bien, au fond, répliqua-t-elle avec un sourire malicieux. File, maintenant!

Cole secoua la tête d'un air résigné et quitta la pièce. Quelques instants plus tard, la porte de l'appartement se referma doucement derrière lui. Margrit s'arracha alors à contrecœur au canapé et se dirigea vers la salle de bains. Cole avait laissé la porte du placard à pharmacie ouverte.

Elle avisa aussitôt la marque de la télécommande qui dessinait un étrange relief sur sa peau couleur café au lait. Elle la frotta du revers de la main, ce qui la fit rougir sans l'atténuer pour autant.

— On dirait que je suis passée au gril, murmura-t-elle en ôtant son T-shirt et son soutien-gorge qu'elle jeta sur le tas de linge sale.

Elle pénétra dans la cabine de la douche et offrit son visage au jet d'eau brûlante. A ses pieds, l'eau ne tarda pas à s'accumuler dans le bac et elle comprit qu'une fois de plus le siphon devait être obstrué par une boule de cheveux. Elle se promit de s'en occuper le dimanche suivant.

Une fois lavée, Margrit s'enveloppa dans une grande serviette et retourna dans sa chambre pour choisir une tenue. Elle constata que la quasi-totalité de ses vêtements devait être sale et qu'il ne restait plus grand-chose dans sa garde-robe. Résignée, elle ajouta la lessive à la liste de ses tâches ménagères du week-end.

— Qu'est-ce que tu fais là? bougonna Tony d'un ton peu amène.

Margrit lui jeta un coup d'œil légèrement moqueur.

— Salut, fit-elle. Comment vas-tu?

Comme souvent lorsqu'ils restaient séparés durant plusieurs semaines, elle redécouvrait avec étonnement le charme de l'inspecteur italo-américain que Cole appelait son petit ami alternatif.

Leur histoire était une succession quasi ininterrompue de ruptures et de réconciliations. Mais, jusqu'à présent, ils avaient toujours fini par revenir l'un vers l'autre. Et malgré la colère qu'elle voyait briller dans ses yeux, Margrit ne pouvait nier la tendresse qu'il lui inspirait.

— J'en ai assez ! s'exclama-t-il avec humeur. Tu ne peux pas débarquer dans mon bureau en faisant comme si de rien n'était alors que cela fait trois semaines que tu n'as pas donné signe de vie ! Je ne sais même pas ce que j'ai pu faire pour mériter un tel silence.

Margrit remarqua qu'il s'était fait couper les cheveux depuis leur dernière rencontre. Ils étaient un peu trop courts à son goût, mais elle jugea le moment mal choisi pour lui en faire la remarque. Au lieu de cela, elle traversa la pièce et s'approcha de son bureau.

— Tu n'as pas appelé non plus, remarqua-t-elle. J'estime que nous sommes quittes.

— C'est ton droit, mais je ne partage pas cette opinion, répliqua-t-il. Cela dit, l'endroit est vraiment mal choisi pour avoir ce genre de discussion. Qu'est-ce que tu fais ici, Margrit?

— A vrai dire, je suis passée te voir à titre professionnel, déclara-t-elle.

La déception qu'elle lut dans son regard lui fit brusquement regretter la façon dont elle s'était exprimée.

— Tony, soupira-t-elle.

— Inutile de chercher à me ménager, l'interrompit-il durement. Que veux-tu? De nouvelles informations qui te permettront de tirer de prison je ne sais quel criminel

endurci?

La tendresse de la jeune femme céda brusquement la place à un agacement qu'elle ne parvint pas à ravalier.

— Tu vois, Tony, dit-elle, c'est exactement cela qui ne marche pas entre nous !

De fait, leurs visions du système juridique étaient quasiment opposées et, depuis qu'ils se connaissaient, ils n'avaient jamais cessé de se disputer à ce sujet.

— Pourrions-nous pour une fois ne pas nous quereller inutilement? De toute façon, aucune de nos discussions ne changera rien. Quoi qu'il arrive, tu continueras à arrêter des criminels et moi à les défendre. Mais, pour le moment, j'ai à te parler.

— Si tu tiens tellement à exercer un métier mal payé, pourquoi ne travaillerais-tu pas pour le bureau du procureur? s'obstina Tony. Au moins, tu m'aiderais à débarrasser la société de ces types au lieu de les faire sortir en invoquant je ne sais quels vices de procédure !

Margrit prit une profonde inspiration. Elle savait d'expérience que, si elle répondait à ce genre de provocation, la discussion risquait fort de virer à la dispute.

— J'ai discuté avec l'homme que vous recherchez dans le cadre de l'enquête sur l'assassinat de Central Park, déclara-t-elle.

Instantanément, l'expression de Tony se modifia, passant de la colère à l'inquiétude.

— Quand cela? lui demanda-t-il.

— Hier soir, juste avant que le meurtre ne soit commis. J'étais allée courir.

Margrit leva la main pour prévenir toute protestation de sa part.

— Laisse-moi finir, ordonna-t-elle.

Il prit sur lui et serra les dents, ravalant les reproches qu'il n'aurait pas manqué de faire en d'autres circonstances. Mais elle avait éveillé son intérêt professionnel et il lui fit signe de prendre place sur le siège qui faisait face à son bureau. Margrit s'exécuta.

— Je ne pourrais pas te dire de quelle couleur étaient ses yeux, commença-t-elle. Claire, en tout cas. Bleu ou vert, sans doute. Mais ses cheveux étaient blonds. Il paraissait assez jeune. Nous n'avons échangé que quelques phrases, mais je l'ai vu suffisamment longtemps pour établir un portrait-robot avec l'aide de l'un de vos dessinateurs.

— Je vais en faire venir un, répondit Tony. Est-ce que Russell sait que tu seras en retard?

Margrit hocha la tête. Sans attendre, Tony décrocha son téléphone et appela le standard pour demander à ce qu'on lui envoie un dessinateur au plus vite.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé hier soir? demanda-t-il lorsqu'il eut raccroché.

Margrit passa nerveusement la main dans ses cheveux.

— Parce que je ne t'avais pas appelé depuis trois semaines, avoua-t-elle. Parce que nos conversations se soldent toujours par une dispute. Parce que je ne savais pas quoi te dire au juste...

Tu avais pourtant une excellente excuse, remarqua-t-il. Il suffisait de dire : « Tony, je

viens juste de croiser un assassin. » Cela aurait sans doute suffi à briser la glace entre nous.

— Voilà bien une remarque de policier, répondit Margrit avec un sourire teinté d'amertume. Je crois surtout que je n'avais pas envie que tu me fasses la morale parce que j'étais allée courir seule dans Central Park en pleine nuit. Cole venait tout juste de me sermonner et je ne tenais pas à ce que tu t'y mettes aussi. Et puis, je préférais te voir en personne...

— Je suppose que je devrais me réjouir que tu aies rencontré ce tueur, dans ce cas, commenta Tony avec une pointe d'ironie. Mais je te l'ai dit : ce n'est pas l'endroit idéal pour parler de nous. Que dirais-tu de déjeuner avec moi?

— Tu es sûr que tu auras le temps, ce midi?

Tony regarda les dossiers qui s'entassaient sur son bureau et soupira.

— Peut-être pas aujourd'hui, mais nous pourrions...

Il s'interrompit et jura à mi-voix. Suivant son regard, Margrit remarqua qu'un homme venait de les rejoindre dans le bureau.

— Margrit, je te présente Jason Webster, notre meilleur dessinateur. Il t'aidera à dresser ce portrait-robot. Je te rappellerai plus tard, d'accord?

Elle hocha la tête, résignée. Ce n'était pas la première fois qu'ils remettaient à plus tard une conversation concernant leur couple. Et elle avait parfois l'impression qu'ils ne parviendraient jamais à discuter à cœur ouvert de leurs différends.

Margrit quitta le commissariat vers 10 h 30. Elle avait promis à Russell quelle serait au bureau en début d'après-midi, ce qui lui laissait amplement le temps d'aller courir. Ainsi, elle ne serait pas tentée de se rendre à Central Park après la tombée de la nuit et apaiserait les angoisses de Tony et de Cole.

Elle rentra donc chez elle pour se changer puis gagna le parc. Tony ne l'avait toujours pas rappelée et elle se demanda s'il le ferait vraiment. Le fait qu'elle ne lui ait pas téléphoné ces derniers temps paraissait l'avoir profondément blessé. Elle avait pourtant du mal à croire que leur histoire puisse être terminée.

Malgré leurs disputes, Tony et elle avaient toujours fini par se réconcilier. Et elle avait toujours été convaincue qu'un jour ou l'autre ils parviendraient à surmonter leurs désaccords et s'installeraient définitivement ensemble. Mais elle commençait à se demander si cette conviction ne tenait pas du vœu pieux.

Cette idée la troublait plus qu'elle ne l'aurait voulu et, pour une fois, elle ne parvint pas réellement à s'abandonner au plaisir que lui procuraient d'ordinaire ses courses à travers le parc. Au lieu de se laisser aller au rythme familial de ses propres foulées, elle ne cessait de repenser à la conversation qu'ils avaient eue.

N'était-il pas irrationnel de leur part de passer leur temps à se séparer pour se réconcilier ensuite? S'ils s'aimaient vraiment, n'auraient-ils pas dû faire comme Cam et

Cole et tous les couples qu'elle connaissait?

Vivre ensemble, s'efforcer de surmonter leurs différences, faire des concessions ?

Au lieu de cela, ils se chamaillaient à longueur de temps, comme deux enfants. Elle n'était même pas certaine de savoir pourquoi ils continuaient obstinément à se voir. Que voyaient-ils l'un en l'autre? Qu'attendaient-ils l'un de l'autre? Elle n'aurait su le dire précisément.

En fait, il était beaucoup plus facile de déterminer ce qui les opposait. Comme beaucoup de policiers, Tony était profondément convaincu que la répression était la seule réponse au problème de la criminalité. A ses yeux, les délinquants étaient un fléau dont la société devait se débarrasser.

En tant qu'avocate, Margrit était persuadée au contraire que nul ne naissait criminel. La plupart de ceux qui finissaient devant un tribunal étaient victimes de leur milieu d'origine, des faiblesses de leur caractère, des valeurs d'une société fondée sur l'argent et la réussite.

Bien sûr, elle ne niait pas la nécessité de punir ceux qui sortaient du droit chemin. Mais il ne s'agissait que d'un pis-aller. Le véritable enjeu, à ses yeux, était de réformer les conditions mêmes d'émergence de la délinquance.

Combien de fois avaient-ils eu cette discussion? Combien de fois s'était-elle terminée par une dispute et l'échange de mots amers? Pourquoi fallait-il qu'ils accordent tant d'importance à ce qui les divisait au lieu de se concentrer sur ce qui les rapprochait?

Margrit finit par s'arrêter et sortit son téléphone portable pour composer le numéro de Tony. Elle tomba sur son répondeur.

— Salut, c'est Margrit, dit-elle. Je me disais que nous pourrions aller dîner ensemble, demain soir. Je suis désolée de ne pas t'avoir appelé et je voudrais que nous en discussions.

Satisfaite, elle raccrocha et se remit à courir. Ses foulées étaient plus légères et elle se sentait beaucoup mieux. Progressivement, elle se sentit glisser dans une sorte d'état second. Ses problèmes et ses sujets de préoccupation disparurent, faisant place à l'exaltation familière que lui procurait son effort. Elle se laissa porter par les battements de son propre cœur et le martèlement régulier de ses pas qui punctuaient la cadence de sa course.

Accélérant encore, elle s'engagea sur une longue ligne droite, accentuant son effort jusqu'à atteindre sa vitesse de pointe. Lorsqu'elle atteignit enfin le banc près duquel elle avait rencontré l'homme aux cheveux blonds, elle était hors d'haleine. Elle s'arrêta quelques instants pour reprendre son souffle.

Malgré elle, elle ne put s'empêcher de chercher des yeux le mystérieux inconnu. Etait-il vraiment coupable d'assassinat? Ou avait-il seulement découvert le corps de la victime ? C'est ainsi que Margrit voyait les choses. Après tout, il aurait très bien pu s'en prendre à elle et il n'en avait rien fait. Elle n'avait d'ailleurs senti aucune hostilité en lui.

Evidemment, la plupart des psychopathes étaient des gens charmants lorsqu'ils n'étaient pas sous l'emprise de leur folie meurtrière. Qui sait? Peut-être n'était-elle pas son type. Cole et Tony avaient sans doute raison : mieux valait qu'elle s'abstienne de fréquenter le parc la nuit pendant quelque temps.

De jour, on avait peine à croire qu'un acte aussi violent ait pu être commis. Des dizaines de personnes déambulaient le long des allées, pique-niquaient sur les bancs ou profitaient simplement des rayons du soleil. Personne ne semblait se soucier du fait que, quelques heures auparavant, une femme avait été sauvagement abattue à quelques centaines de mètres de là.

Margrit jeta un coup d'œil à sa montre et soupira. Il était grand temps pour elle de rentrer se changer et de prendre la direction de son bureau.

Il avait dû lui arriver quelque chose.

Cette idée hantait Alban tandis qu'il parcourait le parc à la recherche de Margrit. Mais il n'y avait pas trace de la jeune femme. Il suivit les sentiers qu'elle affectionnait avant de passer en revue le reste du parc, au cas où elle aurait brusquement décidé de changer ses habitudes.

Tandis qu'il parcourait Central Park, il se rendit compte brusquement à quel point il s'était attaché à elle au cours de ces dernières années. Lui qui ne fréquentait plus personne avait presque l'impression de la connaître.

Le jogging quotidien de Margrit lui offrait également un repère qui lui permettait de prendre conscience de l'écoulement du temps. Il était si facile de laisser glisser sur lui les années, de faire abstraction de l'inexorable succession des saisons, de se replier sur soi jusqu'à en oublier le monde.

Margrit lui avait permis de reprendre contact avec la réalité. A présent, il avait envie d'entendre sa voix, de lui parler, d'éprouver de nouveau la sensation troublante qu'il avait éprouvée en discutant avec elle. Bien sûr, il ne pouvait guère espérer plus. Leurs vies étaient bien trop différentes.

Mais lorsqu'il avait ouvert les yeux sur le toit de l'immeuble, ce soir-là, il n'avait pas osé franchir la distance qui le séparait de l'appartement de la jeune femme. Il était resté longtemps immobile, prêtant l'oreille aux bruits qui lui parvenaient de l'autre côté de la rue.

C'est alors qu'il avait appris la nouvelle. Margrit ou l'un de ses colocataires devait regarder la télévision et il avait entendu la présentatrice du journal télévisé expliquer que la police recherchait activement un homme suspecté de meurtre. Un meurtre qui avait été commis la veille à Central Park. Un homme dont la description correspondait à la sienne.

Deux témoins l'avaient apparemment décrit et Alban s'était demandé avec angoisse si Margrit était l'un d'eux. L'idée qu'elle puisse le considérer comme un assassin lui répugnait. S'il avait été un homme comme les autres, il se serait aussitôt rendu au commissariat le plus proche pour prouver son innocence.

Hélas, en agissant de la sorte, il trahirait sa véritable nature et le secret que les siens préservaient depuis des siècles. Il lui fallait un intermédiaire, quelqu'un qui puisse faire le lien entre les autorités et lui. Et qui était mieux placé pour cela qu'une avocate ?

Depuis que cette idée avait germé en lui, Alban s'était convaincu qu'il s'agissait de la meilleure solution à ce problème inédit. Margrit était son seul lien avec le monde des Hommes, la seule en qui il pouvait avoir confiance. Et son métier la prédisposait à prendre la défense de ceux qui étaient injustement accusés.

Il devait absolument lui parler, lui expliquer la situation dans laquelle il se trouvait, la convaincre qu'il n'était pas un meurtrier. En temps normal, il lui aurait suffi pour cela de l'intercepter au cours de son jogging quotidien dans le parc. Mais elle était introuvable.

Peut-être n'était-ce pas si étonnant, se dit-il. Un tueur fréquentait Central Park de nuit et elle devait craindre pour sa sécurité. Comment aurait-elle pu savoir qu'un gardien invisible veillait continuellement sur elle?

Mais, si tel était le cas, elle éviterait probablement de venir ici jusqu'à ce que la police ait arrêté le coupable. Etant donné qu'elle se trompait de suspect, il était probable que cela prendrait un certain temps. S'il voulait la revoir, il devrait prendre l'initiative et aller à sa recherche.

Fort de cette décision, Alban s'élança du haut de l'arbre sur lequel il était posté. Il étendit ses ailes, prit son envol et s'éleva rapidement au-dessus du parc.



### 3.

— Est-ce que vous avez déjà eu l'impression d'être épiés? demanda Margrit avec un petit rire nerveux.

— Tout le temps, répondit Cole en haussant les épaules. C'est une caractéristique que partagent tous les habitants de New York. Une forme de paranoïa urbaine, j'imagine. Margrit hocha la tête.

— J'imagine que tu as raison, déclara-t-elle sans grande conviction.

— Le fait que tu sois avocate n'arrange probablement rien, intervint Cameron. Etant donné le nombre de criminels que tu fréquentes, il n'est pas étonnant que tu te sentes parfois exposée. Sans parler des honnêtes gens qui détestent les avocats, c'est bien connu...

Cam s'interrompt en apercevant la foule qui faisait la queue devant la boîte de nuit.

— Je le savais! s'exclama-t-elle. Cole, je t'avais bien dit que nous aurions dû partir plus tôt.

— Je ne pouvais pas savoir que cette serveuse mettrait une éternité à apporter nos plats, répondit-il.

Mais ne t'en fais pas, nous ne devrions pas attendre trop longtemps.

— Facile à dire! Ce n'est pas toi qui portes une minijupe alors qu'il fait à peine dix degrés.

Cole s'écarta légèrement pour la contempler de la tête aux pieds.

— C'est vrai, concéda-t-il. Mais je suis sûr que ça m'irait nettement moins bien qu'à toi. Tu es magnifique, tu sais.

Cam éclata de rire et se rapprocha de lui pour lui voler un baiser.

— Je savais bien que cette tenue avait ses avantages, déclara-t-elle.

— Je pensais qu'elle te servait seulement à rendre les autres filles jalouses, remarqua son petit ami.

— Pour cela, il me suffit de me pendre à ton bras et de leur faire comprendre que nous sommes ensemble.

— Ça suffit, vous deux! s'exclama Margrit d'un air faussement dégoûté.

Elle s'avança vers la file d'attente, mais ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Depuis qu'ils avaient quitté l'appartement, ce soir-là, elle avait la désagréable impression d'être observée. Et, contrairement à ce que prétendait Cole, cette sensation n'avait rien d'habituel.

En fait, elle ne se faisait aucune illusion quant à la nature de cette lancinante angoisse. De façon parfaitement irrationnelle, elle avait peur que l'homme du parc l'ait retrouvée

et suivie jusqu'ici. C'était absurde, bien sûr, mais elle était incapable de faire abstraction de cette sensation oppressante.

Malgré elle, elle frissonna en repensant au rêve étrange qu'elle avait fait cette nuit-là. Elle se répéta une fois de plus que rien ne prouvait la culpabilité du mystérieux inconnu. Le fait qu'il ne se soit pas présenté à la police pouvait s'expliquer de bien des façons. Peut-être n'avait-il pas de papiers en règle, peut-être était-il recherché pour quelque délit mineur, peut-être craignait-il que personne ne croie à son innocence...

Ces raisons ne suffisaient pourtant pas à la convaincre. Elle tenta donc de se rassurer en se disant que, coupable ou non, l'homme ne pouvait savoir où elle se trouvait.

— Nous devrions bien nous tenir, remarqua alors Cameron à qui le trouble de son amie avait échappé. C'est la première fois depuis Noël que Margrit accepte de nous accompagner et je ne voudrais pas la dégoûter de l'expérience.

— Dois-je te rappeler qu'elle rentre tous les soirs trop tard pour que nous puissions espérer passer un peu de temps avec elle ? remarqua Cole. D'ailleurs, lorsque je suis rentré à la maison et que je l'ai trouvée dans la cuisine, je me suis demandé si je n'étais pas victime d'une hallucination !

— C'est parce que j'ai décidé de travailler chez moi plutôt que de retourner au bureau, expliqua Margrit. C'est Russell qui me l'a conseillé.

— Tu devrais peut-être demander à le faire plus souvent, suggéra Cam.

Margrit hocha la tête. Ils continuèrent à discuter tandis que les videurs faisaient entrer les clients qui les précédaient. Puis ils pénétrèrent enfin dans la boîte de nuit.

Instantanément, la jeune femme se sentit submergée par un flot de musique. Les basses résonnaient au plus profond d'elle-même, se substituant au rythme naturel des battements de son cœur. Margrit prit une profonde inspiration et sentit une étrange exaltation s'emparer d'elle.

Elle était bien décidée à profiter de cette soirée, à oublier son travail, ses différends avec Tony, sa rencontre avec un homme soupçonné de meurtre et la sensation oppressante qu'elle avait d'être épiée.

— On dirait une petite fille devant une glace au chocolat, lui cria Cam pour se faire entendre. Je crois vraiment que cela fait trop longtemps que tu n'es pas sortie !

— Tu as peut-être raison, acquiesça Margrit. Vous voulez boire quelque chose ?

— Une bière, répondit Cole.

— Pour moi aussi, ajouta Cam.

— Je m'en occupe. On se retrouve dans la salle bleue, d'accord ?

— Pas de problème, fit Cole. Merci, Grit !

Il prit la main de Cameron et l'entraîna vers la piste de danse. Margrit les suivit des yeux en souriant avant de se diriger vers le bar. La boîte de nuit était bondée et elle dut se frayer un chemin pour atteindre le comptoir.

Tout autour d'elle, les gens dansaient, discutaient et riaient; leur bonne humeur était communicative.

Margrit songea que Cameron avait vu juste. Elle passait trop de temps plongée dans ses dossiers et ne se distrait pas suffisamment. Elle se promit que, désormais, elle sortirait au moins une fois par semaine. Cela l'aiderait sans doute à se libérer de la pression qui pesait sur elle et dont sa récente paranoïa était sans doute une conséquence.

— Vous voulez danser?

Surprise, Margrit se tourna vers l'homme qui venait de l'aborder. Il était plutôt beau garçon, avait une peau mate, des yeux et des cheveux d'un noir de jais qui dénotaient une origine sud-américaine.

— Un peu plus tard, pourquoi pas? répondit-elle en souriant.

Il hocha la tête et s'éloigna. Margrit finit par atteindre le bar et commanda trois bières. Elle zigzagua ensuite habilement jusqu'à la salle bleue, véritable centre névralgique de la boîte de nuit. Elle était constituée d'une gigantesque piste de danse encadrée sur trois niveaux par de larges passerelles reliées entre elles par des escaliers de métal.

Là, les clients pouvaient s'installer sur de confortables fauteuils et contempler les danseurs qui se trouvaient en contrebas. La musique assourdissante, les stroboscopes et la lumière bleutée qui baignait l'ensemble de la pièce créaient une ambiance presque irréelle.

Margrit chercha Cole et Cameron des yeux et finit par les apercevoir, accoudés à l'une des balustrades.

Cameron lui fit un petit signe de la main auquel elle répondit en brandissant les trois bouteilles qu'elle portait. Elle gravit l'escalier et rejoignit ses amis.

— Nous commençons à croire que tu t'étais perdue, remarqua Cole.

— Il y avait un monde fou. Quelqu'un m'a proposé d'aller danser.

— Et tu as refusé?

— J'étais en mission spéciale, répondit Margrit en leur tendant leurs bouteilles.

— Cela ne te dérange pas de garder nos bières pendant que nous allons danser? demanda Cole lorsqu'ils eurent trinqué. Je te promets que je t'inviterai juste après.

— Allez-y, les encouragea Margrit.

Ils la laissèrent de nouveau seule. Mais elle ne le demeura pas longtemps. Quelques minutes plus tard, l'homme qui l'avait abordée près du bar l'accosta de nouveau.

— Est-ce qu'on est déjà plus tard? lui demanda-t-il d'un air malicieux.

Margrit lui sourit et secoua la tête.

— Pas encore, répondit-elle. Mes amis m'ont chargée de surveiller leurs boissons. Mais ils devraient remonter dans quelques minutes. Je vous retrouverai en bas.

— D'accord, répondit-il, visiblement déçu.

Il s'éloigna à son tour et Margrit le suivit du regard, appréciant sa silhouette athlétique et sa démarche assurée. Elle regretta presque de ne pas avoir accepté son invitation.

Réprimant un soupir, elle se tourna vers la piste et observa ses amis qui dansaient.

Les mouvements de Cole étaient gracieux et élégants. Cameron, quant à elle, faisait montre d'une énergie débridée, s'abandonnant complètement à la musique. Mais ce contraste ne suffisait pas à masquer l'harmonie de leurs gestes et le plaisir évident qu'ils éprouvaient lorsqu'ils dansaient ensemble.

Ils semblaient d'ailleurs l'avoir complètement oubliée. Six morceaux se succédèrent sans que ni l'un ni l'autre ne fassent mine de quitter la piste. Margrit avait terminé sa bière et commençait à s'ennuyer. Elle tenta vainement de capter leur attention en leur adressant quelques signes puis finit par renoncer.

A titre de représailles, elle but la moitié de la bouteille de Cole. C'est alors que quelqu'un lui tapota l'épaule. Persuadée qu'il s'agissait de son soupirant, elle se retourna, prête, cette fois, à accepter son invitation.

Un frisson glacé la parcourut lorsqu'elle découvrit l'homme qu'elle avait croisé dans Central Park. Le cœur battant à tout rompre, elle comprit avec angoisse que son instinct ne l'avait pas trompée : il l'avait bien suivie. Cela ne fit que renforcer ses soupçons.

Paniquée, elle lança la bière de Cole en direction de l'inconnu. Il l'évita avec une déconcertante agilité, mais, ce faisant, dut s'écarter légèrement. Margrit en profita et s'élança à toute vitesse en direction de l'escalier.

Elle dévala quatre à quatre les marches métalliques, mais, dans sa précipitation, le talon de sa chaussure se prit dans une rainure et se brisa net. Déséquilibrée, Margrit bascula en avant.

Sans savoir comment elle s'y était prise, elle parvint à se rétablir au bas de l'escalier. Un instant plus tard, elle fut rejointe par Cameron et Cole, visiblement inquiets

— Margrit ! s'exclama son amie. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Il est là-haut, répondit la jeune femme en désignant le balcon qu'elle venait tout juste de quitter.

Stupéfaite, elle réalisa qu'il n'y avait pas trace de l'inconnu aux cheveux blonds.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle, sidérée. Il était là, il y a une seconde...

— Mais de qui parles-tu ? lui demanda Cole d'une voix très douce, comme s'il s'adressait à une personne qui n'avait pas toute sa raison.

— Du type du parc ! s'exclama-t-elle avec une pointe d'exaspération. Celui que j'ai croisé le soir où cette fille s'est fait assassiner !

— Tu en es sûre ? demanda Cameron, inquiète.

— Absolument certaine ! Il a posé sa main sur mon épaule...

— Il n'a quand même pas pu disparaître comme ça, remarqua Cole en fixant le balcon.

— Ça doit être une habitude chez lui, déclara Margrit. Il a fait la même chose à Central Park... Après avoir parlé avec lui, je me suis remise à courir. Quelques instants plus tard, je me suis retournée et il n'était plus là.

Cole et Cameron échangèrent un coup d'œil dubitatif, ce qui ne fit qu'exacerber

l'agacement de la jeune femme.

— Je ne plaisante pas! insista-t-elle. Il était là et il m'a abordée. Pourquoi est-ce que j'inventerais une chose pareille?

— Pour avoir un prétexte de revoir Tony? suggéra Cole.

Margrit le fusilla du regard. Cameron, quant à elle, était allée récupérer le talon de sa chaussure.

— Peut-être était-ce juste un moyen original pour te débarrasser de cette paire de chaussures, remarqua-t-elle.

L'irritation de Margrit commençait à se dissiper à mesure que reflétait la terreur qu'elle venait d'éprouver.

— Ces chaussures m'ont coûté quatre-vingt-dix dollars, répondit-elle. Et je les aimais beaucoup...

Une idée lui vint brusquement.

— Des caméras, murmura-t-elle. Il doit y avoir des caméras de sécurité dans cette boîte de nuit!

Cameron et Cole échangèrent un nouveau coup d'œil dubitatif.

— Même si c'est le cas, je ne suis pas sûr qu'ils te laissent accéder aux bandes, remarqua Cole.

— Moi, peut-être pas, concéda Margrit en sortant son téléphone portable de la poche de sa jupe. Mais si c'est la police qui le leur demande...

Contrairement à ses amis, Anthony Pulcella n'avait pas douté un seul instant de la parole de Margrit. Moins d'un quart d'heure plus tard, il les rejoignit dans la boîte de nuit.

— Je suis désolé de ne pas t'avoir rappelée, dit-il à la jeune femme. J'ai bien eu ton message, mais on m'a chargé de cette enquête et je n'ai pas eu un seul instant de libre depuis. Le maire tient à ce que tout soit réglé au plus vite. La présence d'un tueur dans Central Park n'est pas très bonne pour l'image de la ville...

— Je comprends, répondit Margrit. Cela ne fait rien...

— En tout cas, je serai ravi de dîner avec toi demain si j'ai le temps.

— On dirait que nous avons toujours autant de mal à coordonner nos agendas, toi et moi, observa-t-elle avec une pointe d'amertume.

— C'est l'une des choses dont nous devrions discuter, concéda Tony. En attendant, nous ferions mieux d'aller voir ces bandes-vidéo.

Margrit hocha la tête et l'entraîna en direction du gérant de la boîte de nuit qui les attendait près du bar. Tony déclina son identité et lui montra son badge et tous deux le suivirent en direction des bureaux. Ils pénétrèrent alors dans une petite pièce remplie

d'écrans de surveillance.

Un jeune homme squelettique vêtu d'un T-shirt de hard rock était installé devant, un casque sur les oreilles. Il l'ôta et se tourna vers eux d'un air étonné.

— Ira, je te présente l'inspecteur Pulcella, déclara le gérant en désignant Tony. Il voudrait jeter un coup d'œil à nos bandes pour identifier un suspect. Avez- vous besoin d'autre chose, inspecteur?

Pas pour le moment, répondit Tony. Mais s'il s'agit bien de l'homme que nous cherchons et qu'il se trouve toujours sur place, je serai obligé d'évacuer les lieux et j'aurai besoin de vous pour cela.

— Ce n'est pas vraiment comme si j'avais le choix, soupira l'homme d'un air résigné. Je serai dans mon bureau, au fond du couloir

Tony hocha la tête et se tourna vers Margrit.

— Où te trouvais-tu, lorsque tu l'as vu?

— Au premier balcon, près de la porte d'entrée.

— Et quand est-ce arrivé, exactement?

La jeune femme jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il y a un peu moins de vingt minutes.

— C'est parti ! s'exclama le technicien vidéo.

Il rembobina l'une des bandes et revint une demi- heure en arrière avant d'enclencher l'avance rapide. Plusieurs personnes se succédèrent à l'écran jusqu'à ce que Cole et Cameron apparaissent à leur tour.

— Je les ai rejoints quelques minutes plus tard, signala Margrit.

Le technicien ralentit légèrement le défilement et ils virent ses deux colocataires échanger un langoureux baiser. Puis Margrit entra dans le champ et gravit l'escalier avec leurs bières. Elle se revit trinquer avec ses amis puis ils descendirent sur la piste de danse et elle resta seule.

— Qui est ce type? demanda Tony en désignant l'homme aux cheveux bruns qui était venu lui parler.

— Quelqu'un qui voulait danser avec moi, répondit-elle.

A l'écran, elle termina sa bière et attaqua celle de Cole.

— Est-ce que tu as beaucoup bu, ce soir? s'enquit Tony.

— Ne me dis pas que toi aussi tu penses que j'ai été victime d'une hallucination!

— Pas du tout. Mais, en tant qu'inspecteur, je dois envisager chaque éventualité.

— Très bien, soupira-t-elle. Je n'ai bu qu'un verre de vin et une bière et demie... Le voilà! s'exclama-t-elle en désignant l'écran.

Le mystérieux inconnu traversait la foule qui se pressait au pied des escaliers. La définition de la vidéo était mauvaise et sa silhouette était légèrement floue. Ses cheveux

étaient si pâles qu'ils paraissaient blancs sur la bande. Il marchait la tête baissée, ce qui les empêchait de distinguer ses traits.

Malgré cela, Margrit n'avait pas le moindre doute quant à son identité.

— Lève les yeux, bon sang ! s'exclama Tony, frustré.

— Attendez un peu, fit le technicien.

Il arrêta la vidéo et rembobina deux autres cassettes qui montraient la pièce sous des angles différents. L'une d'elles avait filmé l'inconnu de face, mais ses cheveux longs dissimulaient en partie son visage. A l'écran, il aborda Margrit.

— Un mètre quatre-vingts environ, murmura Tony.

— Non, objecta-t-elle. Il est bien plus grand que cela. Un mètre quatre-vingt-dix, à mon avis...

— Ce n'est pas l'impression que cela donne sur la vidéo, objecta-t-il.

— C'est parce que l'on ne nous voit pas en pied. Je portais des talons de dix centimètres de haut.

Tony jeta un coup d'œil à ses pieds nus et lui jeta un regard étonné.

— Qu'en as-tu fait ?

— Tu vas voir...

De fait, ils virent Margrit projeter sa bière au visage de l'inconnu qui l'évita à une vitesse stupéfiante, révélant enfin ses traits sur lesquels se lisait un mélange de surprise et d'amusement.

— Tu as bien failli l'éborgner, remarqua Tony.

— Visiblement, je n'avais aucune chance de le toucher. Ce type a d'incroyables réflexes !

Tony hocha la tête. Puis il vit Margrit trébucher dans l'escalier et basculer en avant, la tête la première. Stupéfaite, elle constata qu'elle s'était instinctivement repliée sur elle-même, effectuant une roulade sur les marches avant de se rétablir à pieds joints, les bras écartés comme une gymnaste.

— Comment as-tu fait ça ? s'exclama Tony, bouche bée.

— J'ai eu de la chance, c'est tout, répondit-elle, aussi surprise que lui.

— Mais où est-il passé ? fit alors le policier en observant l'écran.

Comme Margrit une demi-heure auparavant, il venait de comprendre que l'inconnu avait tout bonnement disparu du balcon où il se tenait jusqu'alors.

— Revenez en arrière, demanda-t-il au technicien.

Ira s'exécuta. Cette fois, tous trois ignorèrent l'étonnante cascade de la jeune femme, se concentrant uniquement sur l'homme aux cheveux blonds. Il la suivit des yeux tandis qu'elle se ruait dans l'escalier puis, tandis qu'elle commençait à dévaler les marches, il disparut purement et simplement de l'écran.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire? marmonna Tony.

— Je ne comprends pas, murmura Ira en secouant la tête.

Il rembobina de nouveau et relança la bande au ralenti. Les yeux rivés sur l'écran, ils virent l'homme qui regardait Margrit tandis qu'elle descendait l'escalier. Lorsqu'elle trébucha, il s'élança vers elle si rapidement que la caméra n'avait capté que quelques pixels de blanc qui devaient correspondre à sa chemise.

Il avait dû s'immobiliser car il redevint visible une fraction de seconde, les mains tendues vers Margrit comme s'il cherchait à la rattraper. Une expression de frustration se peignit sur son visage tandis qu'il comprenait qu'il était arrivé trop tard.

Sans perdre son élan, il s'accroupit alors et sauta en l'air, quittant le champ de la caméra par le haut sous le regard médusé de Tony, Ira et Margrit.



## 4.

— Ce n'est pas possible, articula enfin Tony.

Il enfonça le bouton de retour rapide avant d'enclencher une nouvelle lecture au ralenti. De nouveau, ils virent l'homme courir vers Margrit, tendre la main vers elle, se ramasser sur lui-même, bondir et disparaître hors champ. Cette fois, Tony laissa la bande défiler, s'attendant probablement à le voir retomber. Mais il n'en fut rien.

— Mais où est-il passé? s'exclama l'inspecteur, sidéré.

— Et moi qui étais très fière de ma petite cascade..., murmura Margrit, tout aussi incrédule.

— Ce n'est pas possible, déclara Tony. La caméra a dû se dérégler...

— Je ne crois pas, objecta Ira. Regardez le reste de la scène : tout est normal.

— Mais il n'a pas pu disparaître comme cela ! insista Tony. Je veux bien croire qu'il ait sauté du balcon, mais nous l'aurions vu atterrir sur la piste de danse!

Il fronça les sourcils en avisant le regard amusé de Margrit.

— Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de drôle là-dedans, bougonna-t-il.

— Tu sais que tu es très mignon quand tu es en colère, déclara-t-elle avec un sourire malicieux.

Elle le vit rougir et jeter un coup d'œil embarrassé au technicien qui les contemplait d'un œil narquois.

— Je veux voir toutes les bandes à 10 h 19 précises, lui dit Tony. Je t'aurais bien raccompagnée, ajouta-t-il à l'intention de Margrit, mais je tiens à découvrir le fin mot de cette histoire.

— Est-ce une façon de me faire savoir que ma présence n'est plus désirée, inspecteur? demanda-t-elle, vexée.

Elle comprenait parfaitement que Tony agissait dans le cadre d'une enquête de police et qu'elle n'avait effectivement pas sa place ici. Mais, une fois de plus, leurs métiers dressaient entre eux une infranchissable barrière.

— Juste au moment où ça commençait à devenir intéressant..., ajouta-t-elle.

— Ne me complique pas les choses, Grit, s'il te plaît. C'est sérieux, cette fois.

— Si tu le dis, répliqua-t-elle.

Elle savait que sa colère n'avait rien de rationnel et que Tony faisait juste son travail. Mais c'était plus fort qu'elle. Prenant une profonde inspiration, elle s'efforça de bannir le ressentiment qu'elle éprouvait à son égard.

Je vais aller rejoindre Cam et Cole, lui dit-elle. Nous resterons peut-être encore un peu. Comme ça, tu m'auras sous la main au cas où il faudrait identifier quelqu'un, d'accord?

– D'accord, répondit Tony sans vraiment lui prêter attention.

Il étudiait de nouveau la vidéo. Frustrée, Margrit quitta la pièce à grands pas.

Sur la piste de danse, Margrit se laissait posséder par le rythme entêtant de la musique. Elle avait l'impression d'être une feuille d'arbre portée par le courant impétueux d'une rivière. Les stroboscopes crépitaient autour d'elle, donnant un aspect irréel à tout ce qui l'entourait.

Les mouvements des autres danseurs étaient décomposés en une fascinante succession de gestes suspendus. Les machines à fumée et la lumière bleutée qui baignait la scène créaient une atmosphère de magie et de mystère. Elle était renforcée par les guirlandes lumineuses accrochées au plafond qui donnaient l'illusion à Margrit qu'elle se trouvait sous la voûte d'un ciel étoilé.

Elle songea qu'il lui aurait suffi d'étendre les bras pour s'envoler. Un détachement presque mystique l'avait envahie. La musique semblait avoir banni l'angoisse qu'elle avait éprouvée un peu plus tôt dans la soirée, la mettant dans un état de sérénité parfaite.

Cameron et Cole l'avaient quittée pour se rendre sur l'autre piste de danse où le DJ enchaînait les morceaux de rock. Elle avait été brièvement rejointe par l'homme qui l'avait abordée au bar. Il avait dansé avec elle quelque temps avant de se rendre compte qu'elle ne faisait pas vraiment attention à lui. Il s'était alors éclipsé, la laissant de nouveau seule.

Lorsqu'elle sentit deux bras se nouer autour de sa taille, elle se demanda s'il était revenu. Elle fut tentée de se retourner pour s'en assurer, mais décida de n'en rien faire. Il y avait quelque chose de terriblement troublant à danser avec quelqu'un sans savoir de qui il s'agissait exactement.

Le contact de ces bras éveillait sur sa peau un frisson qui était loin d'être désagréable. Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer, tandis que ses mouvements s'accordaient à ceux de son partenaire. C'était apparemment un danseur accompli et il la guidait avec un art consommé, sans pour autant lui donner l'impression qu'elle perdait le contrôle.

Margrit s'étonna du naturel avec lequel leurs gestes se répondaient, comme s'ils les avaient longuement répétés. Elle sentait l'haleine brûlante de l'homme contre son cou et tressaillit malgré elle, traversée par un accès de désir aussi violent qu'irrationnel.

Presque malgré elle, elle renversa la tête en arrière, les yeux toujours clos, en une posture qui trahissait un parfait mélange de confiance et d'abandon. La bouche de l'inconnu se rapprocha de sa gorge et elle crut qu'il allait y déposer un baiser. Il parut hésiter quelques instants, avant de murmurer à son oreille.

– Je ne l'ai pas tuée.

Instantanément, le désir de Margrit s'évanouit, remplacé par une terreur glacée. Un frisson d'une tout autre nature courut le long de son échine, tandis que son ventre se nouait violemment, assailli par une brusque sensation de nausée. Les bras auxquels elle s'était abandonnée lui paraissaient à présent constituer une inquiétante prison.

Sa peur modifiait la perception qu'elle avait de son environnement. La musique l'assourdissait. L'air lui paraissait chargé d'une odeur écœurante d'alcool mêlé de sueur et de parfum bon marché. Les gestes harmonieux des danseurs évoquaient à présent les contorsions grotesques de pantins désarticulés.

Margrit avait du mal à respirer et craignit un instant de s'évanouir. Elle fit appel à toute sa volonté pour conserver un semblant de *self-control* et museler l'angoisse qui s'insinuait au plus profond d'elle-même.

— Je ne l'ai pas tuée, répéta l'homme.

Il y avait dans sa voix une urgence qui la prit de court. Elle remarqua aussi une trace d'accent d'Europe de l'Est. Ce détail aiderait peut-être Tony à l'identifier, songea-t-elle, avant de comprendre qu'elle n'aurait peut-être jamais l'occasion de lui en faire part.

Puis elle se souvint que Tony se trouvait probablement encore dans la salle de contrôle de la boîte de nuit. Si elle parvenait à gagner du temps, il remarquerait peut-être la situation périlleuse dans laquelle elle se trouvait. Légèrement rassurée par cette perspective, elle se retourna pour faire face à l'inconnu.

L'intimité qui existait entre eux quelques instants auparavant avait complètement disparu. L'homme se tenait très droit. Son corps était étrangement raide, comme si chacun de ses muscles était bandé. Margrit se concentra sur son visage, s'efforçant d'en mémoriser chaque détail, de façon à pouvoir affiner la description qu'elle avait faite à la police.

La lumière bleutée qui baignait la salle donnait à ses yeux des reflets violets, mais, lorsqu'elle fut remplacée par un crépitement stroboscopique, Margrit vit qu'ils étaient verts.

— Je ne l'ai pas tuée, répéta-t-il pour la troisième fois. Je vous en prie, il faut que vous me croyiez...

— Si c'est vrai, allez trouver la police. Vous ne risquez rien si vous êtes vraiment innocent.

— Je ne peux pas, soupira-t-il. Cela m'est parfaitement impossible. Mais je vous promets que je n'ai fait de mal à personne.

— Savez-vous qui a commis ce meurtre, alors?

— J'aimerais pouvoir vous répondre, mais je n'en ai pas la moindre idée.

Margrit se rendit compte que Tony n'était toujours pas intervenu. Peut-être ne les avait-il pas vus, occupé qu'il était à analyser l'enregistrement vidéo du début de la soirée. Dans ce cas, il valait peut-être mieux qu'elle se mette à hurler. L'homme serait forcé de la lâcher. Il ne pouvait tout de même pas l'assassiner au beau milieu d'une boîte de nuit bondée.

— Ne criez pas, lui dit-il comme s'il avait deviné ses pensées. S'il vous plaît. Mon nom est Alban Korund...

— Margrit, répondit-elle sans réfléchir.

Abasourdie, elle se demanda comment elle avait pu commettre une telle erreur.

Décliner son identité en présence d'un meurtrier présumé n'était certainement pas la chose la plus inspirée qu'elle ait jamais faite. Mais quelque chose en lui la troublait plus qu'elle ne l'aurait voulu, émoussant son esprit critique.

Il lui décocha un sourire qui se voulait rassurant.

— Je sais que vous n'avez aucune raison de me faire confiance, déclara-t-il gravement. Mais j'ai vraiment besoin de votre aide.

— De mon aide? répéta-t-elle, stupéfaite.

Les mains d'Alban étaient toujours posées sur ses hanches, l'empêchant de fuir. Ils étaient à présent immobiles, face à face. Margrit se demanda ce que pensaient d'eux les gens qui les entouraient. Les prenaient-ils pour un couple? Les croyaient-ils si absorbés par leur conversation qu'ils en oubliaient de danser?

— Je ne vois pas en quoi je pourrais bien vous aider, reprit-elle, se forçant à chasser ces interrogations stériles pour se concentrer sur l'instant présent.

Curieusement, elle avait beaucoup de mal à le faire. La situation lui paraissait trop surréaliste pour être réelle.

— Pourquoi le ferais-je d'ailleurs? ajouta-t-elle avec une pointe de défi dans la voix.

— Parce que je suis innocent, répondit-il avec une simplicité désarmante. Et parce que vous n'êtes pas le genre de femme que l'on effraie facilement.

Margrit se demanda ce qu'il voulait dire par là. S'agissait-il d'une menace? Ou la connaissait-il suffisamment pour porter un tel jugement? Aucune de ces réponses ne lui semblait rassurante. Les battements de son cœur s'accéléchèrent au creux de sa poitrine et elle sentit ses jambes fléchir sous elle. Alban s'en aperçut et la prit par le bras pour la soutenir.

— Je vous en supplie, insista-t-il. Je n'ai pas beaucoup de temps. Est-ce que vous m'aiderez ?

— Je.,,

Margrit s'interrompit, constatant que les danseurs qui les entouraient avaient brusquement changé d'attitude. Plusieurs d'entre eux s'étaient immobilisés et la plupart étaient tournés vers la droite. Elle les vit s'écarter, révélant la silhouette de Tony qui brandissait son badge et progressait d'un air résolu à travers la foule.

Alban lâcha un juron étouffé avant d'adresser à Margrit un bref regard dans lequel elle crut discerner une supplique muette. Puis, brusquement, il s'éloigna à grands pas. Médusée, elle le suivit des yeux tandis qu'il disparaissait, avalé par la foule.

Un instant plus tard, Tony la rejoignit. Il la prit par les épaules et la contempla de la tête aux pieds, comme pour s'assurer qu'elle n'avait rien. Apparemment satisfait par cette inspection, il s'élança à la poursuite d'Alban.

Cela faisait près de deux cents ans qu'il n'avait embrassé personne. La fille parut aussi surprise que lui par ce geste et l'observa d'un air passablement interloqué. Elle était grande et assez rondelette. Ses vêtements et ses cheveux noirs, son fond de teint blafard et ses yeux soulignés de khôl trahissaient son appartenance au mouvement gothique.

Alban avait entendu parler de cette mode et savait que ceux qui la suivaient étaient souvent férus de fantastique. Il se demanda ce qu'aurait pensé cette fille en apprenant quelle était la véritable nature de l'être qui venait de lui voler un baiser.

Sans doute avait-il commis une erreur en entrant dans cette boîte de nuit. Il n'avait pas sa place ici. Mais Margrit ne lui avait guère laissé le choix. Dès qu'il avait ouvert les yeux, ce soir-là, il s'était rendu à son immeuble et avait attendu qu'elle en sorte.

Mais lorsqu'elle avait émergé du bâtiment, elle se trouvait en compagnie de deux amis. C'était la première fois qu'il la voyait habillée de cette façon. Elle portait un manteau très court et une jupe qui révélaient de longues jambes au galbe parfait et à la peau délicieusement dorée.

Ses chaussures à talons lui donnaient une démarche gracieuse et aérienne, très différente de celle qu'elle avait lorsqu'il la voyait marcher dans le parc. Il l'avait suivie de loin et avait été surpris de constater qu'inexplicablement elle percevait sa présence.

Elle ne cessait de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule, de scruter les ruelles désertes, d'observer les gens qu'elle croisait d'un air légèrement suspicieux. Elle se savait épiée, c'était évident. Evidemment, elle n'avait pas pensé à surveiller les toits sur lesquels il se trouvait. Les Humains ne regardaient jamais en l'air.

Ses amis et elle étaient entrés dans un restaurant et Alban avait résisté à la tentation de les suivre à l'intérieur. Il savait pourtant que sa présence aurait probablement provoqué une scène. Cette brusque impulsion l'avait étonné. Elle ne lui ressemblait pourtant pas.

Mais depuis qu'il avait commencé à observer Margrit, celle-ci avait pris une place de plus en plus importante dans son existence. Au début, il l'avait suivie par désœuvrement, parce qu'elle avait éveillé sa curiosité. Il s'était demandé quel genre de femme pouvait bien avoir l'audace de courir dans Central Park au beau milieu de la nuit.

Puis, progressivement, cette curiosité avait cédé la place à une forme de tendresse amusée. Il s'était érigé en gardien de cette aventurière intrépide, veillant sur elle lors de ses courses insensées.

Mais depuis qu'il l'avait abordée, depuis qu'il avait discuté avec elle, il avait senti renaître en lui un sentiment plus troublant et plus profond. Au creux des cendres de son cœur, une étincelle s'était brusquement ravivée.

Peut-être était-il resté trop longtemps seul. Peut-être était-il las de fuir sans cesse le monde de ses semblables et celui des Hommes. Il avait besoin de s'arracher à ce vain détachement, de reprendre contact avec le réel. Il ne voulait plus être un perpétuel fugitif.

La vitalité prodigieuse qui émanait de Margrit avait fait naître en lui un écho qu'il ne pouvait ignorer. Pendant des siècles, il s'était satisfait d'une existence qui lui paraissait désormais morne et stérile.

Il comprenait à présent tout ce qui lui avait manqué sans même qu'il s'en rende compte : le son d'une voix familière, la douceur d'une peau étrangère sous ses doigts, la chaleur d'un souffle se mêlant au sien...

En dansant avec Margrit, il avait été submergé par une intense émotion. Il avait bien failli s'y abandonner entièrement et céder à l'envie qu'il avait de l'embrasser. Seul le profond respect qu'il éprouvait à son égard l'en avait empêché. Et voilà qu'il venait d'embrasser une inconnue.

La fille lui décocha un sourire qui trahissait une légère incertitude, comme si elle se sentait indigne de tant d'attention. Alban était désolé de la manipuler de cette façon, mais il n'avait plus le choix. La police savait qu'il se trouvait dans cette discothèque et il ne pouvait se permettre d'être capturé avant le lever du jour.

Il avait tenté de convaincre Margrit de sa bonne foi et il avait échoué. A présent, la seule chose qui importait était sa propre survie.

Parcourant des yeux la pièce dans laquelle il se trouvait, il constata qu'elle était décorée de nombreuses statues qui représentaient toutes sortes de créatures fantastiques. Des bougies et des lampes à huile factices étaient accrochées aux murs drapés de noir. Les sièges étaient tendus de velours sombre.

En avisant ce décor et la tenue des danseurs qui se mouvaient au centre de la piste de danse, Alban comprit que cette partie de la boîte de nuit était réservée aux adeptes de musique gothique. Il comprit qu'il venait de trouver l'endroit idéal pour mettre son plan à exécution.

— Je les ai! s'exclama Ira en désignant l'un des écrans qui lui faisaient face.

On y voyait Alban qui s'approchait de la caméra, la tête baissée pour ne pas être filmé. Sur le moniteur voisin, une jeune femme vêtue de noir faisait de même. Ils tendirent les mains vers le haut et les deux images disparurent presque simultanément. Tony poussa un juron particulièrement bien senti.

Margrit avait observé les écrans tout en prêtant l'oreille à ce que racontait la jeune gothique que les policiers avaient arrêtée un peu plus tôt.

— Je croyais juste qu'il voulait faire une blague, disait-elle. Ou qu'il ne voulait pas être filmé pendant qu'on s'embrassait... Je me disais qu'il avait peut-être autre chose en tête et je trouvais ça cool... Mais lorsque je me suis retournée, il avait disparu. Ce salaud m'a laissée toute seule et c'est moi qui vais prendre pour nous deux! C'est dégueulasse!

La police avait déjà fouillé la salle gothique sans trouver la moindre trace d'Alban. On avait juste découvert qu'une des plaques qui donnaient sur le conduit d'aération avait été dévissée.

— Un homme de cette taille n'aurait jamais pu entrer dans ce tuyau ! s'exclama Tony pour la troisième fois. Surtout pas en l'espace de deux minutes et sans être aperçu de qui que ce soit !

Il fit face au policier en uniforme qui se tenait prudemment en retrait, visiblement peu

désireux d'essayer la fureur de son supérieur hiérarchique.

— Westing! l'appela-t-il. Est-ce qu'ils ont fini de fouiller la chaufferie?

Le policier interrogea ses collègues à l'aide de son talkie-walkie.

— Ils n'ont rien trouvé pour le moment, mais ils poursuivent les recherches, indiqua-t-il. D'autres hommes quadrillent les alentours au cas où Korund aurait réussi à sortir.

Le policier qui venait d'interroger la jeune gothique pénétra dans la salle de contrôle et jeta un coup d'œil interrogateur à Margrit dont il ne s'expliquait pas la présence. Elle soutint son regard, le mettant silencieusement au défi de faire le moindre commentaire. Il se contenta de hausser les épaules avant de se tourner vers Tony.

— Que voulez-vous que nous fassions d'elle? demanda-t-il en désignant la jeune fille.

Tony fronça les sourcils, visiblement frustré par l'absence de résultats de ses collègues.

— Arrêtez-la pour vandalisme! Qui sait? Si nous arrivons à attraper ce Korund, on la coïncera peut-être aussi pour complicité de meurtre...

— De meurtre? s'exclama la jeune femme, horrifiée. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? J'ai juste coupé le fil d'une caméra que je suis prête à rembourser! Ne me dites pas que vous allez m'arrêter pour ça ! C'est une blague...

— Si c'est le cas, il n'y a vraiment que vous que ça fait rire, répliqua Tony. Allez, embarquez-la !

Le policier s'exécuta.

— Allez voir ce qu'ils fabriquent en bas! ajouta Tony à l'intention de Westing.

Ce dernier ne se fit pas prier et quitta la pièce. Tony regarda les bandes-vidéo une fois de plus avant de sortir à son tour. Margrit lui emboîta le pas.

— Il m'a juré qu'il n'était pas coupable, dit-elle.

C'était la première fois qu'elle parlait depuis que la police avait fait évacuer la boîte de nuit. Tony avait fait sortir les clients un par un, pour qu'elle puisse éventuellement identifier Alban. Bien évidemment, ce dernier ne se trouvait pas parmi eux.

— Il n'allait pas dire le contraire, répliqua l'inspecteur. Si tous les meurtriers se présentaient au commissariat en avouant leurs crimes, notre travail serait nettement plus facile! Bon sang! Comment avons-nous pu le laisser filer?

— Les gens qui se sentent acculés agissent parfois de façon imprévisible, remarqua Margrit.

Ils avaient atteint la salle bleue et elle balaya la pièce du regard, songeant au trouble qu'elle avait éprouvé lorsque les mains d'Alban s'étaient posées sur elle. Il ne lui avait pas paru menaçant. Et, lorsqu'elle avait compris qui il était, il avait employé un ton calme et mesuré.

— Tu as regardé ces bandes dix fois, reprit-elle. Et tu sais mieux que moi que ce tuyau d'aération est la seule issue. Où aurait-il pu aller, sinon ?

— Je n'en sais rien, avoua Tony. C'est bien ce qui m'énerve, justement !

Il soupira.

Ecoute, il est presque 3 heures du matin. Je vais demander à l'un de mes hommes de te raccompagner chez toi, d'accord?

— D'accord, acquiesça-t-elle. Je suis vraiment désolée de ne pas lui avoir barré le passage, lorsque je t'ai vu approcher...

— Félicite-toi plutôt de ne pas l'avoir fait, objecta Tony. Dieu sait ce qu'il aurait fait si tu t'étais interposée ! Je te rappelle que c'est à moi d'arrêter les criminels. Ta spécialité, c'est de les sortir de prison...

— Ce n'est pas drôle, protesta-t-elle faiblement. Et j'aimerais vraiment que nous n'en revenions pas continuellement à cette discussion.

Il lui jeta un regard embarrassé, mais s'abstint de lui présenter la moindre excuse. Elle jugea préférable de ne pas insister. La nuit avait été suffisamment éprouvante.

— J'aurais quand même dû tenter quelque chose, soupira-t-elle.

— Je ne tiens pas à ce que tu joues les héroïnes, Grit, lui dit-il gravement. Tout ce qui m'importe, c'est que tu sois en sécurité.

Il couvrit la distance qui les séparait et posa doucement son front contre celui de la jeune femme.

— Rentre chez toi, lui conseilla-t-il. Repose-toi. Je t'appellerai demain. J'essaierai de me libérer pour le dîner, mais je ne peux malheureusement rien te promettre. Les premières quarante-huit heures sont toujours cruciales dans ce genre d'enquêtes.

Margrit hocha la tête. Elle le fréquentait depuis suffisamment longtemps pour le savoir.

— Ne t'en fais pas pour moi, lui dit-elle. Je vais prendre un taxi. Tes hommes ont trop de travail pour me raccompagner.

Tony hocha la tête à contrecœur. Elle se dressa sur la pointe des pieds et effleura ses lèvres d'un baiser puis se détourna et se dirigea vers la sortie.



## 5.

Le refrain qui trottait dans la tête de Margrit tandis qu'elle courait le long des allées du parc avait changé. Le ternie « irrationnel » avait cédé la place au mot « inutile ». Car c'était exactement ce qu'elle éprouvait depuis la veille : l'impression de s'être laissé complètement dépasser par les événements.

Elle avait très mal dormi et n'avait cessé de rêver d'Alban. Elle revoyait ses mains posées sur ses hanches et la traînée de pixels qui s'était inscrite sur l'écran lorsqu'il avait disparu pour la première fois.

Elle avait été réveillée en sursaut par la sonnerie du réveil de Cameron à 6 heures du matin. Après s'être retournée plusieurs fois dans son lit sans parvenir à retrouver le sommeil, elle s'était finalement résignée à se lever. Elle avait pris un rapide petit déjeuner et s'était rendue à son bureau.

Contre toute attente, elle avait été exceptionnellement productive et s'était même demandé si elle ne ferait pas mieux de venir travailler à l'aube tous les matins. Après tout, c'était ce que faisait Cole qui préférait se lever tôt et profiter de son après-midi.

Evidemment, il ne travaillait pas comme avocat et n'avait pas à répondre aux coups de téléphone de ses clients qui, contrairement à elle, ne se levaient pas aux aurores. Profitant de l'avance qu'elle avait prise, Margrit avait décidé d'aller courir.

Elle espérait chasser ainsi la nervosité qui l'habitait, mais force était de reconnaître qu'elle s'était trompée. Elle finit donc par s'avouer vaincue et s'arrêta pour s'asseoir sur un banc. Elle ôta le casque de son lecteur MP3 et le morceau de rock qu'elle écoutait fut remplacé par les cris et les rires des enfants qui jouaient dans le parc.

Margrit les observa qui se pressaient autour des balançoires et des toboggans installés non loin de là. Une fillette avait entrepris d'escalader un portique surmonté d'une rangée de barres métalliques.

Elle se jucha sur la première d'entre elles et se laissa tomber en arrière, se retenant par les genoux. La tête en bas, elle éclata de rire et resta quelques instants à se balancer. Son souffle fumait dans l'air glacé tandis qu'elle oscillait comme un pendule.

Puis elle se redressa et s'accrocha au barreau avant de se propulser vers le suivant. En quelques secondes, elle atteignit l'autre extrémité du portique où elle se suspendit de nouveau à l'envers. Elle étendit alors les bras et toucha le sol sablonneux en contrebas. Dénouant ses jambes, elle se tint un instant en équilibre sur les mains puis opéra une roulade sur elle-même avant de se relever gracieusement.

Impressionnée par cette démonstration, Margrit ne put s'empêcher d'applaudir et la fillette lui décocha un radieux sourire avant de s'éloigner en courant.

Brusquement, la jeune femme se figea. La disposition du portique lui rappelait étrangement quelque chose qu'elle avait vu la veille au soir. Sur le coup, elle n'y avait guère prêté attention, mais, rétrospectivement, elle se demandait si elle ne tenait pas la

clé de l'énigme.

— Nom de Dieu, murmura-t-elle, s'attirant des regards ouvertement désapprobateurs de la part de plusieurs parents.

— Il a sauté en l'air et s'est accroché à la grille qui soutient les projecteurs, déclara Margrit en prenant place face au bureau de Tony. C'est pour cela qu'il a disparu de l'écran, hier soir!

Tony la contempla avec un étonnement mêlé d'admiration qui se mua rapidement en doute. Margrit remarqua que ses yeux étaient cernés et qu'il n'avait pas pris le temps de se raser. Visiblement, sa nuit avait été aussi courte que la sienne.

— Tu as vraiment une mine affreuse, remarqua-t-elle sans réfléchir.

— Merci, répliqua-t-il. Mais je tiens à te signaler que tu n'as pas l'air beaucoup plus fraîche que moi.

— Je sors tout juste du parc, expliqua-t-elle. J'étais allée courir et je n'ai pas pris le temps de me changer.

Tony jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je pensais que tu travaillais, à cette heure-là, remarqua-t-il.

— Je me suis levée à 6 heures, et j'ai décidé de m'accorder une longue pause déjeuner. Je viens d'appeler Russell pour le prévenir que je devais passer te voir. Il n'a pas élevé d'objection. Je suis sûre qu'il est ravi de ces absences à répétition qui lui donneront l'occasion de me faire travailler trois fois plus au cours des semaines à venir.

— Je crois plutôt qu'il n'a jamais rien su te refuser, objecta Tony, moqueur. Mais pour en revenir à ton idée, elle me paraît un peu tirée par les cheveux. Et c'est un euphémisme.

— Pourtant, tu l'as vu sauter en l'air, toi aussi, répliqua-t-elle.

— Oui. Mais, à vue de nez, je dirais que le plafond se trouvait à quatre mètres au moins au-dessus de vous. La grille devait donc être à plus de deux mètres. Sais-tu quel est le record du monde de saut en hauteur?

— Aucune idée.

— Deux mètres quarante-cinq.

— Tu vois bien que c'est possible !

— Sauf qu'il s'agissait de Javier Sotomayor, qu'il avait pris son élan et atterri sur le dos ! Toi, tu me parles d'un illustre inconnu qui se serait simplement agenouillé avant de faire un bond de deux mètres et de s'agripper en plein vol à une barre de métal !

— Tu as une meilleure suggestion?

Tony resta longuement silencieux.

— Non, avoua-t-il enfin. Mais à moins que Korund soit le nom d'emprunt de Batman ou de Spiderman, c'est tout simplement impossible.

— Peut-être était-il dopé ou drogué...

— Il n'en avait pas l'air.

— Ecoute, tout ce que je te demande, c'est d'aller jeter un coup d'œil sur place. Je suis sûre que personne ne prend la peine de nettoyer cette grille et s'il s'y est accroché, il doit avoir laissé une trace.

Tony hésita de nouveau avant de hocher la tête.

— Très bien, soupira-t-il. Si tu y tiens, je vais y aller. Qui sait? Si par miracle tu as vu juste, nous pourrons peut-être relever ses empreintes.

— Est-ce que je peux venir avec toi? demanda Margrit.

Il fronça les sourcils.

— S'il te plaît, Tony, insista-t-elle. Sois chic! C'est mon idée, après tout. Je te promets de ne toucher à rien. Je veux juste savoir si j'ai raison.

— Je te le dirai ce soir au restaurant, dit Tony d'un ton malicieux.

— Nous pouvons y aller ensemble et en discuter ensuite au restaurant, répliqua-t-elle.

— Il ne s'agissait pas d'une négociation, protesta-t-il.

— Je suis avocate, Tony. A mes yeux, tout est négociable.

Tony accrocha son holster et enfila sa veste.

— Très bien, dit-il. Mais je veux que tu me promettes que s'il y a le moindre problème tu feras exactement ce que je te dirai, d'accord?

— Parole de scoute! s'exclama-t-elle en levant la main.

— Tu n'as jamais été scoute, objecta-t-il.

— Et alors? rétorqua-t-elle sans se démonter. J'aurais pu l'être.

Les bras croisés, Margrit suivait des yeux la progression du policier qui escaladait l'échelle d'aluminium. Tony faisait de même et elle remarqua la grimace qui se peignait sur son visage.

— Rappelle-moi depuis quand tu as le vertige, fit-elle d'un ton malicieux.

— Tu le sais très bien.

— Mais je ne me lasse pas de te l'entendre répéter.

— Je jouais à chat sur le toit de la maison, soupira-t-il.

— Je n'arrive pas à croire que tes parents t'ont laissé faire une chose pareille.

— Je ne les avais pas précisément mis au courant, répondit-il en haussant les épaules. Crois-moi, ils se sont demandé ce qui se passait lorsque j'ai atterri dans le jardin...

— Elle avait raison, inspecteur! s'exclama alors son collègue. Quelqu'un s'est accroché à cette barre. Il y a des empreintes de mains dans la poussière.

Tony jeta un coup d'œil stupéfait à Margrit qui lui décocha un sourire triomphant.

— Incroyable, murmura-t-il. Est-ce que vous pouvez relever des empreintes? ajouta-t-il à l'intention du policier.

— Je peux essayer, répondit ce dernier en dévalant l'échelle à une vitesse impressionnante.

Se rappelant la promesse qu'elle avait faite à Tony, Margrit se tint à l'écart pour les laisser travailler. Elle en profita pour observer plus attentivement la pièce dans laquelle elle se trouvait. A la lumière du jour, elle paraissait très différente.

Privée de la fumée, des stroboscopes et de la lumière bleue, elle ressemblait à un grand hangar désaffecté. Le plafond était un entrelacs de câbles et de barres de métal sur lesquelles étaient fixés les différents projecteurs. Les murs étaient décrépis. Le plancher défoncé était constellé de traces noires.

Les paroles qu'échangeaient les policiers résonnaient étrangement dans cette salle immense aux murs insonorisés. Chaque son était amplifié et dépourvu d'écho. On distinguait aussi le bourdonnement sourd de la chaufferie. Margrit avait l'impression de se retrouver dans un curieux mausolée qui reprenait vie chaque nuit.

Tony se rapprocha alors d'elle, interrompant ses réflexions.

— Félicitations, lui dit-il. Sans toi, nous n'aurions jamais pensé à vérifier cette grille. Je ne comprends toujours pas comment il a réussi à l'atteindre. En tout cas, merci, Grit. Si tu décides un jour de quitter les forces obscures, je suis sûr que tu feras un excellent policier.

La jeune femme se rembrunit. Il ne s'agissait de la part de Tony que d'une simple plaisanterie, mais elle lui rappelait une fois de plus les multiples différends qui les avaient opposés sur ce sujet.

— J'aime à croire que je suis du bon côté, moi aussi, lui répondit-elle. Tu sais qu'il m'arrive de défendre des innocents, de temps à autre?

Comme Tony s'apprêtait à répondre, le téléphone de Margrit se mit à sonner. Elle le récupéra dans la poche de son jogging, à la fois soulagée et agacée par cette interruption. Elle commençait réellement à se demander si Tony et elle pourraient un jour discuter sérieusement de leurs problèmes.

Chaque fois qu'ils abordaient le sujet, la conversation tournait court ou, pire, se soldait par une dispute qui ne réglait rien. Cette incapacité à communiquer était d'ailleurs probablement la principale raison pour laquelle ils étaient incapables de se comporter comme un couple normal.

Elle décrocha et s'éloigna de quelques pas.

— Margrit Knight à l'appareil.

— Margrit, c'est Russell. Est-ce que votre affaire avec Tony est réglée ?

Il y avait dans la voix de son patron une nervosité qui ne lui ressemblait pas.

— Presque, répondit-elle. Que se passe-t-il ?

— Le bureau du gouverneur m'a appelé, expliqua-t-il. Il compte faire part de sa décision au sujet de l'affaire Johnson cet après-midi même.

Le cœur de Margrit se mit à battre la chamade. Cela faisait des années qu'elle attendait cet instant et, maintenant qu'il était venu, elle se sentait prise d'un brusque vertige.

— A quelle heure? parvint-elle à articuler.

— A 13 heures. Il s'exprimera à l'occasion d'un déjeuner avec les femmes du Rotary International.

— Mon Dieu, murmura la jeune femme. J'espère que ce sera une bonne nouvelle... Est-ce que vous y allez?

— Bien sûr! Et je compte sur vous pour m'accompagner. C'est votre affaire, après tout.

Margrit jeta un coup d'œil à sa montre et étouffa un juron en constatant qu'il était déjà 11 heures et demie.

— Je vais faire aussi vite que je peux, promit-elle. Mais il faut que je passe chez moi pour me changer. Je suis allée courir avant de me rendre directement au commissariat. Je vous rejoins dans une heure.

— Dans une heure au bureau, confirma Russell. Ne traînez pas.

— Ne vous en faites pas. Je serai là.

Elle raccrocha et se tourna vers Tony qui l'observait attentivement.

— Il faut que je file, lui annonça-t-elle.

— Un rendez-vous amoureux, peut-être?

— Le gouverneur va annoncer sa décision au sujet de ma demande de clémence.

— Au sujet de l'affaire Luka Johnson?

— Oui.

Comment peux-tu croire que tu es du bon côté, Grit? soupira Tony. Cette femme n'a rien d'une innocente. Elle a tué son petit ami.

— Tu sais comme moi qu'il s'agissait de légitime défense, répliqua Margrit avec agacement. Mais je n'ai pas le temps d'en discuter.

— Très bien, concéda-t-il. Merci encore pour ton aide. Si je parviens à arrêter ce type, je te devrai une fière chandelle.

— Il n'y a pas de quoi.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose, inspecteur, annonça le policier toujours

perché sur son échelle.

Margrit était déjà à mi-chemin de la porte, mais elle ne put résister à la curiosité et s'immobilisa.

— Je croyais que tu devais partir, remarqua Tony avec une pointe d'ironie dans la voix.

— Oui, répondit-elle sans bouger.

— C'est vraiment curieux, ajouta le policier.

— Que voulez-vous dire? s'enquit Tony.

— Eh bien... Je crois que vous devriez voir ça de vos propres yeux. Je descends tout de suite... A moins que vous ne préféreriez monter, bien sûr!

— Très drôle, McLaughlin.

Ce dernier éclata de rire et commença à descendre plus précautionneusement que la fois précédente.

— J'ai trouvé la trace d'un annuaire gauche, d'un pouce et d'un auriculaire, déclara-t-il. J'ai aussi une empreinte partielle de ses chaussures. Nous n'avons plus qu'à laisser les gars du laboratoire faire leur travail.

Ses chaussures? répéta Margrit, sidérée. Vous voulez dire qu'il s'est hissé sur la grille à la force des poignets ?

— C'est beaucoup moins improbable que de l'atteindre, remarqua Tony en haussant les épaules.

— Il semble en tout cas qu'il soit resté perché là-haut quelque temps, commenta McLaughlin. Il a dû y rester le temps de s'assurer que l'inspecteur était parti. De là-haut, il avait une vue imprenable sur la piste de danse et c'est certainement comme cela qu'il vous a repérée... Ensuite, il n'avait qu'à se laisser tomber sur le balcon dans un coin sombre...

McLaughlin étala sur la table réservée au DJ les morceaux de papier sur lesquels il avait relevé les empreintes.

— Je suis à peu près convaincu que Korund est un gaucher, reprit-il. On voit clairement que l'impression laissée par les doigts de la main gauche est plus nette. C'est donc celle qu'il utilisait pour garder son équilibre. Mais si vous regardez plus attentivement ces empreintes, vous verrez qu'elles ont quelque chose de très curieux...

Tony fronça les sourcils et se rapprocha. Se penchant sur les relevés, il les étudia avec attention.

— Il devait porter des gants, conclut-il.

— Non, intervint Margrit. Ses mains étaient nues.

Les deux policiers se tournèrent vers elle et elle haussa les épaules.

— J'en suis sûre, insista-t-elle, légèrement embarrassée.

Pendant que je dansais, il a posé ses mains sur ma taille et j'ai bien vu qu'il ne portait

pas de gants...

Tony se rembrunit. Il avait vu la vidéo sur laquelle on la voyait danser avec Alban. La façon dont elle s'était offerte à lui sans savoir qui il était ne lui avait sans doute pas échappé. McLaughlin perçut également la tension qui montait entre eux et feignit de s'absorber dans la contemplation des empreintes digitales.

Margrit soutint le regard accusateur de Tony. Il finit par détourner les yeux, ce qui ne lui ressemblait pas.

— S'il n'avait pas de gants, j'aimerais que tu m'expliques ceci, fit-il en désignant les relevés de McLaughlin.

Margrit se rapprocha, surprise qu'il l'autorise à les consulter. Elle observa attentivement les marques sur le papier et fronça les sourcils.

— Il ne portait pourtant pas de gants, murmura-t-elle d'une voix hésitante. Je ne suis pas une spécialiste des empreintes digitales, mais je reconnais que c'est bizarre...

Elle leva la main et contempla les lignes qui marquaient l'extrémité de ses doigts, les comparant à celles qui figuraient sur la feuille. Celles d'Alban étaient beaucoup moins nombreuses et beaucoup plus espacées. De plus, elles paraissaient étrangement régulières, presque géométriques.

— Il s'agit peut-être d'une sorte de malformation congénitale, suggéra-t-elle.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose, objecta McLaughlin.

— Tu es vraiment certaine qu'il ne portait pas de gants?

— Il n'en portait pas lorsque nous dansions, répondit-elle prudemment. Cela, je peux l'affirmer. Mais j'avoue que je n'ai pas regardé ses mains lorsqu'il m'a abordée pour la première fois...

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pu danser avec lui, remarqua Tony. C'était complètement irresponsable de ta part !

— Mais je ne l'avais pas vu, objecta Margrit.

McLaughlin recula de quelques pas, reconnaissant sans doute les prémices d'une querelle de couple.

— Je trouve quand même bizarre que ce type te suive à la trace. Tu es sûre que tu ne l'avais jamais vu avant de le rencontrer dans le parc ?

— Bien sûr que non, répondit-elle.

— Cela n'a aucun sens, marmonna Tony. Tu es l'une des deux personnes à l'avoir aperçu le soir des meurtres. Tu lui as même parlé. Pourquoi prendrait-il le risque de te suivre et de t'aborder au beau milieu d'une boîte de nuit? Quant à toi, tu danses avec lui puis tu as brusquement l'idée de chercher sa trace sur cette grille qu'il n'aurait jamais dû pouvoir atteindre... Je trouve tout cela étrange. J'espère que tu n'es pas en train de te moquer de moi, Margrit. Je te rappelle que cet homme est soupçonné de meurtre et que, si tu le protèges, tu risques de te retrouver accusée de complicité.

Margrit serra les dents, furieuse. Refusant de céder aux provocations de Tony, elle

attendit quelques instants avant de répondre d'une voix glaciale.

— J'ai parfaitement conscience de cela, Anthony, déclara-t-elle. Mais si tu comptes m'inculper, fais-le. Dans le cas contraire, je te prierai de garder pour toi ce genre de remarque ridicule.

— Pourquoi? railla Tony. Tu comptes m'intenter un procès pour diffamation?

— Non, pour calomnie. Je n'aurai pas de mal à prouver que je n'ai aucun lien avec cet homme. Et toi, tu te retrouveras à faire la circulation à la sortie des écoles! Maintenant, si tu veux bien m'excuser, j'ai mieux à faire que de rester là à t'écouter divaguer.

Sur ce, elle se détourna et gagna la porte à grands pas.

— Margrit!

La jeune femme continua d'avancer sans même se retourner. Elle aurait préféré se mettre à courir, mais ne tenait pas à donner l'impression à Tony qu'elle était en train de prendre la fuite. Il finit donc par la rattraper alors qu'elle approchait de la station de métro qui se trouvait à quelques centaines de mètres de la discothèque.

Il la prit par le bras et la força à se retourner. Le regard glacé qu'elle lui décocha suffit à le convaincre de retirer sa main.

— Je suis désolé, soupira-t-il. Ce que j'ai dit était impardonnable. Je n'ai pas dormi beaucoup, mais ça n'excuse rien. Franchement, je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Moi non plus, répliqua-t-elle sèchement. Je sais que nous ne sommes pas toujours d'accord, toi et moi, mais cette fois, tu es allé trop loin. Tu m'as accusée de complicité de meurtre!

— Je ne le pensais pas, plaida Tony, gêné. C'est juste...

— Que ces coïncidences te paraissent étonnantes? Il se trouve que j'ai rencontré cet homme la nuit où ce meurtre a été commis et qu'il m'a suivie, comprenant probablement que j'avais pu l'identifier. Il m'a abordée dans cette boîte de nuit et j'ignore ce qu'il me voulait exactement. Je crois donc que tu devrais me considérer comme une victime potentielle plutôt que comme une suspecte! Mais j'imagine que cette idée ne t'a pas traversé l'esprit?

Sans attendre sa réponse, elle se remit en route. Une fois de plus, Tony la retint. Prenant son visage entre ses paumes, il l'attira contre le sien et l'embrassa avec une fougue qui avait quelque chose de désespéré. Pendant quelques instants, Margrit ne réagit pas, trop surprise par ce baiser auquel elle ne s'attendait pas.

Un passant émit un sifflement canaille, la rappelant brusquement à la réalité. Elle repoussa Tony sans ménagement et lui décocha un violent coup de poing. Il poussa un cri de surprise et de douleur mêlées et recula d'un pas en se tenant le nez.

Refusant de céder à la culpabilité qui l'envahissait, Margrit recula d'un pas et le contempla avec colère.



Nous ne sommes pas dans un film, Tony! articula-t-elle. Ce genre de procédé ne fonctionne pas dans la vie réelle !

Sur ce, elle tourna les talons et s'engouffra dans la station de métro.

Après être passée chez elle pour prendre une douche et se changer, Margrit reprit le métro en direction de l'immeuble qui abritait les bureaux de l'aide juridictionnelle. La colère et la frustration que l'attitude de Tony avait fait naître en elle avaient fini par refluer, cédant place à un mélange d'excitation et d'inquiétude à l'idée de connaître enfin la décision du gouverneur.

Russell l'attendait dans son bureau et il contempla sa tenue d'un air approbateur.

— Je commençais à craindre que vous n'arriviez pas à temps, lui dit-il. Le bureau du gouverneur vient d'appeler. Ils nous attendent au Rotary Club.

— Est-ce que Luka sera là? demanda Margrit en massant sa main droite qui portait toujours la trace du coup de poing qu'elle avait décoché à Tony.

— Oui. J'ai réussi à obtenir une permission de sortie à titre exceptionnel. J'aimerais que vous puissiez répondre ensemble aux questions de la presse si tout se passe comme nous l'espérons. Qu'est-il arrivé à votre main ?

— Rien, éluda Margrit, gênée. Tout va bien... J'espère que le gouverneur ne nous fait pas venir pour nous annoncer sa décision de repousser notre demande de grâce. Ce serait vraiment trop cruel...

— Je le pense aussi, acquiesça Russell. Mais il ne nous reste plus qu'à croiser les doigts. Tiens, donc, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil étonné par-dessus l'épaule de la jeune femme. On dirait que vous avez un admirateur...

Margrit se retourna et avisa un jeune homme qui se tenait dans l'encadrement de la porte, un bouquet de fleurs à la main.

— Mademoiselle Knight? dit-il. Je suis chargé de vous remettre ceci. Si vous voulez bien signer ici.

Il lui tendit les fleurs et une attestation de livraison. Galamment, Russell prit le bouquet tandis qu'elle signait le reçu. Il le déposa sur son bureau et lui tendit l'enveloppe qui y était accrochée. Margrit l'ouvrit et lut le petit mot qui se trouvait à l'intérieur.

« Je suis un imbécile. J'espère que tu me pardonneras et que tu accepteras de dîner avec moi ce soir. Appelle-moi. Tony. »

Elle ne put s'empêcher de sourire. Lorsqu'elle releva les yeux, elle constata que Russell l'observait avec une évidente curiosité.

— C'est Tony qui me l'a envoyé, lui expliqua-t-elle. Nous nous sommes disputés...

Elle s'abstint d'entrer dans les détails, ce qui parut décevoir Russell dont la curiosité était légendaire.

— Le moment de vérité est venu, déclara-t-elle en glissant la carte dans son sac à main. Je vais enfin savoir si ces quatre ans de procédure ont servi à quelque chose...

## 6.

— Tout ira bien, promit Margrit en décochant un sourire rassurant à Luka Johnson.

Son ton était calme et assuré, mais, au fond, elle était presque aussi nerveuse que sa cliente. Celle-ci était pâle comme un linge et ses yeux bruns trahissaient une indicible angoisse. Elle savait parfaitement que le gouverneur était son ultime recours et que son avenir était en train de se jouer.

— Et s'il a décidé de rejeter notre demande? articula-t-elle d'une voix tremblante.

— J'ai mis des chaussures à talons, répliqua Margrit. S'il s'avise de faire une chose pareille, je prendrai un malin plaisir à lui écraser les pieds.

Luka ouvrit de grands yeux et fit un signe à Margrit. Cette dernière se retourna et constata que, tandis qu'elle parlait, la porte s'était ouverte, révélant la silhouette du gouverneur. Elle ne put s'empêcher de rougir.

— Je vous ai entendue, mademoiselle Knight, lui dit-il en souriant d'un air malicieux.

Agé d'une cinquantaine d'année, il était grand et un peu trop massif pour être vraiment beau. Mais il se dégageait de lui un mélange d'assurance et d'autorité qui le rendait particulièrement impressionnant. Il tendit la main à Margrit qui la prit et la serra en s'efforçant de recouvrer un semblant de contenance.

— Madame Johnson, ajouta-t-il à l'intention de Luka, je vous présente mes excuses. J'aurais dû vous appeler un peu plus tôt dans la journée, mais le petit déjeuner de travail auquel j'assistais a duré plus longtemps que je ne l'avais prévu. Ensuite, le président du Rotary m'a appelé pour me demander de présider la réunion de cet après-midi. Et ce n'est pas fini...

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le gouverneur, nous savons que vous avez de nombreuses responsabilités. Et nous sommes honorées que vous ayez pris le temps de nous rencontrer.

— Je suis également ravi de faire la connaissance de l'auteur de ce brillant mémoire, répondit-il. Vous avez de la chance, mademoiselle Johnson. Vous bénéficiez des services d'une excellente avocate. Mais j'imagine que vous avez hâte de connaître ma décision. Je suis donc venu vous en faire part avant que le déjeuner ne commence.

Luka se rapprocha de Margrit et lui prit la main qu'elle serra très fort dans la sienne.

— Après avoir analysé votre dossier en profondeur, j'ai décidé de vous accorder la clémence que vous sollicitez, déclara le gouverneur. Vous êtes libre, mademoiselle Johnson.

Margrit et lui eurent tout juste le temps de rattraper Luka qui venait de s'évanouir sous le coup de l'émotion.

L'après-midi passa à la vitesse de l'éclair. Elle se sentait flotter au-dessus du sol, transportée d'une allégresse si intense qu'elle ne parvenait plus à effacer de ses lèvres le sourire radieux qui s'y était dessiné. Après avoir ranimé Luka, elle serra la main du gouverneur avec reconnaissance.

Lorsque Russell les rejoignit et la félicita, elle ne put s'empêcher de fondre en larmes. Lorsqu'elle parvint enfin à se reprendre, ils gagnèrent la salle où était organisé le déjeuner. Là, le gouverneur fit un bref discours pour remercier ses hôtes et annoncer la décision qu'il avait prise.

Il ne tarit pas d'éloges pour Margrit dont il vanta les compétences. Ce véritable panégyrique lui valut une salve d'applaudissement nourris de la part des membres du Rotary. Il céda alors la parole à la jeune femme qui ne s'y attendait pas du tout et dut improviser.

— Merci à tous, dit-elle d'une voix enrouée par l'émotion. Cette journée marque l'aboutissement de trois années de travail. Luka et moi sommes ravies et soulagées. Mais nous sommes surtout très reconnaissantes envers M. le gouverneur. Merci à vous, monsieur, pour avoir offert à ma cliente une chance de refaire sa vie. Ce n'est pas la première fois qu'une femme bénéficie d'une telle clémence parce que son acte malheureux s'apparente à de la légitime défense.

Mais il s'agit d'un nouveau signe fort en direction des autorités. Je ne demande pas à ce que l'on modifie la loi. Un meurtre reste un meurtre et doit être jugé comme tel. Mais j'espère du fond de mon cœur que l'Etat saura prendre ses responsabilités en matière de violence conjugale. Car ce fléau est à mes yeux une forme de criminalité, aggravée encore par la relative impunité dont jouissent ceux qui la perpètrent. Combien de femmes devront encore mourir, combien devront tuer pour se défendre avant que nous ne prenions la véritable mesure de ce fléau ? J'espère qu'un jour, plus personne ne se retrouvera dans la position de Luka. En attendant, je rends hommage à la décision courageuse du gouverneur qui a permis de réparer une injustice. Nous aurions souhaité être des vôtres pour le déjeuner, mais je suis certaine que vous comprendrez que Luka a hâte de retrouver ses filles qui ont si longtemps vécu loin de leur maman.

Un tonnerre d'applaudissements se fit entendre tandis que les deux femmes se dirigeaient vers la sortie. A l'extérieur, elles furent assaillies par une meute de journalistes qui les pressèrent de questions. Elles se retrouvèrent rapidement cernées de micros et de caméras, aveuglées par les flashes qui crépitaient sans discontinuer. Margrit parvint tant bien que mal à rétablir un semblant d'ordre et répéta dans les grandes lignes le discours qu'elle venait de prononcer.

Elle répondit ensuite à quelques questions avant de laisser Luka faire de même. Celle-ci s'acquitta de cette mission avec un mélange de timidité et de candeur qui lui attira la sympathie des reporters. Margrit finit par interrompre cet interrogatoire et aida sa cliente à s'extirper de cette foule.

Russell les attendait au bas des marches et il les escorta jusqu'à sa voiture. Mais ce n'est que lorsque la portière se referma sur elle, bloquant la cacophonie qui régnait à l'extérieur, qu'elle réalisa pleinement l'importance de la victoire qu'elle venait de

remporter.

— ... elle a bu son verre comme les autres !

La chanson se conclut sur une série de vivats sonores qui résonnèrent dans le bar où Russell, Margrit et leurs collègues avaient décidé de fêter l'événement. La jeune femme avait perdu le compte des verres qu'on lui avait fait avaler et commençait à se sentir passablement ivre.

— Je crois que j'ai un peu trop bu, déclara-t-elle sentencieusement à Russell qui occupait la chaise voisine.

Il éclata de rire.

— Un peu trop? répéta-t-il. C'était peut-être vrai il y a une heure, mais je crois qu'à présent vous êtes complètement soûle !

— Pas du tout, protesta Margrit d'une voix pâteuse.

Elle haussa les épaules en riant.

— Peut-être un peu..., concéda-t-elle.

Je n'ai pas l'habitude d'encourager mes collaborateurs à boire, déclara Russell, mais vous avez bien mérité que je fasse exception à la règle. Félicitations, Margrit!

— Merci... Vous auriez dû voir le visage des filles quand Luka leur a annoncé la nouvelle ! Lorsque la plus grande l'a vue entrer, elle a fondu en larmes!

Luka avait chaudement remercié la jeune femme qui s'était occupée des deux enfants et lui avait promis de rester en contact avec elle. Margrit les avait laissées entre elles et s'était éclipsée discrètement, convaincue une fois encore qu'elle avait fait le bon choix le jour où elle avait décidé de devenir avocate.

— J'en déduis que vous avez décidé de repousser votre dîner, remarqua Russell en jetant un coup d'œil à sa montre.

Margrit fronça les sourcils sans comprendre.

— Quel dîner?

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez censée rejoindre Tony, ce soir?

Margrit poussa un juron puis rougit en réalisant qu'elle se trouvait face à son patron.

— Désolée, murmura-t-elle. Ça m'était complètement sorti de la tête...

Elle se leva brusquement et dut écarter les bras pour conserver son équilibre tandis que le sol se mettait à onduler sous ses pieds. Russell éclata de rire une fois encore.

— Tout va bien? lui demanda-t-il.

— A peu près, répondit-elle. Je vais juste passer un coup de téléphone et je reviens tout de suite.

D'un pas mal assuré, elle gagna la porte et quitta le bar.

Par comparaison avec l'ambiance survoltée qui régnait à l'intérieur, le relatif silence qui régnait dans la rue lui parut assourdissant. N'ayant que peu confiance dans son sens de l'équilibre, Margrit s'adossa au mur le plus proche et appela Tony. Elle tomba sur son répondeur et décida de laisser un message.

— J'ai gagné ! s'exclama-t-elle. Le gouverneur nous a accordé la grâce ! Je suis désolée de ne pas t'avoir rappelé plus tôt mais c'était un peu la folie... Merci pour les fleurs, Tony. Tu es pardonné. Que dirais-tu d'aller dîner demain soir, si tu es libre, bien sûr? Rappelle-moi. Je t'embrasse.

Elle raccrocha, réalisant brusquement combien elle aurait aimé se trouver en sa compagnie, en cet instant. Le problème, songea-t-elle, c'était qu'il lui manquait lorsque tout allait bien et pas lorsqu'elle était en difficulté. Ils savaient partager le meilleur mais pas le pire, ce qui expliquait peut-être pourquoi ils ne parvenaient jamais à rester ensemble plus de quelques mois d'affilée.

Cela durait depuis des années et ils avaient probablement trop investi dans leur relation pour envisager de se séparer. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne paraissait pressé de s'engager vraiment.

Sans savoir pourquoi, elle se prit à penser à Alban Korund et à ce qu'elle avait ressenti tandis qu'ils dansaient ensemble. Aurait-elle éprouvé un tel désir pour un inconnu si elle avait réellement été amoureuse de Tony? C'était sans doute une excellente question, mais elle n'avait pas vraiment envie d'y répondre pour le moment.

D'ailleurs, Tony ne risquait rien. Il n'était pas question qu'elle l'abandonne pour un homme qui était recherché pour meurtre et paraissait si soucieux d'éviter la police...

— Mademoiselle Knight?

Margrit se tourna vers la jeune femme qui venait de l'interpeller. Elle semblait avoir surgi de nulle part, un peu comme Alban, la nuit précédente. C'était une très jolie fille avec de magnifiques cheveux noirs et de grands yeux bruns. Elle était petite et si mince que l'on aurait dit une fragile poupée de porcelaine. Ses vêtements d'une couleur incertaine étaient usés jusqu'à la corde.

— Je suis désolée, je n'ai pas de monnaie sur moi, lui dit Margrit, convaincue qu'il s'agissait d'une SDF.

Elle fit mine de se détourner, mais la jeune femme lui saisit le bras.

— Non ! s'exclama-t-elle d'une voix où perçait une pointe de panique.

Margrit se dégagea brusquement et lui jeta un regard réprobateur. L'inconnue tiqua, mais ne se découragea pas pour autant.

— J'ai besoin de vous, lui dit-elle. Je vous en prie... Je vous ai vue à la télévision et je me suis dit que vous étiez peut-être la seule à pouvoir m'aider. Je ne sais vraiment plus vers qui me tourner. Ils vont détruire l'immeuble où nous vivons et nous n'avons nulle part où aller. Nous avons besoin de vous...

— Nous? répéta Margrit, curieuse.

La jeune femme hocha la tête et se tourna de profil, révélant une bosse dans son dos. Margrit réalisa qu'il s'agissait d'une couverture sous laquelle on devinait le visage

attendrissant d'un bébé qui la regarda en clignant des yeux.

– C'est ma fille, précisa la jeune femme.

Margrit soupira, sachant qu'elle n'aurait pas le cœur de la repousser sans lui laisser au moins une chance. Si seulement elle n'avait pas été aussi ivre...

Alban n'osait pas quitter la ruelle dont les ombres dissimulaient ses cheveux trop clairs. En s'avançant, il aurait couru le risque de se faire remarquer. La fille, notamment, n'aurait pas manqué de percevoir sa présence. Toute la question était de savoir ce qu'elle faisait là.

Car il ne faisait aucun doute qu'il ne s'agissait pas d'un être humain. Ses mouvements étaient trop fluides, trop gracieux. Cette fille se déplaçait comme quelqu'un dont l'eau était le milieu naturel. Il pensait pourtant que les Selkies avaient depuis longtemps disparu. Leur ultime tentative pour sauver leur espèce menacée les avait séparés à tout jamais des autres Races Anciennes.

Alban croisa les bras sur sa poitrine et continua à observer Margrit et la fille. Il savait qu'elle n'était pas allée courir. Il savait aussi pourquoi. Au gré de ses pérégrinations dans le parc, il avait surpris plusieurs personnes qui parlaient d'elle et de la victoire qu'elle venait de remporter.

Il avait même fini par trouver un journal du soir abandonné sur un banc et avait lu la déclaration qu'elle avait faite à la presse. Cela n'avait fait que confirmer son intuition : Margrit était bien l'avocate intègre et idéaliste qu'il avait imaginée.

Elle était prête à se battre pour ce qui lui paraissait juste. Et s'il parvenait à la convaincre de son innocence, elle prendrait certainement sa défense. Fort de cette conviction, il s'était rendu à son bureau sur Water Street. Là, il avait patiemment attendu qu'elle sorte de l'immeuble.

Mais elle était descendue en compagnie de toute une petite bande qui paraissait déterminée à fêter dignement le succès qu'elle venait de remporter. La tenue qu'elle portait ce jour-là était très différente de celle qu'elle portait en boîte de nuit.

Elle était à la fois élégante et sexy, mariant parfaitement féminité et sobriété. Une fois de plus, il avait été frappé par l'intensité de sa propre réaction en la voyant. Il commençait à se demander s'il n'avait pas commis une énorme erreur lorsqu'il avait décidé de l'aborder à Central Park. Car plus le temps passait et plus l'attirance qu'elle exerçait sur lui se renforçait.

Or il savait pertinemment que toute relation entre eux ne pourrait se terminer que de façon tragique. Son peuple et le sien étaient trop différents, séparés par des millénaires d'évolution. Sous bien des aspects, leurs natures s'opposaient.

Pourquoi s'était-il donc senti si seul alors qu'il tendait l'oreille pour écouter le brouhaha des conversations, à l'intérieur du bar dans lequel Margrit était entrée? Pourquoi avait-il été si tenté de les suivre?

Evidemment, il s'était abstenu de céder à la tentation. Il était toujours soupçonné de meurtre et ne pouvait se permettre de passer la soirée avec des avocats qui avaient juré de respecter et de défendre la loi. Il avait donc attendu que Margrit rentre chez elle.

Il aurait sans doute pu l'aborder lorsqu'elle était sortie pour téléphoner. Mais il avait préféré s'assurer que personne ne la suivrait. Et il avait bien fait. Car la fille l'avait rejointe quelques instants plus tard.

Alban l'étudia plus attentivement. La légende disait que les Selkies avaient essayé de sauver leur espèce sur le déclin en croisant leur lignée avec celle des Humains. Cette simple idée paraissait révoltante aux membres des autres Races Anciennes et aucune d'entre elles n'avait regretté le peuple selkie lorsqu'il avait fini par disparaître complètement.

Apparemment, quelques-uns d'entre eux avaient dû survivre à cette extinction. Et, tout comme lui, ils devaient se cacher à la fois des Humains et des autres Races Anciennes.

Alban se concentra pour tenter de surprendre leur discussion. Mais le vent s'était levé et même son ouïe aiguisée ne parvenait qu'à capter quelques bribes d'une conversation dont la teneur exacte lui échappait. Il ne lui restait donc qu'à patienter, ce qui, après tout, était l'un des points forts de son espèce...

\*

\* \*

Margrit se demandait si ce n'était pas cette fille qui la suivait depuis la veille. Cela aurait pu expliquer la sensation qu'elle avait d'être épiée. Mais elle prétendait n'avoir appris son existence que le jour même.

Il était donc plus que probable que la filature dont elle avait fait l'objet était le fait d'Alban. Après tout, quelle chance y avait-il pour qu'il l'ait croisée par hasard dans cette boîte de nuit qu'elle ne fréquentait pourtant que très rarement?

Au moins, songea-t-elle, elle n'était pas aussi paranoïaque qu'elle l'avait craint. Mais cela signifiait qu'Alban l'avait suivie depuis le parc jusque chez elle et qu'il l'avait attendue devant son appartement, ce soir-là. Et cette pensée n'avait rien de réconfortant.

Pourtant, s'il l'avait vraiment espionnée de cette façon, il avait certainement eu plusieurs occasions pour s'en prendre à elle. Le fait qu'il s'en soit abstenu prouvait que ses intentions n'étaient peut-être pas aussi mauvaises qu'elle aurait été en droit de le craindre.

Elle se rappelait aussi la douceur de sa voix lorsqu'ils avaient discuté dans le parc, la sincérité qui perçait dans son ton tandis qu'il la suppliait de lui faire confiance et le contact troublant de ses mains sur ses hanches tandis qu'ils dansaient. Alban Korund n'était peut-être pas irréprochable, mais elle avait du mal à croire qu'il s'agisse d'un assassin.

Ecartant ces réflexions inopportunes, Margrit se concentra de nouveau sur la jeune femme qui se trouvait à ses côtés et qui était venue elle aussi lui demander son aide. Elle était vraiment très jolie, se dit-elle de nouveau. Mais il y avait dans sa beauté quelque chose de triste, une forme de nostalgie qui se communiquait à ses grands yeux bruns.

Ses joues étaient pâles et creusées. Quant à ses vêtements, ils étaient vieux, usés,



rapiécés par endroits mais impeccablement propres. En fait, cette fille était la victime parfaite : le mélange d'innocence et de fragilité qui émanait d'elle lui attirerait sans aucun doute la sympathie d'un jury.

— Comment vous appelez-vous? lui demanda Margrit.

— Cara. Cara Delaney. Merci de m'écouter, mademoiselle Knight.

— Appelez-moi Margrit. Mais je ne vous promets rien, pour le moment. Vous n'avez pas encore vingt et un ans, n'est-ce pas?

Cara secoua la tête.

— Dommage, j'aurais pu vous offrir un verre. Mais venez. Nous serons mieux dans mon bureau. Ce n'est pas très loin d'ici et il y fait nettement plus chaud.

Elle se mit en marche et Cara la suivit.

— Parlez-moi de cet immeuble, reprit-elle. S'il est sur le point d'être détruit, il a dû y avoir toute une procédure : des réunions avec les habitants, une campagne d'affichage, des offres de relogement...

— Il n'y a rien eu de tout cela, je vous assure.

— Cela signifie que l'opération n'a pas été menée selon les règles. Ça peut être un élément en votre faveur. J'imagine que vous squattez cet immeuble, n'est-ce pas?

Cara acquiesça. Margrit la contempla de nouveau. Il lui faudrait une autre tenue pour le tribunal. Quelque chose qui donnerait l'impression qu'elle avait fait de son mieux malgré ses moyens limités. Avec ces grands yeux désarmants et son bébé, elle ferait fondre les légalistes les plus inflexibles.

— Quel âge a votre fille?

— Trois mois. Elle s'appelle Deirdre.

— Elle est adorable, déclara Margrit. Et elle a un très joli nom.

— Merci. Il signifie « douleur » en gaélique.

— Vraiment? Pourquoi lui avoir donné un prénom aussi triste?

— Mon peuple pense qu'un nom a un grand pouvoir. Il reflète les circonstances dans lesquelles vous êtes venu au monde et vous donne quelque chose à défendre ou à combattre.

— Votre peuple? répéta Margrit, surprise par cette formulation inhabituelle.

Cara rougit et détourna les yeux.

— Je suis d'origine irlandaise, expliqua-t-elle.

Margrit hocha la tête en souriant.

— Vous n'en avez pourtant pas l'accent, remarqua-t-elle.

— Je suis née là-bas, mais cela fait très longtemps que j'en suis partie. Ne vous en faites pas, je ne suis pas une clandestine. Mon père était américain et j'ai des papiers parfaitement en règle.

— Tant mieux. Cela facilitera les choses. Nous sommes arrivées.

L'agent de sécurité qui se trouvait dans le hall leva les yeux du journal qu'il était en train de parcourir et sourit à Margrit.

— Bonsoir, Mark, lui dit-elle.

— Je pensais que vous étiez partie célébrer votre victoire, mademoiselle Knight.

— Appelez-moi Margrit, répéta la jeune femme comme chaque fois qu'elle discutait avec lui.

Mark travaillait dans cet immeuble depuis plus longtemps qu'elle et elle le voyait presque tous les soirs. Souvent, ils échangeaient quelques paroles cordiales et il leur arrivait même de prendre un café ensemble. Mais Mark refusait obstinément d'employer son prénom, jugeant probablement une telle familiarité déplacée.

— Je vous présente Cara, ajouta-t-elle en désignant sa compagne. Elle est avec moi.

— Très bien, acquiesça-t-il.

Il se leva pour aller déconnecter le système de sécurité.

— Appelez-moi lorsque vous aurez fini. Je couperai l'alarme.

— C'est promis. Venez, Cara. Nous avons pas mal de travail devant nous.

Lorsque Margrit et la Selkie eurent franchi la porte de l'ascenseur, le garde réactiva le système d'alarme. Alban se tenait de l'autre côté de la rue et affectait de boire un gobelet de café qu'il venait d'acheter autant pour étancher sa soif que pour dissimuler son visage.

Au bout de quelques minutes, l'une des fenêtres du deuxième étage s'illumina. Il remarqua alors que le vigile regardait dans sa direction. D'un air décontracté, il se mit en marche et tourna au coin de la rue, disparaissant ainsi hors de sa vue.

Par habitude, il scruta les alentours. Dans une ville, il courait toujours le risque d'être repéré. Nombre de personnes arpentaient New York après le coucher du soleil : des SDF, des hommes d'affaires qui travaillaient tard, des fêtards... Tous étaient susceptibles de le voir se transformer s'il n'y prenait garde.

Cela lui était déjà arrivé quelques fois. Heureusement, personne n'accordait beaucoup de crédit aux sans-abri et aux personnes ivres. Quant aux hommes d'affaires, ils préféraient se taire que passer pour des fous en racontant à qui voulait l'entendre qu'ils avaient croisé un monstre tout droit sorti de l'imagination des sculpteurs du Moyen Age.

S'étant assuré qu'il était seul, Alban prit son envol et se posa sur le toit de l'immeuble qui faisait face à celui de Margrit. Là, accroupi, les ailes repliées, il resta parfaitement immobile, attendant que la jeune femme sorte enfin ou que le jour se lève.

La lumière s'éteignit brusquement et Alban comprit que Margrit avait dû quitter son bureau. Il avait entendu sonner les cloches d'une église située à quelques pâtés de maisons de là et avait fini par croire que l'aube viendrait avant que la jeune femme ne quitte l'immeuble.

Heureusement, les nuits d'hiver étaient plus longues, ce qui accroissait sa période d'activité. Il évitait généralement de se laisser surprendre hors de son refuge au lever du soleil. Même minime, le risque d'être découvert existait toujours et Alban préférait se montrer prudent.

Le vigile quitta son bureau pour aller entrer le code qui devait désamorcer le système d'alarme. Quelques minutes plus tard, Margrit sortit de l'ascenseur. Elle paraissait épuisée, mais sourit au gardien qui l'accompagna jusqu'à la porte.

— Vous voulez que j'appelle un taxi? lui proposa-t-il lorsqu'ils furent sur le perron.

— Je l'ai déjà fait. Il ne devrait pas tarder à arriver.

J'en ai commandé un pour votre amie. Elle voulait rentrer à pied, mais je me suis dit que ce serait plus sûr. Surtout pour le bébé... J'ai réglé la course au chauffeur.

— C'est vraiment très gentil à vous, Mark.

Margrit releva le col de son manteau pour se protéger contre le vent. Levant les yeux, elle observa le ciel. Alban sentit une étrange émotion l'envahir, faite de peur et d'espoir mêlés. Mais lorsque les yeux de la jeune femme se posèrent sur lui, elle ne le reconnut pas.

Cela n'avait rien d'étonnant, bien sûr. Mais, de façon parfaitement irrationnelle, il ne put s'empêcher d'être un peu déçu.

— Est-ce que vous avez gardé le reçu ? demanda-t-elle alors à Mark. Je pourrais vous rembourser et le faire passer en note de frais.

Elle fit mine d'ouvrir son sac, mais le vigile l'arrêta d'un geste.

— C'est inutile, mademoiselle Knight. C'est moi qui ai insisté pour qu'elle prenne ce taxi et il est normal que ce soit moi qui le paie.

— Vous êtes vraiment un ange, Mark. J'aurais dû y penser, moi aussi.

Elle sortit de son sac un objet qu'Alban ne put identifier. Il était de couleur rouge et argent. Elle le glissa dans sa poche. Le geste était si naturel qu'il devait lui être très familier, comprit Alban.

— La journée a été longue, si j'ai bien compris, répondit-il. Vous ne pouvez pas penser à tout.

Ne m'en parlez pas, soupira Margrit. Je suppose que c'est toujours ce qui arrive lorsque l'on se met bêtement en tête de sauver le monde...

— Si vous le décidiez vraiment, je ne parierais pas contre vous, déclara le vigile en souriant.

— Ça fait plaisir à entendre ! Merci, Mark.

Elle leva de nouveau les yeux vers le ciel.

— Dites, fit-elle en désignant Alban, vous aviez déjà remarqué cette statue?

Le cœur battant, Alban se força à demeurer parfaitement immobile. Désormais, il éviterait de tenir pour acquis le fait que les Humains ne regardaient jamais en l'air. Il savait que, de là où elle se trouvait, Margrit ne pouvait le reconnaître. Malgré cela, il avait beaucoup de mal à maîtriser les battements précipités de son cœur.

Le vigile l'observa à son tour et haussa les épaules.

— Je n'y avais jamais fait attention, répondit-il.

Margrit hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais. J'ai dû regarder des centaines de fois par la fenêtre de mon bureau et je suis certaine de ne l'avoir jamais vue.

— Ils ont dû l'installer récemment. Mais, franchement, je ne vois pas l'intérêt de percher une statue à une telle hauteur. On la distingue à peine... Voici votre taxi, mademoiselle.

De fait, une voiture venait de s'arrêter devant le perron. Mark suivit Margrit et lui ouvrit la portière.

— Merci, fit-elle. Bonsoir, Mark.

— Bonsoir, mademoiselle Knight.

Dès que le taxi démarra, Alban s'élança dans les airs et étendit ses ailes pour prendre rapidement de l'altitude. Il eut tout de même le temps de remarquer l'expression stupéfaite qui se peignit sur le visage de Mark lorsqu'il leva les yeux vers l'immeuble d'en face pour découvrir que la mystérieuse statue avait disparu.

Le taxi se gara juste devant chez Margrit. Alban était déjà arrivé et il avait jugé préférable de se poser sur l'un des balcons de l'immeuble. Ainsi, il minimisait ses chances d'être reconnu par quelqu'un qui avait vu son portrait-robot dans le journal ou à la télévision. Il prenait déjà suffisamment de risques en prenant contact avec Margrit qui pouvait très bien décider d'appeler la police.

Le chauffeur du taxi descendit de voiture et la contourna pour aller ouvrir la portière de Margrit. Alban se laissa tomber du haut du balcon et atterrit en silence sur le trottoir, quelques mètres seulement derrière elle. Il se rapprocha d'elle et murmura son nom.

— Margrit...

Elle ne parut pas l'entendre et glissa sa clé dans la serrure de la porte. C'est alors qu'il vit les écouteurs qu'elle portait et dont le fil courait jusqu'à la poche de son manteau. Il comprit alors que l'appareil rouge et argent devait être un lecteur MP3.

— Margrit! appela-t-il un peu plus fort.

Mais elle avait déjà pénétré dans l'immeuble et la porte se referma sur elle avant qu'Alban ait eu le temps de la rejoindre. Alban s'immobilisa et éclata de rire, amusé par l'absurdité de la situation. Il avait passé des heures à l'attendre et voilà qu'elle lui filait entre les doigts.

A présent, il ne pouvait espérer lui parler sans forcer la fenêtre de son appartement. Or il ne tenait pas particulièrement à l'effrayer en pénétrant chez elle au beau milieu de la nuit. Résigné, il recula de quelques pas et se fondit dans l'ombre.

Il attendit qu'une lumière s'allume dans l'appartement puis étendit ses ailes et s'élança vers le ciel.

— Vous vouliez me voir? demanda Margrit en passant la tête par l'embrasure de la porte du bureau de Russell.

Depuis qu'elle était arrivée, elle s'efforçait de paraître parfaitement réveillée. Mais le manque de sommeil commençait à se faire cruellement sentir. Lorsqu'elle était encore à l'université, elle était capable d'enchaîner plusieurs nuits blanches, mais cette époque semblait désormais révolue.

— Oui, entrez, l'encouragea son patron. Asseyez-vous. J'ai jeté un coup d'œil aux notes que vous aviez prises cette nuit.

Margrit hocha la tête. Avant de partir, elle avait laissé sur son bureau un résumé de son entretien avec Cara ainsi que quelques notes préliminaires qui suggéraient un plan d'action adapté. Elle était assez satisfaite de ce travail, même si le droit immobilier n'était pas l'une de ses spécialités.

— Combien de temps est-ce que cela vous a pris ? s'enquit Russell.

— Je ne sais pas, reconnut-elle. Trois ou quatre heures. Disons une heure passée à interroger Cara et deux à réunir un début de documentation...

Elle constata alors que Tony ne l'avait toujours pas rappelée. Il avait pourtant dû entendre le message qu'elle lui avait laissé avant d'être abordée par la jeune femme. Elle regrettait toujours de n'avoir pu partager avec lui la joie qu'elle avait éprouvée en apprenant la grâce que le gouverneur avait accordée à Luka.

— Je lui ai posé toutes les questions auxquelles j'ai pu penser, reprit-elle. Mais j'imagine que la personne chargée du dossier voudra la voir. Elle m'a laissé un numéro de téléphone où on peut la joindre.

— C'est vous qui serez chargée de cette affaire, déclara Russell.

Margrit le considéra avec étonnement.

— Je suis flattée que vous me le proposiez, répondit-elle. Mais ce n'est pas vraiment ma spécialité. Je pensais que Nicole serait plus qualifiée que moi pour traiter ce dossier...

— Si vous avez besoin d'aide ou de conseils, je lui demanderai de vous consacrer un peu de temps. Mais j'ai passé quelques coups de téléphone, ce matin, et j'ai découvert que le cas de cette Cara était un peu plus compliqué qu'il n'y paraissait.

— Je suis désolée de ne pas être arrivée plus tôt, s'excusa Margrit. Mais j'avais besoin de récupérer.

— Ce n'était pas un reproche, assura Russell. D'ailleurs, la plupart d'entre nous sommes arrivés plus tard que d'habitude. Notre petite célébration d'hier a laissé quelques traces. Mais elle était méritée. Ça fait plusieurs années que vous travaillez pour moi et je vous considère comme l'un des éléments les plus prometteurs de cette équipe. A vrai dire, vous avez toutes les qualités que j'attends d'un collaborateur. Vous êtes jeune, consciencieuse, enthousiaste et très efficace...

Margrit rougit, embarrassée par cet assaut de compliments auquel elle ne s'attendait pas. Russell n'était pourtant pas le genre d'homme à se répandre en flatteries et son éloge n'en avait que plus de valeur à ses yeux.

— Vous êtes également une porte-parole idéale pour l'assistance juridique. Et c'est pour cela que je tiens à vous confier cette affaire. Comme je vous le disais, je me suis renseigné et j'ai découvert que le bâtiment qu'occupent Cara et sa fille appartient à Eliseo Daisani.

La fatigue quitta Margrit, remplacée par une brusque tension nerveuse.

— Eliseo Daisani..., répéta-t-elle, impressionnée. Dans ce cas, il est capital que vous nommiez quelqu'un d'expérience. Lui n'hésitera pas à nous envoyer ses meilleurs avocats.

C'est vous que je veux, Margrit. Vous avez la cote auprès des médias depuis l'affaire Johnson. Nous devons en profiter. De plus, cette fille vous a approchée directement. La presse adorera cette histoire !

Russell croisa les doigts.

— Vous êtes la personne idéale pour faire face à Daisani et à son empire financier. Et puis...

Il s'interrompit, hésitant visiblement à finir sa phrase. Il paraissait pressentir qu'elle n'apprécierait guère ce qu'il s'appêtait à lui dire.

— Vous êtes noire, conclut-il finalement.

— J'ai aussi du sang blanc et cherokee, répondit-elle en fronçant les sourcils. Et si vous espérez me faire passer pour une fille de pauvres qui a réussi, vous allez être déçu. Mon père est chirurgien et ma mère est directrice financière d'une grande entreprise. Mon histoire n'a pas grand-chose à voir avec celle de Cendrillon.

— Je ne compte pas prétendre le contraire, remarqua Russell. Mais je continue à

penser que votre couleur de peau constitue un avantage et je compte bien m'en servir.

Margrit le foudroya du regard.

— Ecoutez, je sais exactement ce que vous essayez de faire. En me mettant en première ligne sur cette affaire, vous espérez que les gens se diront qu'ils ont affaire à une jeune métisse qui s'est arrachée à la pauvreté et qui essaie de faire profiter d'autres personnes modestes de sa réussite. Il s'agit d'un mensonge, ni plus ni moins.

Margrit s'abstint de préciser qu'elle-même avait accepté d'écouter Cara en partie parce que celle-ci lui paraissait incarner l'image de la victime parfaite.

— Dois-je comprendre que vous refusez cette affaire, maître? demanda Russell.

Margrit ravala le juron qui lui montait aux lèvres.

— Avant de répondre à cette question, j'aimerais prendre le temps d'y réfléchir, répondit-elle prudemment.

— D'accord, acquiesça Russell. Mais il me faut une réponse d'ici la fin de l'après-midi.

— Pourquoi une telle urgence? s'enquit la jeune femme.

— Parce que votre nom fait les gros titres du journal. Et si Cara Delaney ou qui que ce soit d'autre parle à la presse de ce dossier, vous vous retrouverez impliquée, que vous le vouliez ou non. Eliseo Daisani est un homme puissant, Margrit. Et il a de nombreux amis très haut placés. Réfléchissez si vous voulez, mais faites-le vite avant qu'il n'ait le temps de reprendre l'initiative.

— Je comprends, soupira Margrit. Je vous donnerai ma réponse dans la journée.

Elle quitta le bureau de Russell et alla chercher son manteau. Si elle devait prendre une décision, elle avait besoin de disposer d'un maximum de données. Et, plutôt que de perdre du temps, elle décida de se rendre directement à la source.

L'assistante personnelle d'Eliseo Daisani incarnait l'idéal du style héroïne chic. Elle était si mince qu'elle paraissait presque émaciée. Ses longs cheveux noirs étaient ramassés en un chignon si serré qu'il devait lui donner des maux de tête. Sa peau était d'une pâleur crayeuse.

Ses yeux violets trahissaient un détachement glacial. Elle était aussi belle que terrifiante, presque inhumaine. Son tailleur sombre à la coupe impeccable était d'une rare élégance et indiquait clairement les revenus exorbitants que devait lui procurer le poste qu'elle occupait et pour lequel nombre de jeunes femmes ambitieuses auraient donné leur âme.

Elle incarnait à merveille son rôle de bras droit de l'un des hommes les plus puissants de New York et peut-être du monde. Margrit et elle devaient avoir approximativement le même âge, mais, face à elle, la jeune femme avait l'impression d'être une enfant.

— Avez-vous rendez-vous? s'entendit-elle demander.

La voix était harmonieuse et parfaitement modulée et sa douceur contrastait de façon

troublante avec l'apparence de celle qui venait de parler.

— Vous avez un très joli timbre de voix, remarqua Margrit sans réfléchir.

La jeune femme leva un sourcil étonné. Puis un sourire se dessina sur ses lèvres, révélant une rangée de dents parfaites.

— Merci, dit-elle.

Elle se tut, attendant probablement une réponse à sa question. Margrit comprit qu'elle allait devoir faire preuve de tact et de finesse. L'assistante de Daisani savait pertinemment que ce dernier ne l'attendait pas. Pourtant, elle ne lui avait pas opposé une fin de non-recevoir, ce qui signifiait qu'elle avait peut-être une chance de voir son patron.

— J'ai bien peur de ne pas avoir pris de rendez-vous, fit-elle.

— M. Daisani est un homme très occupé, remarqua son interlocutrice sur le ton de la conversation.

— J'en ai bien conscience, acquiesça Margrit. Je suis prête à attendre, s'il le faut. Je ne sollicite que quelques minutes...

L'assistante ouvrit un imposant agenda relié de cuir. De ses doigts fins, elle fit voler les pages jusqu'à la date du jour. Margrit en profita pour observer le bureau dans lequel elle se trouvait. Chaque meuble, chaque accessoire évoquait un mélange de luxe et de sobriété.

Les murs étaient lambrissés, les sièges tendus de velours rouge assorti aux épais rideaux et le parquet impeccablement ciré. Margrit estima qu'elle devait être plus jeune que tous les objets qui se trouvaient dans la pièce.

Tous les tableaux qui étaient accrochés aux murs dataient des années vingt et représentaient des scènes de l'époque. Margrit remarqua alors la peinture à l'huile qui était accrochée derrière le bureau de l'assistante de Daisani. Elle représentait une jeune femme coiffée à la garçonne et vêtue d'une robe typique de l'époque des *flappers*. La ressemblance avec la jeune femme était particulièrement frappante.

— C'est votre grand-mère? demanda Margrit en désignant le portrait.

La jeune femme se détourna et considéra le tableau comme si elle le découvrait pour la première fois.

— Oui, répondit-elle. Et l'homme qui se trouve à ses côtés est Dominic Daisani, le père de M. Daisani.

Elle se tourna de nouveau vers Margrit et la considéra avec étonnement. Visiblement, elle n'était pas habituée à ce que les gens qui venaient voir son employeur s'intéressent à elle.

— C'est d'elle que je tiens mon prénom, précisa-t-elle. Cela fait très longtemps que ma famille travaille pour celle de M. Daisani.

— Elle était vraiment très jolie, remarqua Margrit avec franchise. Et vous lui ressemblez beaucoup.



— Merci, répondit Vanessa Gray.

L'ombre d'un sourire se dessinait à présent sur son visage et Margrit comprit qu'elle venait de remporter une première victoire. Elle aurait été prête à parier que peu de gens parvenaient à entrer dans les bonnes grâces de cette gardienne du sanctuaire.

— Asseyez-vous, suggéra Vanessa. Je demanderai à M. Daisani s'il peut vous recevoir lorsque son rendez-vous sera terminé.

— Mademoiselle Knight! s'exclama Eliseo Daisani en contournant son immense bureau recouvert de marbre. Je suis ravi de faire votre connaissance.

Il lui tendit la main et, lorsque Margrit la serra, il la prit entre ses paumes comme si tous deux étaient de très vieux amis. Elle fut étonnée de découvrir qu'il était à peine plus grand qu'elle. Tout comme sa secrétaire, il était très mince.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-elle. Je vous suis vraiment reconnaissante de bien vouloir me recevoir.

— Allons donc ! Lorsque l'étoile montante de l'aide juridictionnelle vient frapper à ma porte, je me dois de découvrir ce qui motive une telle démarche.

Daisani lui décocha un clin d'œil complice. Il était trop maigre certes, mais son sourire était irrésistible et il le savait. Margrit ne put s'empêcher d'y répondre.

— Je pense que vous savez probablement déjà pourquoi je suis ici, monsieur Daisani, remarqua-t-elle.

— Bien sûr, répondit-il. Une certaine forme d'omniscience est le prix à payer pour conserver ma place au sommet de la pyramide alimentaire! Le meilleur moyen de ne jamais être surpris, c'est encore de tout savoir, vous ne croyez pas? Mais asseyez-vous, je vous en prie.

Il lui indiqua d'un geste l'un des sièges qui entouraient une magnifique table basse incrustée de nacre, juste à côté de l'immense baie vitrée qui surplombait la ville.

Que pensez-vous de la vue ? demanda-t-il comme s'il l'avait commandée spécialement pour elle. Il m'arrive parfois de ne pas travailler du tout et de passer la majeure partie de la journée à la contempler. Quand je ne suis pas en train de lire, évidemment, ajouta-t-il en désignant la gigantesque bibliothèque qui trônait au fond de la pièce et devait abriter des centaines d'ouvrages, pour la plupart très anciens. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

— Je veux bien un verre d'eau, si cela ne vous ennuie pas, répondit Margrit, un peu étonnée par la cordialité et l'exubérance de son hôte.

— Pas du tout, répondit-il en se dirigeant vers le bar en acajou.

— C'est l'avantage de travailler dans un placard à balais dépourvu de fenêtres,

remarqua Margrit en se rapprochant de la bibliothèque. Je ne risque pas de succomber à de telles tentations. Est-ce un véritable Rodin? demanda-t-elle en désignant une statue posée sur l'une des étagères.

— En effet, acquiesça Daisani en la rejoignant.

Il lui tendit un verre de cristal si fin qu'elle aurait pu le faire éclater d'une main.

— Vous avez l'œil, mademoiselle Knight.

— C'est étrange, remarqua-t-elle. Je n'ai jamais vu de photographie de cette œuvre auparavant. Mais elle ressemble beaucoup au *Secret*.

Elle effleura le bronze des mains pressées l'une contre l'autre en une prière muette.

— Je ne savais pas qu'il en avait réalisé plusieurs versions.

— Il s'agit de l'une de ses études, précisa Daisani.

Margrit aperçut alors deux peaux d'animaux qui étaient accrochées au mur, non loin de là. L'une était beaucoup plus petite que l'autre mais elle ne put identifier à quelle espèce elles avaient appartenu.

— A propos de bureau, je ferai en sorte que le vôtre ait une vue digne de ce nom, reprit Daisani.

Elle lui jeta un regard stupéfait.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

Daisani leva un sourcil étonné.

— Vous ne pensez tout de même pas que j'installerais un conseiller juridique de Daisani dans un bureau dépourvu de fenêtres, remarqua-t-il, apparemment horrifié par une telle idée.

— Un conseiller juridique? répéta-t-elle, sidérée. Je ne comprends pas...

Daisani lui décocha l'un de ses plus charmants sourires, mais ne répondit pas immédiatement. Au lieu de cela, il s'appuya négligemment contre son bureau et avala une longue gorgée d'eau.

— Je trouve que le moment est parfaitement choisi pour changer de situation, déclara-t-il. Je ne peux qu'approuver votre décision. Cela fait trois ou quatre ans que vous travaillez pour l'aide juridictionnelle. Vous avez remporté une proportion remarquable des affaires qui vous ont été confiées. A présent, vous venez de décrocher le gros lot avec cette affaire Johnson. Vous avez suffisamment fait vos preuves et il est légitime de penser à autre chose. Je vous suggère néanmoins d'accepter encore un dossier ou deux avant d'annoncer votre démission. De cette façon, on ne vous reprochera pas d'être opportuniste. Ne vous en faites pas, la place vous est réservée.

Daisani posa son verre sur le bureau avant de lui adresser un clin d'œil complice.

— Je trouve très noble votre attachement à protéger ceux qui n'ont pas eu autant de chance que vous dans la vie. Mais vous n'êtes pas obligée de vivre dans le dénuement pour continuer à le faire. Vous pourriez parfaitement vivre dans l'Upper East, et gagner dix fois plus.

Margrit se rembrunit.

— Je suis loin d'être pauvre, monsieur Daisani. Et je ne suis pas venue ici pour vous demander du travail.

— Mais bien sûr que si, mademoiselle Knight, répondit-il. Il s'agit bien d'un entretien d'embauche, même si vous ne vous en rendez pas compte encore. Comme la plupart des idéalistes, il vous faudra juste un peu temps avant de le comprendre...

Daisani leva la main comme pour prévenir toute objection.

— Ne vous en faites pas, ce trait de caractère ne constitue pas un défaut à mes yeux.

Margrit sentit monter en elle un brusque accès de colère qu'elle s'efforça de contenir. Daisani ne fut pas dupe.

— On dirait que je vous ai offensée, remarqua-t-il en riant.

— Pas du tout, répondit-elle froidement. Mais je crois que j'ai appris ce que j'avais besoin de savoir.

— Oh, non, mademoiselle Knight. Pas du tout...

Il haussa les épaules d'un air magnanime.

Mais cela ne saurait tarder, ajouta-t-il. Et je suis vraiment très impatient de voir comment vous réagirez, à ce moment-là. En attendant, mon offre d'emploi tient toujours. Pour quelque temps, en tout cas...

— Au moins, on peut dire que vous ne vous découragez pas facilement, remarqua Margrit d'un ton légèrement moqueur.

— Certaines choses prennent du temps, répondit Daisani. Pensez seulement à la joie qu'éprouveront vos parents, mademoiselle Knight. Je suis sûre qu'ils espèrent vous voir réussir dans la vie. A ce propos, saluez votre mère de ma part, la prochaine fois que vous la verrez. C'est une femme extraordinaire et l'une des meilleures analystes de marché qu'il m'ait été donné de rencontrer. Elle a un instinct très sûr et, si elle n'était pas aussi attachée à l'éthique, elle serait immensément riche. Peut-être autant que moi...

Il haussa les épaules et se redressa.

— En tout cas, j'ai eu grand plaisir à vous rencontrer, conclut-il. Laissez-moi vous raccompagner jusqu'à l'ascenseur.

— Ne vous donnez pas ce mal, répondit Margrit en s'efforçant d'adopter un ton cordial. Je connais le chemin.

— Très bien, fit Daisani avant de s'incliner légèrement. Comme vous voudrez, mademoiselle Knight. Je vous souhaite un excellent après-midi.

Margrit posa précautionneusement son verre et se dirigea vers la porte.

— Au revoir, monsieur Daisani.

— Au revoir, mademoiselle Knight. Et à très bientôt, je n'en doute pas...

## 8.

— Je suis prête à m'occuper de l'affaire, déclara Margrit en pénétrant dans le bureau de Russell.

Elle était toujours aussi furieuse contre Daisani et savait pertinemment que la colère était souvent mauvaise conseillère. Mais elle avait pris sa décision et, désormais, elle était décidée à aller jusqu'au bout.

— Par contre, reprit-elle, je vais avoir besoin d'aide. Comme je vous l'ai dit ce matin, je ne suis pas spécialiste du droit immobilier.

— Ne vous en faites pas. Je me disais bien que vous finiriez pas accepter et j'ai déjà demandé à Nicole de vous seconder. Elle n'y voit aucune objection.

— Vraiment? s'étonna Margrit, vexée que tout le monde prétende savoir ce qu'elle allait faire. Vous êtes sûr qu'elle n'a pas dit cela juste pour vous faire plaisir?

— Cela ne change rien, tant qu'elle est d'accord, répondit Russell en haussant les épaules. Mais je vous préviens : vous n'aurez que peu de temps pour vous préparer. Daisani a l'habitude d'obtenir ce qu'il veut, quel que soit le prix à payer pour cela. Il ne tardera pas à lancer une contre-offensive.

Margrit s'abstint de lui signaler qu'il l'avait déjà fait le matin même en tentant de la débaucher.

— Je m'attaque au dossier dès maintenant, déclara-t-elle. Par contre, je ne pourrai pas rester indéfiniment, aujourd'hui. J'ai rendez-vous avec Tony, ce soir.

Ce dernier venait tout juste de l'appeler et elle avait dû faire des efforts pour faire abstraction de l'irritation qui l'habitait et se montrer cordiale à son égard. Elle s'était répété que, s'ils voulaient avoir la moindre chance de se remettre en couple, tous deux devraient faire preuve d'un minimum de tact.

— Je suis ravi que vous vous soyez réconciliés, remarqua Russell.

Elle hocha la tête.

— Dès demain, je vous promets de m'occuper de ce dossier vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

— Pensez quand même à dormir de temps en temps. Vous avez l'air fatiguée et j'ai besoin que vous soyez au mieux de votre forme si nous voulons avoir la moindre chance de l'emporter dans cette affaire.

— Est-ce que tu imagines qu'il a eu l'audace de me dire que ma couleur de peau constituait un atout dans cette affaire? s'exclama Margrit.

Cole avait eu le malheur de lui demander comment s'était passée sa journée et elle avait entrepris d'en faire un compte rendu précis, ce qui n'avait pas manqué de raviver la colère qui bouillonnait en elle depuis ce matin.

— Je n'ai vraiment rien à me mettre! s'exclama-t-elle en contemplant l'intérieur de son placard d'un air dégoûté.

Cole quitta son poste d'observation près de la porte et se rapprocha d'elle.

— Tu pourrais mettre ceci, suggéra-t-il. Je suis sûr que Tony apprécierait beaucoup.

— Je ne vais pas aller dîner avec lui en chemise de nuit! s'exclama Margrit en avisant la nuisette sexy qu'il venait de lui désigner.

— Est-ce que tu comptes vraiment lui imposer ton humeur massacrate? demanda-t-il avec un sourire moqueur. Je croyais que le but de cette soirée, c'était de vous réconcilier... Il observa d'un œil critique le contenu de son armoire.

— Je ne comprends vraiment pas comment quelqu'un d'aussi organisé que toi peut avoir une chambre aussi mal rangée !

Margrit haussa les épaules et se laissa tomber sur son lit, au milieu des nombreux vêtements qu'elle avait sortis avant de les écarter.

— Ensuite, reprit-elle sans tenir compte des commentaires de son colocataire, je suis allée voir Daisani...

Cole se tourna vers elle et la fixa d'un air stupéfait.

— Tu as fait quoi ? articula-t-il.

— Je suis allée voir Daisani, répéta-t-elle. D'ailleurs, j'ai découvert qu'il connaissait ma mère.

— Comment?

— Je n'en ai pas la moindre idée. En tout cas, il m'a offert un poste.

— Eliseo Daisani t'a offert un poste?

— Oui.

— Est-ce que tu as accepté ?

— Bien sûr que non! s'exclama Margrit, choquée qu'il puisse en douter.

— Sais-tu combien tu gagnerais en travaillant pour lui? protesta Cole. Au moins un demi-million de dollars par an! Que lui as-tu dit?

Margrit se renversa sur le dos et contempla le plafond.

— Il voulait même que je déménage dans l'Upper East Side, ajouta-t-elle. Que crois-tu que je lui aie dit?

Cole secoua la tête d'un air affligé et se tourna de nouveau vers le placard qu'il entreprit de fouiller méticuleusement.

— Te connaissant, je suis certain que tu es retournée voir ton patron et que, malgré ses

sous-entendus racistes, tu as accepté l'affaire pour bien faire comprendre à Daisani qu'il ne pouvait pas tacher. Bon sang, Margrit! Tu as plus de vêtements que Cam et moi réunis. Comment peux-tu dire que tu n'as rien à te mettre ?

— Parce que la plupart d'entre eux sont sales ! s'exclama-t-elle avec une pointe d'agacement. Et que ceux qui ne le sont pas ne conviennent pas du tout!

Elle repoussa une pile d'habits qui se répandirent sur le sol de la chambre.

— En tout cas, tu as vu juste. C'est exactement ce que j'ai fait. Sauf que Russell n'est pas raciste. Il sait juste qu'il a raison et que ma couleur de peau jouera un rôle dans la façon dont les médias couvriront l'affaire. Et il entend bien l'utiliser si cela peut servir notre cause.

— Où est-ce que vous allez dîner, exactement?

— Je ne sais pas... Dans un restaurant marocain, je crois. Je sais que Tony l'adore. Il me faut donc quelque chose qui soit joli mais pas trop habillé.

— Est-ce que tu te rends compte que tu t'es complètement laissé manipuler? remarqua Cole.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Eliseo Daisani est un homme dangereux, expliqua-t-il. En t'en faisant un ennemi, tu prends des risques. Russell le savait, mais il n'a pas hésité à t'envoyer au casse-pipe.

— Il ne pouvait pas savoir que j'irais le voir, objecta Margrit.

— Il te connaît aussi bien que moi. Il sait que tu n'es pas du genre à tourner autour du pot. Tiens, tu n'as qu'à enfile ça.

Il lui lança un chemisier blanc et un pull-over noir.

— Pour le bas, un jean fera parfaitement l'affaire. Après tout, ce n'est pas comme si Tony ne te connaissait pas sous toutes les coutures.

— Tu crois vraiment qu'il se sert de moi ? demanda Margrit en fronçant les sourcils.

— Tony? J'en doute. Dans le cas contraire, vous ne passeriez pas votre temps à vous chamailler!

— Je ne parlais pas de lui, mais de Russell, protesta-t-elle. Est-ce que tu crois qu'il se sert de moi?

— Disons que n'importe qui te connaissant sait qu'il suffit de brandir un chiffon rouge devant ton nez pour que tu te mettes à charger. Tu es le plus prévisible des Taureaux que je connaisse.

— Tu te trompes, répondit Margrit d'un ton qui manquait de conviction.

Elle regarda les vêtements qu'il avait sélectionnés et soupira.

— Je me demande vraiment ce que je ferai quand Cam et toi vous vous marierez et que vous déciderez de déménager. Qui m'aidera à choisir mes habits?

— Tu n'auras qu'à aller à tes rendez-vous amoureux toute nue. A quelle heure doit-il

passer te prendre?

La sonnerie de la porte d'entrée répondit à la question. Cole secoua la tête en riant.

— Tu es vraiment incorrigible ! s'exclama-t-il. Habille-toi en vitesse pendant que je vais faire diversion.

Lorsqu'elle émergea de sa chambre, quelques minutes plus tard, Margrit suivit les éclats de rire qui provenaient de la cuisine et trouva Tony et Cole en train de boire une bière.

— Tu m'avais dit qu'elle en avait au moins pour une demi-heure, remarqua le policier.

— C'est le cas d'habitude, répondit Cole. Est-ce que c'est toi qui lui as fait ce coquard, Grit?

Tony avait en effet un bleu impressionnant sur la pommette gauche. Son œil était gonflé et à moitié fermé. Margrit fit la grimace.

— On dirait que je ne t'ai pas raté, dit-elle, gênée.

Tony effleura sa joue et sourit.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Si tu savais l'histoire que j'ai dû inventer pour ne pas perdre la face devant mes collègues... Toi, tu es radieuse, par contre. J'adore ton pull!

Margrit adressa un regard plein de reconnaissance à Cole.

— Tu es prête? demanda Tony.

— Presque. J'ai juste une question à te poser...

Tony et Cole échangèrent un coup d'œil inquiet.

— C'est généralement mauvais signe, remarqua le policier. Mais je t'écoute.

— Comment as-tu fait pour faire livrer si vite ces fleurs à mon bureau ? demanda-t-elle. Elles sont arrivées là-bas quelques minutes seulement après moi.

Tony éclata de rire avant de grimacer de douleur en portant à nouveau la main à sa joue.

— J'ai appelé Anita et je l'ai suppliée de m'accorder une faveur, répondit-il.

— Je ne savais pas que son magasin était déjà ouvert.

Officiellement, il ouvre la semaine prochaine, répondit Tony. Mais je lui ai dit qu'il s'agissait d'une urgence absolue et je m'en suis remis à sa générosité de grande sœur.

— Lui as-tu expliqué ce que tu avais fait?

— Je n'ai pas eu le choix. Si j'avais refusé, elle n'aurait pas envoyé les fleurs. Elle a déclaré que cela ne faisait que renforcer sa conviction. Elle pense que les hommes se conduisent tous comme des imbéciles et elle est bien décidée à ne jamais se remarier malgré la pression de nos parents.

— Je suis sûre que c'est justement à cause de ça, remarqua Margrit. Ta mère est encore pire que la mienne. En tout cas, remercie Anita de ma part. Son bouquet était

magnifique.

— Et moi ? Je n'ai pas droit à des remerciements ?

— Que veux-tu ? La vie est souvent injuste, répliqua Margrit.

Tony jeta un coup d'œil désespéré à Cole.

— Pourquoi est-ce que je m'entête à rester avec cette harpie? soupira Tony.

— Parce qu'elle est belle, intelligente et qu'il faut la mériter? suggéra Cole.

— Fais attention, le prévint Margrit. Je pourrais me mettre en tête de te voler à Cam.

Est-ce que tu as réservé, Tony?

— Oui. Et nous devrions y aller avant qu'ils ne donnent notre table à quelqu'un d'autre. Au fait, Anaconda m'a chargé de te saluer. Elle veut savoir si tu comptes venir regarder la finale du championnat de foot avec nous dimanche. C'est la tradition, tu sais...

— Je croyais que vous ne l'aviez fait que deux fois, objecta Margrit en riant.

— C'est que les coutumes s'instaurent rapidement dans notre famille, répondit-il sans se démonter. Et puis, nous fêtons l'anniversaire d'Ana, ce week-end. Ça lui fendrait le cœur si tu ne venais pas.

— D'accord, concéda Margrit. Mais je te préviens : je lui dirai que tu continues à l'appeler Anaconda derrière son dos.

— Je crois que je vais devoir l'épouser, déclara Tony à Cole. Ne serait-ce que pour être sûr qu'elle ne témoignera jamais contre moi dans un tribunal.

— Tu te trompes, répliqua Margrit. Le fait d'être ta femme te garantira que l'on ne peut pas *me forcer* à témoigner contre toi. Mais je peux toujours être volontaire...

Lorsqu'ils se furent installés à la table que l'on avait réservée pour eux et qu'ils eurent commandé, Tony prit la main de Margrit dans la sienne et la regarda droit dans les yeux.

— J'espère que le restaurant te plaît, remarqua-t-il.

Margrit parcourut la salle des yeux. Elle était décorée à la façon d'une médina marocaine. Les tables étaient placées dans des box indépendants fermés par un fin rideau de mousseline transparente qui offrait aux dîneurs une agréable impression d'intimité tout en leur permettant de contempler le centre de la pièce décoré comme la cour centrale d'un *riad* avec sa traditionnelle fontaine à ablutions.

— C'est parfait, déclara-t-elle. Très romantique. Mais j'avoue que je suis encore plus impressionnée par le fait que tu aies pu te libérer pour ce dîner. Je suis désolée de ne pas t'avoir appelé au cours de ces dernières semaines, Tony...

Il leva la main pour couper court à ses excuses.

— Ça se passe toujours comme cela. C'est ce dont je voulais te parler, d'ailleurs. Je pense qu'il est temps de nous y prendre différemment.



Margrit le contempla d'un air légèrement moqueur.

— Est-ce que par hasard tu aurais acheté un livre traitant des problèmes de couple, Tony? lui demanda-t-elle.

Un mélange de malice et d'embarras se peignit sur son visage.

— Pire, répondit-il. J'en ai discuté avec Anne Marie.

— Mon Dieu ! J'espère qu'elle ne t'a pas fait payer la séance !

— Tu plaisantes ? Je te rappelle que je suis flic. Je n'aurais pas les moyens de m'offrir ses services ! Non, il s'agissait juste d'une conversation informelle entre frère et sœur.

— Une sœur te fournit les fleurs et l'autre les conseils amoureux. Bien vu ! Au fait, comment va le fils d'Anne Marie?

Il ne s'est pas vraiment calmé. Je me demande parfois si elle ne s'est pas intéressée à la psychothérapie juste pour parvenir à communiquer avec lui. Mais tu changes de sujet...

— Désolée, je te jure que ce n'était pas intentionnel, répondit-elle en se demandant si c'était bien la vérité.

La discussion qu'ils s'apprêtaient à avoir — qu'ils auraient probablement dû avoir depuis très longtemps, en fait — l'angoissait légèrement. Pourtant, elle savait pertinemment que Tony et elle ne pourraient en faire l'économie.

— Je t'écoute, dit-elle gravement.

— Tout d'abord, je pense que nous devrions cesser de nous accuser mutuellement chaque fois que quelque chose ne va pas. Cela fait des années que nous avons ce genre de disputes stériles avant de nous répandre en excuses et de recommencer de plus belle...

— Tu es sûr que tu n'as pas lu l'un de ces livres?

— Margrit! Je suis sérieux.

— Je sais, soupira-t-elle.

Elle contempla longuement l'homme qui lui faisait face et qu'elle connaissait si bien. Ses yeux avaient pris une expression grave et résolue. Visiblement, il avait beaucoup réfléchi à ces questions. Cela signifiait qu'il se sentait prêt à franchir une étape et à s'engager un peu plus.

Elle-même n'était pas certaine de vouloir en faire autant. Au fond, cette relation imparfaite lui convenait plutôt. Et elle ne se sentait pas prête à emménager avec Tony, à l'épouser et à avoir des enfants avec lui.

— Tu sais, je pensais vraiment ce que j'ai dit à Cole lorsque nous étions à l'appartement, dit-il comme pour confirmer ses angoisses.

— Tony...

— Ne t'inquiète pas. Je ne vais pas te demander en mariage maintenant. Il faut d'abord que nous vivions quelque temps ensemble, que nous nous assurions que nous pouvons le faire sans passer notre temps à nous envoyer des assiettes à la figure. Mais je crois que

cela pourrait marcher, Grit. Après tout, nous finissons toujours par revenir l'un vers l'autre. Cela signifie certainement quelque chose, tu ne crois pas?

— C'est vrai, acquiesça-t-elle. Moi aussi, j'y ai réfléchi au cours de ces derniers jours. J'en suis arrivée à la conclusion que nous étions bien ensemble quand tout allait bien dans nos vies. Mais chaque fois que les choses se compliquent sur le plan personnel ou professionnel, ça se gâte. Et cela non plus, ça n'est pas anodin...

— Peut-être est-ce parce que nous ne faisons pas assez d'efforts, suggéra Tony.

Il s'interrompit tandis que le serveur leur apportait ce qu'ils avaient commandé. Il leur souhaita un bon appétit et s'éclipsa rapidement. Tony et Margrit restèrent longuement silencieux, apparemment plongés dans la contemplation de leurs plats respectifs.

Si tu veux vraiment que la situation s'améliore, il va falloir que tu renonces une fois pour toutes aux allusions péjoratives que tu ne cesses de faire au sujet de ma profession, déclara-t-elle enfin. Je suis avocate et je travaille pour l'aide juridictionnelle. Je n'ai pas l'intention de changer, même si...

Elle s'interrompit, songeant que le moment était mal choisi pour évoquer la proposition que lui avait faite Eliseo Daisani.

— Même si cela ne te plaît pas, reprit-elle. C'est ce genre de discussion qui génère le plus de disputes entre nous. Evidemment, il y a aussi le problème de nos emplois du temps...

— Nous travaillons trop, toi et moi, reconnut Tony. Mais je ne suis pas sûr que nous puissions y changer quoi que ce soit. Moi, je n'y peux rien, en tout cas.

— Est-ce que tu comptes me demander de renoncer à mon travail pour me consacrer exclusivement à mon couple? demanda Margrit. Si c'est le cas, nous pouvons tout de suite mettre un terme à cette conversation.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais un avocat peut se permettre de travailler moins longtemps qu'un policier. Nous pouvons être appelés de jour comme de nuit...

— Qu'est-ce que cela changerait? objecta Margrit. Je t'attendrai à la maison au lieu d'en profiter pour faire quelque chose de constructif. Ce n'est pas ma vision de la vie, Tony. Si nous voulons vraiment que notre relation fonctionne, il ne faut pas que ce soit en sacrifiant ce qui est important à nos yeux.

— Tu n'es vraiment pas une romantique, Grit, remarqua Tony avec un sourire moqueur.

Il n'y a rien de romantique à sacrifier sa personnalité au nom de l'amour. J'ai toujours pensé qu'un couple devait s'enrichir des expériences de l'un et de l'autre. Que dirais-tu si je te demandais de ne plus risquer ta vie et de rentrer à la maison tous les soirs à six heures?

— Je commencerais à envisager sérieusement une reconversion, déclara posément Tony.

Le ton assuré avec lequel il s'était exprimé fit naître en Margrit un frisson qu'elle ne put réprimer. Elle perdit brusquement l'appétit et se demanda si elle n'avait pas commis une énorme erreur en acceptant cette invitation à dîner.

— Comme tu le sais, mon père est policier, reprit Tony. Je suis donc bien placé pour savoir qu'il n'est pas toujours facile d'être femme de flic. Ma mère a fini par s'y faire, mais cela a pris du temps. Quant à moi, j'aime mon travail et je sais que je suis doué pour cela. Et si cela ne tenait qu'à moi, je continuerais. Mais s'il s'avère que ce métier constitue un obstacle entre nous, je suis prêt à réfléchir à la question.

— Tu es sérieux? lui demanda Margrit d'une voix blanche.

Son cœur battait à tout rompre tandis qu'elle comprenait l'énormité de ce qu'il était en train de lui dire.

— Oui. C'est en partie pour te parler de ça que je tenais à ce que nous dînions ensemble. Je suis très sérieux, Grit. Je tiens à toi et je suis prêt à me battre pour nous donner une chance. Est-ce vraiment si terrible?

Bien sûr que non, répondit-elle, comprenant qu'il avait dû lire le désarroi qui l'habitait en cet instant. C'est juste que... Je ne m'attendais pas du tout à ça, voilà tout... Nous nous sommes disputés et réconciliés si souvent que j'en étais venue à trouver cela normal. Je ne pensais pas réellement que nous pouvions y changer quoi que ce soit.

— Et maintenant? lui demanda-t-il gravement.

Elle hésita longuement avant de répondre.

— Je pense que nous devrions trouver un équilibre. Il n'est pas juste que l'un ou l'autre doive renoncer à sa carrière. Bien sûr, cela nécessitera certains efforts de notre part. Tu pourrais me prévenir lorsque tu es de garde de façon à ce que j'en profite pour travailler tard. De cette façon, je pourrais me libérer plus facilement lorsque tu serais disponible... Et je te promets que je me montrerai plus compréhensive lorsque tu auras un empêchement. Ce serait déjà un bon début, tu ne crois pas ?

— D'accord, acquiesça Tony. De mon côté, je te jure que je veillerai à ne plus faire de remarques désagréables au sujet de ton métier.

Il jeta un coup d'œil aux plats qu'ils avaient à peine touchés.

— Dis, tu as vraiment faim?

— Honnêtement? Pas du tout, répondit-elle.

— Tu veux venir chez moi ?

Un large sourire s'épanouit sur les lèvres de la jeune femme.

— Avec plaisir, répondit-elle.

Tony fit signe au serveur et demanda l'addition.

\*

\* \*

— Tu veux que nous prenions un taxi ou tu préférés rentrer à pied? demanda Margrit

en passant son bras autour de la taille de Tony.

Il entourra ses épaules et la serra contre lui.

— Nous ferions sans doute mieux d'opter pour le taxi. Je te rappelle que je n'habite pas tout près...

Margrit s'arracha à son étreinte et fit quelques pas, avant de se mettre à sautiller d'un pied sur l'autre comme une boxeuse.

— Allez, espèce de feignant! Je sais que tu peux le faire !

— Si tu veux, tu n'as qu'à rentrer en courant. Moi, je prendrai un taxi et j'attendrai tranquillement à la maison que tu arrives en sueur.

— Pourquoi pas? Cela te donnera un prétexte pour me laver le dos !

— Excellente idée, déclara Tony.

Sans cesser de sautiller, Margrit commença à traverser la rue à reculons.

— Que dirais-tu d'oublier la course à pied, d'appeler un taxi et d'aller directement nous frotter le dos? suggéra-t-elle.

— C'est encore mieux! s'exclama-t-il en riant. Attention !

Margrit aperçut fugitivement la voiture qui arrivait vers elle à toute allure. Elle eut tout juste le temps de lever les mains avant de sentir quelque chose la percuter de plein fouet.

Puis tout devint noir.

## 9.

Une odeur acre arracha brusquement Margrit aux ténèbres réconfortantes dans lesquelles elle était plongée. Elle se mit à tousser et essaya de repousser ce parfum désagréable. Sa main rencontra un bras nu et elle ouvrit les yeux. La pièce dans laquelle elle se trouvait était floue, de même que la silhouette penchée au-dessus d'elle. Elle referma aussitôt les yeux, luttant de toutes ses forces contre la nausée.

— Comment vous sentez-vous ?

La voix rauque de cet homme lui parut vaguement familière sans qu'elle sache exactement à qui elle lui faisait penser. Elle rouvrit les yeux, mais il avait quitté son champ de vision. Rassemblant toute sa volonté, elle se redressa. Mais l'effort était trop grand et elle se mit à vomir.

Lorsqu'elle eut terminé, elle constata que l'homme avait placé un récipient en métal au pied du lit.

— Bien visé, commenta-t-il d'une voix pleine de sollicitude. Allongez-vous. Je crois que vous êtes en état de choc.

— Où suis-je? parvint à articuler Margrit en se pelotonnant sur le lit.

Elle aurait été incapable de bouger même si sa vie en avait dépendu. Chaque fois qu'elle ouvrait les yeux, la pièce se mettait à tourner à toute vitesse. Elle décida de les garder fermés.

— Vous êtes en sécurité, lui dit l'homme.

— A l'hôpital? demanda-t-elle. Il y avait une voiture...

— Pas à l'hôpital, lui fut-il répondu. Et rassurez-vous, la voiture ne vous a pas heurtée. Margrit laissa échapper un rire piteux.

— J'espère que vous avez relevé le numéro du camion qui m'a percutée de plein fouet, dans ce cas.

— Ce n'était pas un camion. C'était moi, j'en ai peur.

La voix s'était faite un peu moins rauque et plus familière encore qu'auparavant.

— Alban ? murmura la jeune femme, le cœur battant à tout rompre.

— Oui, répondit-il.

Elle sentit un linge imbibé d'eau fraîche se poser doucement sur son front.

— Vous avez pris un sacré coup, lui dit-il. Vous devriez rester couchée quelque temps. Tâchez juste de ne pas vous endormir.

La tentation de sombrer de nouveau dans les ténèbres était grande. Elle se sentait trop épuisée pour se soucier des risques qu'elle courait en demeurant auprès de cet homme que la police suspectait de meurtre.

— Je suis fatiguée, murmura-t-elle.

— Il ne faut pas dormir, insista Alban.

Il posa le bout de ses doigts sur son menton et fit doucement tourner sa tête.

— Ne faites pas cela ou je vais me remettre à vomir, lui dit-elle.

— Cela vaut mieux que de vous endormir. Je suis désolé de vous avoir fait mal.

— Avec quoi m'avez-vous frappée? Et pourquoi est-ce que tout est bleu dès que j'ouvre les yeux?

— C'est à cause des néons qui sont dehors, expliqua Alban. Il y a un bar au rez-de-chaussée. Il n'est pas très bien famé.

— Vous savez que vous êtes très poli, pour un assassin, dit-elle en portant la main à son front.

Du doigt, elle suivit le contour de la bosse qui s'y dessinait.

— Vous en connaissez donc beaucoup ? lui demanda Alban avec plus de surprise que de colère dans la voix.

— Vous seriez surprise de savoir qui je suis amenée à fréquenter, dans le cadre de ma profession.

— Pas tant que cela, je suppose, répondit-il avec une pointe d'amusement. Vous êtes avocate, après tout, et j'imagine que tous les gens qui viennent vous voir ne sont pas innocents. Mais je ne suis pas un meurtrier, Margrit. Vous n'avez rien à craindre de moi. D'ailleurs, si j'avais voulu vous tuer, il m'aurait suffi de laisser cette voiture faire le travail à ma place.

— Cela n'aurait pas été la même chose, objecta-t-elle.

A moins que ce ne soit vous qui vous soyez trouvé au volant, bien sûr...

— Je n'étais pas au volant, soupira-t-il. Et je vous ai sauvé la vie.

Margrit se concentra pour essayer de se rappeler ce qui s'était passé exactement. Elle se souvenait des phares qui fonçaient sur elle, d'un crissement de pneus, d'un impact violent, puis plus rien.

— Vous êtes vraiment sûr que la voiture ne m'a pas heurtée?

— Certain, affirma-t-il.

— C'est pourtant l'impression que j'ai eue.

— Je pourrais vous l'expliquer, mais je préfère attendre que vous vous sentiez un peu plus d'aplomb.

Margrit resta immobile quelques instants de plus.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée à l'hôpital? demanda-t-elle enfin.

— Parce que, si je l'avais fait, je n'aurais pas pu vous parler. Et il est important que je le fasse au plus vite.

— Pourquoi ne pouvions-nous pas discuter à l'hôpital ? objecta-t-elle.

— Je vous rappelle que je suis recherché pour meurtre.

Margrit se mordit la lèvre. C'était une chose à laquelle elle n'avait effectivement pas pensé.

— D'autre part, reprit Alban, dans la majorité des hôpitaux, les visiteurs ne sont admis que durant la journée.

Et alors ? demanda Margrit en rouvrant les yeux qu'elle garda résolument fixés sur le plafond qui avait cessé de tourner. Vous êtes un vampire ?

— Non, pas du tout, s'exclama-t-il avec une pointe d'étonnement dans la voix.

— Alors, quel est le problème ?

Alban ne répondit pas. Margrit l'entendit s'éloigner et manipuler divers objets. Puis elle entendit une bouilloire qui se mettait à siffler. Ce son lui vrilla le cerveau, lui arrachant une grimace douloureuse. Mais le son disparut presque aussitôt, suivi par le glouglou d'un liquide qui coulait.

— Je vais vous aider à vous redresser, déclara alors Alban. Je vous ai préparé du thé. Cela devrait soulager la douleur et la nausée.

Il glissa doucement un bras sous les épaules de Margrit et prit l'une de ses mains. Elle s'aperçut alors que les siennes étaient très grandes, même pour un homme de sa taille. Il la souleva précautionneusement et la fit asseoir contre le mur en prenant soin de glisser un coussin derrière son dos.

Curieusement, la proximité d'Alban n'effrayait pas Margrit. Elle avait de plus en plus de mal à croire qu'il puisse lui vouloir du mal. Evidemment, il pouvait très bien s'agir d'un subterfuge destiné à la mettre en confiance. Mais elle en doutait fortement.

Alban lui tendit alors une tasse fumante. C'était un très bel objet qui paraissait fait d'une pierre verte presque translucide.

— C'est très joli, remarqua Margrit.

— Merci. C'est moi qui l'ai fabriquée.

— Elle a pourtant l'air très ancienne, objecta-t-elle d'un ton dubitatif.

— J'étais encore jeune lorsque je l'ai faite.

Margrit leva précautionneusement les yeux vers lui.

D'après ses estimations, il ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans. Elle sourit, amusée.

— Parce que vous vous considérez comme vieux ? railla-t-elle.

— Buvez votre thé, l'encouragea-t-il.

Elle souleva la tasse et huma le liquide, reconnaissant une fragrance de miel et de citron.

— Vous m'avez dit que vous étiez innocent, remarqua-t-elle. Lorsque nous étions dans

la boîte de nuit, vous avez ajouté que vous ne pouviez pas vous présenter à la police. Pourquoi cela? Etes-vous un immigré clandestin? Vous avez dit aussi que vous m'aviez choisie parce que je ne m'effrayais pas facilement. Comment le savez-vous et pourquoi ce critère est-il si important à vos yeux ?

Elle avait posé ces questions pour gagner du temps. Elle ignorait ce que contenait exactement la tasse qu'il venait de lui donner. Il pouvait très bien s'agir d'un poison ou de GHB, la drogue des violeurs.

— On pourrait dire que je suis un immigré clandestin dans ce pays, répondit Alban avec un sourire teinté de tristesse. Evidemment, ce serait une simplification un peu grossière. La véritable raison pour laquelle je ne peux pas aller trouver les autorités est liée au fait que je ne peux me confier qu'à quelqu'un de suffisamment courageux pour supporter ce que j'ai à lui montrer.

Quant à vous, Margrit, je vous connais un peu. Et ce que je sais de vous me pousse à croire que je peux vous faire confiance. J'espère juste que vous serez en mesure de m'aider lorsque je vous aurai expliqué qui je suis vraiment. Buvez, à présent. Nous discuterons ensuite.

Margrit le regarda droit dans les yeux et n'y lut toujours aucune menace. Faisant fi de la raison qui lui commandait de ne pas toucher au breuvage, elle porta la tasse à ses lèvres et en avala une gorgée.

Alban n'avait pas prévu que le thé qu'il avait préparé endormirait Margrit aussi rapidement. Mais les Humains avaient un organisme différent du sien et ils ne réagissaient pas toujours de la même façon que les membres des Races Anciennes.

Sans doute aurait-il dû modifier les proportions de sa recette pour tenir compte de la constitution plus faible de Margrit. Mais cela ne lui avait même pas traversé l'esprit. Cela faisait bien trop longtemps qu'il vivait replié sur lui-même...

Il s'agenouilla près du lit sur lequel Margrit était allongée et l'observa avec attention. Il remarquait à présent les nombreuses divergences qui existaient entre eux. Lorsqu'elle dormait, ses joues s'empourpraient légèrement et sa respiration était profonde et régulière.

Lui, au contraire, devenait aussi pâle que le marbre et cessait quasiment de respirer. Contrairement à elle, il était alors parfaitement immobile. La gorge nouée par une étrange émotion, il continua à la regarder et nota le fait que les jointures de sa main droite étaient légèrement tuméfiées.

Il tendit la main vers elle puis la retira prestement. En la touchant, il aurait eu l'impression de commettre une indiscretion. Il n'osa même pas retirer la tasse qu'elle tenait toujours mollement entre ses doigts. Peut-être pourrait-il lui demander comment elle s'était fait mal...

Alban ne put retenir un soupir chargé d'autodérision. Il était fort peu probable que tous deux aient un jour une conversation aussi terre à terre. Lorsqu'elle apprendrait ce qu'il



était, elle le considérerait probablement comme un monstre.

Cette idée l'attristait, mais il estimait ne plus avoir le choix. En l'abordant dans le parc, l'autre soir, il avait lié leurs deux destinées. A présent, il était trop tard pour faire marche arrière. Il lui avait sauvé la vie, renforçant ainsi le lien qui les unissait.

Qui sait? Peut-être ne réagirait-elle pas aussi mal qu'il le craignait. Jusqu'à présent, elle avait fait preuve d'un très grand sang-froid pour quelqu'un qui se trouvait aux mains d'un homme accusé de meurtre.

Bien sûr, le choc qu'elle avait éprouvé devait y contribuer. Elle n'était sans doute pas en état de comprendre pleinement ce qui lui arrivait. Pourtant, les questions qu'elle lui avait posées ne manquaient ni de logique ni de pertinence. Et il n'avait perçu aucune peur en elle.

Si elle était capable de faire face aussi courageusement à une telle situation, la soirée ne se terminerait peut-être pas aussi mal qu'il l'avait craint. Comme il se faisait cette réflexion, Margrit remua de nouveau dans son sommeil et porta inconsciemment la main à son front.

Il tendit la main vers elle et la retira de nouveau. Il valait sans doute mieux qu'il aille lui chercher de l'aspirine plutôt que de courir le risque de lui faire boire un peu plus de thé. Fort de cette décision, Alban se releva et quitta l'appartement.

Margrit fut tirée de son sommeil par un grésillement agaçant. Rouvrant les yeux, elle se rendit compte qu'il provenait du néon du bar en contrebas. Il émettait un bourdonnement continu et elle se demanda comment elle avait bien pu s'endormir malgré un tel bruit.

Elle avisa alors la tasse qu'elle tenait toujours à la main et comprit ce qui s'était passé. Alban l'avait droguée. Mais la colère qui montait en elle fut rapidement remplacée par de l'étonnement. Sa tête ne la faisait pratiquement plus souffrir et la douleur qu'elle avait éprouvée avait fait place à un léger engourdissement qui était loin d'être désagréable.

Fermant les yeux, elle revit les phares de la voiture qui approchaient à toute allure et se demanda comment Alban avait pu être assez rapide pour l'écarter de la route alors que Tony qui se trouvait juste à côté d'elle n'avait pas eu le temps de réagir.

Margrit rouvrit les yeux et fronça les sourcils. Tony devait être fou d'inquiétude. Elle se redressa en grognant et chercha des yeux son sac à main pour récupérer son téléphone portable. Elle vit qu'il était posé sur le sol, tout près du lit.

Se penchant en avant, elle fit mine de le récupérer, mais son geste fut interrompu par une brusque bouffée d'air froid qui balaya la chambre. Surprise, elle leva les yeux et c'est alors qu'elle vit le monstre perché sur l'escalier de secours de l'immeuble, de l'autre côté de la fenêtre grande ouverte.

Muette de terreur, elle avisa ses ailes déployées, ses mains qui se terminaient par de longues griffes, ses yeux qui brillaient légèrement dans la pénombre. La lumière du néon formait autour de lui un halo qui amplifiait encore son apparence démoniaque.

Enfin, elle recouvra l'usage de sa voix et poussa un hurlement. Instinctivement, elle

ramassa son sac à main et le projeta de toutes ses forces vers la créature. Celle-ci l'écarta d'un geste presque nonchalant et bondit à l'intérieur de l'appartement. Margrit sentit la tasse sous sa main et la lui lança en plein visage. Elle explosa littéralement sous le coup de l'impact, mais le monstre recula.

Saisissant sa chance, elle quitta le lit pour se ruer vers la fenêtre. En débouchant sur l'escalier de secours, elle se rendit compte qu'elle n'avait plus ses chaussures. Le treillage de métal lui meurtrissait cruellement la plante des pieds. Elle s'élança vers les marches qui descendaient, mais le sol se mit de nouveau à onduler sous elle et elle perdit brusquement l'équilibre.

Elle tenta désespérément de se raccrocher à la rambarde, mais bascula par-dessus. Tandis qu'elle tombait, elle vit l'asphalte se rapprocher et eut tout juste le temps de penser qu'il était ridicule d'échapper à une créature de cauchemar pour se jeter du haut d'un immeuble.

Puis elle sentit un bras musclé entourer sa taille et entendit un battement d'ailes prodigieux. Le sol s'éloigna aussi vite qu'il s'était rapproché. Elle essaya de tourner la tête, mais se cogna contre une poitrine qui paraissait aussi dure que de la pierre.

Le monstre la ramena à l'intérieur de l'appartement et la déposa sur le lit. Là, Margrit ne put s'empêcher de fondre en larmes sous l'effet de la peur.

— Est-ce que ça va? demanda Alban.

Levant les yeux vers lui, elle constata que le monstre avait disparu. Mais son ravisseur avait à présent une coupure sur la joue droite, à l'endroit précis où la tasse avait heurté la créature. Margrit se recula contre le mur, comprenant soudain le sens de cette blessure.

— Qui êtes-vous? parvint-elle à articuler d'une voix tremblante.

Alban parut hésiter.

— Il serait plus facile de...

Elle l'interrompit d'un geste.

— Non ! s'exclama-t-elle avec un mélange de peur et de colère. Je veux le savoir tout de suite !

— Il serait plus simple de vous le montrer que de vous l'expliquer, déclara Alban.

Margrit hocha la tête. Elle tremblait de tous ses membres, mais il était trop tard, à présent, pour faire comme si de rien n'était. Alban recula d'un pas et, ce faisant, il se transforma. Elle le vit nettement sans le comprendre réellement. Le procédé ressemblait à une sorte de fondu enchaîné, un effet spécial plus vrai que nature.

Alban grandit et sa peau prit une teinte marmoréenne, bien trop blanche pour être humaine. Il écarta ses ailes sans même qu'elle les ait vues apparaître. S'agenouillant devant elle, il posa une main à terre, l'autre sur son genou et sembla se figer.

Le néon soulignait les ombres de son visage anguleux. Ses ailes formaient une sorte de cape immense, mais elles étaient bien organiques. Margrit distinguait parfaitement les os auxquels elles étaient fixées et les vaisseaux sanguins argentés qui couraient sous leur membrane presque translucide.

Elles paraissaient plus fines que de la soie, mais, pour supporter un être aussi imposant, elles devaient être très résistantes. Car, sous cette forme, Alban devait mesurer près de deux mètres dix. Ses muscles saillants évoquaient la même puissance que les statues antiques représentant Hercule.

Mais ce qui stupéfia le plus Margrit, paradoxalement, c'était la ressemblance troublante qui existait entre Alban et cette créature. Son visage s'était élargi et creusé à la fois. Il était plus marqué. Il émanait de ses traits une beauté inhumaine, une perfection presque terrifiante.

Ses longs cheveux étaient entièrement blancs et retombaient sur ses larges épaules. Elle remarqua aussi que ses oreilles étaient pointues. Leur aspect délicat contrastait avec l'impression de puissance brute qui se dégageait de tout le reste.

Quant à ses yeux, ils étaient plus troublants encore que le reste de sa personne. Sa pupille évoquait vaguement celles des chats et ses iris étaient légèrement phosphorescents.

Il ressemblait à l'homme qu'elle avait rencontré dans Central Park et qu'elle avait revu plusieurs fois depuis. Et pourtant, il n'avait rien d'humain. Margrit recula d'un pas.

— Qu'est-ce que vous êtes, au juste ? demanda-t-elle.

Alban ne répondit pas immédiatement, se contentant de l'observer en silence comme elle venait de le faire.

— Vous allez me répondre ? s'exclama-t-elle, au bord de l'hystérie.

— Mon nom de famille est Korund, répondit-il.

Elle reconnut la voix qu'elle avait entendue en émergeant de l'inconscience. Elle avait pris cette perception pour une conséquence du choc, mais elle comprenait à présent que ce timbre appartenait à l'alter ego d'Alban.

Le ton était très bas et très rauque, évoquant le grondement d'un grand fauve ou, mieux encore, celui d'un volcan au loin.

— Je suis ce que votre peuple appelle une Gargouille, ajouta-t-il.

Margrit le contempla d'un air incrédule.

— C'est impossible, protesta-t-elle.

— Non. C'est seulement improbable.

— Je sais ce qui s'est passé, murmura-t-elle. Vous m'avez fait boire un psychotrope et je suis en train d'avoir une hallucination. Je vous préviens que vous allez le regretter !

Alban se redressa et les menaces de Margrit s'étranglèrent au creux de sa gorge tandis qu'elle découvrait Alban en pied. Il était immense et bien plus imposant encore que lorsqu'il était accroupi. Etendues, ses ailes devaient avoir une envergure de plus de deux mètres.

Et il était entièrement nu, s'aperçut la jeune femme en rougissant.

Alban parut se rendre compte de son embarras et sourit.

— Désolé, je n'ai pas l'habitude de porter des vêtements lorsque je suis sous cette forme, dit-il de sa voix rocailleuse.

Il traversa la pièce et ouvrit un tiroir d'où il tira un jean qu'il enfila. Margrit avala difficilement sa salive.

— Qu'est-il arrivé à vos habits? demanda-t-elle.

— Quelqu'un se transforme en Gargouille devant vous et vous vous demandez ce que deviennent ses habits? fit-il d'un ton amusé.

Margrit secoua la tête, s'efforçant vainement de chasser la vision de cette créature fantastique qui était à présent vêtue d'un jean. Elle résista à l'envie irrationnelle qu'elle avait d'effleurer sa peau pour s'assurer qu'elle était bien aussi douce qu'elle en avait l'air.

Était-elle chaude et élastique comme celle d'un Humain ou dure et froide comme la pierre à laquelle elle ressemblait tant?

— Mais qu'est-ce qu'il y avait dans ce thé, au juste? marmonna-t-elle.

— De l'écorce de saule, répondit Alban, visiblement pris de court par la question. Différentes herbes. Du miel, du citron et un peu de cardamome. Mais aucune drogue et aucune substance hallucinogène. J'ai peur d'être bien réel. Quant aux vêtements et à tout ce que je portais, ils sont restés avec mon autre forme.

— Je croyais que vous vous étiez transformé, objecta Margrit.

— En quelque sorte... Mais probablement pas de la façon dont vous l'entendez. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une transformation physique. Mes deux formes coexistent dans des réalités différentes. J'ai simplement la possibilité d'employer l'une ou l'autre en fonction de mes besoins.

— Et vous n'avez pas besoin de vêtements pour celle-ci? Vous devez avoir froid. Surtout lorsque vous volez...

— Ne vous en faites pas pour moi, la rassura-t-il. Sous cette forme, je suis aussi proche de la pierre que de la matière organique. Je ne crains ni le froid ni les intempéries. Par contre, j'évite généralement de porter des vêtements au cas où je serais surpris par le lever du soleil.

Margrit fronça les sourcils, se demandant si elle n'était pas tout simplement en train de perdre la raison. Voilà qu'elle était en train de discuter avec une Gargouille soupçonnée de meurtre dans le salon d'un appartement qu'elle ne connaissait pas... Un frisson de terreur la parcourut tandis qu'elle prenait conscience du caractère parfaitement irrationnel de la situation.

— Quel rapport y a-t-il entre vos vêtements et le lever du soleil? demanda-t-elle pourtant.

— L'astre du jour exerce un grand pouvoir sur mon espèce, expliqua-t-il en s'agenouillant, les mains posées sur ses genoux.

Curieusement, il paraissait parfaitement à l'aise dans cette position, comme s'il s'agissait de sa posture naturelle.

— Ne me dites pas que vous vous transformez en pierre si vous vous exposez au soleil!

s'exclama Margrit avec un rire qui frôlait l'hystérie.

Peut-être s'était-elle trompée, pensa-t-elle brusquement. Peut-être n'y avait-il aucun hallucinogène dans le thé. Peut-être était-elle simplement en train de délirer à l'hôpital après s'être fait renverser par une voiture. Curieusement, cette pensée avait quelque chose de rassurant.

— Si, répondit-il. Même s'il ne s'agit pas réellement de pierre. Mais ce n'est que temporaire. Dès que la nuit tombe nous recouvrons notre liberté.

Alban lui tendit la main et elle considéra avec angoisse les griffes dont elle était affublée. Il finit par renoncer et soupira.

— Je ne suis pas votre ennemi, Margrit. Je ne vous ferai aucun mal.

— Vous ne pouvez pas exister, lui déclara-t-elle en luttant contre une nouvelle sensation de vertige. Et tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi. Mes amis doivent s'inquiéter à mon sujet.

— Appelez-les, suggéra Alban.

— Et que voulez-vous que je leur dise? répliqua-t-elle en se massant doucement les tempes. Que je suis avec un maniaque qui a monté une incroyable mise en scène pour me faire croire qu'il est un monstre de légende ?

Elle se leva péniblement et traversa la pièce en prenant soin de rester à bonne distance d'Alban. Il ne fit pas mine de bouger et elle alla récupérer le sac à main qu'elle lui avait lancé à la figure.

Puis, après une brève hésitation, elle se tourna résolument vers la créature étrange qui se trouvait au milieu de la pièce.

— Je vais m'en aller, lui annonça-t-elle. Je ne veux pas que vous essayiez de m'arrêter.

Joignant le geste à la parole, elle se dirigea vers la porte en s'efforçant de ne pas céder aux accès de vertige qui montaient en elle. Alban la suivit des yeux.

— Margrit, je vous en prie, plaida-t-il d'un ton presque suppliant qui contrastait étrangement avec le timbre de sa voix.

— Non, répondit-elle.

Elle hésita pourtant sur le seuil, imaginant qu'il tenterait de la retenir de force. Mais il n'en fit rien et elle quitta l'appartement.

La porte de l'appartement s'ouvrit avant que Margrit ait pu tourner la clé dans la serrure. Cole se jeta sur elle et la prit dans ses bras. Il ne cessait de parler, visiblement soulagé de la voir en bonne santé, mais elle avait beaucoup de mal à se concentrer sur ce qu'il disait. Elle se contenta donc de s'accrocher à lui comme à une bouée de sauvetage. Ils furent bientôt rejoints par Cam qui les étreignit tous deux.

— Tu vois ! s'exclama-t-elle. Je t'avais dit qu'elle allait bien. Tu vas bien, n'est-ce pas, Grit?

Elle s'écarta légèrement pour la contempler des pieds à la tête.

— Mon Dieu ! Mais que t'est-il arrivé? s'écria-t-elle, horrifiée. Combien de doigts?

— Deux? répondit Margrit au hasard.

— Bien... Si tu savais comme nous nous sommes inquiétés ! Appelle tout de suite Tony, Cole... C'est lui qui nous a prévenus. Il a dit que tu t'étais fait renverser par une voiture. D'après lui, tu as été projetée sous l'effet du choc. Il ne t'a pas retrouvée et il était fou de peur!

Ça fait des heures que tu as disparu, Grit. Où étais-tu ? Viens t'asseoir. Je vais te préparer une compresse...

Margrit suivit sagement Cameron dans le salon et prit place sur le canapé.

— Ne t'endors pas! lui dit son amie en la voyant fermer les yeux.

Cole, son téléphone toujours plaqué sur l'oreille, s'agenouilla auprès d'elle et lui prit la main.

— Cam a raison, lui dit-il. Il ne faut pas que tu dormes, d'accord?

— D'habitude, tu ne cesses de me répéter que je devrais dormir plus, objecta-t-elle.

— C'est vrai, concéda-t-il. Mais pas cette fois... Où étais-tu, Grit? Que t'est-il arrivé? Ah, Tony! s'exclama-t-il lorsque ce dernier décrocha enfin. Grit est là... Je ne sais pas. Elle vient juste de rentrer... Non. Elle a un œuf de pigeon de la taille du Texas sur le front, mais elle semble aller bien... Ne t'en fais pas, nous nous occupons d'elle... D'accord, à tout de suite.

Il raccrocha et posa son téléphone sur la table basse.

— Tony devrait arriver d'ici quelques minutes, indiqua-t-il.

— Tant mieux. Nous étions censés passer la nuit ensemble. Il avait promis de me frotter le dos...

— Inutile d'entrer dans les détails, dit Cameron en riant.

— Bon sang, ce que j'ai mal à la tête...

— Nous étions malades d'inquiétude, tu sais. J'ai même appelé tes parents...

Margrit se leva brusquement.

— Quand? demanda-t-elle. Rappelle-les tout de suite et dis-leur que tout va bien et que ce n'est pas la peine qu'ils viennent. S'ils arrivent ici, ils risquent de rester plusieurs jours ! Ce n'est vraiment pas la peine. Je vais bien.

— Bien au point de parler de ta vie sexuelle à qui veut t'entendre? ironisa Cole. Je suis sûr que tes parents seraient ravis d'en discuter! Ne t'en fais pas, Grit. J'ai appelé tes parents juste après le passage de Tony. Mais ta mère est quelqu'un de plus posé que tu ne sembles le croire. Elle était très calme et m'a dit qu'elle serait plus utile en coordonnant les recherches par téléphone de chez elle.

Margrit poussa un soupir de soulagement et se rassit sur le canapé.

— Tant mieux, fit-elle. Je suis sûre qu'elle a dû réveiller la moitié du Queens, à l'heure qu'il est. Quelle heure est-il?

— Presque deux heures. Tu as disparu pendant près de six heures.

— Ça alors ! s'exclama-t-elle. Ça ne m'a pas semblé aussi long... J'ai dû dormir plus longtemps que je ne le croyais. Appelle mes parents, Cole. Dis à maman que je lui téléphonerai demain, lorsque ma tête aura arrêté de se prendre pour une grosse caisse.

Elle ferma les yeux et se massa doucement les tempes.

— Je suis désolée que tout le monde se soit inquiété, conclut-elle. Mais je vais bien.

— Tant mieux! déclara Cam avec un enthousiasme un peu forcé. Prends ça, ajouta-t-elle en lui glissant dans la main un chiffon rempli de glaçons.

Margrit le posa sur son front avant de l'ôter précipitamment.

— C'est froid! protesta-t-elle.

— C'est exactement le but. Cela te fera du bien, crois-moi.

— Je suppose que tu as raison. Après tout, c'est toi la spécialiste...

Elle s'allongea sur le canapé et reposa le chiffon sur son front.

— Parfait, approuva Cam. Je suis vraiment contente que tu ailles bien. Tu es sûre que tu ne veux pas que tes parents viennent te voir?

Margrit fronça les sourcils et Cameron leva les mains en signe de reddition.

— Très bien, s'exclama-t-elle. Repose-toi. Nous te réveillerons toutes les vingt minutes environ pour nous assurer que tu n'as pas de traumatisme crânien.

— Grit? souffla Cameron, arrachant la jeune femme à un profond sommeil. Réveille-toi, tu as un visiteur.

— Laisse-moi, protesta faiblement Margrit. Cameron éclata de rire et s'écarta, laissant la place à Tony qui s'assit sur le canapé à côté d'elle. Elle se redressa en gémissant et le

regarda.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— J'allais te poser la même question, répondit-il.

Où étais-tu passée? Il est presque 2 heures du matin, Margrit...

Celle-ci constata avec un certain soulagement que la pièce dans laquelle elle se trouvait tournait déjà beaucoup moins qu'avant. Elle chercha des yeux le chiffon plein de glace, mais ne le trouva pas.

— Que s'est-il passé? répéta-t-elle.

— Une voiture a surgi de nulle part, expliqua Tony. Elle roulait à toute vitesse. J'ai eu le temps de relever le numéro d'immatriculation, mais il s'agissait d'un véhicule volé. Son propriétaire habite le Connecticut et il ne l'avait pas revue depuis plusieurs semaines.

— Est-ce qu'elle m'a heurtée? s'enquit Margrit.

Tony hésita.

— Je suppose que oui... Tout s'est passé si vite. Il m'a semblé te voir projetée dans les airs. Et puis, tu as tout bonnement disparu. Je t'ai cherchée tout autour du lieu de l'accident. En vain. Où étais-tu?

— Je ne sais pas... Je me suis réveillée dans un appartement, quelque part en ville. Alban était là.

— Korund? s'exclama Tony, inquiet. Et tu as réussi à t'enfuir?

— A vrai dire, il m'a laissée partir. Il ne m'a fait aucun mal.

Fermant les yeux, elle revit l'incroyable transformation qui s'était opérée devant ses yeux.

— Est-ce que tu sais où se trouvait cet appartement? Dans quel quartier?

La voix de Tony trahissait un mélange déconcertant de sympathie et de professionnalisme. Une fois de plus, Margrit prit conscience que l'homme et le policier étaient indissociables. Elle ne pouvait lui en vouloir, après tout : n'avait-elle pas oublié son invitation à dîner lorsqu'elle avait obtenu la grâce de Luka Johnson?

— Il va falloir que nous travaillions là-dessus, murmura-t-elle.

— Pardon?

Elle secoua doucement la tête.

— Non, rien... A vrai dire, je ne peux pas t'aider. Je sais qu'il y avait un bar au rez-de-chaussée de l'immeuble, mais je n'ai pas pensé à regarder le nom. J'ai vu un taxi dans la rue et je l'ai hélé. J'ai dû m'endormir dans la voiture parce que le chauffeur m'a réveillée en arrivant ici. Je suis désolée, Tony... Je ne me rappelle rien d'autre. Tout est si flou...

Elle s'abstint prudemment de lui parler de ce qu'elle avait vu dans l'appartement d'Alban. Tony aurait certainement mis cette vision cauchemardesque sur le compte du coup qu'elle avait reçu.



Elle était soulagée de ne pouvoir lui indiquer l'endroit où se trouvait l'immeuble. Cela lui évitait au moins d'avoir à faire face à un dilemme moral qu'elle préférait ne pas avoir à résoudre. Car si Alban était recherché par la police, il n'en restait pas moins qu'il lui avait sauvé la vie.

D'ailleurs, qu'aurait pu faire la police contre un homme capable de se changer en monstre et de s'envoler par la fenêtre ? Comment juger et mettre en cellule un homme qui passait ses journées sous la forme d'une statue de pierre ?

Tony prit une profonde inspiration avant d'exhaler longuement pour chasser sa frustration.

— Ça ne fait rien, dit-il. Il n'est pas étonnant que le choc ait affecté ta mémoire. Tout ce qui compte, c'est que tu vas bien, Dieu merci.

— C'est vrai, acquiesça Margrit. Mais je suis si fatiguée...

— Cam et Cole ne t'ont pas laissée dormir d'une traite, j'espère.

— Non. Ils me réveillent régulièrement. Alban faisait la même chose. Il m'a aussi préparé une sorte de thé qui m'a fait beaucoup de bien. Mais je me suis de nouveau cognée ensuite.

— Sur quoi? demanda-t-il.

— Sur sa poitrine, murmura Margrit qui commençait déjà à sombrer dans le sommeil. Dormir..., ajouta-t-elle d'une voix pâteuse.

— Très bien, déclara Cameron en revenant de la cuisine. Je vais rester auprès d'elle pour m'assurer que tout va bien. Tony, je crois que tu...

Margrit n'entendit pas la suite. Elle avait déjà sombré dans un sommeil sans rêves.

Margrit ouvrit les yeux quelques secondes seulement avant que le réveil de Cameron ne se mette à sonner. Son mal de tête s'était un peu dissipé et la pièce avait arrêté de tanguer sous elle. Tirée de son sommeil par la sonnerie, Cameron se redressa sur son siège et l'arrêta.

— Je crois que je vais beaucoup mieux, lui dit Margrit.

— Tu as de la chance parce que moi, je suis complètement épuisée ! déclara son amie en se levant.

Elle s'étira longuement et traversa le salon pour gagner la cuisine.

— Tu veux un peu de yaourt? suggéra-t-elle.

L'estomac de Margrit émit un gargouillis approbateur.

— Volontiers... Tony et moi n'avons même pas dîné, hier soir.

— J'imagine que vous étiez trop pressés d'aller vous froter le dos mutuellement, ironisa Cameron.

Margrit se redressa précautionneusement et constata que la pièce restait toujours

parfaitement immobile.

— Je vais vraiment mieux, murmura-t-elle, satisfaite. A ce propos, où est Tony ?

— Il a dû partir travailler vers 3 heures du matin.

— Dommage... J'avais quelque chose à lui dire.

— Est-ce que tu te souviens de l'endroit où tu te trouvais ?

— Non. Mais j'aimerais revoir les bandes vidéo de la boîte de nuit. Il faut que je vérifie quelque chose.

— Il est 10 heures passées. Tu pourrais l'appeler.

— 10 heures! s'exclama Margrit, horrifiée. Mon travail...

— J'ai déjà appelé Russell, déclara Cameron en lui tendant un grand pot de yaourt aux fraises. Il a dit que tu pouvais prendre le reste de la semaine.

Margrit fronça les sourcils.

— Mais nous sommes vendredi, objecta-t-elle.

— Effectivement, acquiesça Cam. Ton patron est un malin.

— Il faut pourtant que je commence à travailler sur l'affaire Delaney.

Margrit posa son yaourt et récupéra son téléphone portable dans son sac à main. Elle composa le numéro de son patron et tomba sur son répondeur.

— Je crois que je ferais mieux de passer là-bas pour récupérer les principaux éléments du dossier.

— Si tu veux. Mais, en attendant, prends ton petit déjeuner.

— Je préférerais commencer par une bonne douche, déclara Margrit. Ça m'éclaircira peut-être un peu les idées. Tu sais, j'ai parfois l'impression que Cole et toi me tenez lieu de parents de substitution !

— A propos de tes parents, je crois que tu devrais les appeler aujourd'hui pour les rassurer. Ta mère était très inquiète à ton sujet. Comme nous tous, d'ailleurs.

— Je sais. Moi aussi, j'ai eu peur. Mais tout est bien qui finit bien, c'est l'essentiel.

— Va te doucher. Je te prépare des oeufs et des toasts.

— Merci. Tu es vraiment la meilleure, Cam.

Margrit s'éloigna en direction de la salle de bains, se demanda combien de temps la séparait encore du coucher du soleil. Il fallait impérativement qu'elle parle à Alban et qu'elle s'assure que son expérience de la veille était bien réelle.

\* \* \*

Margrit frappa à la porte de Russell et il la fit entrer. Comme à son habitude, il était tiré à quatre épingles et elle se sentit un peu déplacée, vêtue de son vieux jean et de son sweat-shirt trop large. Son patron l'observa longuement et hocha doucement la tête.

— On peut dire que vous ne vous êtes pas ratée, commenta-t-il.

— Merci, répondit-elle d'un ton ironique.

— Je suis très content que vous soyez assez en forme pour venir jusqu'ici, mais j'ai dit à votre colocataire que vous étiez en congé jusqu'à lundi.

— Je sais, mais j'avais peur de m'ennuyer pendant le week-end. Je suis venue récupérer les notes que j'ai prises au sujet de Cara Delaney. Je me demandais si vous aviez de nouveaux éléments depuis hier.

Russell se leva et contourna son bureau pour se rapprocher d'elle.

— Vous êtes sûre que tout va bien? lui demanda-t-il d'un ton beaucoup plus sérieux.

Oui, ne vous en faites pas, répondit Margrit, touchée par la sollicitude dont il faisait preuve. Je ne suis pas au meilleur de ma forme, mais je n'ai pas de blessure grave. Ne vous fiez pas aux apparences! Je serai vite sur pied. Je ne pense pas que je pourrai travailler beaucoup aujourd'hui, mais vous avez insisté sur le fait qu'il nous fallait agir très vite si nous ne voulions pas que Daisani nous coupe l'herbe sous le pied. Je ne peux donc pas me permettre de rester trois jours sans rien faire. Je commencerai mes recherches dès demain.

— Après avoir été renversée par une voiture et avoir disparu pendant la moitié de la nuit? protesta Russell, mi-réprobateur, mi-admiratif. Vous a-t-on déjà dit que vous aviez une conscience professionnelle hypertrophiée ?

— C'est ce qui fait un bon avocat, répliqua-t-elle. D'ailleurs, un jour de congé me suffit amplement.

— Incroyable, murmura Russell. Moi qui ne rêve que de vacances et de plages de sable chaud... Je ne pense pas que j'aurais la force de refuser un week-end prolongé si on me le proposait gentiment.

— J'y ai réfléchi, mais la plage tropicale la plus proche est à plusieurs centaines de kilomètres, répliqua Margrit en souriant.

— En tout cas, j'admire votre dévouement. Allez voir Nicole. Elle s'est renseignée au sujet de ce bâtiment qui doit être démoli. Apparemment, tous les papiers sont en règle.

— Je me demande combien de personnes il a dû corrompre pour cela, remarqua Margrit.

Russell haussa les épaules.

— Dieu seul le sait.

— Raison de plus pour agir très vite, dit Margrit. Et c'est justement ma spécialité. Dès demain, je serai sur ce dossier vingt-quatre heures sur vingt-quatre!

— En attendant, promettez-moi que vous passerez le reste de la journée à vous reposer.

— C'est promis, répondit Margrit.

Il s'agissait d'un mensonge éhonté, mais elle ne tenait pas à ce que Russell s'inquiète à son sujet.

Margrit s'arrêta à quelques mètres du bureau de Tony et observa l'inspecteur qui n'avait pas encore remarqué sa présence. Il portait les mêmes vêtements que la veille et avait gardé sa veste malgré la température agréable qui régnait à l'intérieur. Il paraissait épuisé et ses gestes étaient nettement plus lents que d'ordinaire.

— Tony? appela-t-elle.

Il dirigea les yeux vers elle et se leva brusquement pour venir à sa rencontre.

— Margrit! s'exclama-t-il. Tu devrais être couchée...

Il la prit dans ses bras et la serra tendrement contre lui. Ils restèrent quelques instants enlacés puis il s'écarta d'elle pour l'observer attentivement.

— Tu te sens mieux?

— Oui, répondit-elle. J'ai toujours un peu mal à la tête, mais je ne vois plus double, ce qui est déjà rassurant. Cameron m'a dit que tu étais resté à mon chevet jusqu'à ce qu'on t'appelle. Merci.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur ses lèvres.

— Pourquoi t'ont-ils dérangé au beau milieu de la nuit, cette fois?

Il ne répondit pas à la question et effleura le haut de son visage, juste sous la bosse.

— Ce n'est pas beau à voir, remarqua-t-il.

— Comme ça, nous faisons la paire, répliqua-t-elle en désignant l'hématome qu'il avait à la pommette. Tout ce qui compte, c'est que la blessure est superficielle. Je ne présente aucun signe de traumatisme crânien. Mais je suis venue parce que j'ai pensé à quelque chose. Est-ce que tu as toujours les cassettes des caméras de sécurité de la discothèque?

— Oui, acquiesça-t-il.

— Puis-je y jeter un coup d'œil?

— Que cherches-tu, au juste?

— Je le saurai si je le vois.

Tony hésita quelques instants avant de faire la grimace.

— Une autre femme a été assassinée dans le parc hier, avoua-t-il enfin.

Un froid glacial envahit la jeune femme tandis qu'une bouffée de nausée l'envahissait.

— Quand? articula-t-elle.

— Entre 11 heures et 1 heure du matin, répondit-il. Pendant que tu as disparu. Est-ce qu'Alban est resté avec toi tout ce temps ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. J'étais inconsciente la plupart du temps. Lorsque je suis revenue à moi, la deuxième fois, il rentrait juste. Mais je ne pense pas qu'il ait eu le temps de se rendre dans le parc, de tuer quelqu'un et de se changer. Il n'y avait pas de sang sur ses vêtements... Il m'a d'ailleurs répété à plusieurs reprises qu'il était innocent et j'avoue que j'ai tendance à le croire. Il ne m'a pas semblé dangereux.

S'il est vraiment innocent, il n'a aucune raison de se méfier de la police, objecta Tony. Quant au fait qu'il ne t'ait pas fait de mal, cela ne signifie pas grand-chose. Tu n'es peut-être pas le genre de victime qu'il affectionne. Ou alors, il te considère comme une sorte de confidente. Si c'est un psychopathe, nous ne pouvons exclure aucune possibilité.

— Etes-vous sûrs qu'il s'agisse du même tueur? demanda Margrit, curieuse.

— Même lieu, même moment, même mode opératoire. .. Il y a beaucoup de chances pour que nous ayons un tueur en série sur les bras. Sois prudente si tu es amenée à revoir cet homme, Margrit. Il est peut-être complètement givré...

Margrit hocha la tête. Tous deux quittèrent alors le bureau de Tony pour se rendre à la réserve dans laquelle étaient stockées les pièces à conviction des enquêtes en cours. Il récupéra les bandes qui les intéressaient puis ils gagnèrent une pièce équipée d'un écran et d'un équipement vidéo de pointe. Ils s'installèrent derrière la console.

— J'aimerais voir la bande de la salle gothique, indiqua-t-elle à Tony.

Il lui jeta un regard curieux, mais s'abstint de la presser de questions. Il inséra la cassette dans le lecteur et appuya sur le bouton de lecture. Margrit vit Alban entrer dans le champ et s'approcher de la caméra. Il tendit les mains et débrancha le film hors champ. L'écran devint noir et Tony arrêta la bande.

— Est-ce qu'ils ont remis la caméra en marche ensuite ? demanda-t-elle.

— Bien sûr. Mais Alban avait déjà disparu depuis longtemps.

— C'est ce dont je veux m'assurer, justement.

— Que veux-tu dire?

— Envoie la suite.

Tony remit la bande en route et accéléra la cassette jusqu'à ce que l'image revienne, révélant le technicien qui venait de rebrancher la caméra. Il s'éloigna et la jeune femme observa attentivement la pièce. Des gens passaient sans cesse dans le champ, ce qui ne lui facilitait pas la tâche. Soudain, elle repéra ce qu'elle cherchait et enfonça le bouton de pause. L'image se figea.

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-elle.

Une nouvelle statue était apparue au milieu de celles qui décoraient la salle. Quelqu'un y avait accroché son manteau, ce qui la rendait difficile à distinguer au milieu du décor déjà très chargé. La statue était de profil, probablement parce qu'Alban avait deviné que quelqu'un rebrancherait la caméra.

Elle distinguait pourtant la courbe volontaire de sa mâchoire et les cheveux blancs qui

retombaient sur ses épaules, à demi dissimulés par le manteau. La définition de la caméra était insuffisante pour que l'on puisse observer les détails de la sculpture, mais Margrit n'en avait pas besoin. Elle se rappelait parfaitement l'admiration mêlée de terreur que lui avait inspirée cet être à la beauté rare.

— Ce n'est qu'une statue, s'exclama Tony avec une pointe d'impatience dans la voix.

— Sauf qu'elle n'était pas là avant, souffla la jeune femme.

— Bien sûr que si !

Tony rembobina la bande. Il ne lui fallut pas longtemps pour constater que Margrit avait vu juste. La statue en question était mystérieusement apparue pendant que la caméra était hors service.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il, sidéré. Je ne peux pas le croire... Ce type est un génie!

Margrit lui lança un coup d'œil stupéfait. Ce n'était pas précisément la réaction qu'elle avait imaginée.

— Regarde-le ! Il ne bouge quasiment pas ! Je suppose qu'il devait avoir ce costume sur lui et qu'il s'est changé discrètement avant de s'agenouiller tranquillement au beau milieu de la pièce. C'est du grand art !

— Un costume? articula Margrit.

Tony hocha la tête en riant.

— C'est vraiment malin, renchérit-il. Bien vu, Margrit! Franchement, j'aurais pu regarder cette vidéo des dizaines de fois sans me rendre compte de rien. J'imagine que tu as remarqué inconsciemment quelque chose de bizarre et que cela ne t'est revenu que plus tard. En tout cas, tu as un sens de l'observation vraiment phénoménal !

Elle toussota pour cacher son désarroi.

— Un costume..., répéta-t-elle.

Elle savait bien que Tony se trompait. Mais il n'avait pas vu ce monstre de ses propres yeux et la caméra ne lui rendait pas vraiment justice. Elle, par contre, se rappelait parfaitement la façon dont Alban s'était transformé, endossant ce qu'il appelait son autre forme.

— Je vais retourner à la discothèque et fouiller les lieux de nouveau. Peut-être trouverons-nous sa perruque ou un morceau de cette combinaison en latex. Quoi qu'il en soit, je te dois une fière chandelle, Grit. A présent, je sais au moins comment il s'y est pris ! Et vu la qualité de son déguisement, il est probable qu'Alban travaille dans le milieu des effets spéciaux, ce qui réduit considérablement notre champ de recherches...

— Si tu le dis..., répondit-elle vaguement.

Il se tourna vers elle et la regarda d'un air préoccupé.

— Tu as l'air épuisée, remarqua-t-il. Rentre chez toi et repose-toi, d'accord? Je t'appelle dès que je peux.

Elle hocha la tête sans parvenir à détacher les yeux de l'écran qui lui faisait face.

— D'accord, soupira-t-elle enfin. Je te laisse. Bonne chance pour ton enquête, Tony.

— Prends soin de toi, Grit, répondit-il.

La jeune femme se leva et quitta la pièce tandis que Tony commençait à effectuer diverses captures d'écran à partir de la vidéo. En quittant le commissariat, elle consulta sa montre et constata avec résignation qu'il lui restait encore de longues heures avant que le soleil ne se couche.

\* \* \*

Le ciel prit une teinte plus sombre tandis que le soleil disparaissait à l'horizon dans une dernière explosion de couleur mordorée. La température avait déjà chuté de plusieurs degrés et Margrit noua ses bras autour de son corps pour se réchauffer.

Le trajet de son appartement au parc n'avait pas suffi à la réveiller. En rentrant du commissariat, elle avait décidé de s'accorder une courte sieste et avait dormi près de cinq heures d'affilée. Elle aurait sans doute du mal à trouver le sommeil, ce soir-là, mais, au moins, ces quelques heures de repos avait eu définitivement raison de son mal de tête.

Son médecin lui avait assuré qu'elle ne courait aucun risque en allant faire un jogging ce soir-là. Il lui avait juste conseillé d'éviter tout choc violent au cours des jours à venir. Margrit lui avait promis de renoncer au football américain, au hockey et au catch et il lui avait donné sa bénédiction.

Elle commença par faire quelques étirements pour réveiller ses muscles endormis. Puis elle se mit à courir tranquillement le long de l'une des allées.

Un policier à cheval la dépassa et lui adressa un petit salut de la tête. Margrit songea que le parc devait désormais faire l'objet d'une surveillance accrue et qu'elle ne risquait pas grand-chose.

Tout en courant, elle ne cessait de regarder autour d'elle, se concentrant principalement sur les arbres dont le feuillage était susceptible de dissimuler une créature volante. Bientôt, les lumières du parc s'allumèrent et la nuit tomba complètement.

Mais il n'y avait toujours pas trace de celui qu'elle était venue chercher. Peut-être avait-il eu vent du nouveau meurtre et se tenait-il prudemment à l'écart pour ne pas risquer d'être repéré.

Ce n'est que lorsqu'elle se fit cette réflexion que Margrit comprit qu'Alban était parvenu à la convaincre de son innocence.

Il n'était pas venu.

Cette idée éveillait en Margrit une déception bien plus intense qu'elle n'aurait pu l'imaginer. Était-ce simplement parce qu'elle se sentait frustrée de n'avoir pu satisfaire sa curiosité? Était-ce parce qu'elle n'était toujours pas complètement certaine de la réalité de ce qu'elle avait vu et qu'elle voulait s'en assurer? Elle n'aurait su le dire.

De retour à son immeuble, elle resta longuement immobile, le regard tourné vers le parc. Bien sûr, elle ne pouvait le distinguer de nuit. Par contre, elle apercevait la silhouette massive de la cathédrale toute proche. Ses hautes tours paraissaient étrangement déplacées au milieu de cette ville résolument moderne.

Margrit se demanda si elles étaient décorées de gargouilles. Un frisson la parcourut en l'imaginant accroupi au milieu des statues de pierre taillées à son image. Elle se prit un instant à imaginer qu'il s'envole du haut du clocher, pour fondre sur elle et l'emporter loin de tout ceci.

Mais elle avait passé l'âge de croire aux contes de fées. N'était-elle pas satisfaite de l'existence qu'elle s'était forgée? Elle avait étudié dans une excellente école, choisi un métier qui la passionnait et dans lequel elle commençait à faire ses preuves. Elle avait un petit ami qui paraissait bien décidé à donner un tour plus sérieux à leurs relations.

Qu'aurait-elle pu espérer d'autre? Qu'avait-elle à attendre d'un monstre ailé qui se transformait en pierre chaque matin?

Margrit se reprit mentalement. En tant qu'avocate, elle avait rencontré bien des hommes qui méritaient d'être qualifiés de monstres. Mais tel n'était pas le cas d'Alban. Malgré son étrangeté, il s'était toujours montré doux et prévenant à son égard.

Il n'était pas un monstre. Une créature, peut-être. Un être. Ce terme avait au moins le mérite d'être dépourvu de connotations péjoratives. Mais cet être n'avait pas sa place dans sa vie.

D'ailleurs, elle le lui avait clairement fait comprendre en refusant de l'écouter et de l'aider. Et, malgré sa taille et sa force surhumaine, il n'avait pas cherché à la retenir. Il l'avait laissée partir alors qu'il lui aurait suffi d'un mot pour l'arrêter.

Mais peut-être n'en avait-il pas eu conscience...

S'il avait prononcé son nom, elle se serait certainement retournée. N'était-ce pas ainsi que les choses se passaient dans les films et dans les livres d'histoire?

Margrit sourit tristement. Il lui avait déjà laissé à deux reprises une chance de l'entendre et d'en apprendre plus sur lui. Par deux fois, elle avait refusé. Il était peu probable qu'il s'entête indéfiniment. Après tout, il était bien trop respectueux pour cela...

En soupirant, elle se détourna et pénétra dans son immeuble.



— Qu'est-il arrivé à ton portable? demanda Cole lorsqu'elle le rejoignit dans la cuisine. J'ai essayé de t'appeler pour te demander de ramener de la cannelle, mais je n'ai pas réussi à te joindre.

— Il était allumé pourtant, dit Margrit, étonnée.

Cole se retourna et la considéra avec étonnement.

— Désolé, s'excusa-t-il. Je croyais que c'était Cam.

— Dans ce cas, j'ai dû prendre un sacré coup de soleil, ironisa Margrit. Où est-elle? Et que nous as-tu préparé pour le dîner?

— Elle est allée chercher du lait concentré. Nous n'en avons plus du tout. C'est toi qui l'as fini?

— Je ne sais même pas à quoi ça sert, répondit Margrit en haussant les épaules. Par contre, c'est moi qui ai terminé la cannelle.

Cole la considéra avec surprise.

— Je me suis fait des toasts à la cannelle, expliqua-t-elle. Tu ne pensais tout de même pas que je m'étais lancée dans la réalisation d'un cheesecake !

— Non. Mais puisque tu en parles, je trouve que c'est une excellente idée. Pourquoi n'en préparerais-tu pas un?

— Désolée, il n'y a plus de cannelle, rétorqua Margrit en souriant.

— Un de ces jours, il faudra vraiment que tu m'expliques pourquoi tu as si peur de cuisiner, Grit! Tu as empoisonné quelqu'un un jour?

Margrit se jucha sur la table de la cuisine et laissa ses jambes se balancer dans le vide.

— Tu veux vraiment savoir pourquoi? demanda-t-elle.

— Depuis longtemps. Je brûle de curiosité.

— Eh bien, en vérité, je suis une excellente cuisinière. Mais j'ai peur que tu l'apprennes parce qu'alors tu arrêterais de me faire de bons petits plats.

Cole lui lança un regard ouvertement dubitatif.

— C'est la vérité, insista-t-elle. Je me débrouille très bien, mais je suis paresseuse et je travaille beaucoup trop. Lorsque je suis toute seule, je me contente de pâtes ou d'une salade avec des œufs ou du jambon. Je ne cuisine vraiment que lorsque je suis obligée...

— Je me demande bien ce que tu feras quand Cam et moi nous serons mariés.

— Je viendrai dîner chez vous au moins trois soirs par semaine. Qui sait? Vous pourriez même m'engager comme bonne à tout faire.

— Il se trouve que j'ai déjà vu ta chambre, Grit, objecta Cole. Ce n'est pas une publicité convaincante pour tes talents de ménagère.

— Dans ce cas, je devrai sans doute trouver un petit ami qui sache cuisiner, soupira la jeune femme d'un air résigné.

— En parlant de cela, comment se débrouille Tony? Il est d'origine italienne, n'est-ce pas? Je me suis laissé dire que tous les Italiens apprennent à cuisiner dès leur plus jeune âge.

— Je ne sais pas comment il se débrouille, avoua Margrit.

Elle constata alors qu'il y avait beaucoup de choses qu'elle ignorait au sujet de Tony. Ils n'avaient jamais vraiment vécu ensemble, se contentant de partager quelques moments choisis de leurs existences au hasard de leurs séparations et de leurs réconciliations. Et cela lui paraissait brusquement très triste.

Une fois de plus, elle se demanda s'ils s'aimaient vraiment assez pour que leur relation ait la moindre chance de s'épanouir réellement.

— Alors? fit-elle avec une gaieté un peu forcée. Que nous prépares-tu de bon ?

— Un poulet en sauce. C'est pour cela que j'avais besoin de lait concentré. Mais n'essaie pas de détourner la conversation, Grit. Comment vont les choses avec Tony, ces temps-ci ?

— Nous avons décidé de nous donner les moyens de passer à la vitesse supérieure, expliqua-t-elle avec moins de conviction qu'elle ne l'aurait souhaité. Nous en avons parlé, hier soir. Nous sommes prêts à faire des efforts au lieu de tout laisser tomber à la première difficulté.

C'était peut-être un peu pour cela qu'elle avait refusé d'écouter Alban. Elle savait pertinemment que, si elle entendait ses arguments, elle devrait choisir entre cet homme injustement suspecté de meurtre et le policier qui le poursuivait. Et elle n'avait aucune envie de le faire.

— Félicitations, répondit Cole.

Avisant l'expression de Margrit, il se rembrunit.

— C'est bien ce qu'il faut dire, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Je suppose, répondit-elle en s'efforçant de repousser les doutes qui la rongeaient. Mais il nous reste encore beaucoup d'ajustements à opérer. Et avec l'affaire dont il s'occupe en ce moment, nous risquons de manquer de temps. A propos de ce poulet, s'il est censé être à la crème, pourquoi utilises-tu du lait concentré ?

— De ce que tu ne peux comprendre, ne parle pas, jeune Jedi, répondit Cole en contrefaisant la voix de Yoda.

— Oui, maître, répondit Margrit en riant.

La porte s'ouvrit alors, révélant la silhouette athlétique de Cameron qui déposa un sac à provisions sur la table de la cuisine. Cole récupéra ce qui se trouvait à l'intérieur. En plus du lait concentré, il découvrit une botte de carottes qu'il contempla avec étonnement.

— J'adore les carottes, déclara Cam en haussant les épaules. Je me suis dit que nous pourrions les faire cuire à la vapeur et les mettre avec le poulet. Tu te sens mieux, Grit?

— Beaucoup mieux, merci.

— Des carottes dans mon poulet en sauce ? articula Cole d'un air profondément outré.

— Ce sera très décoratif, assura Cam.

Margrit éclata de rire et sauta au bas de la table.

— Bon, j'ai du travail. Je vais vous laisser débattre pour savoir s'il y aura des carottes ou non au menu de ce soir. Est-ce que tu as besoin d'aide avant que j'y aille, Cole?

— Non, répondit-il. Je crois que je pourrai me débrouiller avec l'aide compétente et empressée de Cameron. Bien sûr, ce ne sera pas facile d'y arriver sans toi, mais nous ferons notre possible.

— Je vous fais confiance, répliqua-t-elle.

— Dis-moi, ne t'ai-je pas entendu parler de travail? intervint Cameron d'un ton réprobateur. Je croyais que tu étais en congé ?

— Tout est relatif, répondit Margrit.

— Au fait, j'ai complètement oublié de te dire que ta mère a appelé deux fois pendant que tu étais en train de courir.

Margrit soupira.

— N'hésitez pas à venir me chercher lorsque le dîner sera prêt, leur dit-elle. Ce sera certainement la seule façon de la forcer à raccrocher.

Elle s'empara du téléphone sans fil qui se trouvait dans la cuisine et alla chercher son manteau avant de s'installer sur le balcon. Là, elle composa le numéro de sa mère et attendit que celle-ci décroche en contemplant le ciel nocturne.

— Margrit? fit la voix de sa mère au creux de son oreille.

Celle-ci ne fut pas étonnée d'entendre l'inquiétude qui perçait dans sa voix.

— Salut, fit-elle d'un ton volontairement léger. Je vais bien. Ne t'en fais pas pour moi ! Je suis désolée de ne pas avoir appelé plus tôt, mais j'ai dormi une bonne partie de la journée.

— Tu es sûre que ça va? lui demanda sa mère. Ton père pourrait t'examiner...

— Ce n'est pas la peine, je t'assure. Je suis en pleine forme. Je te le jure.

Sa mère soupira. De toute évidence, elle n'était pas réellement convaincue. Margrit espérait qu'elle serait suffisamment rassurée pour ne pas venir s'installer chez elle pendant plusieurs jours.

— Tu devrais peut-être envisager de déménager pour revenir t'installer ici. C'est un quartier beaucoup plus calme et tu courrais moins de risques qu'en vivant en centre-ville. L'appartement voisin du nôtre vient tout juste de se libérer...

— Maman! Il n'est pas question que j'emménage à côté de chez vous! protesta vivement Margrit. Le quartier dans lequel je vis n'a rien d'un coupe-gorge. Et, même si tel était le cas, ce n'est pas ici que cette voiture m'a foncé dessus ! Je sais que tu te fais du souci pour moi, mais cet appartement est idéal. Il est assez grand et il est proche de

l'endroit où je travaille.

— Mais le loyer est beaucoup trop élevé pour une telle surface.

— C'est bien pour cela que j'ai des colocataires, répondit Margrit.

— Et que feras-tu lorsqu'ils décideront de se marier?

— Je demanderai peut-être à Tony d'emménager avec moi, déclara Margrit.

— Vraiment? s'exclama sa mère d'une voix pleine d'espoir.

Margrit regretta aussitôt de ne pas avoir tourné sa langue dans sa bouche avant de parler.

— Ne t'emballe pas, dit-elle. Nous ne sommes pas encore mariés. Mais nous avons décidé de faire des efforts et de nous voir plus régulièrement.

— C'est merveilleux, approuva sa mère. Si tu es certaine que c'est ce que tu veux, bien sûr...

Margrit se mordit la lèvre pour retenir un grognement de frustration.

— Je pensais que tu aimais bien Tony, remarqua-t-elle.

— Je l'aime beaucoup. Simplement...

— Simplement, il est blanc, compléta Margrit. Ce n'est pas sa faute, tu sais, maman. Bizarrement, il est né comme cela. D'ailleurs, il n'est pas complètement blanc. Il a la peau mate. Cela fait un très joli dégradé avec moi lorsque nous sommes nus, ajouta-t-elle en guise de provocation.

— Margrit!

La jeune femme éclata de rire.

— Maman, soupira-t-elle enfin. Il s'agit de ma vie de couple, pas d'une prise de position politique!

— Tu sais très bien que tout acte est politique, rétorqua sa mère.

Si tu le dis... En tout cas, dans ce cas précis, ma position est claire : Tony me plaît et il n'est pas question que je le quitte parce qu'il n'a pas la même couleur de peau que moi. Ce genre de choses ne devrait pas compter !

— Ne *devrait* pas, en effet...

— Que veux-tu que je fasse? J'aime Tony. C'est quelqu'un de bien. Et ce n'est pas parce que je l'épouserai peut-être un jour que je perdrai mon héritage, comme tu l'appelles. A ce propos, je suis désolée de te signaler que, vu la couleur de ma peau et de la tienne, nous ne sommes pas à proprement parler des descendants directs d'Africains pure souche! Il y a même pas mal de crème dans le café...

— Ce n'est pas la peine d'être vulgaire, Margrit, objecta sa mère.

— Alors cesse de me rabâcher ces idées dépassées, contre-attaqua la jeune femme. Les choses ont évolué depuis les années soixante-dix. Je respecte les combats que vous avez

menés, papa et toi, mais je pense qu'il est temps de tourner la page et de commencer à pratiquer cette liberté pour laquelle vous vous êtes battus.

Un long silence s'ensuivit et Margrit comprit qu'elle avait momentanément marqué des points.

— Au fait, dit-elle pour faire diversion, j'ai rencontré Eliseo Daisani, hier. Il m'a demandé de te transmettre ses salutations. Je ne savais pas que tu le connaissais.

— Comment as-tu rencontré Eliseo? demanda sa mère d'une voix qui cachait mal son inquiétude.

Margrit ne manqua pas de remarquer qu'elle l'avait appelé par son prénom. Je défends quelqu'un qui s'est fait expulser de l'un des immeubles qu'il possède à New York, expliqua-t-elle. Mais je n'arrive pas à croire que tu connaisses l'homme le plus riche de la côte Est et que tu n'en aies jamais parlé !

— Je l'ai rencontré il y a très longtemps, répondit sa mère. A l'époque, il était seulement l'homme le plus riche de New York. Fais très attention à lui, Margrit. Cet homme a l'habitude d'obtenir ce qu'il veut. Je sais que tu es douée, mais tâche de ne pas t'en faire un ennemi. Cela pourrait te coûter cher.

— C'est ce que les gens ne cessent de me répéter, reconnut-elle. Mais si tu l'as fréquenté, tu pourrais peut-être me donner quelques tuyaux à son sujet. Cela me serait très utile...

— Pas ce soir. Bon, si tu es sûre que tout va bien, je vais te laisser. Ne travaille pas trop dur, d'accord?

Margrit se rendit compte qu'elle avait découvert le sésame qu'elle cherchait depuis longtemps. Visiblement, le simple fait de parler de Daisani avait le don d'écourter ses conversations téléphoniques avec sa mère.

— D'accord, répondit-elle. J'essaierai de venir vous voir le week-end prochain. Embrasse papa de ma part et dis-lui que je me porte comme un charme.

Elles raccrochèrent et Margrit regagna la cuisine, un large sourire aux lèvres. Cole la considéra avec étonnement.

— On dirait que tu n'as pas eu besoin d'aide pour mettre fin à cette discussion. Depuis que je te connais, ce doit être le coup de téléphone le plus rapide que vous ayez eu !

— C'est très étrange, reconnut Margrit. Il a suffi que je mentionne Eliseo Daisani pour qu'elle se rappelle brusquement qu'elle avait autre chose à faire.

— Vraiment? s'étonna Cameron. Ta mère a connu Daisani? Tu crois qu'ils ont eu une liaison?

— Mon Dieu ! Je n'y avais même pas pensé ! s'exclama Margrit en riant. Si c'est vrai, elle n'aura plus intérêt à critiquer le fait que je ne sorte pas avec un Noir! A l'entendre, on croirait qu'elle n'a jamais trouvé un Blanc séduisant...

Le téléphone qu'elle tenait toujours à la main se mit alors à sonner, la faisant sursauter.

Elle décrocha et Cole attendit qu'elle indique à qui l'appel était destiné. En entendant la voix de son correspondant, Margrit sentit un froid glacial l'envahir et son cœur se mit à battre la chamade.

Elle espéra que son expérience d'avocate lui permettrait de cacher l'intensité de sa réaction à ses colocataires qui l'observaient toujours.

— C'est pour moi, dit-elle.

Elle quitta la cuisine et regagna le balcon. Cette fois, elle prit soin de refermer la porte-fenêtre derrière elle et s'accouda à la rambarde.

— Alban? souffla-t-elle, sidérée.

— Savez-vous combien de M. Knight sont répertoriés dans l'annuaire de New York? lui demanda-t-il.

— Non, articula-t-elle, prise de court par cette entrée en matière.

— Trente-quatre ! Et aucun n'habite à votre adresse.

Franchement, il ne m'a pas été facile de trouver votre numéro !

— Vous savez où j'habite? demanda Margrit, stupéfaite.

Alban resta quelques instants silencieux.

— Je suis désolé, soupira-t-il. Je vous ai suivie.

Margrit lâcha un juron sonore et raccrocha avant de jeter un regard mauvais au combiné du téléphone. Elle avait désespérément souhaité qu'Alban reprendrait contact avec elle. Et, maintenant qu'il l'avait fait, elle venait de lui raccrocher au nez.

Elle tenta de se convaincre qu'il y avait une certaine logique là-dedans, mais ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement lorsque le téléphone se remit à sonner.

— Margrit? appela Cole de la cuisine.

— C'est encore pour moi ! répondit-elle en décrochant.

La tension qui l'habitait ne tenait pas seulement à la peur qu'elle éprouvait au souvenir de la transformation d'Alban. Il y avait aussi en elle une certaine excitation qu'elle préférait ne pas s'expliquer pour le moment.

— Je suis désolé, dit-il.

— Désolé? répéta-t-elle. Depuis combien de temps m'observez-vous de cette façon ?

Il resta quelques instants silencieux et Margrit ne put réprimer un frisson.

— Cela doit faire environ trois ans, avoua-t-il enfin. Je vous ai vue courir dans le parc et je me suis inquiété pour votre sécurité...

— Je vois, dit-elle d'un ton qui trahissait une pointe d'hystérie. Et pour me protéger, vous avez décidé de me suivre pendant trois ans ?

— C'est dans ma nature, répondit Alban. Les Gargouilles sont des esprits protecteurs...

— Je crois que je devrais appeler la police et porter plainte pour harcèlement !

Un nouveau silence s'ensuivit, plus long que le premier.

— Vous n'avez pas raccroché, remarqua enfin Alban.

Margrit était tentée de le faire, mais ne pouvait s'y résoudre. Paradoxalement, l'aveu qu'il venait de lui faire avait quelque chose de rassurant. Après tout, s'il avait vraiment voulu lui faire du mal, il aurait eu tout le temps d'agir au cours de ces trois dernières années.

— Margrit? demanda-t-il. Vous êtes toujours là?

— Oui, répondit-elle en songeant qu'elle devait être complètement folle de poursuivre cette discussion. Je n'aurais jamais imaginé que vous utilisiez le téléphone...

— Pourquoi pas? lui demanda-t-il, perplexe.

Margrit hésita, ne sachant comment formuler une telle explication.

— Eh bien... Je ne sais pas. Disons que cela ne cadre pas avec votre style.

— Parce que vous savez quel est mon style ? demanda-t-il d'une voix amusée.

Non, bien sûr, reconnut-elle, se sentant vaguement ridicule. Ecoutez, dites-moi une fois pour toutes ce que vous me voulez. Pourquoi m'avez-vous abordée dans le parc? Pourquoi n'allez-vous pas voir la police si vous n'avez pas tué cette fille - ces filles. Pour le moment, ils veulent juste vous interroger, pas vous inculper. Vous pouvez peut-être leur dire qui les a tuées...

— Je ne comprends pas, objecta-t-il, je croyais qu'il n'y avait eu qu'une seule victime.

— On a retrouvé un autre corps aujourd'hui même, répondit-elle.

— Mon Dieu...

— Alban, pourquoi ne vous rendez-vous pas à la police?

— Je ne peux pas, soupira-t-il. Ma... condition me l'interdit. Ils me retiendraient certainement plus d'une nuit pour m'interroger. Que croyez-vous qu'il se passera lorsqu'ils découvriront que leur prisonnier s'est changé en statue de pierre?

— Soit, concéda Margrit. Mais il y a tout de même quelque chose que je ne comprends pas. Etant donné votre condition, comme vous dites, que vous importe de démontrer votre innocence?

— Je passe déjà ma vie dans l'ombre, répondit-il. Je ne tiens pas en plus à devoir me cacher chaque fois que je vois un policier ou qui que ce soit susceptible de m'identifier. Tant qu'on n'aura pas trouvé cet assassin, ma vie sera un enfer...

— Mais quel rapport y a-t-il avec moi ? soupira Margrit.

— Aucun, à l'origine. Je vous l'ai dit : pendant des mois, je me suis contenté de vous protéger sans que vous en ayez conscience. Mais, un jour, j'ai décidé de vous parler. Je ne sais pas pourquoi, au juste. Je crois que je voulais simplement entendre le son de votre voix...

— C'est un peu tordu, vous ne trouvez pas?

— Je suppose, reconnut-il. Sur le coup, je n'ai pas vu les choses comme cela. D'ailleurs, je pensais vous laisser tranquille, ensuite. Mais cette fille a été tuée et je me suis retrouvé impliqué... Heureusement pour vous, d'ailleurs. Car sans moi, cette voiture vous aurait percutée de plein fouet.

— Alors vous me suivez partout pour être sûr que je ne cours aucun danger? C'est de la folie...

Un souvenir lui revint brusquement et elle frissonna.

— C'était vous, n'est-ce pas? La nouvelle statue qui se trouvait au sommet de l'immeuble, juste en face de mon bureau? Celle que Mark et moi avons vue l'autre nuit?

— C'est exact. Je vous suivais parce qu'il fallait absolument que je vous parle. Je le veux toujours, d'ailleurs. Que diriez-vous de poursuivre cette conversation de vive voix? Je n'aime pas vraiment parler de moi au téléphone.

— Je me demande bien pourquoi, railla la jeune femme. Mes colocataires sont à la maison. Je ne suis pas sûre qu'ils réagiront très bien si un homme soupçonné de meurtre frappe à leur porte.

— Je crois pouvoir l'éviter, déclara Alban.

Margrit entendit un bruit d'ailes au-dessus de sa tête.

Stupéfaite, elle recula juste au moment où Alban se posait sur son balcon sous sa forme de Gargouille. Il atterrit en douceur et replia ses ailes dans son dos.

Partagée entre frayeur et fascination, Margrit observa la créature qui lui faisait face. En cet endroit familier et rassurant, cette vision paraissait plus incompréhensible encore que dans l'appartement où elle lui était apparue pour la première fois.

Alban paraissait plus grand, plus imposant que dans son souvenir. Mais il émanait toujours de lui cette beauté étrange qui l'avait déjà frappée.

Par contre, le jean qu'il portait, sans doute par respect pour elle, paraissait complètement décalé sur ce corps qui évoquait immanquablement les grandes cathédrales du Moyen Age. Il en allait de même pour le téléphone portable qu'il tenait toujours à la main et qui paraissait minuscule au creux de sa paume.

Ce qui l'étonna plus encore, ce fut l'aura qui se dégageait de lui. Sans qu'elle s'explique vraiment pourquoi, il paraissait plus *réel* que la plupart des gens. Sa présence évoquait plus celle d'une montagne que d'un simple mortel. Ce n'était pas seulement à cause de sa force prodigieuse. Il y avait en lui une forme de puissance plus primitive que tout ce qui lui avait été donné de voir jusqu'à ce jour.

Elle prit brusquement conscience qu'il appartenait à une autre espèce qui n'avait que peu de choses en commun avec l'Humanité. Et elle se demanda s'il en était le seul représentant ou si d'autres que lui parcouraient le monde en secret.

Elle aurait voulu poser ses mains sur sa gigantesque poitrine pour voir si elle était faite de chair ou de pierre. Elle aurait voulu le pousser pour voir s'il était aussi indestructible qu'il le paraissait. Mais elle n'osait pas bouger, clouée sur place par une myriade d'émotions contradictoires.



— Mon Dieu, murmura-t-elle sans même se rendre compte qu'elle tenait toujours le téléphone plaqué contre son oreille.

Alban tendit le bras et le lui ôta doucement.

— Mes colocataires sont à l'intérieur, articula-t-elle d'une voix mal assurée. Si je crie...

— Si vous criez, je serai parti avant même qu'ils n'aient le temps d'arriver, lui promit-il de sa voix rauque. Je ne veux pas vous faire de mal, Margrit. J'ai besoin de vous.

Elle le vit se transformer sous ses yeux en un instant et reprendre forme humaine. Comme à son habitude, il portait un costume dont la coupe avait dû être très à la mode au dix-neuvième siècle. Curieusement, il lui allait à merveille.

— J'espère que je vous impressionne moins ainsi, lui dit-il.

Margrit hochait la tête, luttant contre le vertige qu'avait fait naître en elle sa rapide métamorphose.

— Ecoutez, articula-t-elle, quoi ou qui que vous soyez, je ne peux rien faire pour vous. Bon sang! J'ai déjà suffisamment de mal à croire que vous existez vraiment...

— Alors que je me tiens debout en face de vous ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-elle. Je me suis cogné la tête, après tout. Je pourrais très bien avoir des séquelles...

— J'ai bien peur que non, Margrit. Je suis une Gargouille et j'ai besoin...

— De mon aide, je sais, l'interrompit-elle.

— Je vous en prie...

Margrit s'appuya contre la rambarde du balcon, ne sachant plus que faire. A cet instant précis, son téléphone se remit à sonner. Elle jeta un regard curieux à Alban qui haussa les épaules. Finalement, elle décrocha.

— Margrit ? C'est Tony. Je vous vois sur le balcon...

Margrit résista difficilement à la tentation de s'agenouiller pour échapper à la vue de Tony. Elle tenta de ravalier le mélange d'angoisse et de culpabilité qui l'étreignait. Elle avait l'impression que le fait d'être découverte en compagnie d'Alban faisait d'elle sa complice et que, comme lui, elle ne tarderait pas à devenir une fugitive.

— Tony? dit-elle d'une voix légèrement étranglée.

— Je vous vois, répéta-t-il. Deux de mes hommes seront à ta porte dans moins de vingt secondes.

— Comment se fait-il que vous soyez là ? demanda la jeune femme, stupéfaite.

— Quelqu'un nous a appelés en nous signalant la présence d'un individu répondant au signalement de Korund. Comme c'était dans ton quartier, j'en ai déduit qu'il chercherait de nouveau à entrer en contact avec toi. Imagine ma surprise en découvrant que non seulement tu l'avais laissé entrer, mais que tu discutais tranquillement avec lui sur ton balcon...

— Que se passe-t-il? souffla Alban.

Margrit secoua la tête pour lui indiquer qu'elle ne pouvait pas répondre. Se détournant, elle observa la rue qui se trouvait en contrebas et aperçut Tony qui était assis sur le capot de sa voiture, son téléphone portable collé à l'oreille.

— Tony, je te jure que ce n'est pas ce que tu crois...

— Que suis-je censé croire? répliqua-t-il sèchement. Tu l'as bien laissé entrer, n'est-ce pas? Tu ne vas pas me dire qu'il est arrivé sur ton balcon par la voie des airs?

Margrit jeta à Alban un regard noir. Il y répondit par un sourire amusé, ce qui, en de telles circonstances, parut un brin déplacé à la jeune femme.

— Et si je te disais que c'est exactement ce qu'il a fait? répondit-elle.

— Je suis tout ouïe, Grit, répliqua Tony avec une ironie mordante. En fait, j'adorerais entendre cette histoire. Mais ne me dis rien : tu étais sur le point de m'appeler, n'est-ce pas ?

— J'étais effectivement en train de dire à Alban que je devrais appeler la police. Et il a effectivement sauté du toit de l'immeuble pour arriver sur mon balcon.

Alban lui jeta un coup d'œil étonné et elle masqua le combiné du téléphone pour ne pas que Tony l'entende.

Ne vous en faites pas, lui dit-elle. Je pourrais lui raconter qui vous êtes exactement. Je suis certaine qu'il ne me croirait pas. A vrai dire, il accorderait sans doute plus de crédit à mon histoire si je prétendais que vous êtes venu en soucoupe volante...

— Je n'ai jamais compris pourquoi l'existence des extraterrestres paraissait plus vraisemblable aux Humains que celle d'êtres dont parlent leurs légendes depuis l'aube des temps, remarqua Alban.

— Peut-être parce qu'il nous est plus facile de croire aux miracles de la technologie qu'à la magie, répondit Margrit.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, là-haut? demanda Tony au téléphone.

— Tu n'en croirais pas un mot si je te racontais ce qui se passe vraiment, lui dit-elle.

Elle fut brusquement interrompue par une série de coups violents frappés contre la porte d'entrée. Instantanément, Alban leva les yeux comme s'il s'apprêtait à prendre son envol.

— Est-ce que vous me faites confiance ? demanda-t-il à Margrit.

— Cole, n'ouvre pas la porte! s'exclama-t-elle en voyant son colocataire se diriger vers l'entrée.

— Grit? Mais que se passe-t-il?

Il avisa alors la présence d'Alban qui se tenait juste derrière Margrit et poussa un juron. Alban baissa les yeux et s'inclina légèrement dans sa direction, faisant montre d'une politesse inattendue en un tel moment de tension. Margrit ne put s'empêcher d'admirer le self-control et la grâce dont il semblait ne jamais se départir.

On frappa de nouveau à la porte et Cameron sortit à son tour de la cuisine tandis que Cole s'avançait vers Margrit.

— Mais qu'est-ce qu'il se passe ici ? s'exclama-t-elle avec une pointe d'humeur.

— N'ouvre pas! s'écria de nouveau Margrit.

Surprise par le ton pressant de son amie, Cam se retourna et découvrit le petit groupe qui se tenait sur le balcon. Elle se figea alors, ne sachant que penser de la présence d'Alban. Margrit en profita et se tourna vers ce dernier.

— Partez! lui intima-t-elle.

Mais il ne fit pas mine de bouger.

— Alban, allez-vous-en pendant qu'il est encore temps, reprit-elle d'un ton pressant.

— Bon sang, Grit! s'exclama Cole en lui arrachant le téléphone des mains. Nous ferions mieux d'appeler les flics...

— Ils sont déjà là, lui dit Tony lorsqu'il plaqua le combiné contre son oreille.

Cole se plaça résolument entre Margrit et Alban et défia ce dernier du regard.

— Il n'est pas question que vous lui fassiez du mal ! s'exclama-t-il, menaçant.

Alban recula autant que le lui permettait l'étroitesse du balcon et leva les mains en un geste apaisant.

— Telle n'était pas mon intention, assura-t-il à Cole.

— Margrit, rentre à l'intérieur!

— Alban, partez! s'exclama de nouveau la jeune femme.

— Police!

La voix provenait du couloir qui se trouvait à l'extérieur de l'appartement.

— Ouvrez immédiatement ou nous enfonçons cette porte !

— Cameron, va ouvrir, ordonna Cole. Margrit, vas-tu me dire ce qui se passe ici ?

— C'est impossible, répondit-elle. Et même si je le faisais, tu ne me croirais pas.

— Ouvrez cette porte !

— Bon sang, Margrit !

Les coups frappés contre la porte cessèrent brusquement alors que Cameron commençait à la déverrouiller. Margrit se tourna vers Alban qui ne faisait toujours pas mine de prendre la fuite. L'expression qu'il avait en cet instant la surprit.

Elle lut dans ses yeux un mélange de détermination et d'espoir qu'elle connaissait bien. C'était l'expression qui se peignait sur le visage de certains de ses clients, lorsqu'ils se sentaient acculés et avaient conscience de jouer leur dernière carte. Si elle le repoussait en cet instant, il était perdu.

— Est-ce que vous me faites confiance, Margrit? lui demanda-t-il.

Ces mots résonnèrent en elle, lui arrachant un frisson involontaire. Elle les avait à peine entendus, lorsqu'il lui avait posé la question pour la première fois. Mais, à présent, ils résonnaient en elle avec force.

La question d'Alban lui avait brusquement fait oublier l'angoisse qui s'était emparée d'elle depuis le coup de téléphone de Tony. Elle savait qu'en acceptant de croire ce que lui disait cet homme, elle contracterait envers lui une obligation morale : celle d'assurer sa défense puisque lui-même était incapable de le faire.

Mais elle n'était pas certaine de son innocence. Que savait-elle, après tout, des Gargouilles et de leurs mœurs? Pouvait-elle affirmer qu'Alban était innocent? Son instinct lui soufflait que c'était le cas. Mais l'affaire était bien trop grave pour qu'elle puisse se fier à une simple intuition.

Comment pouvait-elle prendre une décision aussi grave, au risque de découvrir qu'elle s'était trompée et était indirectement responsable de nouveaux assassinats?

Mais Alban lui avait sauvé la vie en l'écartant de la trajectoire de cette voiture. Il l'avait laissée partir alors qu'elle se trouvait dans son appartement et qu'il aurait parfaitement pu la supprimer. Et il l'avait suivie pendant des années pour la protéger.

Margrit se demanda brusquement si elle n'avait pas perçu sa présence lorsqu'elle courait dans le parc. Était-ce pour cela qu'en dépit de tout ce que lui soufflait le bon sens, elle s'y était sentie autant en sécurité?

Levant les yeux, elle croisa de nouveau le regard d'Alban qui attendait toujours. Mais, comme elle s'apprêtait à répondre, Cameron ouvrit la porte d'entrée et deux policiers en uniforme pénétrèrent dans l'appartement, leurs armes de service à la main. Un simple

coup d'œil leur suffit pour se repérer et ils se précipitèrent vers le balcon.

Cole se tourna vers eux et leva les mains. Il tenait toujours le téléphone et, dans le combiné, elle entendit Tony ordonner à Alban de se rendre. Ce dernier eut un rictus ironique.

— Demain, souffla-t-il à Margrit.

— Les mains en l'air! s'exclamèrent les deux policiers en un parfait accord.

— Après le coucher du soleil, ajouta Alban. Chez Chelsea.

Sans attendre sa réponse, il se propulsa en l'air et, paraissant défier la gravité, il parvint à se rétablir sur la margelle du balcon de l'appartement du dessus. Fascinée, Margrit le suivit des yeux tandis qu'il se propulsait vers le septième étage, puis vers le huitième avant d'atteindre finalement le toit de l'immeuble.

Les deux policiers se ruèrent sur le balcon et brandirent leurs armes dans sa direction. Mais Tony leur cria de ne pas tirer et Alban disparut hors de leur vue.

— Ce n'est pas possible, murmura l'un d'eux.

— Ce type est plus fort qu'Houdini, renchérit l'autre.

— Margrit, balbutia Cole qui avait également assisté à la scène, qu'est-ce que ça veut dire?

La jeune femme se contenta de hausser les épaules. Elle ne pouvait expliquer de façon rationnelle ce qui venait de se passer et savait que son ami ne la croirait pas si elle s'avisait de lui révéler la vérité au sujet d'Alban. D'ailleurs, elle n'avait aucune envie de trahir le secret de ce dernier.

L'un des policiers la menotta et elle se laissa faire sans opposer la moindre résistance.

Durant le trajet qui les menait jusqu'au commissariat, Tony garda le silence sans parvenir toutefois à cacher sa fureur. Lorsqu'ils parvinrent à destination, Margrit déclara qu'elle souhaitait bénéficier de la présence d'un avocat. L'inspecteur jura copieusement, mais se résigna à appeler Russell tandis que la jeune femme était conduite dans l'une des salles réservées aux interrogatoires.

Seule, assise sur une chaise inconfortable qui était légèrement inclinée vers l'avant pour la mettre en position de déséquilibre permanent, elle se força à patienter. L'attente s'éternisa et elle perdit bientôt toute notion du temps.

Refusant de se comporter comme un fauve en cage, elle résista à la tentation de se lever et de faire les cent pas. Elle tenait à donner l'impression qu'elle n'avait rien à se reprocher et était prête à coopérer avec les autorités.

Finalement, la porte s'ouvrit et Tony entra dans la pièce. Son expression trahissait un mélange de colère et de frustration. Margrit le connaissait suffisamment pour percevoir la tension qui l'habitait en cet instant et elle se sentit un peu désolée pour lui.

Après tout, il venait de rater un homme qu'il soupçonnait d'être un assassin et avait de fortes raisons de croire que sa petite amie et lui avaient partie liée.

D'ailleurs, peut-être n'avait-il pas entièrement tort. Mais il ignorait ce qu'elle avait appris au sujet d'Alban.

— Vas-tu me dire ce qui se passe, Margrit? s'exclama-t-il enfin. Qu'est-ce qu'il y a au juste entre toi et ce type?

— Mon avocat me conseillera de ne pas répondre à cette question, déclara-t-elle. Je préfère donc garder le silence.

— Je suis ton petit ami, protesta vivement Tony. Tu pourrais au moins me faire confiance.

— Tu te trompes. L'homme auquel j'ai affaire en ce moment est Anthony Pulcella, inspecteur de police. Mon petit ami ne me convoquerait pas dans une salle d'interrogatoire. J'ai parfaitement conscience du fait que tout ce que je dirai ici pourra être retenu contre moi devant un tribunal.

— J'espère que nous n'en arriverons pas là, soupira-t-il.

— Tant mieux, rétorqua-t-elle. Mais nous savons tous deux que tu manques de preuves pour m'inculper. La culpabilité d'Alban n'est pas encore démontrée, à l'heure actuelle.

— Je pourrais t'arrêter pour obstruction à la justice.

— Pourquoi ne le fais-tu pas?

Tony poussa un juron.

— Dis-moi ce que tu sais de ce type! s'exclama-t-il.

— Je ne sais rien de lui, répondit-elle posément.

Ce n'était pas tout à fait la vérité, mais elle ne tenait pas à être internée en hôpital psychiatrique. Et c'était exactement ce qui lui arriverait si elle s'avisait de déclarer que le suspect de Tony était en réalité une Gargouille.

— Il s'appelle Alban Korund, ajouta-t-elle pour faire bonne mesure. Il affirme qu'il n'a tué personne. Il a également reconnu m'avoir suivie régulièrement au cours de ces trois dernières années. S'il ment et qu'il est vraiment un assassin, cela fait de moi une victime en puissance plus qu'une complice. C'est tout ce que je peux te dire. Mais si tu comptes m'arrêter, ne te gêne pas...

— Ne me tente pas, grommela Tony.

— Bon sang, tu sais très bien que je ne suis pas complice d'un meurtrier! J'ai rencontré cet homme il y a trois jours. Je ne l'avais jamais vu auparavant...

— Pourquoi l'as-tu laissé entrer chez toi, alors? objecta Tony. Tu savais pourtant qu'il était dangereux.

— Je ne l'ai pas laissé entrer, protesta-t-elle. Il est arrivé exactement comme il est reparti! Je ne sais pas comment il fait cela. Ce doit être une sorte d'acrobate. En tout cas, je ne l'ai pas invité. Demande à Cam et à Cole, si tu ne me crois pas!

— Ça n'a aucun sens ! Ne me dis pas qu'il est tombé du ciel et qu'il a atterri sur ton balcon!

C'est pourtant exactement ce qui s'est passé, répliqua-t-elle. Tu as bien vu la façon dont il s'est mis à bondir d'un étage à l'autre comme s'il se prenait pour Spider-Man ! J'ignore comment il s'y prend. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne cesse de reprendre contact avec moi parce qu'il est convaincu que je peux l'aider. Dieu seul sait pourquoi il s'est mis une telle idée en tête, d'ailleurs. Je n'ai vraiment rien fait pour l'encourager. Par contre, je pense que tu devrais te demander qui est le mystérieux informateur qui t'a si commodément indiqué la présence d'Alban.

— Il s'agissait d'un appel anonyme, répondit Tony en haussant les épaules.

— Comme c'est pratique ! ironisa Margrit. Tu sais comme moi qu'il n'y a quasiment aucune chance qu'une telle chose se produise! D'autant qu'Alban se trouvait sur le toit de mon immeuble !

— Je remarque que tu l'appelles toujours par son prénom.

Margrit le contempla avec une pointe d'ironie.

— Qu'es-tu en train de sous-entendre ? Que je te trompe avec l'un de tes suspects?

— Est-ce le cas ?

— Mais bien sûr, Tony! railla-t-elle. Pas avec un seul, d'ailleurs! J'ai eu une bonne dizaine d'aventures de ce genre. Pourquoi crois-tu que je ne t'ai pas rappelé au cours de ces dernières semaines? J'avais besoin de changer d'ordinaire. Et je me suis dit qu'au lieu d'un policier, je pourrais sortir avec des voleurs, des assassins ou des pédophiles. C'est tellement plus exotique !

Tony la contempla d'un air incertain et elle ne put retenir un soupir d'agacement.

Es-tu certain d'être prêt à passer aux choses sérieuses entre nous? lui demanda-t-elle. Parce que, si tu le veux vraiment, il va falloir que tu commences par me faire confiance...

— Je pensais que, dans l'enceinte de ce commissariat, je n'étais que l'inspecteur Anthony Pulcella.

Margrit se mordit la lèvre, constatant qu'une fois de plus, elle avait mélangé leurs vies personnelles et professionnelles. Mais, étant donné les circonstances, il lui paraissait vraiment difficile de faire autrement. Comme elle cherchait vainement une réponse à la remarque de Tony, un policier frappa à la porte et passa la tête à l'intérieur.

— Son avocat est là, indiqua-t-il.

— Faites-le entrer, soupira Tony, résigné.

Russell pénétra dans la salle d'interrogatoire d'un pas assuré.

— Est-ce que Mlle Knight est en état d'arrestation ? demanda-t-il.

— Non.

— Dans ce cas, je pense que nous n'avons plus rien à faire ici, déclara Russell avec aplomb. Margrit?

Elle se redressa et décocha un sourire reconnaissant à son patron.

— Merci, dit-elle. Je suis désolée de vous ennuyer à une heure pareille.

— Cela ne fait rien, la rassura-t-il. Inspecteur, si vous voulez bien nous excuser...

Russell ouvrit la porte et s'effaça galamment pour laisser passer Margrit.

— Je pense que tu devrais être placée sous la protection de la police, déclara Tony.

Russell jeta un coup d'œil interrogateur à la jeune femme qui secoua imperceptiblement la tête.

— Mlle Knight n'estime pas cela nécessaire, déclara Russell à l'intention de Tony. Nous vous remercions cependant pour votre sollicitude.

Il fit signe à la jeune femme de sortir et elle s'exécuta, titubant presque sous l'effet de la fatigue qui l'accablait.

— Une dernière question, dit Tony.

Margrit tourna vers lui un regard las.

— Sais-tu qui est Janx? lui demanda-t-il.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-elle, surprise.

Elle fut tentée de demander quel rapport existait entre ce Janx et Alban, mais Russell la poussa résolument dehors.

— Est-ce que vous voulez me parler de ce qui se passe ? demanda Russell lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la rue.

Sans quitter Margrit des yeux, il héla un taxi qui s'arrêta à leur hauteur.

— Je ne le sais pas exactement moi-même, soupira-t-elle en prenant place à l'intérieur.

Russell s'installa à ses côtés et donna son adresse au chauffeur.

— En tout cas, reprit-elle, merci d'avoir volé à mon secours. J'espère que je ne vous ai pas mis dans une situation inconfortable.

— Pas du tout. Vous avez bien fait de faire appel à moi, au contraire. Mais si cela doit se produire régulièrement, vous devriez peut-être m'en dire un peu plus.

— J'espère bien que ce sera la dernière fois, soupira-t-elle. Mais j'imagine que je vous dois une explication. Il y a quelques jours, j'ai rencontré un homme que la police soupçonne d'être l'assassin de Central Park. Il m'a avoué qu'il me suivait depuis plusieurs années.

— Cela ne plaide guère en sa faveur, remarqua Russell.

— Sans doute, concéda Margrit. Pourtant, je ne crois pas qu'il soit coupable... J'ai côtoyé suffisamment d'accusés dans ma vie pour pouvoir reconnaître ceux qui me



mentent. Je peux me tromper, bien sûr, mais je suis quasiment convaincue qu'il est innocent. Tony, lui, est persuadé du contraire. Ce soir, Alban est venu me voir pour me demander de l'aider à prouver sa bonne foi. Tony nous a vus discuter sur mon balcon. Il était furieux que je ne l'aie pas appelé et m'a menacée de m'arrêter pour complicité. Je pense qu'il a réagi en petit ami jaloux plus qu'en policier, ce qui est parfaitement ridicule...

— Si cet Alban a besoin d'un avocat, vous devriez lui proposer de faire appel à nous, suggéra Russell.

— C'est un peu plus compliqué que cela, soupira Margrit. Je ne peux pas vraiment vous expliquer pourquoi...

— Est-ce parce qu'il y a quelque chose entre vous ? demanda Russell d'une voix hésitante.

— Pas du tout ! s'exclama Margrit.

Elle ne put cependant s'empêcher de repenser au regard que lui avait adressé Alban sur le balcon. L'espoir et la confiance qu'elle avait lus dans ses yeux l'avaient troublée bien plus qu'elle ne l'aurait voulu. Elle se sentait désormais liée à lui de façon inexplicable et savait qu'il lui serait très difficile de lui refuser son aide.

— En fait, reprit-elle, Alban se trouve plus ou moins dans la position d'un immigrant clandestin qui ne pourrait se fier aux autorités...

— L'avez-vous expliqué à Tony ?

— C'est inutile. Il est convaincu que je cherche à protéger Alban. Je suis certaine qu'il ne m'a relâchée que pour me faire surveiller en espérant qu'Alban reprendra contact avec moi. Franchement, je n'arrive pas à croire qu'il puisse me soupçonner de complicité...

— Si tel est le cas, vous feriez bien de protéger vos arrières, lui conseilla Russell. Ne reprenez pas contact avec cet Alban. Tâchez de rester aussi souvent que possible en compagnie d'amis ou de collègues susceptibles de vous fournir un alibi en cas de besoin. Je ne voudrais pas vous voir gâcher votre carrière à cause de cette histoire. La grâce que vous avez obtenue pour Luka Johnson a fait de vous une figure médiatique. Et si les journalistes entendent parler de vos relations avec cet Alban, ils n'hésiteront pas à exploiter l'affaire.

Vous avez sans doute raison, concéda Margrit. Et le pire, c'est que le scandale risquerait d'écorner la réputation de l'aide juridictionnelle tout entière. Je vous promets de faire très attention, Russell. Et si la situation se complique, je vous jure que vous en serez le premier averti.

— Espérons que cela n'arrivera pas, répondit son patron d'un ton qui se voulait rassurant.

Le taxi ralentit alors et s'immobilisa devant son immeuble.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que je vous raccompagne chez vous ?

demanda-t-il.

— Ne vous en faites pas pour moi. De toute façon, mes colocataires m'attendent.

— Très bien. Prenez soin de vous, Margrit.

— C'est promis. Merci encore, Russell.

Il hocha la tête et descendit de voiture. Margrit le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu à l'intérieur.

— Quelle est votre adresse? lui demanda alors le chauffeur.

Margrit ouvrit la bouche pour répondre, mais la referma presque aussitôt.

— Est-ce que par hasard vous connaissiez un endroit appelé *Chez Chelsea*? demanda-t-elle. Je ne sais pas ce dont il s'agit exactement. Peut-être un bar ou un restaurant...

— Je ne connais aucun bar ou restaurant de ce nom, répondit l'homme. Par contre, il y a une librairie sur la Première Avenue qui s'appelle comme cela. Vous voulez que je vous y conduise?

Margrit hésita un instant. En répondant à l'invitation d'Alban, elle risquait fort de donner raison à Tony et de se faire la complice d'Alban. Mais elle était allée trop loin pour pouvoir reculer.

— Oui, répondit-elle, incapable de résister à la curiosité.

Margrit poussa la porte de la librairie, déclenchant la sonnerie joyeuse d'un carillon. Elle parcourut la boutique des yeux. Relativement exigüe, elle était encombrée de dizaines d'étagères surchargées de livres d'occasion. Une délicieuse odeur d'encens flottait dans l'air et il se dégageait de l'endroit une impression de calme et de sérénité communicative.

De confortables banquettes étaient installées un peu partout pour permettre aux clients de feuilleter un livre tout en dégustant une tasse de thé ou de café. Il devait être plaisant de se retrouver ici après une longue journée de travail, songea Margrit. Le silence avait quelque chose de presque religieux, évoquant celui qui régnait dans les églises ou les cloîtres des monastères.

La jeune femme s'avança entre deux étagères, prenant soin d'éviter les piles de livres qui étaient entassées un peu partout. Elle prit un ouvrage au hasard et le feuilleta. Il s'agissait d'une édition de poche d'un livre d'Aleister Crowley, un magicien anglais à la réputation sulfureuse.

— Lui aussi était insomniaque, vous savez, fit une voix qui provenait d'en haut.

Levant les yeux, Margrit découvrit une femme de petite taille aux cheveux et aux yeux très noirs qui devait avoir une cinquantaine d'années. Elle était juchée sur une haute échelle et portait une épaisse pile de livres. Margrit recula prudemment d'un pas tandis que l'inconnue dévalait les barreaux à une vitesse impressionnante.

Trois ouvrages lui échappèrent et Margrit parvint à en attraper un au vol tandis que les deux autres s'écrasaient au sol. La femme ne parut pas s'en formaliser.

— Merci, fit-elle en déposant précautionneusement sa pile de livres sur l'une des tables basses.

Elle ramassa ceux qui étaient tombés et les épousseta avant de les poser sur les autres.

— Je ne vous ai jamais vue, remarqua-t-elle enfin. Soyez la bienvenue dans ma boutique. Je suis Chelsea Huo.

Margrit serra la main qu'elle lui tendait et lui rendit l'ouvrage dont elle s'était saisie.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, madame Huo. Je suis Margrit Knight.

— Appelez-moi Chelsea, je vous en prie.

— Très bien, Chelsea. Mais vous parliez d'insomniaques...

Crowley l'était, comme la plupart de mes clients. C'est pour cela que ma boutique est ouverte si tard. Vous n'imaginez pas le nombre de gens qui ne parviennent pas à trouver le sommeil et passent leurs nuits à lire. Certains viennent ici pour retrouver un ouvrage qu'ils aimaient lorsqu'ils étaient jeunes, d'autres pour découvrir de nouveaux auteurs, d'autres encore pour mettre la main sur un texte si ennuyeux qu'il leur permettra peut-être de s'endormir enfin...

— En tout cas, il y a le choix, ici.

— C'est vrai. Cette librairie est un peu encombrée. Je soupçonne parfois les livres de se reproduire lorsque j'ai le dos tourné.

Margrit éclata de rire.

— Mais que puis-je faire pour vous ? reprit Chelsea. Quel genre d'ouvrage recherchez-vous ?

— A vrai dire, je suis censée retrouver quelqu'un ici demain soir.

— Dans ce cas, vous êtes en avance, remarqua Chelsea avec une pointe de malice. De qui s'agit-il ? Je le connais peut-être.

— Il s'appelle Alban.

Le sourire de Chelsea disparut brusquement et elle regarda Margrit avec attention. Visiblement, elle voyait parfaitement à qui elle faisait allusion.

— Bien sûr, murmura-t-elle pour elle-même. Vous devez être cette femme qui va courir tous les soirs dans Central Park. La jeune avocate... Je ne pensais pas qu'il prendrait contact avec vous. C'est très intéressant...

Margrit ne put réprimer un frisson. Le fait que cette femme sache tant de choses à son sujet avait quelque chose de vaguement inquiétant. Mais cela prouvait aussi que Chelsea connaissait bien Alban.

Savez-vous qui il est vraiment ? demanda-t-elle avec une pointe d'urgence dans la voix. Pouvez-vous me dire s'il est bien ce qu'il prétend ou si j'ai simplement perdu la raison ?

Chelsea fit un pas en direction de Margrit et lui prit le menton. Fronçant les sourcils, elle observa attentivement la jeune femme que cette inspection inattendue mit rapidement mal à l'aise. Elle se sentait étrangement exposée, comme si le regard de la libraire plongeait au plus profond d'elle-même, accédait à ses pensées les plus secrètes.

Elle fut brièvement tentée de repousser Chelsea, mais prit conscience que celle-ci était peut-être la seule à pouvoir lui en apprendre plus au sujet d'Alban. Peut-être pourrait-elle lui expliquer ce qu'il était et comment l'existence d'une créature aussi fantastique avait pu rester secrète aussi longtemps.

— Je vous en prie, j'ai vraiment besoin de comprendre ce qui m'arrive.

Chelsea la relâcha brusquement et hocha la tête.

— Dans ce cas, répondit-elle, nous ferions mieux de nous installer dans l'arrière-boutique, à l'abri des oreilles indiscrètes.

Les mains de Margrit étaient nouées autour de la tasse de thé que Chelsea venait de lui offrir. Mais le liquide brûlant ne suffisait pas à réchauffer ses phalanges glacées.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle. Et pourtant, je l'ai vu se transformer devant moi. Sous mes yeux, il s'est changé en Gargouille. Je me demande encore si je n'ai pas été

victime d'une hallucination... Depuis, j'ai gardé cela pour moi. Je pensais que tout le monde me prendrait pour une folle si je m'avisais d'en parler. Mais je ne cesse d'y penser et cela menace de devenir une véritable obsession. J'espère juste que je n'ai pas commis une erreur en m'adressant à vous...

Chelsea lui décocha un clin d'œil complice.

— Je ne suis pas l'ennemie d'Alban, lui dit-elle. Mais j'imagine que c'est précisément ce que vous dirait l'un de ceux qui lui veulent du mal... Pourquoi vous êtes-vous confiée à moi ?

— Parce qu'Alban m'a donné rendez-vous ici, je suppose, soupira Margrit. Et parce que, si je n'en parle pas à quelqu'un, je vais finir par devenir folle. J'ai besoin de comprendre ce qui se passe exactement et quel rôle je suis censée jouer dans cette histoire...

Margrit avala une gorgée de thé.

— Il est délicieux, remarqua-t-elle.

— Vous me l'avez déjà dit trois fois, répondit Chelsea en souriant.

— C'est sans doute parce que je le pense vraiment.

— Merci dans ce cas. Je le prépare moi-même à partir de thé vert et de diverses herbes et épices. Je tiens la recette d'un de mes amis indiens. Mais pour en revenir au sujet qui vous préoccupe, Margrit, j'ai bien peur qu'il ne me revienne pas de vous raconter l'histoire d'Alban. C'est à lui qu'elle appartient. Je vous dirai cependant ce que je peux.

— D'accord, concéda Margrit. Etant donné les circonstances, le moindre fragment d'explication sera le bienvenu. Alors, qu'est-il exactement ?

— Ce qu'il vous a dit : une Gargouille. Mais j'imagine que ce n'est pas vraiment ce que vous désirez savoir. En réalité, il appartient à l'une des Races Anciennes.

— Les Races Anciennes, répéta Margrit d'un ton songeur. Cela me fait un peu penser aux tribus perdues d'Israël. Mais j'imagine qu'il n'y a aucun rapport.

— Effectivement. Les Races Anciennes sont bien plus vieilles que l'Humanité telle que nous la connaissons aujourd'hui. D'après les érudits qui se sont intéressés à elles, elles seraient issues d'un chaînon divergent de l'évolution. Il semble qu'elles aient été bien plus nombreuses, dans le passé, mais elles ne sont plus que quatre aujourd'hui. Cinq si les Selkies existent toujours. Les dernières à s'éteindre ont été les Yétis et les Sirènes.

Margrit contemplait Chelsea avec stupeur, se demandant si la libraire était en train de se moquer d'elle. Mais elle paraissait parfaitement sérieuse, comme si ces révélations n'avaient rien de si extraordinaire.

— Ne me dites pas que les Sirènes ont vraiment existé ! s'exclama-t-elle avec un rire qui sonnait faux.

— Pourquoi serait-ce si difficile à croire ? répondit Chelsea en haussant les épaules. Vous avez bien rencontré une Gargouille.

Margrit ne trouva rien à redire à cela.

Les Sirènes étaient des créatures aquatiques qui ne pouvaient quitter l'océan qu'au prix d'un immense sacrifice : lorsqu'elles quittaient l'eau, elles prenaient forme humaine et cette transformation était définitive.

— Mais ce n'est qu'un conte de fées, protesta faiblement Margrit.

— Les contes et les légendes qui courent sur les Races Anciennes contiennent souvent une part de vérité. En ce qui concerne les Sirènes, pourtant, la distinction est académique. Les dernières d'entre elles ont disparu au cours du dix-septième siècle et seul demeure leur souvenir. C'est très triste, d'ailleurs, parce que leurs chants étaient réellement magnifiques...

Chelsea s'était exprimée d'une voix rêveuse et Margrit se demanda brusquement si elle aussi appartenait à l'une de ces Races Anciennes dont elle était en train de lui parler.

— Comment le savez-vous? murmura-t-elle.

Chelsea lui sourit.

— Je suis un peu l'historienne de ces peuples, expliqua-t-elle. Je recueille et je compile toutes les informations qui les concernent. Malheureusement, mes annales sont encore très incomplètes. Seules les Gargouilles ont accès aux souvenirs des différentes espèces. Vous avez de la chance d'être tombée sur l'une d'entre elles. De toutes les Races survivantes, la leur est probablement celle dont nous avons le moins à redouter.

Pourtant, la seule Gargouille que je connaisse est actuellement soupçonnée de meurtre, objecta Margrit. Votre remarque n'est donc pas vraiment faite pour me rassurer. Mais dites-moi plutôt quelles sont les autres Races Anciennes qui existent encore et comment je pourrais les reconnaître si je rencontrais par hasard l'un de leurs représentants.

— De tous ceux qui peuplaient le monde lorsqu'il était encore jeune, il ne reste plus aujourd'hui que les Gargouilles, les Dragons et les Djinns, les Selkies et les Vampires.

Un nouveau frisson glacé parcourut l'échiné de Margrit. Elle avait brusquement l'impression qu'un poids énorme venait de s'abattre sur ses épaules, la plaquant contre le dossier de son fauteuil. L'exaltation qu'elle avait éprouvée au contact d'Alban lui paraissait à présent parfaitement déplacée.

Si Chelsea n'était pas complètement folle et si les légendes humaines contenaient effectivement une part de vérité, le monde dans lequel elle vivait n'avait rien d'un conte de fées. Il s'avérait au contraire bien plus dangereux qu'elle ne l'avait imaginé jusqu'alors.

— Les Vampires et les Dragons n'existent pas, déclara-t-elle sans parvenir réellement à s'en convaincre.

Dans les yeux de Chelsea, elle ne lut qu'une pointe d'ironie.

— Les Gargouilles non plus, rappela la libraire.

— Mais je ne crois pas à l'existence de ces êtres...

— Cela ne suffira pas à les faire disparaître, croyez-moi.

Margrit baissa les yeux, cherchant vainement à prendre la mesure de ces révélations. Mais elle en était incapable. Tout ce qu'elle avait jusqu'alors considéré comme acquis venait d'être remis en cause. Son univers avait basculé et elle se demandait avec angoisse comment elle était censée s'adapter à celui qu'elle venait de découvrir.

— Est-ce que je peux encore revenir en arrière ? murmura-t-elle. Est-ce que je peux faire comme si tout cela n'était qu'un mauvais rêve?

— Certainement, répondit Chelsea. Mais il faudra pour cela que vous abandonniez Alban.

A cet instant, Margrit comprit qu'une telle chose était impossible. Et cette conviction l'aida quelque peu à dominer la peur qui l'habitait.

— Je ne le ferai pas, déclara-t-elle. Ce n'est pas dans ma nature... Mais, dites-moi, y a-t-il beaucoup de gens comme vous qui sont au courant de cela?

— Beaucoup ? Non. Quelques-uns seulement. Les membres des Races Anciennes s'efforcent de vivre dans l'ombre et de dissimuler leur véritable nature. Elles ont payé très cher leur manque de discrétion par le passé. L'Humanité n'est pas très tolérante envers ce qui est différent, vous savez... Mais il est impossible d'échapper complètement à la curiosité insatiable des membres de notre espèce. Certains ont découvert ce secret et côtoient plus ou moins régulièrement les Races Anciennes.

— C'est votre cas, n'est-ce pas? C'est pour ça que votre librairie est ouverte si tard?

— Exact. Je connais plusieurs représentants des Races Anciennes. Ils savent que je m'intéresse à leur histoire et que je sais me montrer discrète. Il m'arrive de leur rendre service et certains, comme Alban, sont même devenus des amis.

— Vous n'avez jamais été tentée de révéler leur existence? demanda Margrit, curieuse.

— Je ne serais plus là si je l'avais fait, répondit Chelsea. Les Races Anciennes tiennent à garder leur anonymat. Ne l'oubliez jamais. Elles ont survécu à saint Georges, à Ulysse, à Aladin et à Van Helsing. Elles ont échappé à l'Inquisition et à mille autres persécutions. Aujourd'hui, les Hommes ont envahi l'ensemble de la planète, les forçant à vivre en permanence sous des identités d'emprunt. Elles méritent le respect et la considération de ceux qui ont la chance de connaître leur existence.

— Ne me dites pas que tous ces gens ont existé. Saint Georges, Ulysse, Aladin, Van Helsing, ce ne sont que des figures mythologiques, des héros créés de toutes pièces par une Humanité en quête de références...

— Tous n'ont pas porté les noms dont la tradition les a affublés. Certains de leurs exploits ont été exagérés ou inventés de toutes pièces. Mais je vous assure que les hommes qui ont inspiré les poètes et les écrivains étaient bien réels.

Margrit hocha la tête. En d'autres circonstances, elle n'aurait pu accorder le moindre crédit à de telles déclarations. Mais l'assurance tranquille de Chelsea avait raison de ses doutes.

Quelque chose m'échappe, remarqua-t-elle. Si les Races Anciennes sont si attachées à la discrétion, Alban les a toutes mises en danger en prenant contact avec moi. Pourquoi ses semblables ne l'ont-ils pas éliminé? Vous semblez sous-entendre qu'elles ne s'embarrassent pas de sentiments lorsqu'il s'agit de défendre leur anonymat.

Un sourire empreint de tristesse se dessina sur les lèvres de Chelsea.

— Vous pensez en Humaine, répondit-elle. Mais les Races Anciennes ne tuent jamais l'un des leurs. Le meurtre est un crime impardonnable à leurs yeux. Ceux qui s'en sont rendus responsables ont tous été condamnés à l'exil.

— Vous voulez dire qu'ils sont prêts à tuer un Humain pour se défendre, mais qu'ils ne toucheraient pas à l'un de leurs semblables? Même si la survie de leur espèce en dépendait?

— Exact. Ce n'est pas leur façon de faire.

— J'ai du mal à le croire, remarqua Margrit. Je ne cautionne pas le meurtre, bien sûr. Je suis même opposée à la peine de mort. Mais n'importe quelle société n'hésiterait pas à tuer si sa propre subsistance était en jeu.

— N'importe quelle société *humaine*, précisa Chelsea en soulignant ce dernier mot. Mais ne vous y trompez pas : malgré les apparences, les Races Anciennes sont profondément différentes de la nôtre.

— Ils doivent au moins avoir conçu des méthodes pour protéger ceux des leurs qui sont exposés.

— Peut-être, concéda Chelsea. Mais si tel est le cas, je n'en ai pas connaissance.

— Peut-être connaissez-vous quelqu'un qui pourrait m'aider, dans ce cas.

— Vous êtes vraiment décidée à le protéger, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Margrit d'une voix assurée. Alban a pris un risque en venant me parler. S'il l'a fait, c'est qu'il doit réellement se sentir acculé. Et si je refusais de l'aider, je crois que je m'en voudrais toute ma vie.

— Je comprends, acquiesça Chelsea. Mais vous devez savoir que, si vous prenez effectivement contact avec la personne à laquelle je pense, il vous sera impossible de faire marche arrière. Que vous le vouliez ou non, vous vous retrouverez impliquée dans les jeux de pouvoir qui opposent les Races Anciennes. Vous avez encore le choix, Margrit. Mais cela ne durera pas.

Margrit hocha la tête. Elle savait qu'elle ne connaissait pas suffisamment les règles qui régissaient le monde dans lequel elle s'apprêtait à entrer de plain-pied. Mais elle croyait en sa capacité d'adaptation.

La perspective de ce qui l'attendait éveillait même en elle une certaine excitation, comme lorsqu'elle pénétrait dans un tribunal ou qu'elle croisait quelqu'un dans le parc en pleine nuit.

Elle avait toujours aimé le risque et se sentait prête à affronter celui-ci. En repensant à



ce que lui avait dit Cole, le jour où elle était allée rendre visite à Eliseo Daisani, elle ne put s'empêcher de sourire. Sans doute avait-il raison : elle ne pouvait résister à un défi.

— Je suis bien décidée à aider Alban, déclara-t-elle avec aplomb.

Chelsea hocha la tête d'un air satisfait. La décision de Margrit ne paraissait guère la surprendre et celle-ci se demanda une fois de plus ce que la Gargouille avait bien pu lui dire à son sujet.

— Si tel est le cas, vous devriez parler à Janx, déclara-t-elle.

Margrit la considéra avec étonnement.

— Vous le connaissez? s'enquit Chelsea à qui sa surprise n'avait pas échappé.

— Non. Mais quelqu'un a mentionné ce nom devant moi, cette nuit même. De qui s'agit-il, exactement?

— Il dirige un établissement de jeux situé dans East Harlem. Le *Château de Cartes*.

— J'ai entendu parler de cet endroit, acquiesça Margrit. On dit qu'il est très mal famé.

— C'est exact, acquiesça Chelsea. Les criminels les plus endurcis font appel aux services de Janx. Ils savent que ce dernier ne recule devant rien. C'est un personnage très dangereux.

— Mais il connaîtra peut-être un moyen de protéger Alban, n'est-ce pas?

— Si quelqu'un en est capable, c'est Janx. Mais il n'a pas pour habitude de rendre service gratuitement. Et le prix à payer pourrait être prohibitif.

— Je suis avocate, déclara Margrit. J'ai l'habitude de négocier. Peut-être parviendrai-je à trouver quelque chose qui le motivera.

— Il n'hésitera pas à vous tuer si tel n'est pas le cas et qu'il vous trouve gênante.

— Chercheriez-vous à me faire peur? demanda Margrit en fronçant les sourcils.

— Oui. Il est important que vous ayez réellement conscience des risques que vous courez.

— Considérez que vous m'avez convaincue, déclara Margrit en se levant. Mais je n'ai pas le choix. Si je veux éviter qu'Alban ne soit arrêté et mis en prison, je dois absolument m'entretenir avec ce Janx. Merci pour votre aide, Chelsea. Si tout se passe comme je l'espère, nous nous reverrons demain soir.

— Je le souhaite de tout mon cœur, répondit la libraire.

Elle posa doucement la main sur le bras de Margrit.

— Faites très attention à vous. Et n'hésitez pas à revenir me voir quand vous le voudrez. Je suis certaine que, si vous rencontrez Janx, vous aurez des choses très intéressantes à m'apprendre au sujet des Races Anciennes.

— Je vous promets de vous tenir au courant. Merci encore de m'avoir fait confiance et de m'avoir confirmé le fait que je n'avais pas complètement perdu la raison.

La libraire lui décocha un sourire entendu.

— Le risque n'était pas si grand que vous le pensez.

Margrit hocha la tête et quitta l'arrière-boutique à grands pas. Chelsea la suivit des yeux d'un air pensif. Lorsqu'elle eut disparu, elle récupéra la tasse que la jeune femme venait de vider.

Au fond, on distinguait un léger dépôt de couleur brune. La saveur exotique du thé indien avait apparemment suffi à dissimuler la présence de la poudre que Chelsea avait pris soin d'y ajouter.

— Le risque n'était pas si grand, répéta-t-elle en souriant.

Dans le taxi qui la conduisait de la librairie au *Château de Cartes*, Margrit se rendit compte qu'elle aurait dû poser bien plus de questions à Chelsea au sujet de l'homme qu'elle s'apprêtait à rencontrer. Elle n'avait même pas songé à lui demander à quelle Race il appartenait.

La description qu'elle lui avait faite du personnage suggérait une nature maléfique. Peut-être était-il de la race des Vampires, ou des Djinns, ces démons du désert que redoutaient tant les tribus nomades d'autrefois.

Bien sûr, elle ne savait pas grand-chose des habitudes des Selkies et des Dragons. Rien ne lui prouvait qu'ils étaient plus amicaux que les deux autres espèces...

Elle aurait également dû se renseigner au sujet des forces et des faiblesses de ce Janx, s'enquérir de ses passions et de ses centres d'intérêt. Peut-être avait-il un point faible, comme les Gargouilles qui ne pouvaient supporter la lumière du soleil.

Mais au lieu d'écouter sa raison, elle s'était laissé guider par cette ardeur qui s'emparait d'elle chaque fois qu'elle était sur le point d'affronter un adversaire qu'elle ne connaissait pas. Bien sûr, il ne s'agissait pas cette fois d'un procureur ou d'un avocat de la partie adverse. L'homme qu'elle allait voir était un criminel. Et il n'était pas humain...

Cela n'excusait pourtant pas la légèreté dont elle avait fait preuve. Un bon juriste se devait de rassembler un maximum d'éléments avant de plaider sa cause. Et elle se demandait à présent si elle ne ferait pas mieux de remettre cette entrevue à plus tard.

Comme elle se faisait cette réflexion, le taxi s'arrêta en vue d'un grand entrepôt situé à quelques dizaines de mètres seulement des berges de la rivière Harlem. On devinait au loin l'île de Randall. La porte du bâtiment était surmontée d'un néon qui, sans surprise, représentait un château de cartes à jouer.

— Vous voulez que je vous attende? suggéra le chauffeur du taxi.

— Ce n'est pas la peine, répondit-elle. Je ne sais pas combien de temps je resterai.

— Entre nous, je pense que vous ne devriez pas entrer là-dedans. Cette maison a vraiment mauvaise réputation.

— Je sais, soupira-t-elle. Mais je n'ai pas le choix.

Elle paya sa course et descendit de voiture en se demandant si on la laisserait entrer dans le tripot. Ce genre d'établissement devait être réservé aux habitués. Mais le taxi avait déjà redémarré et elle n'avait plus d'autre choix que de tenter sa chance. Elle s'avança donc lentement en direction de l'entrée.

— Tiens, tiens..., fit une voix venant de sa droite.

Une femme qui ne nous appartient pas. Voilà qui est inhabituel.

Margrit se tourna vers l'homme qui venait de parler. Il se tenait dans l'embrasement d'une porte secondaire qu'elle n'avait pas remarquée. Il fit un pas dans sa direction et elle

constata qu'il boitait légèrement et s'appuyait sur une canne à pommeau de verre.

— De qui peut-il bien s'agir? reprit-il d'un ton ouvertement ironique.

Margrit ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil nerveux autour d'elle. Ils étaient seuls dans la ruelle.

— Vous pouvez vous adresser directement à moi, vous savez, répondit-elle d'un ton bien plus assuré qu'elle ne l'était réellement.

— Qui êtes-vous, donc? fit l'inconnu avec un sourire narquois.

— Je m'appelle Margrit Knight.

— Margrit Knight, répéta-t-il d'un ton pensif. Votre présence ici prouve que vous aimez vivre dangereusement. Mais permettez-moi de me présenter. Je me nomme Ebul Alima Malik Al-Shareef di Nazmi al-Massri, déclina-t-il en s'inclinant légèrement. Mes amis m'appellent Malik.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, monsieur al-Massri, répondit Margrit qui n'était pas assez naïve pour penser que Malik puisse la considérer comme une amie.

Il émit un petit rire appréciatif, comme s'il goûtait fort cette précaution oratoire.

Je suppose que vous veniez nous rendre visite, fit-il en désignant la porte surmontée de l'enseigne lumineuse.

Tandis qu'il parlait, plusieurs hommes d'aspect patibulaire étaient sortis de l'ombre, bloquant toute issue à la jeune femme.

— Telle était effectivement mon intention, déclara-t-elle en s'étonnant elle-même du ton décidé qu'elle était encore capable d'employer. Vous pouvez donc rappeler vos gorilles. Leur présence ne me paraît pas nécessaire.

L'expression de Malik trahit un mélange d'étonnement et d'admiration.

— Une femme qui parle franchement. Voilà qui est peu commun, commenta-t-il.

— Bienvenue au vingt et unième siècle, monsieur al-Massri, répliqua-t-elle en s'avançant vers la porte.

Malik posa alors une main sur son bras et elle se figea, incapable de réprimer un frisson glacé. Ce geste n'avait rien de menaçant, mais, sans qu'elle puisse s'expliquer pourquoi, il paraissait exprimer une forme de supériorité, comme si Margrit n'était qu'une marchandise que Malik s'estimait en droit de palper.

Elle se tourna vers lui et le fusilla du regard. Il était à peine plus grand qu'elle. Ses cheveux et ses yeux étaient d'un noir de jais. La plupart des femmes auraient envié ses longs cils et le dessin sensuel de ses lèvres. Il portait un bouc qui lui donnait un air vaguement diabolique et un superbe costume à la coupe surannée.

Je vous assure que je connais parfaitement ce siècle, lui dit-il. Mais je dois vous avouer que je ne cautionne pas les valeurs qui l'animent. Il me semble déplorable que nous ayons perdu certaines traditions qui avaient encore cours lorsque j'étais jeune...

Margrit se força à ravalier la terreur que lui inspirait ce personnage dont les manières un

peu trop policées cachait mal la dangerosité.

— Monsieur al-Massri, il se trouve que je suis avocate. J'ai déjà rencontré des centaines de gens comme vous. Mais laissez-moi vous dire deux choses. Tout d'abord, vous êtes le portier de cet établissement, ce qui signifie que ce n'est pas vous qui commandez. D'autre part, les hommes qui se croient supérieurs parce qu'ils portent une arme et commandent à une bande de malfrats ne m'impressionnent nullement. Vous pouvez donc vous dispenser de ce petit cinéma et me laisser entrer. Je suis venue discuter avec votre patron, pas avec l'un de ses sous-fifres.

La pâleur qui s'était répandue sur le visage de Malik soulignait la haine qui brillait à présent dans ses yeux. Il retira sa main du bras de la jeune femme et fit signe à deux de ses hommes qui l'encadrèrent et l'escortèrent à l'intérieur du *Château de Cartes*.

Malik resta parfaitement immobile, la suivant du regard. La rage glaciale qui l'animait en cet instant était si intense que Margrit la ressentait physiquement. Elle comprit alors qu'elle venait de se faire un dangereux ennemi. Mais, pour le moment, cela lui importait peu : tout ce qui comptait, c'était qu'elle était parvenue à entrer et qu'elle ne tarderait probablement pas à rencontrer le maître des lieux.

En pénétrant dans le bâtiment, elle découvrit une petite salle qui abritait le vestiaire du tripot. Derrière le comptoir se tenait une hôtesse légèrement vêtue qui se contenta de lui adresser un regard blasé. Au fond de la pièce s'ouvrait une double porte tapissée de cuir derrière laquelle on entendait de la musique.

Les deux hommes l'ignorèrent, se dirigeant vers la volée de marches métalliques qui se trouvait sur la gauche. L'homme qui montait la garde au pied de l'escalier s'écarta pour les laisser passer et ils gagnèrent le premier étage. Ils suivirent alors un couloir qui longeait une baie vitrée dominant la salle de jeu en contrebas.

Elle ne ressemblait guère à l'idée que Margrit se faisait d'un casino. Il s'agissait juste d'un gigantesque hangar éclairé par des néons blancs dans lequel étaient entassées des dizaines de tables de jeu. Il n'y avait aucune décoration, comme si l'on n'avait pas jugé nécessaire de grimer la triste réalité qui prévalait en ces lieux.

Il n'y avait ici ni touristes venus s'encanailler, ni riches flambeurs, ni amateurs de sensations fortes. Ceux qui fréquentaient cet endroit étaient soit des drogués du jeu, soit des désespérés qui venaient tenter là leur toute dernière chance. Les yeux rivés sur les tapis verts, ils brûlaient ce qui leur restait d'existence à coups de dés ou de cartes.

Margrit détourna les yeux de cette scène déprimante et suivit les deux gorilles jusqu'à une porte de bois que l'un d'eux lui ouvrit. Elle pénétra dans une pièce exiguë dont le décor évoquait plus une administration des années cinquante que le repaire de l'un des hommes les plus puissants du milieu new-yorkais.

Une table en métal se dressait dans un coin, entourée de plusieurs chaises pliables dénuées de coussins. Derrière ce bureau de fortune était assis l'un des hommes les plus fascinants que Margrit eût jamais vu. Ce qui frappait le plus, chez lui, c'était l'éclat de ses yeux verts. On aurait dit deux émeraudes scintillantes. Ils contrastaient avec ses longs cheveux roux.

Vêtu d'un costume sombre à la coupe raffinée, il tenait à la main un porte-cigarette

dont il tirait de profondes bouffées. Margrit n'aurait su dire quel âge il pouvait avoir. D'un geste nonchalant, il lui indiqua les chaises libres qui étaient disposées devant lui.

— Malik m'a dit que nous avons une visiteuse, fit-il d'une voix aussi douce que la soie.

Il se tourna légèrement de côté et Margrit se rendit compte avec étonnement que Malik se tenait dans un coin de la pièce, la jugeant d'un regard peu amène. Elle n'avait pas vu d'autre escalier permettant de rejoindre ce bureau et se demanda par où il avait bien pu passer.

Janx observa attentivement la jeune femme qui eut la désagréable impression qu'il la déshabillait mentalement.

— Il m'a parlé de vous de façon très éloquente, Margrit, reprit-il. Soyez la bienvenue au *Château de Cartes*. Asseyez-vous, je vous en prie.

Margrit s'avança et prit place sur l'une des chaises. Elle se sentait étrangement gauche en présence de cet homme dont chaque geste révélait une grâce et une maîtrise de soi qui n'avaient rien d'humain.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, lui dit-elle pour meubler le silence pesant qui s'était installé.

— Ravie ? répéta-t-il.

Il souriait à présent et elle remarqua que ses dents étaient étrangement pointues.

— Pas inquiète ? Mal à l'aise ? Terrifiée, même ? suggéra-t-il sans la quitter des yeux.

— Il faut croire que je ne suis pas très impressionnable, rétorqua-t-elle.

Janx éclata d'un rire cristallin qui parut s'insinuer en Margrit, lui arrachant un tressaillement involontaire. Il y avait chez cet homme une forme de vitalité primitive que cachait mal son allure de dandy. D'une certaine façon, il paraissait plus vivant que la majorité des gens, comme s'il était habité par une énergie inépuisable.

— Votre courage m'impressionne, ma chère. Mais faites attention : l'excès de bravoure conduit souvent à la témérité, ce qui peut s'avérer très dommageable.

— J'en ai parfaitement conscience, répondit Margrit en toute franchise.

— Tant mieux, déclara Janx en décroisant les jambes.

Il se pencha légèrement en avant et la regarda droit dans les yeux.

— Cet endroit n'est peut-être pas le plus sûr qui soit pour une jolie femme privée de sa Gargouille protectrice. L'aube est proche et Korund hésitera certainement à se laisser surprendre en position de faiblesse.

Ses semblables sont connus pour être prudents, ce qui ne manque pas de leur jouer des tours... Mais cela fait si longtemps que je ne me suis pas retrouvé en si charmante compagnie.

— Les femmes ne manquent pas dans votre établissement, remarqua Margrit qui avait aperçu plusieurs entraîneuses dans la salle de jeu.

— C'est vrai, acquiesça Janx. Mais la plupart d'entre elles ne sont plus que des ombres,

des créatures vénales qui se vendent au plus offrant. Vous, au contraire, vous n'avez pas encore été brisée par la vie. Vous êtes pleine de fougue et d'audace... Un en-cas de choix...

— Mais un peu trop vénéneux pour être consommé, répliqua Margrit.

— Epicé, peut-être. J'imagine que vous avez du sang créole. De toutes les femmes qu'il m'a été donné de rencontrer, les créoles sont généralement celles qui ont le plus de tempérament.

— Au risque de vous décevoir, ma famille est originaire de Virginie, répliqua Margrit.

— Quel dommage, soupira Janx. Mais même quelqu'un d'aussi bien renseigné que moi n'est pas à l'abri des erreurs. A vrai dire, je n'avais pas prévu que vous seriez amenée à jouer un rôle dans notre petit psychodrame immortel. Cela fait bien longtemps que Korund ne m'avait pas étonné. Il est si prévisible, d'ordinaire...

Janx contempla pensivement ses mains aux doigts très fins qui étaient posées sur le bureau. Lorsqu'il releva enfin la tête, son sourire avait disparu, laissant place à une expression vaguement prédatrice.

— Dites-moi, Margrit Knight de Virginie, j'imagine que vous n'êtes pas venue ici simplement pour satisfaire votre curiosité à mon sujet. Que pensez-vous donc que je puisse faire pour vous?

Margrit prit une profonde inspiration avant de répondre. Elle savait que le moment de vérité était arrivé et qu'elle manquait cruellement de cartes à jouer contre cet homme insaisissable.

— Trois choses, répondit-elle.

Sa voix ne trahissait rien des incertitudes qui l'habitaient en cet instant. Mais elle avait rapidement compris que Janx était semblable à un prédateur : au moindre signe de faiblesse, il n'hésiterait pas à attaquer. Et elle ne se faisait aucune illusion quant aux chances qu'elle avait de lui résister.

Par contre, tant qu'elle parviendrait à capter son intérêt et à éveiller sa curiosité, il continuerait à jouer au chat et à la souris avec elle. Si elle voulait survivre à cette rencontre, elle devait se servir de l'orgueil et du sentiment d'impunité de son interlocuteur.

Malgré l'importance des enjeux et le danger qu'elle courait, cette rencontre n'était donc pas si différente d'une négociation juridique. Et c'était une technique que Margrit maîtrisait à la perfection.

— Trois choses, répéta Janx avec une pointe d'amusement. Soit vous n'avez aucune idée de ce que cela signifie, soit vous êtes bien plus courageuse que ne le sont généralement les représentants de votre espèce.

Il l'observa de nouveau avec attention.

— Dans votre cas, je dirais qu'il y a sans doute un peu des deux. Mais je suis beau joueur et je vais vous laisser une chance de réparer cette erreur. Si j'accepte de vous accorder trois faveurs, vous devrez m'en accorder trois en retour. En avez-vous bien

conscience ?

— Parfaitement. Et j'ai conscience du fait qu'elles ne sauraient forcément être fixées par avance.

Janx hocha la tête d'un air approbateur.

— Mais il faut que nous établissions une règle précise : ces faveurs ne sauraient être de natures différentes. En d'autres termes, si je vous pose une question, vous aurez le droit de m'en poser une. En aucun cas, vous ne pourriez exiger de ma part une action ou une absence d'action. J'insiste sur ce point.

Janx tira sur sa cigarette et exhala un long panache de fumée bleuté qui dériva jusqu'au plafond.

— Vous insistez, murmura-t-il, pensif.

Margrit hocha la tête.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que vous vous trouvez en position d'insister, jeune demoiselle?

— Parce que j'ai déjà rencontré des hommes dans votre genre.

— J'en doute

— Je ne parlais pas de votre nature, Janx, mais de la fonction que vous exercez. Et je sais que les criminels de votre espèce ne sont pas dépourvus d'un certain sens de l'honneur.

— Il s'agit d'une supposition très risquée, remarqua Janx.

— Peut-être. Mais je fais confiance à mon intuition et je veux votre parole : si nous échangeons des faveurs, elles doivent être de nature comparable. Si vous refusez, je quitte cet endroit.

— Etes-vous certaine de pouvoir le faire?

— Oui. Parce que si vous me laissez partir, j'aurai une dette envers vous. Et je suis certaine que cela a une certaine valeur à vos yeux.

Janx se renversa sur sa chaise et claqua des mains. Un sourire ravi se dessinait à présent sur ses lèvres sensuelles.

— Ma chère Margrit, je ne m'étonne plus que Korund vous ait choisie après tous ces siècles d'exil ! En tout cas, vous avez ma parole : nous échangerons trois faveurs sans limitation dans le temps et elles seront de même nature et de valeur comparable.

Margrit ne put retenir un soupir de soulagement. Elle avait joué très serré, mais son pari avait été couronné de succès. Il ne lui restait plus qu'à espérer que sa chance ne l'abandonne pas avant la fin de cette discussion.

— Tout d'abord, dit-elle, j'aimerais savoir pourquoi vous avez accepté de me parler.

Elle savait qu'en posant cette question elle perdrait l'une de ses faveurs. Mais elle avait toujours pensé qu'avant toute négociation il était primordial de connaître son adversaire. Elle ne pouvait espérer survivre si elle méconnaissait les règles du jeu dangereux qui était



en train de se dérouler. Janx sourit de nouveau, visiblement impressionné.

Fascinant, déclara-t-il. J'ai l'impression d'avoir trouvé mon âme sœur! Mais pour répondre à votre question, je vous ai laissée venir jusqu'à moi pour trois raisons. Tout d'abord, je vous trouve fort séduisante et, ainsi que je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas souvent l'occasion de m'entretenir avec de jolies femmes. D'autre part, j'ai été intrigué par la façon dont vous avez remis Malik à sa place. C'est quelque chose que je devrais faire plus souvent car il a tendance à oublier sa position. Enfin, et c'est peut-être le plus important, je me demandais comment quelqu'un d'aussi fragile que vous pouvait être aussi sûr de soi. Vous n'avez peur de rien, Margrit, et je me demande bien pourquoi...

— La réponse à cette question est-elle une faveur que vous sollicitez? s'enquit Margrit. Si tel est le cas, il nous en restera deux chacun.

Janx éclata de rire.

— Quel talent ! s'exclama-t-il avec enthousiasme. En temps normal, je vous rirais au nez. Mais ce n'est pas tous les jours que je rencontre un adversaire de votre calibre. Soit. Considérez que cette question constitue l'une de mes faveurs. Pourquoi n'avez-vous pas peur de moi, Margrit?

— Parce que ce serait absurde, répondit-elle. Je *sais* que vous pourriez me tuer d'un seul geste et que je ne pourrais rien faire pour vous en empêcher. C'est un risque que j'ai accepté de courir en venant ici. Et l'on ne peut avoir peur que de ce que l'on ignore.

Voilà une vision bien fataliste de l'existence, mademoiselle Knight. Mais j'ai développé ma réponse en trois parties. Vous vous devez donc d'être un peu plus précise.

— C'est juste, concéda Margrit. J'imagine que pour comprendre ce que vous avez qualifié de témérité, il vous faut savoir que je suis avocate. Je ne peux pas me permettre de me laisser influencer par le fait que les gens que je rencontre sont souvent plus puissants et plus dangereux que moi. Si tel était le cas, je ne servirais à rien. Ainsi, même si j'avais peur de vous, je me garderais bien de vous le montrer.

Le seul fait d'admettre l'éventualité d'une telle crainte suffit à réveiller sa nervosité. Malgré elle, elle sentit son pouls s'accélérer et sa bouche se dessécher. Janx dut percevoir ce brusque changement et y répondit par un sourire carnassier.

— Enfin, ajouta-t-elle en s'efforçant de ravalier son angoisse pour adopter un ton léger, même si vous ne m'inspirez aucune confiance, je reste convaincue que je peux me fier à votre sens de l'honneur.

— La différence est subtile, remarqua-t-il.

— Mais bien réelle, répliqua-t-elle du tac au tac. Maintenant que j'ai satisfait votre curiosité, j'en viens à ma deuxième faveur. J'aimerais en savoir plus sur les ennemis d'Alban, y compris ceux que lui et moi avons en commun.

Il s'agissait d'une double question et Margrit savait pertinemment que Janx pouvait lui demander de la préciser. Or elle ne pouvait se permettre d'ignorer une partie de la réponse. Car si elle entendait défendre Alban efficacement, elle devait commencer par se

protéger elle-même.

Avec angoisse, elle attendit donc la réponse de Janx qui continuait à la regarder fixement. Elle comprit alors que, du bout du doigt, il marquait avec une précision effrayante le rythme des battements de son cœur. L'idée qu'il puisse lire en elle avec autant de facilité était aussi déconcertante que terrifiante.

— Et si je ne sais rien? demanda-t-il.

— Dans ce cas, vous devrez faire des recherches, répondit-elle.

— S'agirait-il d'un ultimatum, ma chère?

— Absolument pas. Mais une absence de réponse ne saurait constituer une faveur. Or vous disposez d'un réseau d'informateurs auquel je n'ai pas accès et je suis persuadée qu'il devrait vous permettre d'obtenir le renseignement qui m'intéresse. Bien sûr, si je me trompe, nous pouvons tout simplement oublier cette question et passer à la suivante...

Janx fronça les sourcils et ses yeux d'émeraude parurent lancer des éclairs.

— Vous vous aventurez sur un terrain dangereux...

— C'est le cas depuis que je suis descendue de ce taxi, remarqua-t-elle. Mais j'ai besoin de réponses. Des gens continueront à mourir tant que je resterai les bras croisés.

— Cela m'importe peu, rétorqua Janx d'une voix glaciale.

J'en ai conscience. Mais je suis certaine que vous ne renoncerez pas aussi facilement aux deux faveurs que je me suis engagée à vous accorder.

Cette fois, le sourire de Janx s'apparenta plus à un rictus menaçant. Margrit prit conscience que ses dents étaient effectivement légèrement pointues.

— Quelle sera votre troisième faveur? lui demanda-t-il enfin.

— Je n'ai jamais dit que je demanderais les trois ce soir, répondit-elle d'un ton exagérément cordial.

Janx la fusilla de nouveau du regard.

— Je vous préviens, je ne serai pas aussi généreux lorsque le moment sera venu d'exiger celles que vous me devez.

Margrit avala difficilement sa salive.

— Je tiendrai parole, affirma-t-elle.

— Je n'en doute pas, murmura-t-il. Très bien. J'accepte d'effectuer les recherches que vous me demandez. En attendant, je peux déjà vous indiquer trois personnes qui représentent une menace pour vous deux : Grâce O'Malley. Biali. Le dernier ennemi est celui que nous avons en commun, vous et moi. Je veux parler d'Eliseo Daisani.

Margrit fronça les sourcils, désarçonnée par ce nom qu'elle ne s'attendait pas à voir prononcer dans un tel contexte.

— Je n'ai même pas encore déposé de plainte contre lui, objecta-t-elle sans réfléchir.

Janx parut recouvrer sa bonne humeur et se mit à rire de bon cœur.

Ma chère Margrit, lui dit-il sur le ton de la confiance, je ne crois pas qu'il vous laissera le temps de le faire. Si mes souvenirs sont bons, ses instructions étaient : « Mettez-la hors d'état de nuire. »

— Pardon? bredouilla la jeune femme, sidérée.

— Evidemment, le risque lorsqu'on délègue une telle mission, c'est de voir celui qui en est chargé prendre cette instruction un peu trop au pied de la lettre, commenta Janx en jetant un regard appuyé à Malik. Et dire que, s'il avait réussi à vous écraser, nous n'aurions pas cette passionnante conversation...

— C'était vous qui conduisiez la voiture ? s'exclama Margrit à l'intention de Malik.

Ce dernier se contenta de sourire et d'écarter les bras en un geste fataliste.

— Et vous qui l'avez envoyé? ajouta la jeune femme en tournant son regard accusateur vers Janx.

Il éclata de rire à nouveau et se leva pour contourner le bureau qui les séparait. D'un geste possessif, il prit une mèche de ses cheveux entre ses doigts, ce qui eut pour effet immédiat de transformer la frayeur de Margrit en colère glacée.

— Je ne suis pas votre ennemi, lui dit-il alors. On ne blâme pas un messager parce qu'il est porteur de mauvaises nouvelles.

Elle saisit son poignet et le serra fortement. La peau de Janx était nettement plus froide que celle des êtres humains, évoquant celle d'un reptile. Son pouls était presque imperceptible. Elle repoussa durement son bras et se leva à son tour.

— Je serai de retour demain soir pour voir ce que vous avez découvert, déclara-t-elle d'une voix glaciale.

Sur ce, sans même attendre sa réponse, elle se détourna brusquement et quitta la pièce à grands pas.

Alban s'était prudemment tenu à l'écart de son immeuble, sachant que la police risquait de le surveiller. Il n'était pourtant pas du tout certain que Margrit ait compris le message qu'il avait cherché à lui transmettre. Sans doute aurait-il dû être plus explicite, mais il craignait que quelqu'un d'autre ne les surprenne et n'avertisse l'inspecteur en charge de l'enquête.

Il se demanda si ce dernier soupçonnait la jeune femme d'être de mèche avec lui. Il était évident que tous deux étaient proches. Alban avait distinctement perçu le mélange de surprise et de culpabilité qui avait envahi Margrit lorsque le policier l'avait appelée au téléphone.

La culpabilité était un sentiment exclusivement humain. Ni les animaux ni les Races Anciennes n'y étaient sujets. Mais Alban vivait depuis assez longtemps parmi les Hommes pour le reconnaître. Et il savait pertinemment que la réaction de Margrit ne tenait pas uniquement aux soupçons de complicité qui risquaient de peser sur elle.

Pourtant, elle n'avait pas trahi son secret. Était-ce parce qu'elle était convaincue que nul ne la croirait? Craignait-elle d'être mise en cause, elle aussi? Ou avait-elle réellement cherché à le protéger?

Alban avait la faiblesse de le croire. Après tout, elle l'avait encouragé à fuir et avait même couvert son départ, lui donnant le temps dont il avait besoin pour s'éclipser.

Lui faisait-elle vraiment confiance ou, en bonne avocate, avait-elle décidé de suspendre son jugement faute de preuves? Il n'aurait su le dire. Margrit avait l'habitude de dissimuler ses propres réactions et il n'était pas facile de deviner ce qu'elle pensait vraiment.

Lorsqu'ils avaient été interrompus, Alban avait failli céder à une brusque impulsion et la prendre dans ses bras pour s'envoler avec elle. Ils auraient ainsi pu conclure leur discussion et il saurait à l'heure actuelle à quoi s'en tenir.

Evidemment, il avait écarté cette idée. Il n'était pas question pour lui de trahir sa véritable nature et l'existence des Races Anciennes. Comme tous ses semblables, il était dépositaire de ce secret et n'avait pas le droit de le révéler. N'était-il pas mieux placé que quiconque pour savoir ce que pouvait coûter une telle erreur?

Il ne cessait pourtant de s'étonner qu'une telle idée ait pu germer dans son esprit. L'impulsivité n'était pourtant pas le fort de son espèce. Les Gargouilles étaient généralement des êtres posés et réfléchis qui méditaient longuement avant d'entreprendre quoi que ce soit. Peut-être était-il en train de changer au contact de Margrit...

Se tournant vers l'est, il constata que le jour ne tarderait pas à se lever. Il n'était plus question désormais d'espérer la rejoindre pour lui transmettre des instructions plus

précises. Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'elle comprendrait ce qu'il avait voulu dire et le retrouverait chez Chelsea à la tombée de la nuit.

Etendant ses ailes, il prit la direction de son refuge.

Tandis qu'elle gravissait l'escalier menant à son appartement, Margrit ne cessait de s'exhorter au calme. Mais l'entretien qu'elle avait eu avec Janx l'avait ébranlée bien plus qu'elle ne l'aurait voulu.

En quittant le *Château de Cartes*, elle avait pris toute la mesure de l'avertissement de Chelsea : qu'elle le veuille ou non, elle se trouvait à présent impliquée dans un jeu de pouvoir qui la dépassait complètement.

Lorsqu'elle atteignit enfin sa porte, ses mains tremblaient tellement qu'elle dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de parvenir à introduire la clé dans la serrure. En pénétrant dans le couloir, elle réalisa que le jour s'était déjà levé. Les premières lueurs de l'aube filtraient par la fenêtre du salon, créant un clair-obscur qui rendait inquiétant ce lieu pourtant si familier.

Margrit s'adossa contre le battant de la porte et s'efforça de reprendre le contrôle d'elle-même. Malgré la présence toute proche de ses colocataires endormis, elle se sentait terriblement seule en cet instant. Elle aurait aimé pouvoir discuter avec Alban de tout ce qui s'était passé au cours de cette nuit.

Lui seul était capable de comprendre ce qu'elle avait vécu. Qui d'autre l'aurait crue? Ni Tony, ni Cole, ni Cameron n'accepteraient l'existence de créatures aussi fantastiques que les Gargouilles, les Dragons ou les Djinn. Malheureusement, Alban avait dû regagner l'endroit où il se cachait durant la journée pour échapper aux rayons du soleil.

Elle devrait donc attendre la nuit prochaine pour lui faire part de ses découvertes. En attendant, elle n'aurait guère le temps de se reposer. Il lui fallait impérativement préparer le recours qu'elle comptait déposer contre Daisani le lundi suivant.

Après s'être munie d'un pot de yaourt qu'elle récupéra dans le réfrigérateur, Margrit alla s'installer à la table de la salle à manger et se plongea dans l'étude du dossier de Cara Delaney.

Margrit se réveilla à demi et se rendit compte avec surprise qu'elle se trouvait dans les bras de Cole, nichée contre sa poitrine.

— Elle va bien, disait-il à Cameron. Elle a dû rentrer très tard et s'endormir en travaillant.

Quelques instants plus tard, Cole la déposa précautionneusement sur son lit sans s'apercevoir qu'elle avait les yeux entrouverts. Il tira sur elle une couverture.

— Dors bien, Grit, murmura-t-il avant de quitter la pièce sur la pointe des pieds.

Margrit aurait voulu se lever, mais elle n'en avait pas la force. En quelques instants, elle sombra de nouveau dans un profond sommeil.

Dans son rêve, elle se vit pourchassée par les phares d'une voiture qui ne cessait de foncer sur elle sans jamais la heurter. A la limite de son champ de vision, elle devinait d'étranges créatures aux traits monstrueux qui semblaient la guetter.

Mais chaque fois qu'elle se tournait dans leur direction, elles disparaissaient brusquement, ne lui laissant qu'un vague souvenir d'ailes membraneuses, de dents bien aiguës et de griffes acérées. Elle crut brièvement reconnaître un dragon oriental, un djinn qui ressemblait étrangement au génie d'Aladin, et même Eliseo Daisani sous les traits d'un vampire assoiffé de sang.

Tout se mélangeait dans son esprit et elle avait la détestable impression qu'il lui manquait un élément crucial pour comprendre ce qui était en train de lui arriver. Puis elle fut entourée d'une cohorte de démons sans visage qui la capturèrent dans un inextricable réseau de fils argentés.

Margrit commença à se débattre pour échapper à cette monstrueuse toile d'araignée. Haletante, le corps recouvert d'une fine pellicule de sueur glacée, elle se redressa brusquement sur son lit et constata que sa couverture s'était entortillée autour d'elle.

Pendant quelques instants, elle resta parfaitement immobile, se concentrant sur les bruits lointains de la rue. Ils ne tardèrent pas à chasser les derniers souvenirs de son cauchemar. Elle s'arracha alors à son lit et gagna la cuisine d'un pas mal assuré.

Là, elle sortit un pack de jus d'orange et s'en servit un grand verre qu'elle avala d'un trait pour humecter sa gorge desséchée. Comment son monde avait-il pu basculer si brutalement? se demanda-t-elle. Du jour au lendemain, les légendes de son enfance s'étaient muées en réalités inquiétantes.

Elle s'efforça de faire le vide dans son esprit. Si elle voulait garder le contrôle de la situation, elle devait considérer cette histoire sous un angle juridique.

Les intervenants étaient peut-être des êtres fantastiques tout droit sortis de l'imaginaire collectif, mais le problème qui se posait à elle était un grand classique de la jurisprudence : un homme était accusé de meurtre et elle était chargée d'assurer sa défense.

Elle comprenait à présent qu'elle avait décidé de jouer ce rôle avant même qu'Alban ne le lui demande. Depuis qu'elle l'avait rencontré dans Central Park au beau milieu de la nuit et qu'il lui avait adressé la parole comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, elle avait été fascinée par ce personnage.

La façon dont il l'avait abordée à la discothèque puis la révélation de sa véritable nature n'avaient fait qu'accroître cet intérêt. Ce qui la troublait le plus chez lui, c'était l'incompréhensible mélange de force brute et de douceur qui le caractérisait.

Cette alliance improbable devait faire partie intégrante de son être. Elle se retrouvait même dans sa morphologie, dans la contradiction qui existait entre la finesse de ses ailes et le caractère massif de sa stature, dans la beauté poignante de ses traits qui paraissaient pourtant sculptés dans la pierre.

Comment aurait-elle pu ignorer ce qu'il lui avait fait découvrir? Comment aurait-elle pu choisir de fermer les yeux sur le monde déroutant qu'il lui avait dévoilé ? Elle avait essayé de se convaincre que tout cela n'était qu'un rêve, que les Gargouilles n'existaient

pas et que, dans le cas contraire, elle aurait été incapable d'en défendre une.

Mais sa fascination avait fini par l'emporter. Chaque fois qu'elle pensait à lui, elle se sentait envahie par une forme de curiosité mêlée d'admiration et d'effroi. Elle ne parvenait pas à réconcilier l'image de cet homme doux, prévenant et scrupuleusement poli avec la vision de la créature qu'elle avait vue à deux reprises.

La dualité de sa nature constituait une énigme obsédante, un *koan* qu'elle pourrait indéfiniment se répéter sans jamais en comprendre la signification profonde. C'était probablement inévitable, d'ailleurs. Après tout, elle n'était qu'une Humaine, tandis qu'Alban était...

– Magnifique, murmura-t-elle à haute voix.

C'était le terme qui semblait le mieux convenir. Il se dégageait de lui une grâce surnaturelle, une aura à laquelle elle ne pouvait espérer résister.

Pourtant, en acceptant de prendre sa défense, elle était entrée de plain-pied dans son monde, celui de ces Races Anciennes dont elle commençait à peine à entrevoir les luttes intestines. Et si elle voulait survivre à cette expérience, il allait lui falloir apprendre très vite à se protéger.

Etant donné sa faiblesse relative face à ces créatures immortelles, son seul espoir pour parvenir à un tel résultat serait d'accumuler des informations susceptibles de lui redonner l'avantage. Elle devait très rapidement se faire une idée plus précise de l'état des forces en présence, de leurs atouts et de leurs faiblesses.

Peut-être parviendrait-elle alors à rejoindre le camp des uns pour contrer les autres. Pour cela, la priorité était de s'entretenir au plus vite avec celui qui était pour le moment son seul allié objectif : Alban lui-même.

Mais, avant tout, elle devait s'assurer de l'innocence de ce dernier. Si elle en était convaincue, ils pourraient faire front pour combattre ceux qui lui voulaient du mal. Si, au contraire, elle découvrait qu'il avait véritablement commis les crimes dont on le soupçonnait, elle n'aurait d'autre choix que de faire appel aux Races Anciennes pour réclamer sa condamnation.

L'idée de s'ériger ainsi en juge ne lui souriait guère. Une avocate était censée protéger son client, qu'il soit coupable ou innocent. Mais la nature même d'Alban rendait impossible tout débat contradictoire. Jamais il ne comparaitrait devant un tribunal humain.

Margrit contempla longuement le titre qui barrait la page du journal dont elle avait demandé les microfilms. La typographie d'un autre âge ne suffisait pas à atténuer le choc qu'elle avait éprouvé en découvrant ce nouvel article.

Sur une période de cent cinquante ans, elle avait trouvé six articles faisant allusion à un homme ou à une créature censée hanter Central Park. Dans chacun des cas, le témoin était une femme.

Parfois, cette présence était considérée comme bénéfique. L'une des femmes parlait

même d'ange gardien. Parfois, au contraire, elle était perçue comme menaçante. Deux d'entre elles évoquaient un homme dont la description correspondait à celle d'Alban. Une autre faisait allusion à un monstre ailé. Les trois dernières se contentaient d'évoquer une présence diffuse.

Mais ce qui était bien plus inquiétant, c'était que quatre de ces femmes avaient ensuite été retrouvées assassinées dans le parc. Apparemment, seules deux d'entre elles avaient survécu à leur rencontre avec Alban.

Bien sûr, cela ne suffisait pas à prouver sa culpabilité. Quelqu'un avait très bien pu s'en prendre à des femmes qu'il s'était mis en tête de protéger, comme il l'avait fait pour Margrit. Dans ce cas, étant donné le laps de temps sur lequel étaient répartis les meurtres, il ne pouvait s'agir que d'un autre membre des Races Anciennes.

Evidemment, une telle hypothèse paraissait tirée par les cheveux. Il était beaucoup plus simple de penser qu'Alban était coupable de ces meurtres plutôt que d'imaginer l'existence d'un autre immortel qui s'en prenait systématiquement à ses protégées.

Mais même en admettant qu'il soit responsable de ces actes abominables, cela n'expliquait pas vraiment les deux derniers assassinats. Jusqu'alors, les victimes avaient toujours été des femmes qu'Alban suivait. Or ce n'était pas le cas aujourd'hui.

En fait, songea Margrit avec un frisson désagréable, la logique aurait voulu que ce soit elle qui soit retrouvée morte au petit matin. De plus, le mode opératoire ne correspondait pas. Quatre femmes avaient été tuées en cent cinquante ans, soit une tous les trente-sept ans et demi en moyenne. Mais cette fois, on comptait deux victimes en l'espace de quelques jours.

– Cela n'a aucun sens, marmonna-t-elle.

Jetant un coup d'œil à sa montre, elle se rendit compte qu'il lui restait encore quelques heures avant la tombée de la nuit. Cela lui laissait amplement le temps de se renseigner sur les ennemis qu'avait identifiés Janx. Elle connaissait déjà Eliseo Daisani. Le nom de Biali ne lui disait rien et, en l'absence d'autres précisions, elle avait fort peu de chance, d'en apprendre plus. Il lui faudrait donc interroger Alban à ce sujet.

Restait la troisième personne mentionnée par le maître du *Château de Cartes*. Margrit éteignit donc l'écran qui se trouvait devant elle et rapporta la boîte de microfilms qu'elle avait empruntée. Elle se dirigea ensuite vers l'un des terminaux informatiques disponibles et se connecta au site du *New York Times*.

Elle utilisa le moteur de recherche pour trouver les articles susceptibles de mentionner le nom de Grâce O'Malley et découvrit un article vieux de quelques mois qui était intitulé : « La reine des pirates déterre un trésor! » Margrit cliqua sur le lien et lut le texte qui s'afficha.

« La mythique Grâce O'Malley a révélé hier l'emplacement d'un ancien cabaret clandestin des années 1920 situé sous les rues de New York. Il communique avec une ligne de métro qui fut abandonnée à la suite d'un éboulement en 1925.

Depuis cet accident, le site était resté inviolé. Il a donc été retrouvé en parfait état de conservation. Parmi les curiosités qu'il renferme, on trouve notamment trois magnifiques



vitraux de style Art déco.

Cette découverte devrait contribuer à redorer le blason de Grâce O'Malley qui est considérée comme une délinquante par les autorités. Elle-même aime à se présenter comme une sorte de Robin des Bois des temps modernes qui vole aux riches pour venir en aide aux enfants défavorisés de la ville.

Il n'en reste pas moins qu'elle a choisi pour surnom le patronyme de Grâce O'Malley, légendaire pirate irlandaise du xv<sup>e</sup> siècle.

La mairie de New York a fait part de son intérêt pour cette découverte archéologique et a indiqué que la divulgation de son emplacement contribuerait certainement à améliorer l'image de Grâce auprès du public.

Le représentant de la police a ajouté qu'il espérait que cet acte désintéressé marquerait un tournant dans les activités de la célèbre aventurière.

Quant au cabaret, il devrait être rapidement rénové. Le département de la conservation des bâtiments publics espère même qu'il sera ouvert au public d'ici quelques mois. »

Margrit tira son téléphone portable de sa poche et composa le numéro de sa colocataire.

— Cam? fit-elle. Que dirais-tu de venir jouer les touristes avec moi ?

— Cet endroit me donne envie de me couper les cheveux à la garçonne et de porter des robes fourreaux ! s'exclama Cameron, admirative.

— Je crois que Cole t'en voudrait beaucoup si tu t'avisais de couper ces beaux cheveux blonds, répondit Margrit en souriant.

Elle observa la foule qui se pressait dans le cabaret.

— Tu as vu tous ces gens? reprit-elle. Et moi qui croyais que les New-Yorkais étaient blasés...

— Je suis certaine que la plupart d'entre eux ne sont pas d'ici, répondit Cam. Nos concitoyens sont trop snobs pour se presser dans un musée le jour de l'ouverture! D'ailleurs, je me demande bien ce qui t'a donné envie de venir ici.

— Je suis sûre que tu serais très sexy en robe fourreau ...

— Je le savais ! Tu me caches quelque chose !

— Qu'est-ce qui te fait dire une chose pareille ?

— Je ne sais pas, ironisa Cameron. Peut-être le fait que tu aies changé de sujet aussi maladroitement !

C'est toi qui parlais de robe. Et je pense vraiment que cela t'irait à merveille. Tu as exactement le genre de silhouette qu'il faut pour cela.

— En tout cas, je suis contente que tu m'aies traînée jusqu'ici. C'est un endroit incroyable.

Margrit hochait la tête. En fait, le cabaret faisait un peu penser aux bureaux d'Eliseo Daisani. L'endroit ne semblait pas avoir changé depuis les années folles. Même la moquette et les riches tentures qui décoraient les murs avaient été préservées des assauts du temps.

L'article du *New York Times* avait omis de mentionner ce qui faisait l'originalité de ce bar qui avait été construit dans le tunnel lui-même et avait donc une forme tubulaire. Les parois étaient recouvertes de magnifiques boiseries auxquelles étaient accrochées de belles lampes de style Art déco.

Elles mettaient également en valeur les vitraux mentionnés par le journaliste. Leurs motifs abstraits formaient un kaléidoscope de vert délicat, de rouge intense, d'or et de gris.

— Les gens qui venaient boire ici ne devaient pas être pauvres, remarqua Cameron.

— C'est le moins que l'on puisse dire, acquiesça Margrit qui prenait des photographies de la pièce à l'aide de son téléphone portable. Si seulement je pouvais décorer ma chambre comme cela...

Comme elles passaient dans la pièce attenante, la jeune femme hésita devant le tapis splendide qui recouvrait le sol.

Ne vous en faites pas, la rassura l'un des gardiens. Vous avez le droit de marcher dessus. Profitez-en parce que, d'ici une semaine, nous devrions installer des tissus de protection !

Margrit hochait la tête et s'avança dans la salle. Ses pieds s'enfonçaient doucement dans l'épais tapis comme s'il venait tout juste d'être posé. Elle avisa plusieurs box aux banquettes confortables recouvertes de velours rouge. Il y avait également plusieurs sièges et canapés de cuir noir regroupés autour de petites tables basses finement ouvragées.

— Regarde ce tourne-disque! s'exclama Margrit en désignant le gramophone qui trônait dans un coin de la pièce. Je te parie qu'il marche encore.

— On dirait un enfant dans un magasin de jouets, commenta son amie, amusée. Je ne te connaissais pas un goût si prononcé pour les monuments historiques!

— C'est parce qu'en général ces endroits sont morts depuis longtemps. Mais ce bar est bien vivant. On s'attendrait presque à voir quelqu'un entrer pour commander un verre...

Margrit s'interrompit pour étudier un autre vitrail dont les ors et les rouges étaient plus estompés, comme pour mieux souligner l'opposition du gris et du bleu.

— Si je devais emporter quelque chose, je crois bien que ce serait ça, remarqua alors Cameron en désignant un jeu d'échecs posé sur l'une des tables. Je suis certaine qu'il est en ivoire véritable!

Et en obsidienne, souligna le gardien qui venait de leur parler. Les pièces sont particulièrement raffinées. D'après les estimations des archéologues, ce jeu a plus de six cents ans. Il aurait été réalisé en Arabie. Les blancs représentent des sirènes et les noirs des guerriers du Moyen Orient en costumes traditionnels.

— C'est vraiment magnifique, commenta Cameron en se penchant légèrement pour les observer plus attentivement.

— On dirait que les joueurs se sont interrompus en plein milieu de la partie, observa Margrit.

— C'est exact. Très franchement, je n'arrive toujours pas à croire que rien n'ait été volé. Surtout lorsqu'on considère qui a découvert cet endroit...

— Grâce O'Malley a peut-être un grand respect pour l'histoire, suggéra Margrit.

— En tout cas, quelles qu'aient pu être ses motivations, je lui suis reconnaissant de nous avoir appelés, fit une voix familière.

Margrit se retourna et eut la surprise de découvrir le maire de la ville qui se trouvait juste derrière elle.

— C'est un plaisir de vous revoir, mademoiselle Knight! s'exclama-t-il. Permettez-moi de vous féliciter pour la façon dont vous avez obtenu ce pardon du gouverneur.

— Merci, monsieur. Puis-je vous présenter mon amie, Cameron Dugan?

— Monsieur le maire, salua celle-ci d'un air un peu intimidé.

— Enchanté de faire votre connaissance, mademoiselle Dugan, répondit-il galamment.

Il se tourna de nouveau vers Margrit.

J'ai cru comprendre que vous vous apprêtiez à attaquer l'un des principaux bienfaiteurs de notre ville, remarqua-t-il.

Margrit se força à sourire pour dissimuler son embarras.

— Je sais que les autorités ne voient pas d'un très bon œil ceux qui défendent les squatters, répondit-elle. Mais, dans ce cas précis, j'espère que je pourrai me prémunir de votre soutien. M. Daisani possède un bâtiment qu'il a parfaitement le droit de détruire, si tel est son bon plaisir. Je ne le conteste pas. Par contre, je trouve regrettable que, dans sa précipitation, il s'apprête à mettre plusieurs centaines de personnes à la rue au beau milieu de l'hiver. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de déposer un recours dès lundi.

— Si Mlle Dugan n'y voit pas d'inconvénient, j'aimerais beaucoup m'entretenir quelques instants en privé avec vous, mademoiselle Knight.

Cam lui décocha un sourire radieux.

— Je vous en prie, dit-elle. Je t'attends dehors, Margrit.

— D'accord, murmura celle-ci qui savait pertinemment que le maire s'efforcera de la convaincre de renoncer à cette affaire.

Margrit avait pris place dans le salon de Cara Delaney, sur un canapé qui avait de toute évidence connu des jours meilleurs. Elle avait beaucoup de mal à faire abstraction de la conversation qu'elle venait d'avoir avec le maire de la ville. Ainsi qu'elle l'avait imaginé, ce dernier avait tout fait pour la persuader de ne pas déposer de recours contre Daisani.

Il lui avait longuement énuméré la liste des projets que finançait l'industriel et avait laissé entendre que de nombreux officiels avaient à cœur de soutenir ses intérêts. Margrit n'avait pas été surprise par ce plaidoyer : elle savait pertinemment qu'en s'en prenant à un homme aussi puissant elle serait confrontée à ce genre de réactions.

Mais c'était la première fois qu'elle devait faire face à une telle pression et le procédé l'avait révoltée. Elle avait dû faire appel à toute sa volonté pour conserver son calme et se montrer diplomate. Intérieurement pourtant, elle bouillonnait de rage.

Paradoxalement, la pression dont elle avait fait l'objet n'avait fait que renforcer sa motivation et, au lieu de reconsidérer sa position comme l'avait espéré le maire, elle s'était rendue directement chez sa cliente pour discuter de l'affaire.

Elle était plus décidée que jamais à se mesurer à Daisani et à lui faire comprendre que ni sa richesse ni son influence ne le mettaient à l'abri de la loi. Margrit avait toujours été au côté des faibles et des opprimés et ce nouvel épisode ravivait la flamme qui l'avait jadis poussée à embrasser la carrière d'avocat.

En arrivant chez Cara Delaney, elle avait trouvé la jeune femme en proie à un profond désarroi. Elle paraissait plus fragile et plus désemparée encore que lorsqu'elle l'avait abordée devant le bar où Margrit avait fêté le pardon de Luka Johnson.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans cette histoire, déclara-t-elle après avoir accepté le jus de fruits que lui avait offert Cara. D'après mes recherches, ce n'est pas la première fois que Daisani procède à ce genre d'expulsion. Or, d'habitude, il suit fidèlement la procédure. Etes-vous certaine qu'il n'a fait aucune démarche préalable pour avertir les occupants?

Cara secoua la tête.

— Non, soupira-t-elle. Nous n'avons vu aucun avis annonçant la démolition de l'immeuble. Personne n'est venu nous prévenir. Je n'ai même pas vu d'architecte ou de maître d'œuvre dont la présence aurait pu me mettre la puce à l'oreille. Les affiches que vous avez dû remarquer en montant n'ont été placées que le jour où je suis venue vous voir.

Margrit hocha la tête. Elle avait effectivement repéré les affichettes jaunes qui étaient placardées dans le hall et dans la cage d'escalier. Elles précisaient que le bâtiment était insalubre et qu'il serait détruit dans sept jours.

La décision de Daisani n'avait rien de surprenant en soi : l'immeuble était effectivement

dans un état de décrépitude avancée. Les marches grinçaient de façon inquiétante, les murs perdaient leur plâtre par plaques, révélant une ossature de bois rongée par l'âge et l'humidité, les fenêtres étaient si craquelées qu'on les aurait crues recouvertes de toiles d'araignées...

— Le recours que je m'apprête à déposer retardera l'échéance le temps que le tribunal tranche, déclara Margrit. Mais pourquoi Daisani fait-il preuve d'une telle précipitation? Sept jours de préavis, cela n'a aucun sens! Il doit avoir une raison très importante pour vouloir détruire cet immeuble.

Margrit s'était prudemment abstenue de faire part à Cara de la conversation qu'elle avait eue avec le maire de la ville. Elle craignait qu'en apprenant l'existence d'une telle opposition la jeune femme ne renonce à l'exercice de ses droits.

— Auriez-vous la moindre idée de ce qui peut l'intéresser ici? s'enquit Margrit.

Un mélange d'angoisse et de culpabilité se peignit brièvement sur le visage de Cara qui détourna les yeux.

— Qu'y a-t-il? insista la jeune femme. A quoi pensez-vous ?

— Ce n'est rien..., éluda nerveusement Cara.

Margrit quitta le canapé pour venir s'agenouiller devant elle. Doucement, elle lui prit les mains et les serra dans les siennes.

— Ecoutez, fit-elle, je suis votre avocate. Cela signifie que vous pouvez tout me raconter. Ce que vous me direz restera strictement confidentiel. Mais si vous avez la moindre indication qui me permettrait de comprendre pourquoi Daisani tient tant à raser ce bâtiment, cela pourrait nous être très utile. Pour le moment, je n'ai trouvé aucun projet immobilier, aucune demande de permis de construire, aucun appel d'offres public... Alors, si vous pouvez m'aider à comprendre ce qui se trame, n'hésitez pas. J'ai besoin de votre aide, Cara.

— Il y a bien quelque chose, murmura celle-ci sans oser la regarder en face. Quelque chose qui m'appartient et qui a disparu, quelque chose d'important...

— Cela a-t-il un rapport avec l'immeuble? s'enquit Margrit d'une voix très douce. Faites-moi confiance, Cara. Et sachez qu'après les derniers jours que je viens de vivre plus rien ne peut me surprendre, ajouta-t-elle avec une pointe d'autodérision.

— Lorsque les ouvriers sont venus pour poser les affiches, ils ont frappé à toutes les portes et ont fait descendre les occupants de l'immeuble dans la cour. Ils voulaient que nous comprenions ce qui était sur le point d'arriver et que nous avertissions ceux qui étaient absents ce jour-là. Lorsque je suis remontée à l'appartement, nos...

Cara s'interrompit brusquement et prit une profonde inspiration.

— On nous avait volé quelque chose, reprit-elle. La seule chose de valeur que nous possédions, ma fille et moi. Ce sont deux fourrures. La plus grande m'appartient et la plus petite est à Deirdre. Elles se trouvaient dans un panier caché sous mon lit. Je pensais qu'elles étaient à l'abri...

— Des fourrures? répéta Margrit, étonnée.

Cara acquiesça et la regarda enfin dans les yeux.

— Elles étaient vraiment à nous, déclara-t-elle. Je ne les ai pas volées, si c'est ce que vous pensez...

— Je vous crois, lui assura Margrit en serrant la main de la jeune femme dans la sienne. Simplement, je ne vois pas quel rapport il pourrait bien y avoir entre le vol de ces fourrures et la destruction de l'immeuble...

Cara haussa les épaules.

— Peut-être n'y en a-t-il aucun, répondit-elle.

Mais le ton de sa voix démentait ses paroles. Margrit constata que ce vol paraissait la plonger dans un désespoir qu'elle s'expliquait mal.

— Il faut absolument que nous récupérions ces fourrures, dit-elle. Nous ne pouvons pas vivre sans elles...

Margrit se figea, se rappelant brusquement les deux fourrures qu'elle avait aperçues dans le bureau d'Eliseo Daisani. Simultanément, elle repensa aux textes qu'elle avait parcourus la veille. Ils traitaient des différentes créatures fantastiques auxquelles Chelsea avait fait allusion. Parmi elles se trouvaient les Selkies, ces hommes-phoques issus de la mer qui remontaient parfois sur le rivage.

Les légendes racontaient qu'ils se débarrassaient alors de leur peau et que celui qui parvenait à s'en saisir pouvait exercer sa domination sur le Selkie.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Vous non plus, vous n'êtes pas humaine. Vous êtes une Selkie...

Un éclair de panique apparut dans les yeux de Cara et Margrit s'efforça d'adopter une expression rassurante.

— Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas votre ennemie... Il vous a volé vos peaux, n'est-ce pas?

Margrit se redressa brusquement et se mit à faire les cent pas dans l'appartement exigu. Elle était incapable de tenir en place, trop excitée par cette révélation pour parvenir à conserver un semblant de calme.

— Ne vous en faites pas, j'ai entendu parler des Races Anciennes, reprit-elle en avisant l'incertitude qui se peignait sur le visage de Cara. J'ai même rencontré Janx...

Cette fois, la Selkie pâlit et se recroquevilla dans son fauteuil.

— Je ne suis pas amie avec lui ! s'exclama Margrit. Nous sommes juste en affaires... Est-ce qu'il y a d'autres Selkies dans cet immeuble? Est-ce que Daisani est au courant? Oh, mon Dieu... S'il possède vos peaux, il vous tient sous son emprise...

Sans cesser d'arpenter le salon, Margrit pressa le bout de ses doigts contre ses tempes.

— Réfléchissons... Ce n'est pas le moment de commettre une erreur...

Elle revint s'agenouiller devant Cara qui n'avait pas bougé, visiblement stupéfiée par la réaction de son avocate.

— Ne vous inquiétez pas, répéta-t-elle du ton le plus calme possible. J'imagine qu'il ne doit pas être plaisant de voir une étrangère découvrir son plus précieux secret. Mais il faut que je sache. Etes-vous une Selkie?

Cara la contempla avec un mélange de peur et d'incompréhension.

— Comment...? murmura-t-elle sans parvenir à terminer sa phrase.

— Je suis devenue l'amie d'une Gargouille, il y a quelques jours, expliqua Margrit en souriant.

C'était sans doute l'une des phrases les plus aberrantes qu'elle ait prononcées de toute sa vie. Une fois de plus, Cara se rembrunit.

— Le banni, murmura-t-elle. Je ne savais pas que vous le connaissiez...

— Banni? répéta Margrit. Alban est un exilé? Qu'a-t-il donc fait?

Un sentiment d'horreur l'envahit tandis qu'elle réalisait que ses pires craintes allaient peut-être se trouver confirmées.

— A-t-il tué quelqu'un ? Est-ce pour cela qu'on l'a condamné ?

Si Alban était vraiment capable d'assassiner l'un des siens, il devenait plus difficile de croire qu'il n'était pas coupable des meurtres survenus au cours des cent cinquante dernières années. Qui sait? Son attitude polie et respectueuse n'était peut-être qu'un masque qui le rendait d'autant plus redoutable.

— Il y a d'autres offenses passibles de bannissement, répondit Cara en secouant la tête. Révéler notre existence aux Humains, par exemple... Mais je vous en supplie, mademoiselle Knight. Je suis une adulte et je dois pouvoir survivre sans ma peau. Mais Deirdre est condamnée si elle ne la récupère pas rapidement !

— Combien de temps peut-elle subsister sans elle? demanda Margrit, inquiète.

— Une semaine, peut-être deux... Je ne sais pas exactement. Nous évitons de séparer nos enfants de leurs peaux. Cela les rend malades.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour la récupérer, promit Margrit. J'irai même affronter Daisani dans son antre, si c'est la seule solution. Mais vous devez me dire s'il est au courant de l'existence des Races Anciennes. Y a-t-il d'autres Selkies dans l'immeuble? Est-ce pour cela qu'il compte le détruire? Je pensais que les Selkies étaient une race presque éteinte.

— Je ne suis pas la seule, répondit Cara. Mais je vous en prie, ne le révélez à personne. Margrit ne put s'empêcher de sourire.

— Je vous ai dit que tout ce que vous me diriez resterait confidentiel, lui rappela-t-elle. En attendant, il nous faut découvrir si Daisani sait que les Races Anciennes existent et ce qu'il peut bien avoir contre elles.

Cara eut un petit rire dont l'amertume infinie contrastait de façon déconcertante avec l'innocence qu'on lisait habituellement dans son regard.

Ils nous considèrent tous comme des parias, répondit-elle enfin. Ils n'ont pas besoin

d'autre raison pour nous haïr.

— De qui parlez-vous ? demanda Margrit, surprise.

— De tous les autres : les Djinns, les Gargouilles, les Vampires et les Dragons...

— Mais pourquoi?

— Parce que notre espèce a survécu en se croisant avec les Humains, répondit Cara. C'était la seule façon pour nous d'échapper à l'extinction totale.

— Je ne savais même pas qu'une telle chose était possible, murmura Margrit, sidérée par cette révélation.

— Si. C'est même la troisième des offenses susceptibles d'entraîner le bannissement. Nous avons pourtant surveillé notre patrimoine, veillé à ce qu'il ne soit pas complètement éclipsé par les gènes humains. Mais les autres races s'en moquent. A leurs yeux, nous sommes souillés.

Cara paraissait soudain beaucoup plus âgée, trahissant les longues années de malheur et d'isolement qu'elle avait dû endurer. Margrit sentit son cœur se serrer. Elle ne parvenait même pas à imaginer ce que pouvait signifier un bannissement aussi définitif.

— C'est ainsi, soupira la jeune femme avec résignation.

Margrit lui reprit la main et la serra affectueusement dans la sienne.

— Dans ce cas, nous sommes cousines, déclara-t-elle.

Cara la contempla avec étonnement.

— Cousines?

— Bien sûr! acquiesça Margrit. Votre peuple a mêlé son sang au nôtre pour survivre. Nous sommes donc cousines, d'une certaine façon.

Elle sourit.

— Voyez le bon côté des choses, poursuivit-elle. Vous avez six milliards de cousins. Et la force est dans le nombre. Qui se soucie de ce que peuvent bien penser quelques représentants des autres Races Anciennes? Tout ira bien, vous verrez. Je vais trouver un moyen de vous aider, je vous le jure.

Margrit quitta l'appartement de Cara dans un état second. L'exaltation qu'elle avait éprouvée en comprenant que sa cliente était une Selkie ne l'avait pas quittée. Son esprit bouillonnait et elle était quasiment incapable de réfléchir de façon cohérente.

Ce dont elle avait besoin, c'était d'un peu d'exercice physique pour remettre de l'ordre dans ses idées et mettre au point un plan de bataille. Elle avait besoin de courir, de se dépenser jusqu'à ce que la fatigue balaie les mille et une questions qui se pressaient dans son esprit et lui permette de réfléchir à tête reposée.

Le problème, se dit-elle, c'est que la partie la plus rationnelle d'elle-même ne parvenait toujours pas à admettre ce dont son cœur était déjà convaincu. Elle avait assisté à la



transformation d'Alban, avait distinctement perçu l'inhumanité de Janx et avait entendu la confession de Cara.

Mais il n'en était pas moins difficile d'intégrer le fait que sa propre vision du monde venait de basculer, que, désormais, plus rien ne serait jamais pareil. Elle se mit donc à courir, sans se soucier du fait qu'elle portait un jean et des chaussures qui n'étaient pas du tout adaptées à une telle activité.

Elle courut comme courent les enfants : à toute allure, sans se soucier de se ménager ou de doser son effort. Elle volait sur les trottoirs, évitant de justesse les passants qui regardaient passer avec stupeur cette femme qu'ils devaient prendre pour une folle.

Elle courut jusqu'à ce que le souffle lui manque, jusqu'à ce qu'elle finisse par s'effondrer sur un banc, couverte de sueur. Pendant de longues secondes, elle resta immobile, pantelante. Puis, lorsque les battements de son cœur commencèrent enfin à recouvrer un rythme normal, elle ôta ses chaussures qui la faisaient souffrir. Elle découvrit sans surprise plusieurs ampoules.

– C'était complètement stupide, murmura-t-elle.

Elle se rechaussa et leva les yeux vers le ciel qui commençait lentement à s'obscurcir. Il était probablement trop tôt pour qu'Alban soit sorti de sa torpeur diurne, pourtant elle ne put s'empêcher de scruter les cieux à sa recherche.

Au moins, songea-t-elle, elle commençait à mieux discerner les différents protagonistes qui évoluaient dans le nouvel univers qui commençait à se dessiner autour d'elle.

Bien sûr, il lui manquait encore quelques données, mais elle était désormais convaincue qu'une fois qu'elle en disposerait elle serait capable d'innocenter Alban. Cependant, il était plus que probable qu'elle se serait fait de dangereux ennemis d'ici là...

Après avoir essayé de la débaucher, Eliseo Daisani avait demandé à Janx de le débarrasser d'elle. Il paraissait vraiment prêt à tout pour s'assurer qu'elle ne serait pas en position de lui nuire. Il allait devoir apprendre que ni son argent ni son pouvoir ne le mettaient à l'abri.

Cette pensée lui arracha un sourire ironique. En cinq jours, elle qui ignorait tout de l'existence des Races Anciennes se retrouvait promue avocate d'une Gargouille et d'une Selkie. Cela paraissait si délirant qu'elle avait presque du mal à y croire. Si seulement elle avait pu en parler à quelqu'un...

Immédiatement, elle pensa à Tony. Malheureusement, il était sans doute la dernière personne avec qui elle pouvait s'entretenir de ce qui s'était passé au cours de ces derniers jours. Après tout, c'était lui qui était en charge de l'enquête et, à sa connaissance, Alban était son unique suspect.

Or elle ne pouvait trahir la confiance de ce dernier qu'elle considérait plus ou moins comme l'un de ses clients. Evidemment, Tony et elle s'étaient promis de mieux communiquer au sein de leur couple. Pourtant, étant donné les circonstances, elle allait devoir lui cacher un pan important de son existence.

Elle essaya de se convaincre de la légitimité d'une telle réserve : après tout, Tony n'évoquait jamais en sa présence le détail des investigations auxquelles il était mêlé. Mais

elle savait que ce n'était pas du tout la même chose.

La découverte des Races Anciennes était bien plus qu'une simple affaire juridique. Elle engageait sa vision du monde, sa perception des priorités, ses croyances les plus profondes. Leur couple survivrait-il à un secret aussi lourd? Elle ne pouvait en être certaine.

Cette idée l'accabla profondément. Car si Tony et elle passaient leur temps à se séparer et à se réconcilier, elle ne s'était jamais sentie aussi éloignée de lui qu'en cet instant. Elle se promit qu'elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour trouver une solution.

Quelque peu rassérénée par cette résolution, elle leva brusquement les yeux. Sans savoir pourquoi, elle avait soudain l'impression d'être épiée. Pourtant il était trop tôt pour qu'Alban ait quitté son refuge.

Troublée, Margrit décida néanmoins de ne prendre aucun risque. Elle quitta le banc sur lequel elle était assise et se dirigea vers le bus qui venait de s'immobiliser devant l'arrêt situé à quelques mètres de là.

En gémissant, Margrit entreprit de se débarrasser de ses chaussures et de ses chaussettes. L'état de ses pieds ne s'était guère amélioré et elle espéra qu'il restait de quoi panser ses ampoules dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains.

— C'est la police qui t'a mise dans cet état? lui demanda Cole en la rejoignant dans le hall de l'appartement.

— Oui. Ils ont inventé une nouvelle technique d'interrogatoire : ils te frottent les pieds avec une râpe à fromage jusqu'à ce que tu parles.

— Et c'est pour te remettre de tes émotions que tu as décidé de faire une sieste sur la table de la salle à manger, renchérit son colocataire.

— Non, répondit Margrit qui devinait au ton de sa voix combien il s'était inquiété pour elle. En fait, ils m'ont laissée partir vers une heure du matin. En rentrant, j'ai cru que j'étais capable de travailler un peu, mais j'ai sombré. Merci de m'avoir bordée ce matin, Cole. Et, en ce qui concerne l'état préoccupant de mes pieds, je suis la seule responsable. Je n'aurais jamais dû courir avec ces chaussures stupides !

— J'en déduis qu'il y a du nouveau au sujet de ton affaire, remarqua son ami. C'est toujours dans ces moments-là que tu décides brusquement d'aller faire un jogging.

Elle sourit, un peu surprise de constater qu'il la connaissait si bien.

— Effectivement, répondit-elle. Je pense avoir découvert pourquoi Daisani tient tant à démolir cet immeuble. Il semble qu'il s'agisse d'un règlement de comptes, une vieille affaire personnelle...

Margrit se demanda brusquement si Daisani appartenait lui aussi à l'une des Races Anciennes. Cara s'était abstenue de répondre à cette question et elle se demanda si c'était parce qu'elle avait peur de lui, parce qu'elle n'en savait rien ou parce qu'elle ne pouvait se résoudre à trahir l'un de ses semblables.

— J' imagine que je perdrais mon temps en m'efforçant de te convaincre de renoncer à ce dossier, remarqua Cole.

— Qu'est-ce que tu as préparé pour le dîner? demanda-t-elle.

— Discrète tentative de diversion, maître, ironisa-t-il.

— Du poulet grillé, intervint Cameron qui venait d'émerger de sa chambre.

Tous trois gagnèrent la salle à manger.

— Tu devrais faire un peu de place sur la table, suggéra Cam en désignant les papiers qui s'entassaient là.

Margrit hocha la tête et entreprit de ranger les divers documents dans l'un des trois dossiers que, dans un moment d'ironie, elle avait intitulés : « Urgent », « Très Urgent » et « A faire pour hier ». Le dernier était déjà plein à craquer, ce qui ne l'étonna nullement.

— Je suis désolée de t'avoir quittée si précipitamment, tout à l'heure, s'excusa-t-elle à l'intention de Cameron.

— De ta part, plus rien ne me surprend, rétorqua celle-ci. Tu m'invites à aller visiter un musée au beau milieu de la journée, tu me présentes le maire, tu sors furieuse d'un entretien avec lui et tu me plantes là en me disant que tu dois absolument aller voir un client alors que nous sommes au beau milieu du week-end...

— Je crois que cette affaire a fini par lui déranger le cerveau, grommela Cole d'un air réprobateur.

— En tout cas, elle semble bien partie pour se mettre à dos tout ce que la ville compte de riches et de puissants, renchérit Cam. Après Daisani, le maire de New York ! Tu es sûre que tu ne vises pas un peu trop haut, Grit?

— Pas du tout. Vous devriez comprendre que, s'ils sont si nerveux, c'est que j'ai effectivement une chance d'avoir gain de cause. En fait, je considère que les choses commencent tout juste à devenir intéressantes. Et si je gagne ce procès, ma carrière est assurée !

— Je n'en suis pas si sûr, remarqua Cole. Les gens dont tu es en train de t'attirer les foudres ne sont pas des enfants de chœur. Et je commence à me demander si cet accident de voiture était bien le fait d'un chauffard...

Une fois de plus, Margrit fut frappée par sa perspicacité.

— C'est ridicule, protesta-t-elle, soulagée que, contrairement à Janx, il soit incapable de discerner les battements précipités de son cœur.

— Je l'espère, intervint Cameron. La simple idée que quelqu'un puisse t'en vouloir à ce point me glace le sang.

— Daisani est un homme d'affaires, objecta la jeune femme avec une parfaite mauvaise foi. Il ne ferait jamais une chose pareille.

— Crois-tu vraiment qu'il soit devenu aussi riche en se montrant charitable et

magnanime ? ironisa Cole. Cet homme est dangereux.

— Est-ce qu'il y a des frites avec le poulet? demanda Margrit. Je suis affamée !

— J'ai l'impression que je n'arrive pas à faire passer mes mises en garde, remarqua Cole à l'intention de Cameron. Cette fille est complètement dépourvue de bon sens. C'est désespérant.

— Tu devrais peut-être réessayer après le dîner, suggéra sa petite amie. Tu sais comment elle est, lorsqu'elle a le ventre vide.

— En tout cas, fit Margrit, nous devrions nous dépêcher de passer à table. J'ai rendez-vous ce soir et j'aimerais avoir le temps de prendre une douche avant de repartir.

— Tu vois Tony? lui demanda Cameron.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, il m'a arrêtée, hier. Et je ne suis pas près de le lui pardonner!

Elle s'interrompit et poussa un juron.

— Qu'y a-t-il? s'enquit Cole.

— C'est la finale du championnat de foot, demain. J'étais censée aller la regarder avec la famille de Tony, mais étant donné les circonstances...

— Je pense justement que tu devrais y aller, dit Cameron. Comme cela, vous pourrez vous expliquer une bonne fois pour toutes.

— Je ne sais pas, hésita Margrit. Il y a aussi cette requête que je dois rédiger d'ici lundi... Je verrai si j'ai le temps.

Cole et Cameron échangèrent un coup d'œil résigné.

Après avoir dîné en compagnie de ses colocataires et s'être rapidement douchée et changée, Margrit quitta l'appartement pour rejoindre Alban. Elle avait prétendu qu'elle partait prendre un café en compagnie de l'un de ses collaborateurs.

Lorsqu'elle arriva *Chez Chelsea*, la librairie était nettement plus animée que la veille. Apparemment, un jeune auteur était venu lire des passages de son dernier ouvrage et signer quelques dédicaces. Margrit se fraya un chemin au milieu du petit groupe qui s'était rassemblé autour de lui et chercha Chelsea des yeux.

Elle finit par l'apercevoir perchée sur une échelle et en déduisit qu'il s'agissait probablement de son habitat naturel. La libraire lui fit signe de se rendre dans l'arrière-boutique et Margrit contourna le comptoir.

Elle poussa la porte et pénétra dans le petit salon où elles avaient pris le thé au cours de la nuit précédente. Là, elle découvrit Alban installé dans l'un des fauteuils, un livre à la main. Elle constata qu'il s'agissait d'un recueil de nouvelles d'Edgar Allan Poe et trouva ironique qu'une Gargouille puisse s'intéresser aux histoires fantastiques.

Lorsqu'il leva les yeux vers elle, elle lut la fatigue dans son regard. En cet instant, il paraissait terriblement humain.

— Salut, lança-t-elle avec un petit sourire.

— Vous êtes venue, murmura-t-il d'une voix éperdue de soulagement. Je pensais...

Il s'interrompit, laissant sa phrase en suspens.

— A vrai dire, je n'aurais jamais trouvé cet endroit sans l'aide du chauffeur de taxi qui m'a ramenée du commissariat, répondit-elle. Mais je suis là. Et j'ai de nombreuses questions à vous poser, Alban.

— J'imagine, acquiesça-t-il. Mais nous ferions mieux d'aller discuter ailleurs. Cet endroit n'est peut-être pas sûr.

— Vous pensez que quelqu'un a pu me suivre? demanda Margrit.

Alban la regarda fixement et elle comprit alors que c'était peut-être justement pour cela que Tony l'avait laissée partir.

— Il y a un escalier qui conduit directement au toit, lui dit-il. Si vous me faites confiance, nous pouvons sortir par-là.

Margrit laissa échapper un rire nerveux.

— Je suis ici, n'est-ce pas? répondit-elle.

— L'inspecteur qui est à ma poursuite pense probablement que vous êtes l'une de mes victimes potentielles.

— Tony? Sans doute. Mais moi, je ne le crois pas.

— Pourquoi cela? lui demanda gravement Alban.

— Parce que je ne pense pas que vous ayez tué ces deux femmes dans le parc. Ce n'est pas votre style. Je suis de votre côté, Alban.

— Merci, lui dit-il en se levant enfin.

— Il n'y a pas de quoi. Mais, dites-moi, est-ce que le nom de Biali vous dit quelque chose?

Alban ne put s'empêcher de sursauter. Il ne s'était visiblement pas attendu à une telle question.

— Biali est l'une de mes vieilles connaissances, répondit-il durement. C'est Chelsea qui vous a parlé de lui?

— Non. Elle ne voulait pas trahir vos secrets. En fait, c'est Janx qui a mentionné ce nom.

Alban pâlit et son visage prit une couleur de cire.

— Janx? murmura-t-il. Vous l'avez rencontré?

— J'ai été très occupée depuis que nous nous sommes quittés, hier soir, répondit-elle avec un sourire.

Elle étudia Alban qui paraissait déconcerté par l'assurance dont elle faisait preuve. Elle prit alors conscience que le moment de vérité était venu. C'était probablement la dernière fois qu'elle avait l'occasion de l'abandonner à son propre sort, de lui expliquer qu'elle n'entendait pas s'impliquer plus qu'elle ne l'était déjà.

— Alors? Où est l'accès au toit? demanda-t-elle en s'efforçant d'ignorer les battements précipités de son cœur.

— Par ici, répondit Alban en lui tendant la main.

Elle la prit, surprise par la taille de ses doigts qui parurent engloutir les siens. C'était la première fois qu'il la touchait vraiment depuis qu'ils avaient dansé ensemble. Encore ignorait-elle tout alors de ses secrets et de la façon dont son apparition altérerait à jamais son existence.

Il la guida à travers le petit appartement de Chelsea, jusqu'à une porte qui s'ouvrait sur un escalier intérieur. Lorsqu'ils atteignirent enfin le toit, Alban l'attira contre lui.

Il y avait dans ce geste une douceur infinie. Sans doute craignait-il de la blesser s'il faisait preuve de brusquerie. Elle se rendit compte alors qu'il était probablement assez fort pour la tuer de ses mains nues s'il en avait envie.

Un frisson de peur mêlée d'excitation courut sur sa peau. Mais, curieusement, la confiance qu'elle avait en lui l'emportait sur le danger qu'il représentait. Et elle n'était pas aussi indifférente qu'elle l'aurait souhaité à cette étreinte.

Mais comment aurait-elle pu résister à la grâce et à la sensualité naturelles qui se dégageaient de lui? En fait, il lui paraissait d'autant plus attirant qu'il n'avait jamais eu à son égard le moindre geste déplacé. Même lorsqu'elle s'était offerte à ses baisers, dans la

discothèque, il s'était bien gardé d'abuser de ce privilège.

Peut-être désirait-on toujours ce que l'on ne pouvait avoir, songea-t-elle avec ironie. Alban était une Gargouille et elle était humaine. Ils appartenaient à des mondes différents et seul le hasard les avait réunis. Pourtant, elle ne put s'empêcher de se nichier contre lui, impressionnée par la force de son corps athlétique.

Elle percevait à présent les battements de son cœur qui étaient beaucoup plus lents et plus puissants que ceux d'un Humain. Lorsqu'il glissa un bras autour de sa taille, les siens se firent plus précipités. Elle ferma les yeux et passa un bras autour de son cou.

— C'est la première fois que je fais une chose pareille, murmura-t-elle.

— A vrai dire, je m'en doutais un peu, répondit-il en riant doucement.

Elle rouvrit les yeux en souriant.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta-t-elle. Je n'ai jamais volé de ma vie.

— Dans ce cas, j'ai bien peur de vous gâcher définitivement le plaisir que vous auriez pu éprouver en prenant un avion ou un deltaplane, répondit-il gravement.

Sur ce, il s'élança vers le ciel sans paraître gêné le moins du monde par le poids de Margrit. Elle eut brusquement l'impression que l'espace explosait autour d'elle, tandis qu'il se transformait brusquement.

Le cœur battant, elle sentit que son corps était bien plus dur contre le sien. A quelques centimètres seulement de son visage, elle vit ses traits se modifier et adopter l'apparence d'une statue de pierre. Ses cheveux blonds blanchirent d'un seul coup, se répandant sur ses épaules marmoréennes.

Il étendit ses ailes qui, vues de près, paraissaient immenses. Elles se mirent à battre, créant autour d'eux un puissant courant d'air. A travers leur fine membrane, elle voyait luire le croissant argenté de la lune.

Margrit constata alors qu'ils s'éloignaient à vive allure du toit sur lequel ils se trouvaient, quelques instants seulement auparavant. Un mélange d'excitation et de panique envahit chaque fibre de son corps. Cette sensation était plus exaltante encore que celle qu'elle éprouvait lorsque, trouvant son second souffle, elle courait comme si plus rien ni personne ne pouvait l'arrêter.

Incapable de résister à cette extase, elle renversa la tête en arrière et éclata d'un rire cristallin. La vitesse à laquelle ils évoluaient lui coupa le souffle et ses yeux s'emplirent de larmes. Sous eux, elle voyait défiler les immeubles de la ville.

— C'est fantastique ! s'exclama-t-elle.

Son cri se perdit dans le souffle du vent et elle se demanda si Alban l'avait entendue. Puis elle entendit son rire rocailleux qui lui arracha un nouveau frisson de peur et de désir mêlés.

— Je pensais bien que cela vous plairait, lui dit-il.

Elle résista à la tentation qu'elle avait de nouer ses jambes autour de sa taille pour ne plus faire qu'un avec cette créature fantastique qui paraissait percer le rideau de la nuit. Au lieu de cela, elle lâcha son cou et s'arqua en arrière pour mieux profiter des sensations.

A présent, seuls les bras d'Alban l'empêchaient de basculer dans le vide et d'aller s'écraser plusieurs centaines de mètres en contrebas. Loin de diminuer le plaisir que lui insufflait cette course folle, l'adrénaline qui avait envahi son organisme décuplait chacune de ses sensations.

Elle percevait le froid glacial du vent qui glissait sur son corps et contrastait avec la chaleur brûlante de celui d'Alban. Mais cette impression ne faisait qu'augmenter le trouble qu'il lui inspirait. Le fait d'abandonner sa vie entre ses mains accentuait encore l'intimité de leur étreinte.

Elle se demanda si les Gargouilles pouvaient faire l'amour en volant. Si tel était le cas, ce devait être l'expérience la plus extraordinaire qu'elle avait jamais imaginée.

— Margrit? demanda Alban. Tout va bien?

Sa voix paraissait plus basse que d'ordinaire et elle comprit qu'elle n'était peut-être pas la seule à se sentir troublée par ce qui était en train de se passer.

— Oui, répondit-elle en fixant la ville qui défilait sous eux. Dites, vous n'avez jamais peur que quelqu'un vous remarque ? ajouta-t-elle.

Elle regretta aussitôt cette question terre à terre qui avait fait voler en éclats la complicité miraculeuse qui s'était brièvement instaurée entre eux.

— Je ne fais pas ça très souvent, répondit-il au bout d'un moment. Lorsque je vole, je monte généralement beaucoup plus haut... Le fait que je ne puisse me déplacer que la nuit facilite les choses : les lumières de la ville éblouissent ceux qui seraient tentés de regarder le ciel. De plus, le peu de gens qui me voient sont persuadés que les êtres comme moi n'existent pas. Et ils n'ont pas le temps de vérifier qu'ils n'ont pas été victimes d'une hallucination. Généralement, je suis très prudent.

— Généralement, répéta Margrit en souriant. Mais pas aujourd'hui.

— C'est vrai. Je me suis dit que vous préféreriez peut-être profiter au maximum de l'expérience. Accrochez-vous.

Il posa doucement sa main derrière la nuque de la jeune femme et la serra de nouveau contre lui. Margrit noua ses bras autour de son cou et inspira profondément. L'odeur d'Alban l'envahit. Elle évoquait celle de la pierre fraîchement fendue.

Il s'inclina alors sur le côté, modifiant brusquement leur trajectoire. Margrit ne put retenir un cri d'effroi. Elle rouvrit les yeux et constata que la ville se trouvait à présent à la verticale sur leur droite. Elle-même était à présent pressée contre le flanc droit d'Alban, ce qui atténuait l'impression d'intimité qu'elle avait éprouvée.

— Que voudriez-vous voir? lui demanda-t-il.

— L'immeuble Chrysler, répondit-elle sans hésiter.

Il hocha la tête et, d'un prodigieux coup d'ailes, les propulsa en direction du centre-ville. Elle reconnut bientôt les formes familières du building, ses fenêtres triangulaires et ses arches massives mises en valeur par un savant éclairage. Comme ils s'en approchaient, Alban trouva un courant ascendant qu'il laissa les porter vers le toit. Fascinée, Margrit regardait les étages défiler à quelques mètres devant eux.



— C'est incroyable, s'exclama-t-elle. Je connais ce bâtiment depuis des années, mais je ne l'ai jamais vu que d'en bas. Jamais il ne m'avait semblé aussi grand !

Ils atteignirent la flèche de métal qui paraissait transpercer le ciel nocturne.

— Vous savez qu'ils ont installé cette pointe en une heure et demie? remarqua Alban en amorçant un virage pour la contourner.

Margrit secoua la tête.

— Ils l'ont construite en secret dans la cage de l'ascenseur et ne l'ont ajoutée qu'au dernier moment. Personne n'était au courant de leurs intentions. Lorsqu'ils ont terminé, la tour Chrysler était officiellement le plus haut building du monde. Malheureusement pour lui, il n'a conservé cette prestigieuse distinction que quatre mois, le temps que l'on bâtit l'Empire State Building. Je me suis toujours senti un peu désolé pour l'architecte et les ouvriers qui avaient réalisé cet éphémère prodige.

— De toute façon, je préfère la tour Chrysler, déclara Margrit.

— Cela semble être le cas de nombreux New-Yorkais. Voulez-vous voir les aigles de plus près?

— Oh, oui ! s'écria Margrit avec une ferveur presque enfantine.

Son rire se perdit dans un nouveau cri de frayeur lorsque Alban replia ses ailes et se laissa tomber sur une hauteur de trente étages. Elle se nicha contre son épaule, tentant sans grand succès de s'abriter du vent glacé. Il la serra un peu plus contre lui comme pour lui prouver qu'il avait la situation bien en main.

Puis, soudain, ses ailes se déployèrent de nouveau, freinant leur chute vertigineuse avant de se remettre à battre pour les propulser vers le haut. Un instant plus tard, il se posa en douceur sur la tête de l'un des aigles de pierre qui ornaient la façade. Margrit sentit ses pieds toucher le sol puis les bras d'Alban la libérèrent et il recula d'un pas.

Aussitôt, elle fut terrassée par un accès de vertige incoercible. Il lui sembla que la tête de l'aigle ondulait sous ses pieds. Au-dessous, le sol qu'elle apercevait soixante étages plus bas parut brusquement se soulever pour venir à sa rencontre.

Margrit tituba légèrement en proie à la nausée. Son corps tout entier se couvrit d'une sueur glacée ainsi que de violents frissons. Elle aurait voulu se mettre à quatre pattes pour se donner une illusion de stabilité, mais avait trop peur de basculer dans le vide pour esquisser le moindre mouvement.

Elle essaya de parler, mais seul un gémissement de pure panique lui échappa.

— Margrit? Que se passe-t-il ? lui demanda Alban.

Il parut brusquement percevoir la nature de son malaise et la reprit aussitôt dans ses bras, l'arrachant à la tête de l'aigle pour les emporter dans le ciel étoilé. Margrit lui enserra le cou et pressa son visage contre sa poitrine, incapable de parler.

Quelques minutes plus tard, Alban se posa de nouveau. Ce n'est qu'alors qu'elle trouva le courage de rouvrir les yeux pour constater avec soulagement qu'ils étaient de retour sur la terre ferme.

— Est-ce que ça va? lui demanda son compagnon d'une voix inquiète.

Margrit noua ses bras autour de son propre corps, s'efforçant vainement de dominer les frissons qui continuaient à courir sur sa peau. Elle garda les yeux fixés sur ceux d'Alban, se nourrissant de la sérénité qu'elle y lisait.

Après ce qui lui sembla une éternité, les battements de son cœur commencèrent à ralentir progressivement. Elle prit une profonde inspiration et avisa enfin l'endroit où ils se trouvaient.

— Nous sommes dans un cimetière, murmura-t-elle.

Alban hocha la tête.

— Celui de l'église de La Trinité, précisa-t-il. C'est ici que je vis. Vous êtes sûre que vous vous sentez bien?

Margrit hocha doucement la tête.

— Beaucoup mieux...

Elle se sentait un peu embarrassée d'avoir perdu le contrôle d'elle-même de cette façon.

— Tout allait bien tant que nous volions, reprit-elle. Mais lorsque nous nous sommes posés, j'ai brusquement compris à quelle altitude nous nous trouvions et j'ai paniqué.

— Je suis désolé, soupira Alban. Lorsque l'on ne peut pas tomber, on finit par oublier que la plupart des gens sont sensibles au vertige.

Margrit sourit, touchée par la prévenance dont il faisait preuve une fois de plus. Il paraissait réellement désolé de l'épreuve qu'il lui avait involontairement fait endurer.

— Je vais bien, à présent, lui assura-t-elle avant de jeter un nouveau coup d'œil aux alentours. Vous vivez vraiment dans un cimetière?

— Depuis deux siècles, précisa-t-il.

Margrit ne put retenir un petit rire nerveux.

— Deux siècles, répéta-t-elle.

Elle avait beaucoup trop tendance à oublier qu'Alban n'avait rien d'humain.

— Quel âge avez-vous, exactement? s'enquit-elle.

— Je suis né en 1533, selon votre calendrier. La même année qu'Elisabeth I<sup>ère</sup>.

Elle soupira, constatant une fois de plus combien leurs existences étaient différentes. Même si elle passait toute sa vie auprès de lui, cela ne durerait que quelques instants à ses yeux.

— Et vous vivez vraiment ici? répéta-t-elle en contemplant les tours de l'église de style gothique.

— Oui.

— Vous ne trouvez pas que ça fait un peu cliché? lui demanda-t-elle avec une pointe de malice.

Alban éclata de rire. Cette réaction la surprit. Elle n'avait pas l'habitude de le voir se

conduire de façon aussi décontractée.

— Si, répondit-il enfin. Cela manque sans doute d'exotisme. Mais il y a une bonne raison à cela : personne ne s'étonne jamais de voir une Gargouille dans un vieux cimetière ou sur le toit d'une église.

Il se mit en marche et Margrit le suivit à travers les rangées de tombes.

— Et vous n'avez pas peur que les prêtres de la paroisse s'aperçoivent de quelque chose? lui demanda-t-elle.

— Certains d'entre eux suspectent ma présence. Mais je ne pense pas qu'ils puissent imaginer quel genre de créature je suis vraiment. Cela fait des années que je joue à cache-cache avec eux.

— Et en deux cents ans, personne ne vous a jamais découvert?

— Quelques-uns l'ont fait. Certains sont même devenus des amis. Mais la plupart ne me remarquent pas. Vos semblables sont très doués pour ne pas voir ce qui se trouve sous leur nez lorsque cela ne cadre pas avec l'idée qu'ils se font du monde qui les entoure.

Alban s'arrêta près d'une pierre tombale recouverte de mousse. Se penchant en avant, Margrit s'efforça de déchiffrer le nom qui y figurait.

— Atkinson, 1799, lut-elle.

— John, précisa Alban. Je l'ai bien connu. Et je ne pense pas que sa famille ou lui m'en voudraient s'ils savaient que je dois enjamber leur tombe pour accéder à ma cachette.

Joignant le geste à la parole, il gagna un petit mausolée dans lequel il pénétra.

Margrit fit mine de le suivre à l'intérieur, mais perçut alors une silhouette qui se trouvait à quelques mètres de là. Il s'agissait d'un prêtre qui regardait fixement dans leur direction. Le cœur battant, elle resta parfaitement immobile, se demandant avec angoisse si l'homme avait repéré son étrange compagnon.

Tous deux se contemplèrent pendant quelques instants puis le prêtre inclina légèrement la tête et s'éloigna. Il ne tarda pas à disparaître au coin de l'église et Margrit se retrouva seule. Elle poussa alors un profond soupir de soulagement.

— Margrit? l'appela Alban de l'intérieur du mausolée.

— J'arrive, murmura-t-elle.

Elle pénétra dans la pièce minuscule et vit qu'Alban avait fait pivoter le lourd sarcophage de pierre qui se trouvait à l'intérieur, révélant une volée de marches qui s'enfonçaient dans le sol.

— C'est vous qui avez fait construire ce passage secret? demanda-t-elle, ébahie.

— Oui, répondit-il. Richard Upjohn, l'homme qui a bâti l'église, était l'un de mes amis. Il a créé ce souterrain en 1846.

— Où viviez-vous avant?

— Ici, déjà, depuis près de quarante ans. Cette église est la troisième que l'on ait

construite à cet endroit.

— Et comment a réagi cet Upjohn, lorsqu'il a découvert votre existence ? \*

— Richard était un romantique. Il aimait les choses belles et étranges à la fois. J'ai estimé qu'il était capable d'accepter mon existence. Et je ne me suis pas trompé.

Il commença à descendre les marches et elle lui emboîta le pas. Lorsqu'ils furent à l'intérieur, Alban remit le sarcophage en place. Il devait peser au moins une tonne, mais cela ne semblait pas lui poser le moindre problème.

Il faisait à présent complètement noir. Alban actionna alors un briquet qu'il sortit de sa poche et alluma une lampe à huile qui était accrochée au mur. Ils reprirent leur descente et ne tardèrent pas à parvenir dans une vaste pièce creusée à même la pierre. Alban alluma plusieurs autres lampes, révélant le décor minimaliste de cette salle qui lui servait de refuge depuis plus d'un siècle et demi.

Un lit de camp était installé dans un coin. A côté, plusieurs étagères étaient fixées contre la paroi, soutenant une impressionnante collection de livres. Il y avait aussi une table et une unique chaise. L'absence de réchaud et de salle de bains rappela à la jeune femme que cette demeure n'était pas celle d'un être humain.

— Est-ce qu'il y a une autre issue ? demanda-t-elle, curieuse.

— Vous avez peur de vous retrouver prise au piège ? demanda-t-il, légèrement amusé.

— Non. Je me disais juste que quelqu'un comme vous tiendrait à se ménager une issue de secours au cas où son refuge viendrait à être découvert.

— C'est exact. Il y a une trappe sous mon lit. Elle mène à un réseau de tunnels qui s'étend sous la ville et communique avec les égouts. L'itinéraire n'est pas particulièrement plaisant, mais cela vaut toujours mieux que d'être brûlé vif.

Margrit hocha la tête et s'approcha de la table sur laquelle était posée une carte plastifiée.

— Vous êtes abonné à la bibliothèque municipale ? demanda-t-elle en souriant.

Cette idée lui paraissait délicieusement absurde.

— Oui, répondit Alban qui ne paraissait pas saisir l'ironie de la chose. Il m'est parfois difficile de gagner de l'argent et c'est une façon économique d'avoir accès à une réserve inépuisable de nouveaux livres.

— Je pensais que Chelsea vous en prêtait, remarqua Margrit.

— A vrai dire, je n'ai jamais pensé à le lui demander, avoua-t-il.

— Est-ce que vous mangez ? s'enquit-elle d'une voix un peu hésitante.

— Uniquement des enfants, répliqua-t-il en souriant.

Voyant Margrit pâlir légèrement à cette idée, il éclata de nouveau de rire.

— Ce n'est pas drôle, protesta-t-elle.

— Au contraire ! Vous auriez vu votre tête.

Margrit le contempla, étonnée par l'humanité qui se dégageait de lui lorsqu'il souriait malgré sa forme de Gargouille. Plus que jamais, il lui apparaissait comme un vivant paradoxal, participant de deux natures qu'elle ne parviendrait sans doute jamais à réconcilier.

Certains de mes semblables exercent des métiers de nuit, reprit-il. Ils sont vigiles, barmen, ambulanciers, ou livreurs de pizzas. Mais j'ai décidé il y a très longtemps de me tenir à l'écart de votre monde. Je préfère ne pas me faire remarquer et c'est de plus en plus difficile, maintenant que vous disposez des fichiers informatiques...

— Vous n'avez pas répondu à ma question, remarqua la jeune femme.

— Au sujet de mon alimentation ? Je mange, oui. Mes besoins sont nettement moindres que les vôtres, mais il m'est tout de même nécessaire de me sustenter.

— Comment faites-vous, si vous ne travaillez pas?

— Autrefois, je m'éloignais de la ville pour chasser. La région était très giboyeuse. Mais cette époque est révolue. Aujourd'hui, je me porte régulièrement volontaire pour aider les personnes sans-abri. Cela me permet de manger lorsque j'en ai besoin.

Alban se tut et la regarda longuement.

— Merci, Margrit, dit-il enfin.

— Pourquoi? lui demanda-t-elle, surprise.

— Pour m'avoir fait confiance.

La jeune femme hocha la tête.

— Il n'y a pas de quoi. Mais puisque je suis venue jusqu'ici, j'estime avoir le droit à quelques réponses. Pour commencer, j'aimerais que vous me parliez de Patricia Sanger.

Alban demeura parfaitement immobile, se contentant de fixer Margrit avec étonnement.

— Patricia Sanger, répéta-t-il enfin d'un ton légèrement rêveur. Patricia Perry, en fait. Elle s'est mariée, je m'en souviens.

— Ann Boudreaux, Rachel Ward, énuméra Margrit, Julia Patterson, Christina Lee...

A chacun de ces noms, elle voyait Alban frissonner. Finalement, il s'accroupit, prenant instinctivement cette position qui paraissait si naturelle à une Gargouille.

— Vous avez oublié Susannah Albright, remarqua-t-il. Elle aussi s'est mariée. Vous n'avez pas dû trouver son nom parmi la liste des victimes.

— Non, reconnut Margrit. Patricia et elle ont toutes deux survécu à votre rencontre. Mais qu'est-il arrivé aux autres, Alban ?

— Je l'ignore, soupira-t-il. Je vous jure que je n'en ai pas la moindre idée. Je n'ai appris les noms de ces femmes qu'en lisant la presse. Je n'ai parlé à aucune d'entre elles et je ne leur aurais jamais fait le moindre mal.

Il passa la main sur son visage comme pour chasser un mauvais rêve.

— Elles étaient un peu comme vous, ajouta-t-il. Courageuses. Peut-être plus courageuses que raisonnables, d'ailleurs. J'ai veillé sur elles autant que je le pouvais, mais je n'étais pas là continuellement...

— Ce n'est pas suffisant, déclara Margrit en le regardant droit dans les yeux. Qu'une femme que vous surveilliez soit morte ne serait pas étonnant. Même s'il y en avait eu deux, il pourrait toujours s'agir d'une coïncidence malheureuse. Mais pas quatre, Alban. Pas quatre !

— Il y en a eu plus que cela, avoua-t-il d'une voix blanche. Une douzaine en tout...

— Mon Dieu, murmura Margrit, horrifiée.

Elle dut faire appel à toute la force de sa volonté pour ne pas tourner les talons et s'enfuir vers le mausolée. Tout semblait indiquer qu'elle avait mal jugé Alban et qu'il était bien le tueur qu'elle avait refusé de voir en lui.

Pire, elle s'était jetée tête baissée dans son antre. Et comment aurait-elle pu espérer soulever le lourd sarcophage de pierre qui bloquait l'entrée? A présent, elle était entièrement à sa merci. Et elle ne pouvait s'en prendre qu'à cette incurable témérité contre laquelle Janx l'avait pourtant mise en garde.

L'espace d'un instant, elle regretta de ne pas pouvoir dire à Tony qu'il avait raison depuis le début, qu'elle avait commis une énorme erreur qu'elle s'apprêtait à payer chèrement.

Puis, brusquement, son instinct de survie prit le relais. Tant qu'elle n'était pas morte, il

restait encore de l'espoir.

— Alors expliquez-moi ce qui se passe, exactement, articula-t-elle en feignant une assurance qu'elle était loin de ressentir.

— Je n'ai jamais tué un être humain...

Alban détourna les yeux, gêné.

— Je n'ai jamais tué une femme, reprit-il. Et jamais personne si ce n'était pour défendre ma propre vie. Savez-vous quand elles sont mortes, exactement?

— Julia Patterson est décédée le 18 juin 1873.

— Pas le mois et l'année mais l'heure, objecta-t-il.

Margrit fronça les sourcils.

— Julia Patterson a été retrouvée à une heure de l'après-midi, reprit-elle.

Elle se figea soudain, comprenant où il voulait en venir.

— Le corps était encore chaud! s'exclama-t-elle, sidérée de ne pas avoir fait le rapprochement auparavant. Ce qui signifie qu'elle a été tuée durant la matinée! Ce ne pouvait donc pas être vous...

Alban hocha la tête.

Je ne pourrai pas vous prouver mon innocence dans chacun des cas, reconnut-il. Certaines de ces femmes sont mortes durant la nuit alors que je n'étais pas présent. Mais une grande partie d'entre elles ont été assassinées de jour. Et je vous donne ma parole que j'ignore qui les a tuées et pourquoi. Je suppose néanmoins qu'il s'agit de quelqu'un qui appartient à l'une des Races Anciennes et qui cherche à me nuire. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il y a quatre-vingts ans de cela j'ai décidé de ne plus protéger personne.

— Et depuis ce jour, vous êtes resté seul, n'est-ce pas? murmura Margrit, stupéfaite.

— Je l'étais déjà auparavant. Je n'ai jamais abordé ces femmes, je ne leur ai pas parlé. Je me contentais de les suivre et de les protéger. Comme je vous l'ai dit, c'est dans ma nature... Lorsque je vous ai vue, je me suis dit que mon mystérieux ennemi avait dû se lasser de me surveiller depuis tout ce temps. Mais deux autres femmes sont mortes. Je ne comprends pas qui peut m'en vouloir à ce point.

— Lorsque je vous ai parlé de Biali, j'ai senti une certaine rancœur dans votre voix, remarqua-t-elle.

— A ce propos, qu'êtes-vous donc allée faire chez Janx?

— Pour le moment, c'est moi qui pose les questions, répliqua la jeune femme. Qui est ce Biali et pourquoi ne le portez-vous pas dans votre cœur?

Alban soupira. Son visage trahit brièvement une exaspération qui disparut presque aussitôt pour céder la place à son impassibilité habituelle.

— Biali et moi étions rivaux, lorsque nous étions jeunes. Mais cela fait bien longtemps

que ce chapitre est clos.

— Janx l'a pourtant identifié comme étant l'un de vos ennemis, objecta Margrit. Il a également cité Eliseo Daisani et Grâce O'Malley.

— La pirate? s'étonna Alban. Mais elle est morte il y a des siècles !

— Je suppose qu'il s'agit de son fantôme, dans ce cas, rétorqua-t-elle ironiquement. Vous ne lisez jamais le journal ?

— Je trouve ça déprimant, avoua Alban.

— Je suppose que vous n'avez pas complètement tort. En tout cas, Grâce O'Malley est une excentrique qui s'efforce de changer le monde par la base, une révolutionnaire dans la lignée de Louise Michel. J'ignore quelle relation peut bien exister entre vous.

— Moi aussi, répondit Alban. Je ne l'ai jamais rencontrée.

— Et Biali? Pourquoi étiez-vous rivaux, vous et lui?

Alban lui décocha un sourire dénué de joie dans lequel elle perçut une profonde mélancolie.

— A cause d'une femme. N'en va-t-il pas toujours ainsi ?

— Pas forcément, répondit-elle. Que s'est-il passé, exactement ?

— Nous nous sommes battus pour elle. J'ai gagné, mais le combat a été si violent que Biali a failli mourir. Or nous sommes beaucoup trop peu nombreux pour pouvoir nous permettre de nous entretuer de cette façon. Hajnal était furieuse contre moi. Elle a refusé de me parler pendant six mois. Pourtant, elle ne m'a pas quitté. Il faut croire que les femmes de toutes les espèces considèrent le silence comme une forme de punition...

— C'est parce que nous parlons beaucoup. J'imagine que vous êtes censés regretter le son de notre voix, au bout d'un moment. Mais il faut bien avouer que cela ne marche pas vraiment.

— En tout cas, reprit Alban, elle a fini par me pardonner. Biali, lui, ne l'a jamais fait.

— Qu'est-il arrivé à Hajnal? s'enquit Margrit.

Le visage d'Alban s'assombrit tandis qu'il replongeait dans ses souvenirs.

— Elle est morte, lui dit-il. La Révolution française a été très cruelle pour notre espèce. J'imagine que Hajnal et moi étions devenus trop insouciantes. Nous vivions à Paris depuis des dizaines d'années. Et, contrairement à ce que pourrait vous laisser penser cette pièce, les Gargouilles aiment le luxe autant que les Humains. Nous nous faisons donc passer pour des nobles étrangers.

— Les gens n'étaient-ils pas surpris par le fait que vous ne sortiez que la nuit?

— Pas vraiment. Ils nous prenaient pour des originaux. Mais l'argent fait taire la plupart des questions indiscretes. Malheureusement, notre identité d'emprunt était si crédible que, lorsque la Révolution a éclaté, nous faisons partie des gens à abattre. Nous aurions dû comprendre qu'un vent de révolte soufflait. Mais il y avait déjà eu tant de



soulèvements qui s'étaient terminés dans le sang... Nous pensions que celui-ci passerait comme les autres. Mais nous nous trompons. Ils sont arrivés chez nous juste avant l'aube...

Alban détourna les yeux.

— Notre espèce n'est pas facile à tuer, reprit-il. Nous nous sommes battus farouchement et bien des hommes sont morts. C'est la dernière fois que j'ai tué un être humain et j'espère ne plus jamais avoir à le faire. Vous êtes si fragiles...

Il ferma les yeux, revivant ces instants tragiques.

— Il pleuvait, cette nuit-là, reprit-il.

Margrit eut l'impression qu'une pluie glacée s'abattait brusquement sur elle. Au loin, elle entendit résonner un bruit qui évoquait le claquement du tonnerre.

— Des coups de feu, murmura Alban. Nous avons déjà vu des armes de ce genre, bien sûr. J'avais même appris à les utiliser. Mais, curieusement, je n'avais jamais pensé qu'elles pourraient un jour être employées contre nous...

Margrit vit une flamme déchirer la nuit, illuminant brièvement les corps des hommes qui l'entouraient. La plupart d'entre eux étaient munis de fourches et de piques qu'ils brandissaient dans sa direction. Plusieurs d'entre eux étaient couchés à ses pieds, baignant dans leur sang.

Un deuxième éclair claqua, immédiatement suivi par une douleur déchirante au niveau de son abdomen. Elle se plia en deux, terrassée par la douleur, et bascula à la renverse sur les pavés. Ses longs cheveux blancs s'épalaient autour d'elle, plongeant dans l'eau sale et glacée du caniveau.

— Je n'avais jamais imaginé que nous puissions êtres vulnérables à des armes créées par les Hommes, poursuivit Alban.

Margrit posa l'une de ses mains griffues à même le sol. Au prix d'un effort surhumain, elle se redressa, s'efforçant d'ignorer la souffrance cuisante qui lui taraudait le ventre. Craignant que ses entrailles ne se répandent hors de son corps, elle refusa de baisser les yeux et se releva péniblement.

Les hommes qui l'entouraient se mirent à crier alors que ses ailes se déployaient brusquement. Elle percevait à présent chacun de ses muscles et s'étonnait de leur incroyable puissance. A travers le rideau de pluie qui s'abattait sans discontinuer, elle aperçut celui qui brandissait un fusil. Elle comprit qu'une seule balle suffirait à transpercer la fine membrane de ses ailes, l'empêchant de voler vers le salut.

Incapable de réprimer un rugissement de frustration, elle les reblia donc, se sentant plus vulnérable et exposée qu'elle ne l'avait jamais été.

— Hajnal! cria-t-elle.

L'intensité de son hurlement fit reculer les hommes qui lui faisaient face. Elle abattit son poing dans leur direction et deux d'entre eux tombèrent pour ne plus jamais se relever. Elle se rua sur celui qui tenait l'arme à feu avant qu'il n'ait eu le temps de la recharger et lui arracha des mains son engin de mort qu'il brisa comme un simple morceau de bois.

Paniquée, elle chercha des yeux son amante.

— Elle était là, un instant seulement auparavant, expliqua Alban.

Margrit se fraya un chemin à travers la foule en appelant la femme qu'elle aimait. Ses coups fauchaient ceux qui l'entouraient sans aucune discrimination. Elle fit une dizaine de pas avant de retomber à genoux, vaincue par la douleur atroce.

Une barre de fer s'abattit sur sa nuque et elle s'effondra une fois de plus. Margrit roula sur elle-même et agrippa l'arme de son adversaire qu'elle parvint à lui enlever sans la moindre difficulté. D'un coup de poing, elle le propulsa contre le mur le plus proche et il s'écroula comme un pantin désarticulé.

Se servant de la barre de fer, elle parvint à se remettre sur ses pieds. Puis elle se jeta sur ses assaillants, initiant une nouvelle moisson de sang. La lumière changea alors et elle sut qu'il ne lui restait plus très longtemps avant que le soleil ne se lève.

C'est alors qu'elle entendit Hajnal hurler. Sans même réfléchir, elle se précipita dans la direction d'où provenait le son. Elle courait et chaque pas éveillait en elle un frémissement convulsif de pure souffrance. Que n'aurait-elle pas donné en cet instant pour disposer de la vitesse d'un Vampire ou du souffle d'un Dragon...

Presque tous leurs ennemis étaient morts, à présent, et les autres hésitaient à passer de nouveau à l'offensive de peur de partager le même sort. Margrit s'agenouilla auprès de Hajnal et découvrit avec horreur que les ailes de sa bien-aimée avaient été déchiquetées par les balles.

Une blessure s'ouvrait dans sa poitrine, juste au niveau du cœur.

— Le soleil se lève, souffla-t-elle d'une voix plus aiguë, mais tout aussi rocailleuse que celle d'Alban. Va-t'en. Tu dois te mettre à l'abri...

— Non, Hajnal, protesta-t-elle. Je ne peux pas.

Elle rit et un filet de sang s'écoula au coin de sa bouche.

— Nous mourrons tous les deux si tu restes ici, lui dit-elle. Pars et rappelle-toi mon nom, mon amour. Raconte mon histoire.

— Je peux te porter, protesta Margrit qui refusait d'accepter l'inévitable.

Elle essaya de soulever Hajnal, mais cette tentative raviva la douleur qui lui transperçait le ventre.

— Tu n'en as plus la force, répondit-elle en souriant. Va-t'en. Qui sait? En me pétrifiant, j'ai peut-être une chance de survivre. Ils ne pourront plus rien contre moi. Reviens après le coucher du soleil, si tu veux, mais ne reste pas ici. Cela ne servirait à rien.

Margrit vit alors une flamme se refléter dans les yeux de Hajnal. Au prix d'un effort incroyable, celle-ci se jeta sur l'homme qui s'approchait d'elle, une torche à la main. Une odeur de pierre brûlée se répandit dans l'air.

— Pars! cria-t-elle à Margrit.

Incapable de résister à cet ordre, celle-ci prit son envol. Elle dut lutter de toutes ses forces pour prendre de l'altitude. Ses muscles protestaient à chaque nouveau battement d'ailes. Ne trouvant même pas le courage de regarder en arrière, elle prit la fuite...

— Je suis revenu ce soir-là, reprit Alban d'une voix sourde.

Reprenant lentement conscience, Margrit se tourna vers lui, et sentit la douleur refluer.

— Je me suis posé dans un jardin à quelques kilomètres de là et le soleil m'a surpris.

Changé en pierre, j'ai repris des forces pendant la journée puis je suis retourné sur les lieux de l'attaque. Je l'ai cherchée partout. Mais elle avait disparu. Il n'y avait pas la moindre trace d'elle. Pendant des mois, j'ai erré dans Paris, revenant incessamment là où nous avions l'habitude d'aller ensemble. Mais en vain... Lorsque j'ai compris que tout espoir était perdu, j'ai traversé l'océan et je ne suis plus jamais retourné en Europe.

Margrit resta longuement immobile, incapable d'assimiler ce qui venait de lui arriver.

— Qu'est-ce que tu m'as fait? murmura-t-elle enfin.

Alban la considéra avec étonnement.

— J'étais... toi, expliqua-t-elle.

— Tu as *vécu* ce qui s'est passé? articula-t-il, visiblement stupéfait.

Elle hocha la tête.

— Je suis désolé... Je ne savais pas que les Humains étaient sensibles au partage de mémoire...

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— C'est notre façon de partager nos souvenirs, expliqua Alban, de raconter nos histoires.

Margrit massa son ventre qui était toujours un peu douloureux.

— Bon sang, Alban ! Mais pourquoi est-ce que tu n'as pas utilisé ça contre eux?

Il la regarda sans comprendre.

— Les hommes qui vous ont attaqués, précisa-t-elle. Pourquoi n'as-tu pas partagé ta mémoire avec eux. Ils auraient certainement paniqué et pris la fuite!

Alban secoua la tête, interdit.

— Je n'aurais jamais imaginé pouvoir faire une chose pareille, reconnut-il.

— Je commence à comprendre pourquoi nous sommes l'espèce dominante, dit-elle d'un ton ironique. Tu as envié le souffle des dragons et la vitesse des vampires, mais tu n'as même pas pensé à utiliser ton propre pouvoir : la télépathie.

— C'est vrai, soupira-t-il, défait. Mais mon espèce est dotée d'une grande force physique, Margrit. Et généralement, nous n'avons besoin de rien de plus pour remporter les batailles que nous devons livrer.

— Tu devrais peut-être reconsidérer ta stratégie, suggéra la jeune femme.

Elle passa une main dans ses cheveux pour chasser les bribes de cette vision qui s'accrochaient encore à son esprit.

— Je suis désolée pour Hajnal, reprit-elle.

Elle s'interrompit brusquement et fronça les sourcils.

— Ne me dis pas que tu es resté seul depuis qu'elle est morte...

Alban répondit à sa question par un triste sourire qui lui brisa le cœur.

— C'est terrible, murmura-t-elle.

Protéger ces femmes m'aidait un peu avant que je ne comprenne qu'en agissant de la sorte je risquais de les condamner... Mais, à ce propos, tu n'aurais jamais dû aller voir Janx. Tu as vraiment de la chance d'être toujours en vie, tu sais.

— C'est Chelsea qui m'en a parlé. Et Tony venait juste d'évoquer son nom...

Margrit comprit soudain ce que cachait cette improbable coïncidence.

— Il m'a piégée! s'exclama-t-elle, furieuse de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Qui ? L'inspecteur de police?

— Mais non, Janx ! Tony m'a dit qu'il avait reçu un appel anonyme lui signalant ta présence dans le quartier. Puis il m'a demandé si par hasard je connaissais quelqu'un du nom de Janx. Sur le coup, je n'ai pas fait le rapprochement parce que j'ignorais tout de lui. Mais, maintenant que je connais le personnage, cela ne fait plus aucun doute : c'est Janx qui l'avait appelé. Je ne sais pas comment Tony a découvert son identité. Je ferais bien de le lui demander, d'ailleurs... Janx m'a fait suivre !

— Mais pourquoi?

— Je ne sais pas. Apparemment, il loue ses services au plus offrant. Et je connais au moins une personne qui aurait tout intérêt à ce que je sois inculpée pour complicité d'assassinat. Bien sûr, il a très bien pu agir par pure perversité. Venant de lui, tout est possible...

Margrit réfléchit aux implications de ce qu'elle venait de comprendre.

Au moins, reprit-elle, nous devrions être tranquilles ce soir. Après ta séquence d'acrobaties aériennes, je doute que quiconque ait pu nous suivre jusqu'ici !

— Je n'en suis pas si sûr, murmura Alban.

Margrit fit mine de parler, mais il l'arrêta d'un geste et tendit l'oreille.

— J'entends quelque chose... Plusieurs personnes dans le caveau.

Evidemment, Margrit n'entendait pas le moindre bruit.

— Ce n'est pas possible, souffla-t-elle.

— Je sais. Mais il n'en reste pas moins qu'ils sont là. Et je crois que ton ami l'inspecteur en fait partie.

Il se tourna vers elle et la considéra attentivement.

— Crois-tu qu'ils aient pu placer un mouchard sur toi pendant que tu étais au commissariat, hier soir?

Margrit secoua la tête d'un air peu convaincu.

— Je ne pense pas que la police de New York ait les moyens de faire une chose

pareille, répondit-elle.

Elle ne put cependant s'empêcher de jeter un coup d'œil dans son sac à main pour s'en assurer.

— Est-ce que tu crois qu'ils pourront déplacer le sarcophage ? demanda-t-elle, inquiète.

— Tout dépend combien ils sont, répondit Alban.

— En tout cas, il n'est pas question qu'ils t'attrapent. Tu n'aurais aucune chance de sortir du commissariat avant l'aube et je ne tiens pas à ce qu'ils découvrent ton secret ni à ce que tes semblables t'éliminent à titre préventif.

— Je pourrais me changer en pierre. Ils ne trouveraient que toi et une inoffensive statue.

— Tu peux le faire volontairement? s'étonna la jeune femme.

— C'est possible. D'ordinaire, cela ne sert à rien. Mais étant donné les circonstances...

— C'est une bonne idée, approuva Margrit.

Elle fronça les sourcils et poussa un juron sonore.

— Que se passe-t-il? lui demanda Alban.

— Tu as déjà eu recours à cette technique lorsque tu étais dans la boîte de nuit. C'est comme cela que tu t'es caché dans la salle gothique. Et je t'ai plus ou moins identifié en regardant les bandes vidéo. Tony t'a donc déjà vu sous cette forme.

— Je ne comprends pas. Il ne sait pourtant pas que je suis une Gargouille...

— Non, bien sûr. Il pense qu'il s'agissait d'une sorte de déguisement. Il a même trouvé cela très malin de ta part. Mais s'il revoit la même statue ici, il risque de se poser des questions.

— Sans doute pensera-t-il que c'est celle qui a inspiré mon déguisement. Crois-moi, il ne devinera jamais la vérité.

A cet instant, un bruit métallique se fit entendre au loin, suivi d'un choc sourd.

— Ils ont dû trouver un levier, remarqua Alban. Il ne nous reste que peu de temps.

— Dans ce cas, nous n'avons pas le choix. Filons par le tunnel dont tu m'as parlé.

— Je t'ai dit que ce n'était pas un chemin agréable.

— Le moment est mal choisi pour faire la fine bouche, rétorqua-t-elle.

Il hocha la tête et se dirigea vers le lit qu'il repoussa, révélant une lourde pierre munie de deux anneaux. Aucun homme n'aurait été capable de la soulever sans outils, mais Alban la souleva avec une facilité déconcertante. Un trou béant s'ouvrait à leurs pieds et Margrit repéra des barreaux de métal qui permettaient de descendre.

— Est-ce que la sortie est loin ?

— Assez, oui. Et nous aurons de l'eau jusqu'aux cuisses lorsque nous serons en bas. Es-

tu certaine de vouloir faire cela ?

— Nous n'avons pas le choix. Je ne tiens pas à ce que Tony me trouve ici. Et ce serait encore pire s'il t'arrêtait.

Alban hocha la tête et, après avoir pris une profonde inspiration, Margrit commença à descendre le long de l'échelle métallique.

Plus ils s'enfonçaient dans le tunnel et plus les remugles qui flottaient dans l'air confiné du souterrain devenaient écœurants. Ils devaient s'être rapprochés des égouts et Margrit préférait ne pas s'attarder sur la nature des immondices qui flottaient sur le cours d'eau qu'ils étaient en train de suivre.

Elle ne voyait absolument rien et devait se fier aveuglément à Alban qui la suivait de près et l'aidait à négocier les passages les plus difficiles. Cette marche dans les ténèbres commençait à devenir réellement oppressante et elle espérait de tout cœur qu'ils n'étaient plus très loin de la sortie.

— Je ne suis pas claustrophobe, se répéta-t-elle pour la dixième fois.

— Excellente nouvelle, commenta son compagnon avec une pointe d'ironie.

Il était à quelques pas d'elle et elle ne distinguait même pas sa silhouette massive.

— Tu t'en sors? lui demanda-t-il gentiment.

Plus ou moins, répondit-elle. Mais il fait si noir que, si tu n'étais pas là, je finirais sûrement par tourner en rond sans même m'en rendre compte.

— Ne t'en fais pas, mon espèce est nyctalope.

— C'est à croire que vous n'avez aucun défaut, bougonna-t-elle.

— A part de se changer en pierre chaque fois que le jour se lève? suggéra-t-il.

Malgré les circonstances, elle ne put s'empêcher de rire.

— J'imagine qu'on ne peut pas vraiment considérer cela comme une qualité, concéda-t-elle.

— Nous ne sommes plus très loin.

— Comment le sais-tu?

— Crois-tu vraiment que je disposerais d'une issue de secours si je ne savais pas précisément où elle conduit?

— J'imagine que non...

Margrit s'interrompit brusquement alors que le sol se déroba sous ses pieds. Elle bascula en avant, chuta de quelques mètres et atterrit dans l'eau la tête la première. Elle ne put s'empêcher de boire la tasse et le goût écœurant du liquide fétide dans lequel elle baignait lui donna la nausée. Se redressant péniblement, elle se mit à tousser et à cracher.

Elle entendit alors Alban atterrir à ses côtés avec la délicatesse d'un danseur.

— Margrit? Est-ce que tout va bien?

— Non, répondit-elle, les larmes aux yeux.

Elle cracha de nouveau, tentant vainement de se débarrasser du goût de pourriture qui

emplissait sa bouche et sa gorge.

— Je ne suis pas blessée, précisa-t-elle en frissonnant. Mais je ne vais pas bien du tout!

— Si tu veux, je peux allumer une torche. Nous sommes suffisamment loin du caveau pour ne pas risquer de nous faire repérer.

— Non ! s'exclama Margrit. Ne fais surtout pas ça ! Je ne veux pas que tu me voies dans cet état !

Alban se garda prudemment de toute remarque déplacée au sujet de la coquetterie féminine et elle lui en sut gré.

— Tu ne m'avais pas dit que le tunnel se terminait de façon aussi abrupte, commenta-t-elle.

— Normalement, ce n'est pas le cas. Nous aurions dû remonter progressivement et émerger à pied sec. Apparemment, le tunnel que je comptais prendre s'est effondré, rejoignant un autre couloir situé juste en dessous. Je suis désolé, Margrit.

— Tu peux m'appeler Grit, tu sais. Tous mes amis le font. Par contre, évite soigneusement les Meg, Maggie, Madge, Marge ou autres variantes du même genre.

— Grit? répéta Alban d'une voix hésitante, comme s'il goûtait cette nouvelle sonorité. Non, ajouta-t-il enfin. Je ne pense pas que je pourrais t'appeler ainsi.

— Pourquoi pas? demanda-t-elle, surprise.

— Parce que c'est beaucoup trop informel... Est-ce que tu pourrais m'appeler Al?

A cette idée, Margrit ne put s'empêcher de rire.

Al? répéta-t-elle. Certainement pas. C'est un surnom de voisin sympathique et un peu ventru qui organise des barbecues dans son jardin tous les dimanches. Mais Al la Gargouille? Ce serait ridicule.

— Je suis d'accord, répondit-il en posant sa large paume sur son épaule. Al et Grit sont des gens différents. Moins compliqués, sans doute. J'imagine qu'en ce moment ils ont beaucoup moins de problèmes que nous, d'ailleurs. Nous, nous sommes Margrit et Alban, fugitifs recherchés par la police et grands explorateurs d'égouts.

Margrit rit de plus belle.

— Va pour Margrit et Alban, déclara-t-elle enfin. Je trouve que ça sonne plutôt bien.

La main d'Alban était toujours sur son épaule, lui communiquant un peu de sa chaleur. Et, soudain, malgré les ténèbres, le froid et la puanteur, elle se sentit heureuse d'être là, à ses côtés. Une fois de plus, ils avaient retrouvé cette troublante complicité qu'elle avait déjà ressentie lorsqu'ils volaient ensemble.

Dans l'obscurité, les différences qui existaient entre eux s'estompaient, lui faisant oublier la forme imposante d'Alban, son mode de pensée si subtilement différent de celui des Humains et le fait qu'il serait toujours de ce monde alors qu'elle reposerait depuis des siècles dans un cimetière semblable à celui où il avait élu domicile.



Ici, ils étaient juste un homme et une femme. Deux êtres dont les chemins s'étaient croisés par hasard et qui se retrouvaient unis par l'adversité. Elle posa doucement sa main sur celle d'Alban, se demandant ce que l'avenir leur réservait.

Deviendraient-ils amis? Amants? Ou resteraient-ils à jamais séparés par ces différences qu'elle avait momentanément choisi d'oublier?

— Est-ce que tu te sens mieux? lui demanda-t-il doucement.

Quelque chose dans sa voix lui suggéra qu'il partageait peut-être un peu de ce trouble qui l'avait envahie. Après tout, n'était-elle pas la première femme avec laquelle il s'était décidé à entrer en contact depuis la mort de sa bien-aimée?

— Je vais bien, assura-t-elle.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que j'allume une des torches?

— Cela faciliterait peut-être notre progression, soupira-t-elle. Promets-moi juste de ne pas me regarder, d'accord?

— J'essaierai de ne pas le faire.

— Tu te moques de moi !

— Oui, avoua-t-il. Tends tes mains.

Elle s'exécuta et il y déposa un sac de cuir.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle, curieuse.

— Quelques affaires que j'ai empaquetées au cas où je serais obligé de fuir comme nous venons de le faire.

Il craqua une allumette et l'approcha de la torche qu'il avait sortie du sac. Il fallut quelques instants pour que celle-ci s'allume.

— As-tu déjà entendu parler de cette merveilleuse invention que l'on appelle une lampe torche? lui demanda Margrit.

Elle baissa les yeux et découvrit avec une pointe de soulagement quelle n'était pas aussi répugnante qu'elle ne l'avait redouté. La cascade qui se formait à l'endroit où communiquaient les deux tunnels avait au moins le mérite de repousser les débris les plus écœurants contre les murs du souterrain.

— Cela pourrait être pire, déclara Alban.

— Tu avais promis de ne pas regarder, objecta-t-elle avec un demi-sourire.

— J'ai oublié, répliqua-t-il malicieusement. Et pour répondre à ta question, j'ai bien entendu parler des lampes électriques, mais je n'en ai jamais acheté. Je ne sais pas pourquoi, au juste.

— Sans doute parce que les torches cadrent mieux avec l'idée que l'on se fait généralement des créatures de la nuit, railla-t-elle.

— J'aimerais te répondre que je ne me considère pas comme une créature de la nuit, mais j'imagine que ce serait un peu absurde...

— Et moi, j'aimerais prétendre que je ne suis pas couverte de la tête aux pieds d'un liquide visqueux et malodorant, mais ce serait peine perdue. Alors le mieux à faire, c'est de sortir rapidement d'ici pour que je puisse prendre une douche. Par où allons-nous?

— Suis-moi, lui dit-il.

Il se mit en marche et Margrit lui emboîta docilement le pas, gardant les yeux résolument fixés sur ses épaules musclées. Ses ailes étaient repliées, formant derrière lui une sorte de cape que l'on ne distinguait quasiment pas lorsqu'il était de face. A travers, on devinait l'éclat ivoirin de sa peau sous laquelle roulaient des muscles saillants.

Elle avait du mal à croire qu'une membrane aussi fine et délicate soit capable de supporter le poids d'Alban en vol. Incapable de résister à la tentation, elle s'approcha de lui et effleura l'une de ses ailes du bout des doigts. Ce simple contact lui permit de découvrir l'incroyable alliance de force et de douceur qui les caractérisait.

Cette sensation n'était pas tout à fait étrangère à la jeune femme qui l'associait cependant à une tout autre partie de l'anatomie masculine. Elle entendit alors Alban émettre un petit soupir étranglé et se demanda en rougissant si la comparaison était si déplacée que cela.

Elle retira sa main au moment où il se retournait, se sentant un peu coupable du manque de respect dont elle venait de faire preuve à son égard. Ce sentiment était renforcé par la différence fondamentale d'Alban qui lui apparaissait bien plus clairement à la lueur de sa torche.

Il resta quelques instants immobile, comme s'il était tout aussi incertain qu'elle quant à l'attitude à adopter en de telles circonstances. Margrit comprit alors qu'il devait être désorienté lui aussi par la différence de nature qui existait entre eux.

— Tu es très beau, lui dit-elle.

Alban cligna des yeux sans qu'elle puisse déterminer si cette réaction trahissait du désir ou simplement de la surprise. Presque aussitôt, il recouvra une expression parfaitement neutre.

— Merci, dit-il.

Il jeta un coup d'œil au tunnel qui s'ouvrait devant eux, dissipant la magie fragile de cet instant.

— Nous n'en avons plus pour très longtemps, lui assura-t-il. Tu tiens le coup?

Margrit hocha la tête et lui décocha un sourire emprunt de regrets. Il parut s'en rendre compte car il lui tendit la main. Elle la prit et ils se remirent en marche côte à côte.

— Tu ne pourrais pas trouver un tunnel qui débouche à proximité de mon appartement? lui demanda-t-elle.

— J'imagine que c'est exactement ce que je ferais si nous étions dans un conte de fées, répondit-il en souriant. Malheureusement, je passe le plus clair de mon temps au-dessus des immeubles et non en dessous...

Il s'arrêta brusquement et leva sa torche. Quelques mètres plus loin, le tunnel qu'ils étaient en train de suivre débouchait sur un cul-de-sac. Alban fronça les sourcils et leva

les yeux vers le plafond avant de se tourner vers la partie du souterrain qu'ils venaient d'emprunter.

— Nous n'avons pourtant pas pu nous tromper, murmura-t-il. Il n'y avait pas le moindre croisement.

— Ne me dis pas que la sortie se trouve de l'autre côté de ce mur! s'exclama Margrit.

— J'aimerais pouvoir te dire le contraire.

— Je ne tiens pas précisément à ce que nous mourions de faim ou de froid enfermés dans un égout... Remarque, toi tu ne mourras ni de faim ni de froid.

Tu n'auras qu'à te transformer en pierre et à attendre que le temps passe !

— Ne t'en fais pas, nous ne mourrons pas enfermés dans un égout, lui dit-il d'une voix parfaitement calme.

— Vraiment? dit-elle.

— Vraiment. Cette partie du tunnel est une ancienne carrière.

Elle le fusilla du regard.

— Je ne trouve pas ça drôle ! protesta-t-elle. J'ai mieux à faire de ma vie que d'arpenter indéfiniment le sous-sol de New York !

— Mieux que d'être trempée, affamée, réfrigérée et furieuse en compagnie d'une Gargouille? Voilà qui est surprenant.

Il lui adressa un sourire emprunt de tendresse.

— Je trouve que tu te débrouilles très bien pour une spéléologue amateur.

— Tu n'arrêtes pas de te moquer de moi !

— Pas cette fois-ci, répondit-il gravement. Je suis très impressionné par l'endurance et la volonté dont tu fais preuve.

Margrit ne put s'empêcher de sourire, touchée par ce compliment.

— Je ne vois que deux solutions : soit nous faisons marche arrière et nous continuons dans l'autre direction à partir de la cascade, soit nous regagnons le caveau.

— Sauf qu'à l'heure actuelle, il est probablement rempli de policiers new-yorkais qui passent ta bibliothèque au peigne fin.

— J'espère qu'ils n'abîmeront pas ma collection, murmura-t-il, visiblement accablé par cette perspective.

— Je suis sûre que non, mentit Margrit qui connaissait les méthodes parfois expéditives de la police. En tout cas, il ne me paraît pas raisonnable de retourner chez toi.

Ils furent interrompus par un bruit de frottement dans le tunnel. Alban reprit aussitôt forme humaine et se tourna vers le cul-de-sac. Le mur s'était ouvert, révélant un passage duquel venaient émerger plusieurs personnes. Elles s'avancèrent vers eux et Margrit fit un pas en arrière, serrant le sac d'Alban comme s'il pouvait lui servir d'arme.

Ce dernier s'accroupit légèrement comme s'il se préparait à combattre. Un grondement

lui échappa, comme s'il avait oublié sous quelle forme il se trouvait. Cela ne parut d'ailleurs pas impressionner le moins du monde la jeune blonde aux cheveux courts qui s'avavançait vers eux.

— On dirait que vous avez les flics aux trousses, remarqua-t-elle d'un ton sarcastique. Alban et Margrit se raidirent involontairement, confirmant ainsi sa supposition.

— Le tunnel débouche aussi sur un cul-de-sac de l'autre côté, leur dit-elle. Vous n'avez que deux options : venir avec la gentille dame ou affronter le tigre. A vous de choisir...

— Alban, murmura Margrit, qui est-ce?

La blonde s'avança vers elle avec une grâce presque féline. Les bottes en cuir qu'elle portait lui donnaient un surcroît de sensualité. Avec une impudence parfaitement étudiée, elle prit le menton de Margrit au creux de sa main. Celle-ci recula encore.

— Qui suis-je? railla-t-elle. Mais je suis la gentille dame, bien sûr! Et, au cas où vous ne l'auriez pas compris, le tigre symbolise nos respectables forces de l'ordre. Compris?

— J'avais compris, répliqua Margrit, vexée. Alban?

— C'est juste une femme, répondit-il.

— Juste? s'exclama l'inconnue. Je suis beaucoup plus que *juste* une femme, mon mignon!

— Qu'est-ce que vous faites ici? lui demanda Margrit.

La gentille dame ne paraissait pas du tout faite pour arpenter les égouts. Il y avait en elle une forme de raffinement presque maniéré. Son manteau et son pantalon de cuir huilé avaient dû lui coûter une véritable fortune.

— Vous vous trompez, jeune fille. C'est moi qui pose les questions ici. Vous êtes sur mon territoire. Mais j'en sais assez pour le moment. Alors prenez votre décision. De toute façon, nous refermerons cette porte que vous nous suiviez ou non.

— Nous venons avec vous, répondit posément Margrit.

— Excellente décision ! s'exclama la blonde. Allons-y, les enfants !

Sur ce, elle se détourna et se dirigea vers le passage.

— Tu crois qu'elle voulait parler de nous? demanda Margrit.

Alban se contenta de hausser les épaules et d'emboîter le pas à cette femme mystérieuse. En arrivant de l'autre côté de la porte de pierre, Margrit découvrit la réponse à la question qu'elle se posait. Une dizaine d'adolescents les attendaient. L'un d'eux pressa un bouton qui enclencha le mécanisme de fermeture, scellant le passage derrière eux.

— C'est bien vous qui aviez aménagé le tunnel supérieur, n'est-ce pas? demanda l'inconnue à Alban.

— Oui.

— Je m'étais toujours posé la question. Nous l'avons découvert il y a six ou sept ans en

creusant ce couloir-ci. J'ai bien peur que nous ne soyons responsables de l'effondrement de votre galerie. Et comme nous ne savions pas qui était susceptible de l'utiliser, j'ai jugé préférable d'installer cette porte. Ça nous a pris des semaines, mais je suis heureuse de constater que ma paranoïa a fini par payer. Gardez un œil sur eux, les enfants !

Elle accéléra le pas, imitée par les adolescents qui entraînaient Alban et Margrit avec eux. Pendant ce qui leur parut une éternité, ils évoluèrent dans un dédale de couloirs qui s'étendait sur plusieurs niveaux, leur faisant perdre tout espoir de s'orienter dans ce véritable labyrinthe.

Margrit tenta de discuter avec les adolescents qui étaient tous vêtus comme la femme qui paraissait leur servir de chef. Ils opposèrent à ses questions un mutisme farouche et elle finit par s'avouer vaincue.

Enfin, ils parvinrent devant une porte métallique que l'un d'eux ouvrit. Elle débouchait sur un escalier de bois qui permettait d'accéder à la cave d'un bâtiment. Là, une dizaine de jeunes étaient déjà installés. La blonde donna quelques ordres et Margrit, Alban et elle se retrouvèrent bientôt installés sur de confortables coussins, devant une table basse sur laquelle on leur avait servi du thé.

On leur avait aussi apporté des serviettes et Margrit pu se sécher les cheveux. Elle retira ses chaussures et constata que cette randonnée souterraine n'avait fait qu'aggraver l'état de ses pieds.

— J'ai demandé à ce que l'on nous apporte à manger, déclara la blonde. En attendant, vous pourriez peut-être m'expliquer pourquoi je commettrais une erreur en décidant de vous tuer.

— Pourquoi auriez-vous attendu si longtemps pour le faire? rétorqua Alban sans se laisser intimider.

La jeune femme sourit de toutes ses dents.

— Parce qu'il y a plus de public ici, bien sûr, répliqua-t-elle du tac au tac.

— Margrit? dit Alban. A propos de ce pistolet dont tu m'as parlé, la première fois que nous nous sommes rencontrés...

— Oui?

— Il n'existe pas vraiment, n'est-ce pas?

— Non.

— Cela ne changerait pas grand-chose, remarqua l'inconnue. Je suis une excellente tireuse. Et, même si je ratais mon coup, vous vous retrouveriez en infériorité numérique.

Margrit observa longuement leur interlocutrice et les adolescents qui les entouraient.

— Vous êtes Grâce O'Malley, n'est-ce pas? demanda-t-elle. J'aurais dû vous reconnaître tout de suite...

— Pourquoi? Vous avez vu une photo de moi quelque part?

— Non, reconnut Margrit. Comment se fait-il qu'il n'en existe aucune, d'ailleurs?

— Parce que Grâce déteste qu'on lui tire le portrait. Cela risquerait de compromettre diablement ma sécurité et, surtout, ma liberté de mouvement. Et si vous tenez à la vie, ma chérie, il va vous falloir garder pour vous ce que vous avez découvert à mon sujet.

— Pourquoi nous avez-vous secourus? N'aurait-il pas été plus sûr de nous laisser moisir dans ce tunnel?

— Parce que telle n'est pas ma philosophie. J'investis sur ceux que la société a délaissés, sur ceux qui n'ont plus rien à perdre.

— C'est vrai, approuva l'un des jeunes. Tous ceux qui sont là, Grâce les a tirés de la rue. Nous sommes prêts à mourir pour elle !

— Une armée d'enfants? fit Margrit d'un ton qui cachait mal sa désapprobation. Grâce hocha la tête.

Une armée, oui. Mais elle ne se bat pas en mon nom. Ils luttent les uns pour les autres. Evidemment, ce n'est pas toujours facile. Il y en a qui ne résistent pas. Les balles ont détruit pas mal de rêves, dans les rues de New York. Les drogues aussi, quoique plus insidieusement. Mais ceux qui restent à mes côtés finissent généralement par s'en sortir. Et cela en grande partie parce que nous conservons la maîtrise de notre environnement.

— Les égouts?

— Les égouts, les carrières, les voies de métro désaffectées. .. Tout ce qui se trouve sous terre.

— Que comptez-vous faire de nous? demanda Alban.

— Je ne peux pas me permettre de laisser partir des gens qui ne savent pas garder un secret.

— Nous ne vous trahisons pas, protesta Margrit.

— Les mots ne coûtent pas grand-chose, remarqua Grâce.

En un mouvement parfaitement fluide, elle se leva et dégaina l'arme qui était dissimulée sous son manteau de cuir. Le canon du revolver se retrouva pressé contre le front de Margrit avant même que cette dernière ait pu esquisser le moindre geste.

— Attendez, intervint Alban.

— Non, protesta Margrit qui croyait deviner ses intentions.

Il l'ignora complètement et se leva à son tour.

Faites sortir les enfants, demanda-t-il à Grâce. Votre revolver est braqué sur elle et je n'aurai pas le temps de vous l'arracher avant que vous ne tiriez. Tout ce que je veux, c'est procéder à un échange de secrets. Mais je ne le ferai pas en leur présence.

Grâce l'étudia quelques instants avant de hocher la tête. Sans même attendre son ordre, les adolescents quittèrent la pièce.

— Ne sont-ils pas curieux? demanda Margrit.

— Ils ont confiance en moi et j'ai confiance en eux, répondit Grâce. C'est ce que nous possédons de plus précieux ici. Je vous préviens, ajouta-t-elle à l'intention d'Alban, si vous tentez quoi que ce soit, je la tue.

— Je vous crois. Ce que j'aimerais, en fait, c'est que vous ne m'abattiez pas lorsque je vous aurai révélé mon propre secret.

Grâce éclata de rire.

— Je ne fais jamais de promesses que je ne suis pas sûre de pouvoir tenir, répondit-elle.

— Alban, ne fais pas ça! protesta de nouveau Margrit.

— Il le faut, répondit-il.

Une fois de plus, l'espace parut se déformer autour de lui. Margrit vit distinctement le doigt de Grâce se raidir sur la détente. Alban acheva alors de se transformer et se tint devant elles, les ailes écartées, impressionnant de puissance et de grâce. Très lentement, sans le quitter des yeux, Grâce écarta son revolver du front de Margrit et le pointa vers le sol.

— Très bien, dit-elle au bout de quelques instants. Je vois que vous ne mentiez pas. Elle rangea son arme sous son manteau et sourit.

— Que diriez-vous de passer à table, à présent ?

— C'est tout? articula Margrit tandis qu'Alban reprenait sa forme humaine.

Grâce poussa un sifflement strident et les adolescents réintégrèrent la pièce.

— C'est tout, répondit-elle en se tournant vers ses invités. Miriah, prépare-nous une grande marmite de chili. Je vous invite à manger avec nous. Vous pourrez en profiter pour me dire ce que vous veulent les flics. Et tenez, ajouta-t-elle en tendant à Margrit un petit tas de billets et de pièces. Je m'étais permis de vous faire les poches puisque les morts n'ont pas besoin d'argent. Mais vous pourriez en avoir l'utilité, à présent.

Abasourdie, Margrit tâta la poche de son jean et constata qu'elle était effectivement vide. Elle récupéra son bien et le remit à sa place en se demandant comment Grâce avait bien pu s'y prendre pour la détrousser de cette façon.

— Je vous parlerai de nos problèmes avec la police si vous me dites pourquoi Janx vous a placée sur la liste des ennemis d'Alban.

Grâce pâlit en entendant prononcer le nom du baron du crime.

— Janx? répéta-t-elle.

— C'est un gangster...

— Je sais qui il est, ma chérie ! Et je n'ai pas non plus besoin que vous me précisiez qu'il porte malheur à ceux qui le fréquentent d'un peu trop près. Mon petit clan et moi faisons en sorte de ne jamais piétiner ses plates-bandes.

Grâce hésita un instant avant de poursuivre.

— Il y a pas mal d'histoires qui courent sur moi et la plupart ne sont que des mensonges. Mais celles qu'on raconte au sujet de Janx sont souvent bien en dessous de la vérité.

— Voulez-vous dire que nous ne devrions pas croire ce que les journaux racontent sur vous?

— Il y a peu de journalistes qui ont assez de cran pour descendre ici et voir ce que nous y faisons réellement. Il est beaucoup plus facile d'écrire toutes sortes de bobards en restant à distance prudente de l'animal dont on parle. La presse veut faire de moi une sorte de super-héroïne. Je n'en suis pas une, croyez-moi.

— Et toutes ces choses incroyables que vous êtes censée faire? demanda Margrit avec un sourire légèrement ironique.

La légende dépasse toujours la réalité, soupira Grâce. Une fois, il y a quatre ans de cela, un type a voulu violer une de mes filles. En fait, elle n'appartenait pas encore au clan, mais j'étais bien décidée à la recruter. Son frère faisait partie d'un gang et elle n'avait personne d'autre pour s'occuper d'elle... Bref, ce type commence à devenir un peu trop



insistant. Je lui ai fracassé le crâne avec une barre à mine. La semaine suivante paraît un article racontant que j'ai appréhendé un violeur et que je l'ai remis entre les mains de la police. En moins de trois mois, chaque fois que l'on retrouvait un truand amoché, les journalistes prétendaient que j'étais responsable. Je ne dis pas que cette réputation n'a que des inconvénients. Au moins, depuis, plus personne ne vient nous chercher des noises. Mais les flics me détestent. Ils ne peuvent pas supporter les partisans de l'autodéfense.

Elle haussa les épaules comme pour leur montrer le peu de cas qu'elle faisait des états d'âme de la police.

— Mais Janx, c'est une autre paire de manches. Je ne l'approcherais pour rien au monde. Alors je ne vois vraiment pas pourquoi il répandrait ce genre d'inepties sur mon compte. Ce que j'ai créé ici est fragile, vous comprenez? Et c'est pour ça que j'ai peur, plus que pour moi. Grâce est bien plus coriace qu'elle n'en a l'air...

Alban hocha la tête d'un air approbateur.

— Je sais que vous me comprenez, lui dit Grâce. Nous sommes des exclus, vous et moi, et nous avons dû nous battre pour nous tailler une place au soleil — ou à l'ombre, en l'occurrence. Nous vivons dans un monde sans pitié et il faut parfois être prêt à commettre le pire pour survivre.

C'est vrai, concéda Alban en lui décochant un sourire complice. Et je suis content de voir que des gens comme vous parviennent à s'en sortir. Mieux que cela, même, ajouta-t-il en englobant la pièce d'un geste.

Grâce lui rendit son sourire et Margrit ne put s'empêcher d'éprouver une pointe de jalousie envers la blonde amazone. Alban et elle se ressemblaient beaucoup. Tous deux vivaient dans la clandestinité, dissimulant leur véritable identité. Qu'ils fréquentent les sommets des plus hauts buildings ou leurs sous-sols, ils étaient des créatures de la nuit.

Et force était de constater qu'ils auraient formé un très joli couple. Ils étaient grands, minces et pâles. Les cheveux couleur platine de Grâce étaient presque aussi clairs que ceux d'Alban. On les aurait cru faits l'un pour l'autre.

Et Margrit n'avait aucun droit sur Alban...

Une bouffée de culpabilité l'envahit tandis que l'image de Tony lui revenait brusquement à l'esprit. N'était-elle pas censée être la petite amie du policier? Que faisait-elle ici en compagnie d'une criminelle et d'un homme soupçonné de meurtre?

— Je ne me fais pas de souci pour moi-même, disait Grâce lorsque Margrit s'arracha à ses réflexions pour se concentrer de nouveau sur la conversation. C'est pour les enfants que je m'inquiète. Je sais que cet endroit ne vaut peut-être pas un pensionnat de luxe, mais tant qu'ils restent ici, ils ne sont pas à la rue. Et ils ont une chance de s'en sortir dignement.

— C'est tout de même un curieux endroit pour prendre un nouveau départ, observa Margrit en s'efforçant de ravalier la jalousie que lui inspirait Grâce.

Celle-ci lui sourit, paraissant recouvrer tout à coup son assurance habituelle.

— Le problème, mon chou, c'est que les politiciens s'imaginent toujours qu'ils peuvent tout régler par le haut. Je crois au contraire qu'il faut traiter le mal à la racine. Je n'ai ni église ni compte en banque bien garni pour le faire. Alors je m'arrange avec les moyens du bord. Bien sûr, il est plus facile de rester sur la rive et de regarder les gens se noyer que de plonger dans le fleuve pour essayer de les sauver.

Elle haussa les épaules d'un air fataliste.

— Janx incarne tout ce que ces enfants ont à redouter, reprit-elle. Et il lui suffirait d'un mot pour réduire à néant ce que j'ai passé des années à construire.

Elle se tourna vers les enfants qui dormaient ou s'étaient réunis en petits groupes pour discuter.

— Je leur apporte des livres et des rêves, murmura-t-elle d'un ton rêveur. Janx leur offre des jeux d'argent et de la drogue. Je ne peux même pas leur en vouloir de préférer la facilité : la société dans laquelle ils vivent ne cesse de porter aux nues la futilité et le clinquant. Il suffit de lire un magazine pour s'en apercevoir. Mais je ne peux m'empêcher de croire que ce n'est pas la solution.

Margrit hochait la tête. Si elle ne pouvait cautionner les méthodes douteuses de Grâce, force était de reconnaître que celle-ci possédait une certaine intégrité intellectuelle et un sens des valeurs bien plus développé qu'il n'y paraissait.

Je partage assez ces conceptions, déclara Alban. Et je vous donne ma parole que je ne chercherai pas à interférer avec vous.

Grâce le contempla de la tête aux pieds d'un air approbateur.

— Moi non plus, je n'ai rien contre vous, lui dit-elle d'un ton plein de sous-entendus. Et je ne serais pas contre un peu d'interférence à l'occasion...

Margrit se raidit et sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Refusant de céder à ce nouvel accès de jalousie, elle détourna les yeux, plongea les mains dans les poches de son jean et se mordit l'intérieur de la joue pour s'interdire toute réplique déplacée.

Evidemment, cette réaction n'échappa pas à Grâce qui renversa la tête en arrière et partit d'un grand éclat de rire.

— On dirait bien que je marche sur les plates-bandes de quelqu'un, commenta-t-elle. Je ne voulais pas vous offenser, mon chou. Ce n'était qu'un flirt sans conséquence. Ce n'est pas si souvent que je reçois un homme aussi séduisant que votre ami.

Margrit s'abstint sagement de protester, mais évita soigneusement le regard d'Alban qu'elle sentait peser sur elle. Une fois de plus, elle se demanda ce qu'il pouvait bien penser d'elle et eut l'impression d'être redevenue adolescente.

— Je suis heureuse d'apprendre que vous n'avez aucun grief contre Alban, déclara-t-elle pour en revenir au sujet de leurs préoccupations. Mais si tel est le cas, cela signifie que Janx s'est moqué de moi. Et je commence à en avoir plus qu'assez !

Grâce la considéra avec un mélange d'ironie et d'admiration.

— On dirait que vous ne vous laissez pas facilement impressionner, remarqua-t-elle. C'est bien. Il vous faudra un tempérament bien trempé si vous voulez l'emporter sur Janx

à une table de négociation.

— Je m'en suis rendu compte, acquiesça Margrit. A ce propos, est-ce que quelqu'un sait que vous opérez à partir des sous-sols de la ville?

— Non.

— Même pas Janx?

— C'est difficile à dire, reconnut Grâce. Je ne lui ai rien dit, bien sûr. Mais il a des informateurs partout. Il paraît même qu'il arrose la moitié des policiers de la ville.

Un frisson involontaire parcourut l'échiné de Margrit. C'était Tony qui lui avait parlé de Janx en premier. Se pouvait-il qu'il fasse partie de ces policiers corrompus ?

Elle écarta aussitôt cette idée. Tony et elle étaient ensemble depuis plus de trois ans. C'était un homme honnête et un policier consciencieux. Et même s'ils avaient eu quelques différends au fil du temps, même s'ils avaient du mal à communiquer, elle ne pouvait douter de son intégrité.

Elle ne pouvait croire qu'elle se soit trompée à ce point sur son compte pendant si longtemps.

— Tu es avocate, Grit, se murmura-t-elle pour elle-même. Tu es censée être capable de cerner rapidement les gens qui t'entourent.

— Avocate ? s'exclama Grâce avec colère. Je savais bien que je vous avais déjà vue quelque part! Knight, Margrit Knight! Et dire que je vous ai laissée entrer chez moi! J'aurais mieux fait de tirer, tout à l'heure...

Margrit la considéra avec stupeur, se demandant ce qui pouvait motiver un tel revirement.

— Mais qu'est-ce que je vous ai fait? demanda-t-elle.

— Vous êtes bien cette avocate qui essaie de faire démolir mon immeuble, n'est-ce pas?

— Votre immeuble? s'exclama Margrit, de plus en plus déconcertée.

— D'accord, ce n'est pas vraiment le mien, concéda Grâce. Il appartient à Eliseo Daisani...

— Dans ce cas, vous faites erreur, déclara Margrit en souriant. Je suis justement en train d'essayer de retarder la démolition de ce bâtiment pour le compte de l'une de mes clientes.

Grâce la fixa avec stupeur puis se leva brusquement et commença à arpenter la pièce.

— Alors, nous sommes faites pour nous entendre, déclara-t-elle. Parce qu'il se trouve justement que j'ai installé ma principale base d'opérations juste en dessous de cet immeuble ! C'est devenu en quelque sorte mon quartier général. De là, nous pouvons rallier très rapidement n'importe quel point de la ville. En démolissant cet immeuble, Daisani risque de porter un coup fatal à mon organisation. Et si je dois tout recommencer de zéro, je perdrai un temps précieux et de nombreux enfants en souffriront.

Margrit réfléchit intensément à ce que Grâce venait de lui apprendre.

— Est-ce que Janx connaît l'emplacement de cette base ? demanda-t-elle.

— Janx? répéta Grâce, surprise. Quel rapport cela a-t-il avec cette histoire?

— Eh bien, c'est juste une intuition, mais j'ai appris que Janx travaillait occasionnellement pour Daisani. Peut-être lui a-t-il demandé de faire démolir ce bâtiment pour se débarrasser de vous. D'après ce que vous m'avez dit, il y a de fortes chances pour qu'il vous considère comme une gêneuse. Cela expliquerait aussi qu'il ait essayé de nous monter contre vous...

Grâce et Alban la contemplèrent avec admiration.

— Comme je vous l'ai déjà dit, répondit enfin Grâce, Janx sait beaucoup de choses. Nous avons essayé de nous montrer aussi discrets que possible, mais il se peut que quelqu'un ait compris ce qui se passait et l'ait prévenu...

— J'essaierai de m'en assurer, déclara Margrit.

— Et comment vous y prendrez-vous ? s'enquit leur hôtesse d'un ton légèrement dubitatif.

— Il me doit une faveur. Mais je n'aurai peut-être même pas besoin de faire jouer cet argument. Il est suffisamment vaniteux pour me confirmer que j'ai raison.

— Janx vous doit une faveur? s'exclama Grâce. Mais comment diable avez-vous réussi un tel exploit?

— C'est très simple. Nous avons procédé à un échange. Trois faveurs de ma part contre trois de la sienne.

— Je ne pense pas que ce soit une très bonne idée...

— Rétrospectivement, je suis d'accord avec vous. Mais il est trop tard pour les regrets. Il ne me reste plus qu'à tirer le meilleur parti de cet accord.

Grâce lui jeta un regard franchement dubitatif.

— Ecoutez, reprit-elle après un long silence, visiblement, rien ne nous prédispose à devenir des ennemis. Au contraire, même, il semble que nous ayons certains intérêts communs. Je suis désolée de vous avoir réservé un accueil aussi rude.

— Vous n'auriez pas vraiment tiré, n'est-ce pas? lui demanda Margrit.

— Une fille doit savoir garder ses petits secrets, répliqua Grâce. Si je vous réponds oui, vous risquez de vous méfier de moi et notre collaboration s'en trouvera compromise. Si je vous dis le contraire, vous n'hésitez pas à profiter de ma faiblesse à la première occasion. Je crois donc qu'il vaut mieux que vous l'ignoriez.

— Comme vous voudrez...

— Que comptez-vous faire, à présent? leur demanda Grâce, curieuse.

Eh bien, cela fait quelque temps déjà que tous les gens que je rencontre essaient de me forcer la main, de m'acheter, de me tuer ou de me rouler, déclara Margrit. Je commence à en avoir assez et je pense qu'il est temps pour moi de reprendre l'initiative. Même si je

n'appréciais pas ce que vous faites pour ces enfants, vous seriez pour moi une alliée objective. Vous pouvez donc considérer désormais que vous avez une avocate, même s'il y a peu de chances pour que cette affaire finisse devant un tribunal.

Grâce hocha la tête d'un air approbateur.

— Je vais trouver une façon d'empêcher la démolition de ce bâtiment, reprit Margrit. J'ai maintenant deux raisons de le faire et, d'une façon ou d'une autre, j'y parviendrai.

Elle jeta un coup d'œil aux nombreuses portes qui s'ouvraient dans les murs de la pièce et débouchaient sur autant de couloirs.

— Ou du moins, conclut-elle, j'y parviendrai si j'arrive à retrouver mon chemin jusqu'à la surface...

Margrit se demanda si Grâce avait volontairement rendu si tortueux l'itinéraire qui leur permit de regagner la surface. Elle ne put en avoir le cœur net tant les tours et détours qu'ils firent eurent rapidement raison de son sens de l'orientation.

Ils traversèrent des dizaines de couloirs, ouvrirent et fermèrent des portes, montèrent plusieurs échelles avant d'atteindre enfin une bouche de métro située non loin de l'église de La Trinité.

Là, Grâce se contenta de les saluer d'un signe de tête avant de disparaître de nouveau dans les profondeurs de la terre.

— Je ne pensais même pas qu'elle existait vraiment, déclara Margrit, rêveuse.

— Je croyais qu'il y avait plusieurs articles qui parlaient d'elle dans les journaux, remarqua Alban.

— Et tu crois tout ce que tu lis dans les journaux? répliqua-t-elle avec malice. Bien, allons-y!

— Où ça? demanda son compagnon d'un ton légèrement suspicieux.

— Chez Janx, bien sûr! Je vais aller lui botter les fesses !

— Il n'est pas question que je te conduise au *Château de Cartes*, protesta-t-il vivement.

Margrit lui décocha un sourire moqueur et haussa les épaules. Sans un mot, elle se détourna et traversa la rue. Au bout de quelques instants, elle entendit Alban lui emboîter le pas.

— Où vas-tu comme cela? lui demanda-t-il.

— A la station de métro la plus proche, évidemment.

— Margrit...

Elle s'immobilisa brusquement et se tourna vers lui.

— Pourquoi faut-il que tous les hommes que je rencontre se conduisent comme s'ils étaient mon père? s'exclama-t-elle. Ecoute, si tu ne veux pas m'accompagner, c'est ton

droit. Mais j'irai voir Janx avec ou sans toi. Alors tu ferais mieux de l'admettre et nous éviterons ainsi de perdre un temps précieux. Il est tard, je suis sale et fatiguée et je n'ai pas envie d'en discuter. Toi, tu peux peut-être te permettre de passer cinquante années de ton existence à te cacher pour échapper à la police. Mais je ne peux pas m'offrir ce luxe. Ma vie est courte et j'ai beaucoup mieux à faire!

— Je suis d'accord, répondit Alban en lui prenant doucement la main.

Ce simple contact suffit à dissiper la colère qui habitait Margrit. Le trouble qui lui succéda commençait à devenir un peu trop familier à son goût. Mais elle était incapable de maîtriser l'effet qu'Alban exerçait sur elle. Pendant quelques instants, ils restèrent ainsi figés sans rien se dire. Elle avait terriblement envie de le prendre dans ses bras, mais n'osa pas s'avancer.

Il y avait encore trop d'inconnues, trop de différences entre eux. Et il y avait Tony. De toute sa vie, Margrit ne s'était jamais montrée infidèle. Et elle ne comptait pas commencer au moment précis où son petit ami lui avait donné des signes d'engagement.

— Je vais voir Janx, déclara-t-elle enfin. Est-ce que tu viens ou pas?

Alban hésita durant quelques instants.

— Sommes-nous vraiment obligés de prendre le métro ? demanda-t-il enfin.

— Vous m'avez menti ! s'exclama Margrit sans même essayer d'atténuer la note de colère qui perçait dans sa voix. Vous m'avez menti et je vous ai percé à jour. Cela fait de vous mon débiteur, Janx !

Ce dernier lui décocha l'un de ces sourires sensuels dont il avait le secret. Il jeta ensuite un coup d'œil à Alban qui se tenait un peu en arrière, les bras croisés sur la poitrine. Il avait revêtu sa forme humaine, mais, même ainsi, il était plus imposant que la plupart des hommes de Janx.

— Alban, fit le maître des lieux d'un ton cordial. Je suis ravi de te revoir !

Alban se contenta de lui retourner un signe de tête presque imperceptible et Janx exhala un panache de fumée bleue qui parut s'enrouler sur lui-même avant de disparaître.

— Les gens que vous fréquentez manquent de savoir-vivre, maître, ironisa-t-il.

— Surtout ces derniers temps, répliqua-t-elle en lui jetant un regard appuyé.

Janx éclata de rire et, malgré elle, elle ne put s'empêcher de répondre à cet accès de bonne humeur par un sourire. Il était si épanoui, si heureux d'être lui-même qu'il était difficile de lui résister. Et le pire était qu'il en avait parfaitement conscience. Elle le lisait dans ses fascinants yeux verts.

De sa démarche fluide et gracieuse, il contourna le bureau pour venir se planter devant elle et lui prit le menton. Le sourire de Margrit mourut aussitôt sur ses lèvres et Janx se figea comme un enfant pris en faute. Comme elle, il devait sentir peser sur lui le regard

menaçant d'Alban.

— J'oubliais, s'exclama-t-il en la relâchant. Vous n'aimez pas qu'on vous touche. Je me le rappelle parfaitement, à présent.

Il recula d'un pas sans quitter la jeune femme des yeux. Elle sentit un frisson la parcourir et dut lutter pour conserver un semblant de contrôle. Janx jouait avec elle, elle en avait conscience. Chacun de ses gestes était soigneusement pesé pour la tester, l'étudier, la savourer. A sa façon, cet homme était un véritable esthète de l'âme humaine.

— Quel est donc ce mensonge dont je me serais rendu responsable ? Et comment pouvez-vous être assez sûre de votre fait pour entrer chez moi et m'accuser sur mon propre territoire?

— Grâce O'Malley n'est pas l'ennemie d'Alban, déclara Margrit sans se laisser impressionner par ses menaces à peine voilées.

Cette fois, Janx ne fut pas assez rapide pour dissimuler son étonnement.

— Ne me dites pas que vous avez découvert le repaire de cette fameuse pirate et que vous lui avez posé la question ! s'exclama-t-il.

— La réponse à cette question constitue-t-elle l'une des faveurs que je vous dois? répliqua Margrit d'un ton sucré.

Janx lui jeta un coup d'œil à la fois admiratif et agacé. Tous deux savaient pertinemment qu'elle venait de le prendre à son propre jeu et qu'il n'en avait pas l'habitude. Mais Janx était trop joueur pour ne pas reconnaître sa défaite avec grâce.

— Je suppose que la façon dont vous avez obtenu cette information n'a pas grande importance, au fond, déclara-t-il avec aplomb. Ce qui compte, c'est que vous ayez réussi à me prendre en défaut. Mais n'allez pas jusqu'à vous imaginer que je vous doive une autre faveur en échange.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, répondit Margrit en se forçant à faire un pas dans sa direction.

Elle était plus petite que lui, mais en avait l'habitude. Sans se laisser déconcerter par la différence de taille, elle le défia du regard.

— Vous avez été incapable de m'accorder la faveur que je vous avais demandée. Pire, vous m'avez volontairement induite en erreur pour satisfaire vos objectifs personnels. J'exige donc que vous remplissiez sans attendre votre part de notre accord !

— Et si je refuse ? demanda-t-il en levant un sourcil moqueur.

— Dans ce cas, je considérerai ce même accord comme caduque et estimerai que je suis déliée de toute obligation à votre égard. Vous m'avez trompée, Janx, et je veux savoir pourquoi. Je veux aussi les noms que vous avez dû découvrir depuis notre dernière rencontre. Ne me dites pas que vous allez me décevoir...

Janx jeta un coup d'œil en direction d'Alban qui n'avait pas bougé d'un pouce.

— Tu ne la mérites vraiment pas, tête de pierre, lui dit-il. Je suppose, ajouta-t-il à

l'intention de Margrit, que vous n'envisageriez pas de renoncer à votre bon Samaritain pour venir vous vautrer avec moi dans une vie de stupre et de luxe ?

Le rire de la jeune femme se mêla au grognement menaçant d'Alban.

Je n'aime pas les jeux de hasard, Janx, répondit-elle enfin. Lorsque je joue, c'est que j'estime avoir suffisamment de cartes en main.

— Et pourtant, vous êtes ici, ironisa-t-il. Est-ce de l'audace, de l'inconscience ou croyez-vous vraiment être en position de force? Nous le découvrirons sans doute bientôt...

Sur ce, il se détourna avec cette fluidité de mouvement qui caractérisait tous les membres des Races Anciennes que Margrit avait rencontrés jusqu'alors.

— O'Malley n'est peut-être pas aussi inoffensive que vous pouvez le croire, mademoiselle Knight, déclara-t-il. Vous devriez sans doute approfondir le sujet avant de proférer des calomnies sur mon compte...

Il avait gagné le bar qui se trouvait au fond de la pièce et se servit un verre de whisky qu'il avala d'un trait.

— Votre dette n'est pas annulée, poursuivit-il. Je ne vous dois rien de plus. Maintenant, partez ! Partez avant que je ne décide de m'assurer qui du Djinn ou de la Gargouille l'emporterait en combat singulier.

— Vous me devez un nom, insista posément Margrit. Vous m'avez promis que vous auriez des informations pour moi ce soir. Je les attends toujours.

Janx émit un petit claquement de langue qui trahissait son agacement. A cet instant précis, Malik se matérialisa soudain près de la glace sans tain qui donnait sur la salle de jeu. Alban se ramassa sur lui-même, prêt à se transformer pour passer à l'attaque. Mais Margrit secoua la tête et lui fit signe de la suivre. Tous deux se dirigèrent vers la porte du bureau.

Comme ils étaient sur le point de la franchir, la voix de Janx leur parvint.

— Ausra, disait-il. Le nom que vous cherchez est Ausra...



— Je ne comprends vraiment pas pourquoi il a fini par te donner ce nom, remarqua Alban lorsqu'ils eurent enfin quitté le repaire de Janx et se retrouvèrent seuls dans la rue.

— C'était une question d'honneur, répondit Margrit. Janx m'avait promis quelque chose hier. S'il ne m'avait pas donné ce nom, cela aurait signifié soit qu'il avait été incapable de l'obtenir, soit que sa parole n'avait aucune valeur.

— C'est un criminel, lui rappela Alban.

— Peut-être. Mais je connais les hommes comme lui. J'en ai déjà défendu. On peut ne pas partager leur code moral, mais il est indéniable qu'ils en ont un. Sans honneur, même Janx ne vaudrait pas mieux qu'un vulgaire chef de gang. Et il est bien trop fier pour se permettre de tomber aussi bas. Bien sûr, il serait capable de vendre n'importe qui pour une poignée de dollars. Mais s'il fait une promesse, il la tient.

— Tu as tendance à oublier que Janx n'est pas un être humain.

Margrit fronça légèrement les sourcils. Cette remarque la ramenait une fois de plus aux émotions contradictoires qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle posait les yeux sur Alban.

— Je ne sais pas, répondit-elle autant pour lui que pour elle. Il n'est pas humain, mais c'est tout de même une personne.

— Fais attention, prévint Alban. Tu es en train de faire de l'anthropomorphisme!

Margrit releva sa manche et exposa son bras à la lueur des réverbères.

— Je te rappelle qu'il y a quelques siècles les gens de ta couleur pensaient que ceux de la mienne n'étaient pas vraiment humains.

Elle s'était exprimée avec une intensité qui la surprit elle-même et se demanda si elle n'était pas en train d'essayer de convaincre Alban qu'il appartenait à l'Humanité.

— Ma couleur? répéta-t-il en tendant à son tour le bras.

Le contraste entre sa carnation ivoirine et la peau couleur café au lait de Margrit était frappant.

Ne te fais pas d'illusions, Alban, lui dit-elle. Sous cette forme, tu es un Blanc. Et ce statut est toujours avantageux, aussi bien économiquement que politiquement. Il te rend presque universellement acceptable sur le plan social. Il y a moins de cent ans, si quelqu'un nous avait vus ensemble, il aurait fatalement pensé que tu t'encanillais avec quelqu'un qui valait moins que toi. Il y a deux cents ans, il aurait été tout simplement inconcevable que nous ayons la moindre relation. D'ailleurs, une quarteronne comme moi aurait constitué une véritable exception dans un monde en noir et blanc. Alors excuse-moi si j'ai un peu de mal à distinguer qui est humain et qui ne l'est pas...

— Ce n'est pas la même chose, protesta Alban. Les Humains, qu'ils soient noirs ou blancs, appartiennent à la même espèce.

— Es-tu vraiment certain que ce ne soit pas notre cas? répliqua-t-elle. D'après Chelsea, les Selkies ont été mis au ban de votre société parce qu'ils s'étaient mêlés aux Humains. S'ils ont pu se reproduire, c'est bien que nous appartenons à la même espèce malgré nos différences physiologiques.

Alban fronça les sourcils et elle comprit que c'était la première fois qu'il envisageait les choses de cette façon. Cela ne l'étonna pas vraiment. De toute évidence, les Races Anciennes vivaient en autarcie depuis des siècles. Ne condamnaient-elles pas au bannissement tous ceux qui risquaient de provoquer une dilution de leur précieux capital génétique?

— Que vois-tu lorsque tu me regardes? lui demanda-t-elle gravement.

— Une femme humaine, répondit Alban en haussant les épaules.

— Une femme *humaine*? Même pas une femme de couleur? Ou simplement une femme? N'y aurait-il aucune chance pour que j'appartienne à l'une des Races Anciennes?

Alban la considéra avec une pointe d'amusement.

Non, répondit-il sans hésiter. Tu n'as pas cette grâce qui les caractérise. Ne le prends pas comme une insulte. Les Humains sont plus concrets, si tant est que ce terme ait un sens. Ils épousent la réalité de façon plus intime. Les Races Anciennes, elles, vivent toujours en léger décalage. C'est peut-être parce que vous ne faites qu'un avec votre corps alors que nous pouvons passer indifféremment d'une forme à une autre. Que vois-tu lorsque tu me regardes?

— Un homme blanc, répondit-elle sans hésiter.

Mais, alors même qu'elle prononçait ces mots, Alban se métamorphosa sous ses yeux. Une fois de plus, elle se retrouva face à cette créature ailée qui défiait son imagination.

— Suis-je ce que tu appelles une personne? lui demanda-t-il de sa voix rocailleuse.

Elle hocha la tête sans hésiter.

— Est-ce que tu considères les chimpanzés, à qui tes semblables apprennent à communiquer, comme des personnes?

Elle hocha la tête une fois de plus tandis qu'il se transformait de nouveau, reprenant forme humaine.

— Sont-ils pour autant des Humains?

— Non, bien sûr, murmura-t-elle en détournant les yeux.

— Pas plus que Janx ou moi, insista Alban. L'Humanité n'est pas seulement une question de compatibilité génétique. Nous vivons selon des échelles de temps différentes, par exemple, ce qui modifie complètement notre vision du monde.

Certains humains meurent avant d'atteindre l'âge adulte alors que d'autres atteignent presque cent vingt ans, objecta-t-elle.

— La question n'est pas là et tu le sais très bien. Ce qui compte c'est le temps moyen dont nous pensons pouvoir disposer, les perspectives qui s'offrent à nous. Tu me l'as dit toi-même : je pourrais très bien passer cinquante ans sous la forme d'une statue de pierre. Je m'ennuierais peut-être un peu, mais cela ne changerait pas fondamentalement mon existence. Si tu dormais cinquante ans, par contre, tu perdrais les deux tiers de ta vie.

Margrit l'observa attentivement, cherchant à déterminer ce que lui inspirait ce constat. Mais son expression était aussi indéchiffrable que celle d'une statue de pierre.

— Je ne pense pas que le moment soit bien choisi pour discuter de tout cela, déclara-t-elle enfin.

Cette remarque avait quelque chose de terriblement familier. Margrit se rendit compte que c'était ce qu'elle disait régulièrement à Tony peu de temps avant qu'ils ne se séparent une fois de plus.

Elle se demanda brusquement si ce n'était pas sa faute, si elle n'avait pas une fâcheuse tendance à éluder les problèmes importants jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour pouvoir espérer les résoudre.

— Il se fait tard, soupira-t-elle. Janx m'a dit que tu étais particulièrement vulnérable à l'approche de l'aube.

— Le soleil ne se lèvera pas avant plusieurs heures, objecta Alban.

— Cela ne répond pas à ma question. De quoi voulait-il parler, exactement?

— Eh bien, comme tu as pu le voir, il n'est pas évident de blesser une Gargouille. Mais à l'aube, nous nous trouvons en position de faiblesse : si quelqu'un nous enchaîne alors que nous sommes en train de nous transformer en pierre, nous nous retrouvons éternellement prisonniers.

— Je ne comprends pas. Pourquoi ne pourriez-vous pas ôter ces chaînes le soir venu?

— Parce que, si elles sont faites de fer, elles s'intègrent à notre corps lorsque nous nous transformons. Par la suite, nous ne pouvons plus nous en débarrasser. Je crois d'ailleurs que mon espèce est la seule des Races Anciennes qui peut ainsi être réduite à l'esclavage.

— Dans ce cas...

— Ne t'en fais pas. J'ai encore beaucoup de temps. Crois-moi, au bout de quelques siècles, je suis capable de déterminer l'heure du lever et du coucher du soleil à la seconde près.

— Est-ce que les autres Races Anciennes ont de tels points faibles?

— Ecoute, l'aube est peut-être encore loin, mais elle finira par arriver. Et si tu tiens vraiment à parler à Biali avant la nuit prochaine, nous ferions mieux de nous mettre en route.

— D'accord, concéda Margrit. Et cette Ausra? En as-tu déjà entendu parler?

Non. Mais il s'agit probablement d'une Gargouille. Son nom signifie « aube », tout comme Hajnal. Nous avons tendance à choisir des patronymes qui font allusion au lever

ou au coucher du soleil.

— Et que veut dire Alban?

— Cela vient du latin « alba » qui signifie aube.

— Je vois, s'exclama Margrit en riant. On dirait que ton peuple est doté d'une imagination fertile!

— Ce n'est pas notre trait de personnalité le plus saillant, reconnut Alban en souriant. Mais pour en revenir à Ausra, le fait que Janx nous ait donné son nom pourrait signifier qu'elle travaille pour Daisani, son vieil ennemi.

— Mais je croyais que ces deux-là travaillaient main dans la main? s'exclama Margrit, déroutée.

— C'est assez compliqué. Janx et Daisani se détestent cordialement, mais ils savent qu'il ne leur servirait à rien de s'affronter frontalement. Ils se contentent donc d'une guerre souterraine, ce qui ne les empêche pas de collaborer lorsque leurs intérêts coïncident. Et si Ausra travaille pour Daisani, il se peut très bien qu'il s'agisse d'un Vampire, tout comme lui...

— Daisani est un Vampire? articula Margrit qui allait de surprise en surprise.

— Tu ne le savais pas ?

Elle secoua la tête, déconcertée.

— Mais je croyais que les Vampires étaient des créatures exclusivement nocturnes, objecta-t-elle.

Je me suis toujours demandé pourquoi leur légende avait intégré ce trait qu'ils n'ont pourtant jamais possédé. J'imagine qu'on les a confondus avec nous... Mais les Gargouilles forment la seule espèce condamnée à vivre de nuit.

Il l'observa et ne put s'empêcher de sourire.

— Cette révélation a l'air de te choquer, remarqua-t-il. Pourtant, il y a quelques jours de cela, tu ne croyais même pas à l'existence de telles créatures. Le fait que vos mythes se trompent est-il si grave ?

— Oui, répondit Margrit sans hésiter. Car cela signifie que nous ne sommes pas en sécurité, que nous ne pouvons même pas nous fier à ce que nous souffle notre inconscient collectif. Alors je suis allée discuter avec un Vampire?

— Je ne comprends pas pourquoi cela t'inquiéterait à ce point, remarqua Alban, étonné. Les Dragons ne sont pas moins dangereux, loin de là.

— Mais je n'ai pas pour habitude de discuter avec des Dragons, objecta-t-elle.

— Tu sors pourtant de l'ancre de l'un des plus puissants d'entre eux.

Margrit le regarda fixement.

— Bien sûr, murmura-t-elle enfin. Janx est un Dragon...

Curieusement, cela lui paraissait parfaitement naturel, peut-être à cause de la façon dont il fumait sans discontinuer.

— Ne me dis pas que tu es allée négocier avec Janx sans même savoir à quelle race il appartenait! s'exclama Alban.

Je savais qu'il appartenait à l'une des Races Anciennes, répondit-elle. Quelle différence cela fait-il qu'il s'agisse d'un Dragon, d'un Vampire ou d'une Gargouille?

Alban secoua la tête d'un air accablé.

— Autant me demander s'il est vraiment moins dangereux de caresser un lion qu'une gazelle, répondit-il.

Margrit soupira, constatant qu'elle avait encore beaucoup à apprendre du nouveau monde dans lequel elle s'était retrouvée catapultée du jour au lendemain.

— Revenons-en à Biali. Où sommes-nous censés le trouver?

Alban se transforma en Gargouille et tendit l'une de ses mains griffues vers le ciel.

— Là-haut, lui dit-il avant d'écartier les bras.

Cette fois, Margrit n'hésita pas à nouer les siens autour de son cou. Elle sentit Alban sursauter légèrement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je pense que tu serais aussi nerveuse que moi si tu avais affaire à une femme capable de gifler un Dragon parce qu'il s'est permis de la toucher sans son autorisation.

— Mais toi, tu as ma bénédiction, rétorqua-t-elle en riant.

Il hocha la tête et passa un bras autour de sa taille avant de s'élancer vers le ciel. Ses ailes se déployèrent et ils s'élevèrent au-dessus des immeubles.

— Je ne savais pas que c'était un Dragon, remarqua-t-elle.

— Je ne suis pas certain que tu aurais agi différemment si tel avait été le cas, remarqua Alban.

Margrit observa le *Château de Cartes* dont ils s'éloignaient rapidement.

— J' imagine que non, répondit-elle.

Une fois de plus, elle sentit naître en elle l'étrange exaltation qu'elle avait éprouvée lors de son premier vol.

— Tu sais que je pourrais finir par m'y habituer, fit-elle.

— Je l'espère bien, répondit Alban. Car nous aurons encore très souvent l'occasion de voler ensemble avant que cette affaire ne soit réglée.

Margrit se demanda ce qui se passerait ensuite. Reverrait-elle Alban? Subsisterait-il quelque chose de cette complicité qui les unissait? Ou ne lui resterait-il plus que le souvenir amer de ces moments magiques qu'elle avait passés en sa compagnie ?

Dans le doute, elle préféra garder pour elle ces questions et se contenta de se nicher un peu plus contre lui.

— C'est un joli petit morceau, déclara Biali en se posant délicatement sur la tête d'aigle de la tour Chrysler. Elle est à vendre ?

Il reprit aussitôt forme humaine. Comme Alban, il avait les cheveux très pâles, presque blancs. Mais la ressemblance entre eux n'allait pas plus loin. Biali était nettement moins grand. Son corps musculeux témoignait d'une force peu commune, évoquant celui d'un lutteur. La cicatrice profonde qui se dessinait sur la partie gauche de son visage l'avait rendu borgne et son œil avait un aspect laiteux qui le rendait vaguement inquiétant.

Margrit se demanda si cette blessure était visible lorsqu'il adoptait la forme caractéristique de son espèce. Mais sa transformation avait été trop rapide pour qu'elle puisse s'en assurer.

— Elle n'est pas à vendre, répondit Alban. C'est mon avocate.

Biali cracha pour montrer ce qu'il pensait de cette profession.

— La loi des Hommes ne te vaudra rien de bon, Korund. Tu devrais la balancer tout de suite du haut de cet immeuble.

— Je vais attendre encore un peu, répondit Alban d'un ton ironique.

Sans transition, il s'exprima dans un langage que Margrit ne reconnut pas et dont la sonorité gutturale avait quelque chose de minéral. Biali l'écouta attentivement avant de jeter un coup d'œil suspicieux à Margrit.

— C'est la dernière fois, Korund, déclara-t-il enfin.

Il attendit qu'Alban hoche la tête avant de poursuivre.

— J'ai vu ton portrait-robot aux informations, mais ce n'est pas moi qui ai fourni ton signalement. Tu n'en vaux vraiment pas la peine.

— Ce n'est pas ce que tu pensais, autrefois, objecta Alban.

— Tu étais un guerrier, à cette époque. Tu étais même assez fort pour imprimer ta marque sur moi.

Biali effleura inconsciemment sa cicatrice.

— Tu aurais même pu me tuer.

— Je ne l'ai pourtant pas fait.

— Non. Tu m'as dit que la clémence était le plus grand des courages. Mais regarde où elle t'a mené ! Tu aurais pu être notre chef, Alban...

— Pour vous mener à quoi? répliqua-t-il. A une guerre contre les Humains qui se serait soldée par un bain de sang? Ils étaient déjà trop nombreux lorsque nous avons compris qu'ils étaient sur le point de prendre le contrôle de cette planète. Nous n'avions aucune chance. Et je ne voulais pas être responsable de l'extinction de notre espèce.

— Encore cette maudite clémence! raila Biali. Tu ferais mieux de vivre en ermite, Korund. Tu n'es pas plus adapté au monde moderne que tu ne l'étais à l'ancien. C'est pour cela que j'ai renoncé depuis très longtemps à l'idée de me venger. Je n'ai pas tué ces femmes dans le parc. Je préfère me battre discrètement avec des adversaires qui ont une

chance de l'emporter.

— Tu sais comme moi qu'aucun Humain n'en est capable. Pas sans arme, du moins.

— Tant pis pour eux, répliqua Biali avec un sourire mauvais. Je ne fais que réaliser ma véritable nature, Alban. Que tu le veuilles ou non, nous sommes des prédateurs. Et si tu l'as oublié, c'est que tu as passé beaucoup trop de temps loin de tes semblables.

— Pour qui travailles-tu, à présent?

— Pour Janx, comme beaucoup de ceux qui vivent sur la côte Est.

— Comment pouvez-vous vous abaisser à jouer les mercenaires pour le compte d'un Dragon?

— Venant de toi, la question ne manque pas de piquant! Que croyais-tu que nous deviendrions lorsque tu as renoncé à ton rôle de chef?

Alban détourna les yeux, incapable de soutenir le regard de Biali. Il était évident que ce dernier avait touché un point sensible.

— Il dit la vérité, déclara-t-il enfin à l'intention de Margrit. Nous pouvons partir. Il lui tendit un bras, mais elle l'ignora pour se diriger vers l'autre Gargouille.

— Biali...

— Mais ça parle! s'exclama-t-il avec un étonnement feint.

— Qui est Ausra ?

Margrit avisa la surprise qui se peignait sur son visage. Mais il secoua la tête.

— Jamais entendu parler d'elle, répondit-il. Désolé.

Sur ce, il écarta les bras et plongea dans le vide. Elle le vit se transformer et s'éloigner à tire-d'aile.

Alban se posa dans une ruelle déserte et sombre qui se trouvait non loin de l'immeuble de Margrit.

— Ce Biali est vraiment un personnage charmant, commenta-t-elle.

— Les membres des Races Anciennes se soucient peu de l'idée que les Humains peuvent bien se faire d'eux.

— Je ne suis pas d'accord. Janx et Daisani passent leur temps à charmer ceux qui les entourent.

— Mais ils le font uniquement pour pouvoir les manipuler.

— Moi, je pense que ce sont surtout les Gargouilles qui ne sont pas très douées pour les contacts humains, railla-t-elle. Biali nous considère comme des animaux et toi, tu as passé des siècles à vivre seul.

— Ce n'est pas faux, concéda Alban avec un pâle sourire. En tout cas, il nous a dit ce

que nous voulions savoir.

Margrit le contempla avec stupeur.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? s'ex-clama-t-elle. Moi, je suis sûr qu'il a menti au moins sur un point. Biali sait quelque chose à propos d'Ausra!

— C'est impossible, décréta Alban. Nous ne pouvons pas mentir.

— Es-tu en train de me dire que tous tes petits camarades qui jouent les hommes de main pour Janx sont incapables de proférer le moindre mensonge?

— Margrit, soupira-t-il, ce n'est pas si simple...

— C'est très simple au contraire : soit vous ne mentez jamais, soit cela vous arrive.

— Nous pouvons exagérer un fait ou le relativiser, par exemple. Comme lorsque je t'ai dit que je mangeais des petits enfants, par exemple.

— Mais il s'agissait d'une plaisanterie. Ce n'est pas la même chose.

— Dans ce cas, les Gargouilles ne mentent pas. Ce n'est tout simplement pas dans notre nature. Il serait aussi difficile pour un Humain de se faire pousser des ailes pour s'envoler.

— Je partage au moins l'opinion de Biali sur un point : tu es resté bien trop longtemps isolé du reste du monde. Tout change. C'est dans l'ordre des choses. En quelques générations, la taille des Humains s'est accrue de façon marquée, par exemple. Même la pierre est sujette à ce genre de transformations : les montagnes naissent, grandissent puis s'érodent et disparaissent. Je suis certaine que toi-même tu as changé en vivant nuit après nuit parmi les Humains. Et c'est sans doute beaucoup plus vrai de ceux qui, comme Biali, s'investissent activement dans notre monde au lieu de le contempler de l'extérieur.

— Penses-tu vraiment connaître les Races Anciennes alors que tu les fréquentes depuis moins d'une semaine?

— Les Races Anciennes et les Humains sont des animaux. Comme eux, ils sont soumis aux lois de la Nature. L'une d'elles stipule qu'ils doivent sans cesse s'adapter à leur environnement pour pouvoir survivre. Et c'est une loi universelle, Alban.

— Dois-je te rappeler que la théorie de l'évolution traite de caractéristiques physiques et non de traits de caractère ?

Compare un chevalier du Moyen Age et un homme de notre époque. Crois-tu qu'ils aient les mêmes croyances, les mêmes peurs, les mêmes besoins affectifs? La théorie de l'évolution s'applique tout autant sur le plan psychologique. Et les changements sont bien plus rapides encore !

— Moi, je n'ai pas changé, s'entêta Alban.

— Peut-être parce que tu vivais isolé. Mais les valeurs qui t'ont conduit à te retirer du monde n'ont plus cours aujourd'hui. Regarde Biali, Janx et Daisani ! Ils se sont adaptés. Et je suis convaincu que Biali nous mentait. Le problème, c'est que je ne vois vraiment pas



comment nous pourrions bien le convaincre de dire la vérité. A moins, bien sûr, de l'enchaîner au lever du soleil...

— Margrit ! protesta Alban, visiblement choqué par cette suggestion.

— Je n'étais pas vraiment sérieuse, le rassura-t-elle. Je ne le ferais pas vraiment. Mais tu vois? Je suis capable de prétendre le contraire. Je pense pourtant être quelqu'un d'assez honnête. Mais il est dans notre nature ou peut-être dans celle de la société que nous avons bâtie de mentir. Nous le faisons même parfois avec les meilleures intentions du monde, comme lorsque nous essayons de reconforter un malade en lui affirmant qu'il finira par guérir... Crois-tu vraiment que Biali ait pu vivre à notre contact sans maîtriser cette aptitude ?

— Nous en discuterons plus tard, répondit Alban.

L'inquiétude qu'elle perçut dans sa voix l'inquiéta. Levant les yeux, elle comprit alors qu'elle en était la cause. Le ciel avait viré du noir au bleu foncé et le soleil ne tarderait pas à poindre à l'horizon.

— C'est bientôt l'aube! s'exclama-t-elle.

— Oui, murmura-t-il.

— File, dans ce cas! Va te mettre à l'abri. Nous aurons tout le temps de nous disputer plus tard.

— D'accord, acquiesça-t-il en souriant. Bonne journée, Margrit.

Tout en parlant, il avait repris sa forme de Gargouille. D'un vigoureux battement d'ailes, il quitta le sol, faisant voler les cheveux de la jeune femme. Celle-ci le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière l'un des immeubles.

Quelque part, quelqu'un s'évertuait à jouer l'ouverture de *Guillaume Tell* si maladroitement que les notes formaient une succession presque abstraite de sons syncopés et entêtants. S'efforçant vainement d'en faire abstraction, Margrit contemplait fixement l'un des vitraux du cabaret clandestin qu'elle avait visité.

Derrière elle, sur la table basse, les pièces d'échecs avaient pris vie et se contemplaient en sifflant de colère, visiblement impatientes d'en découdre. Margrit se tourna vers elle pour leur demander de se taire, mais l'une des tours noires se mit à bouger.

Elle s'avança vers l'un des pions blancs qui poussa un hurlement d'effroi en la voyant approcher. Margrit fit mine de s'avancer vers l'échiquier pour le sauver, mais se rendit compte alors qu'elle était entourée de toutes parts par les vitraux dont les couleurs tournoyaient sur elles-mêmes sans jamais se mélanger.

Heureusement, la dame blanche s'avança pour défendre son pion. Elle s'immobilisa devant la tour au mépris des règles les plus élémentaires des échecs.

Pendant quelques instants, toutes les pièces se turent, paraissant retenir leur souffle.

Puis la tour se fendit d'un sourire carnassier et se précipita sur la dame. La violence du choc fut telle que toutes deux basculèrent dans le vide et tombèrent sur la moquette sans cesser de lutter. La dame dégaina alors sa minuscule épée et la planta dans la tour qui poussa un hurlement si aigu que les vitraux qui entouraient Margrit se mirent à vibrer de façon inquiétante.

Le roi blanc s'approcha alors du bord de l'échiquier. Le long bâton qu'il tenait à la main émit un trait de lumière bleutée qui frappa la tour dans le dos. Celle-ci se tut brusquement et s'effondra sur la dame qui la repoussa sur le côté et se redressa péniblement avant d'adresser un remerciement à son roi.

Les pions blancs poussèrent un vivat retentissant que leur monarque fit taire d'un geste. Des deux côtés de l'échiquier, toutes les pièces le contemplaient à présent, paraissant retenir leur souffle.

Margrit se mit à taper contre le vitrail qui lui faisait face pour attirer leur attention. Mais ils ne la regardèrent même pas. Elle cria, mais le son de sa voix fut noyé par la musique qui ne cessait d'enfler comme une vague. Elle comprit alors que quelque chose d'important lui échappait, mais n'aurait su dire de quoi il s'agissait.

Margrit ouvrit brusquement les yeux. L'ouverture de *Guillaume Tell* qu'elle avait choisie comme sonnerie de réveil sur son téléphone portable résonnait dans la pièce. D'un geste rageur, elle l'envoya voler à l'autre bout de la chambre et se redressa en s'efforçant d'ignorer la musique qui continuait imperturbablement.

Margrit poussa une bordée de jurons que n'aurait sans doute pas reniée Grâce O'Malley.

Elle n'avait dormi que deux heures et se sentait épuisée. Elle se demanda alors combien de temps encore elle parviendrait à résister au manque de sommeil si elle continuait à fréquenter Alban.

— Je savais que tu n'étais pas du matin, mais je ne pensais pas que c'était vrai à ce point!

Margrit se tourna vers la porte de sa chambre et découvrit Cameron appuyée contre le chambranle.

— Est-ce que ça va? lui demanda son amie. Je t'ai entendue crier.

— J'ai juste fait un cauchemar, expliqua Margrit. Entre...

Cam s'avança vers elle et fronça les sourcils.

— Tu as vraiment une petite mine, tu sais. Tu es sûre que tu n'es pas malade ?

— Je me sens en pleine forme, maugréa la jeune femme.

Un silence s'ensuivit.

— Je ne voudrais pas être désagréable, reprit son amie, mais il y a comme une odeur d'égout ici.

— Ce sont mes habits, expliqua Margrit. Je suis tombée dedans.

— Dans les égouts? demanda Cameron, stupéfaite.

— Oui. Et c'est une expérience que je te déconseille fortement.

Brusquement, Margrit se demanda si ce n'était pas cette odeur qui expliquait le manque de courtoisie dont Janx avait fait preuve à son égard, cette nuit-là. Les Dragons devaient avoir un sens de l'odorat très aiguisé. L'idée qu'elle ait pu l'incommoder de façon aussi prosaïque la fit sourire.

— Comment t'es-tu débrouillée pour tomber dans les égouts? s'enquit Cameron. Non, ne réponds pas tout de suite. Va d'abord prendre une douche. Cole est déjà parti travailler, mais je vais nous préparer le petit déjeuner et tu pourras tout m'expliquer devant un bon café, d'accord?

— Je ne peux pas, soupira Margrit.

— Tu veux dire que tu ne comptes même pas me dire pourquoi tu as passé toute la nuit dehors?

— Non.

— Mais pourquoi? protesta son amie, blessée.

— Cela non plus, je ne peux pas te le dire. Disons juste que la vie de quelqu'un en dépend...

— Quelqu'un comme ces filles qui sont mortes dans le parc? s'enquit Cameron.

— Quelqu'un d'autre.

— C'est cet Alban, j'imagine. Sa vie compte-t-elle donc plus à tes yeux que celles de ses

victimés?

Alban ne les a pas tuées, déclara Margrit avec assurance. De cela, au moins, je suis certaine. Tout ce que je peux te dire, c'est que nous cherchons le véritable meurtrier. Je te promets que, si je le peux, je t'en dirai plus. Mais pour le moment, la situation est trop compliquée. Je suis désolée, Cam...

Celle-ci soupira d'un air résigné.

— J'espère juste que tu ne te trompes pas au sujet de cet homme, déclara-t-elle. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose.

— Ne t'en fais pas pour ça. Alban est vraiment quelqu'un de bien et, tant que je suis auprès de lui, je ne risque rien. A vrai dire, c'est le reste du temps que je suis le plus exposée.

— Tu devrais peut-être en parler à Tony.

Margrit grimaça.

— Ce n'est pas le moment, répondit-elle. Il est convaincu qu'Alban est le coupable et il me soupçonne d'avoir une aventure avec lui. Tant que je ne pourrai pas lui apporter les preuves de son innocence, il refusera de m'écouter.

Cameron se pencha pour récupérer le portable de Margrit et le lui tendit.

— Va te doucher, lui conseilla-t-elle.

— D'accord, répondit Margrit en observant l'écran de son téléphone.

Elle avait choisi comme fond d'écran l'une des photographies qu'elle avait prises des vitraux du cabaret. Brusquement, elle se leva et quitta la chambre pour se diriger vers le salon.

— Au cas où tu l'aurais oublié, la salle de bains est de l'autre côté, lui rappela Cameron. En guise de réponse, Margrit alluma son ordinateur portable.

— Que se passe-t-il ? lui demanda Cameron.

— Ils se sont trompés en remplaçant les vitraux, répondit Margrit.

Son amie la contempla comme si elle venait brusquement de perdre la raison.

— Mais de quoi est-ce que tu parles?

— Des vitraux du cabaret, bien sûr.

— Mais ils ne les ont pas reconstitués, objecta Cameron. Ils étaient intacts quand ils les ont retrouvés...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu vas voir!

Elles patientèrent tandis que l'ordinateur achevait de démarrer. Puis Margrit connecta son téléphone portable et entra les photographies qu'elle avait prises au cabaret sur son disque dur. Elle ouvrit alors un logiciel de traitement des images et appliqua à chaque cliché un calque qui simulait la transparence des vitraux.

— Regarde! s'exclama-t-elle.

Elle empila les photographies les unes sur les autres et fit varier leurs positions respectives jusqu'à aboutir au résultat qu'elle recherchait.

— Ça alors, murmura Cameron, sidérée. Comment as-tu deviné?

— C'est mon rêve qui m'a donné cette idée, expliqua Margrit.

A l'écran, les trois vitraux superposés laissaient apparaître une image rendue plus saisissante par le relief que lui donnait l'effet d'optique. Margrit était persuadée que le résultat aurait été plus probant encore dans la réalité. Mais il ne pouvait y avoir le moindre doute sur ce que représentait cette étrange composition.

— C'est un dragon, indiqua Cameron en désignant l'une des figures aux courbes sinueuses.

— Et une Gargouille, ajouta Margrit en en désignant une autre.

Celle qui figurait à l'écran était plus délicate qu'Alban. Ce devait être une femelle, songea Margrit qui se rappelait parfaitement Hajnal.

Elle effleura une autre créature mi-humaine, mi-phoque.

— Ce doit être une sirène, suggéra Cameron.

— Sans doute, répondit Margrit qui ne tenait pas à faire étalage de ses connaissances nouvelles en matière de bestiaire fantastique.

— Comme sur l'échiquier, s'exclama son amie. Il y avait des sirènes et des cavaliers du désert. Ils ressemblaient un peu à ça, ajouta-t-elle en désignant le Djinn qui figurait sur le vitrail. Mais le corps de celui-ci se termine en tornade. Ce doit être un génie, comme dans *Aladin et les quarante voleurs*! Tu devrais faire un vœu.

— Si j'en avais un, murmura Margrit, ce serait de comprendre enfin ce qui se passe.

La dernière créature portait un grand manteau qui flottait derrière elle.

— Cela doit représenter un homme, déclara Cameron. L'Homme conquérant les monstres...

— Sûrement, approuva Margrit.

Mais elle savait pertinemment que ce personnage n'était pas plus humain que les autres. Il s'agissait d'un Vampire, la dernière des cinq Races Anciennes qui avaient survécu aux assauts du temps.

Et en contemplant cette image, Margrit comprit brusquement qu'elle s'était trompée sur les intentions de Janx. Ce n'était pas lui qui avait demandé à Daisani de détruire l'immeuble pour se débarrasser de Grâce. Daisani ne cherchait pas non plus à mettre les deux Selkies qui y vivaient en difficulté.

En fait, il avait juste voulu se venger de la femme qui avait révélé au grand jour l'existence du cabaret clandestin qui avait dû lui appartenir autrefois...

Margrit observait attentivement le porche de l'église de La Trinité par lequel entraient et sortaient les nombreux touristes qui visitaient le site. Elle ne pouvait espérer pénétrer dans le mausolée qui permettait d'accéder à la pièce secrète dans laquelle vivait Alban tant qu'il y aurait autant d'allées et venues si près du cimetière. D'autant que la porte dudit mausolée était à présent barrée de deux rubans de police jaunes qui le mettaient nettement en évidence.

Malgré ces scellés, elle était pourtant bien décidée à entrer. Elle n'aurait su dire exactement ce qu'elle espérait trouvera l'intérieur. Un journal intime, peut-être, qui lui en aurait appris un peu plus sur les femmes qu'il avait surveillées autrefois et qui s'étaient fait assassiner.

Un titre de propriété ou un bail indiquant la localisation de l'appartement où il l'avait emmenée lorsqu'elle avait failli se faire renverser par une voiture et où il avait probablement trouvé refuge. Un livre traitant des Races Anciennes qui lui aurait fourni de précieuses informations à leur sujet...

En réalité, Margrit manquait cruellement d'éléments pour poursuivre son enquête. Elle ne pouvait compter sur l'aide de Janx, de Daisani ou de Biali. Même Cara qui paraissait pourtant l'apprécier lui avait fait comprendre qu'elle n'avait pas une haute idée d'Alban Korund. Quand à Chelsea que Margrit était allée voir, elle n'était pas chez elle.

Le seul endroit où elle pouvait espérer découvrir quelque chose était donc le sanctuaire de la Gargouille. Sans données nouvelles, elle serait obligée de continuer indéfiniment à tâtonner sans pouvoir reprendre l'initiative. Et c'était quelque chose qu'elle avait toujours détesté.

— Puis-je vous aider? dit une voix derrière elle.

Se retournant, elle se retrouva nez à nez avec un prêtre qui l'observait en souriant.

— Non merci, je...

Elle s'interrompit brusquement en avisant la barbe touffue qu'il portait.

— Vous attendez juste une opportunité pour vous glisser dans le mausolée ? demanda-t-il avec une pointe d'ironie.

Margrit comprit qu'il l'avait reconnue et jugea qu'il était inutile de feindre l'innocence.

— Effectivement, avoua-t-elle.

Il hocha la tête et lui fit signe de la suivre. Tous deux s'avancèrent parmi les tombes.

— J'ai toujours eu une imagination fertile, déclara-t-il lorsqu'ils furent hors de portée de voix des touristes. Lorsque j'étais enfant, j'avais une vision très claire du combat que se livraient Dieu et le Diable. J'étais convaincu que les églises étaient bien plus que de simples lieux où se réunissaient les fidèles. Je pensais qu'elles étaient une sorte de réceptacle capable de condenser la foi de tous les croyants et d'émettre un rayonnement qui les protégeait. J'ai grandi tout près de cette église. A l'époque, elle était noire de pollution, mais je croyais que cette souillure était celle du mal, qu'elle avait été ternie par son combat incessant contre lui. Après être devenu prêtre, j'ai quitté New York pour prêcher dans diverses paroisses. Jusqu'au jour où je suis revenu ici... Ma belle église noire

avait été lavée de ses souillures et j'ai découvert avec stupeur qu'en réalité elle était rose !

— Cela a dû vous faire un choc, remarqua Margrit en souriant.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Je ne sais pas pourquoi, mais il m'est beaucoup plus difficile de croire que le mal puisse être combattu par une église rose plutôt que noire. J'étais très déçu. Il me semblait que le monde était un peu plus prosaïque, un peu moins extraordinaire que je ne l'avais imaginé... Jusqu'à ce que je voie Alban pour la première fois. J'ai alors compris quelque chose qu'il m'aurait été difficile d'admettre lorsque j'étais encore enfant.

— Quoi donc ?

— Que la Création de Dieu est à la fois bien plus belle et plus mystérieuse que je ne pourrais jamais espérer le comprendre. Je suis heureux qu'il ait trouvé refuge dans mon église. Savez-vous qu'autrefois tous ceux qui y entraient jouissaient d'un droit de sanctuaire ?

— Oui, répondit Margrit, embarrassée. Mais c'est uniquement parce que j'ai vu *Le Bossu de Notre-Dame* au cinéma.

Le prêtre éclata de nouveau de rire.

— Ne dit-on pas que les voies du Seigneur sont impénétrables ? Hélas, ce droit d'asile n'existe plus et j'ai bien été obligé de laisser la police fouiller le cimetière. Cela me désole un peu, pourtant. Car, même si je n'ai jamais parlé à Alban, j'aimais à penser qu'il était le protecteur de cette église, son ange gardien, en quelque sorte. Me suis-je trompé à son sujet ?

Margrit lutta pour ravalier la boule d'émotion qui l'étranglait.

— Non. Alban est bien un gardien et un protecteur, répondit-elle. Il est du côté du Bien, mon père.

Elle s'interrompit et sourit.

— Je ne sais même pas si c'est comme cela que je dois vous appeler, remarqua-t-elle. J'ai été élevée dans la foi catholique et je ne suis pas très au fait des traditions épiscopaliennes.

Que voulez-vous ? Nul n'est parfait ! s'exclama le prêtre avec une pointe de malice. En tout cas, je suis heureux que vous ayez confirmé mes convictions au sujet d'Alban. J'espère qu'il ne lui arrivera aucun mal et que l'on retrouvera l'homme qui a tué ces pauvres jeunes femmes.

— Nous faisons tout ce que nous pouvons pour y parvenir, déclara gravement Margrit.

— Je prierai pour vous. Quelque chose me dit que vous en aurez besoin. Tout en parlant, ils étaient arrivés devant le mausolée.

— Bonne chance, mademoiselle Knight, lui dit-il.

Margrit lui jeta un regard étonné.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— J'ai vu votre photographie dans le journal lorsque vous avez obtenu le pardon de Luka Johnson. Et je n'oublie jamais le visage d'une jolie femme.

Sur ce, le prêtre lui ouvrit la porte du mausolée. Margrit lui décocha un sourire reconnaissant et écarta légèrement le ruban jaune de la police. Elle entra et il referma doucement derrière elle.

A l'intérieur, elle découvrit que, conformément à ce qu'elle avait espéré, les policiers n'avaient pas pris la peine de replacer le sarcophage qui bloquait l'accès à l'escalier. Sans attendre, elle dévala les marches, se demandant avec angoisse dans quel état se trouvait la collection de livres à laquelle Alban était si attaché.

Mais lorsqu'elle déboucha dans le caveau, elle se figea, le cœur battant à tout rompre. Sur l'unique chaise de la pièce était assis Anthony Pulcella. Un épais volume relié de cuir était posé en travers de ses genoux. Les autres ouvrages avaient visiblement été passés en revue.

Contrairement à ce qu'elle avait craint, les policiers s'étaient montrés très soigneux. Les livres d'Alban paraissaient même mieux rangés que lorsqu'elle était venue la veille.

Le lit avait été replacé contre le mur. Margrit aperçut également un coffre en chêne qu'elle n'avait pas remarqué auparavant. L'armoire d'Alban était ouverte, révélant sa modeste garde-robe. Au milieu de ce décor dépouillé et résolument atemporel, la présence de Tony et de la jeune femme faisait figure d'anachronisme.

— Tony, fit Margrit, en s'efforçant de ravalier son embarras. Je croyais que tu devais suivre la finale du championnat de football avec ta famille...

Cette remarque anodine sonnait faux et ne faisait que souligner le gouffre invisible qui s'était creusé entre eux au cours de ces derniers jours. Dans les yeux de Tony, elle ne lisait qu'un mélange de défiance et de rancœur. Jamais elle ne s'était sentie si éloignée de lui qu'en cet instant.

Elle aurait voulu lui faire comprendre qu'elle n'était pas son ennemie, qu'elle s'efforçait simplement d'agir selon sa conscience et de faire ce qui lui paraissait juste. Mais les mots restaient coincés dans sa gorge nouée par la profonde tristesse qui l'habitait.

Elle avait l'impression d'avoir franchi un point de non-retour, d'appartenir désormais à un monde différent auquel il n'avait pas accès. Mais ce qui la chagrinait le plus, c'était le fait qu'elle n'avait plus envie de revenir en arrière.

Ce qu'elle avait découvert était bien trop exaltant pour qu'elle puisse y renoncer pour reprendre sa vie d'avant. Dès lors, elle risquait fort de perdre définitivement Tony.

— Je n'ai pas précisément le temps de prendre un après-midi de congé, déclara-t-il enfin. D'ailleurs, je me disais bien que tu ne viendrais pas...

— Crois-tu que nous ayons une chance de recoller les morceaux? soupira-t-elle.

— Je ne sais pas, Grit. Les choses n'étaient pas censées se passer de cette façon. J'avais vraiment envie que cela marche. Je voulais que nous prenions un nouveau départ.

— Je sais. Mais j'ai protégé l'un de tes suspects et tu m'as arrêtée. Dans ces conditions, j'imagine que nous avons peu de chances de réussir.



— Je ne t'ai pas arrêtée, objecta Tony.

— C'est vrai. Et ton suspect n'avait pas besoin d'être protégé. D'ailleurs, je te répète qu'il est innocent. Mais à quoi servirait-il d'ergoter sur ce genre de détail?

— A rien, reconnut Tony. De toute façon, je n'ai pas le temps de me disputer avec toi.

Le ton de sa voix en disait long. Jamais elle ne l'avait senti aussi résigné. D'habitude, ils s'affrontaient, se chamaillaient, débattaient durant des heures en sachant qu'aucun d'eux ne l'emporterait. Mais, cette fois, ils semblaient être au bout de leur histoire.

*Les Grandes Espérances*, fit Tony en caressant la couverture du livre qu'il était en train de feuilleter lorsqu'elle était arrivée. Une première édition, comme la plupart des ouvrages qui se trouvent dans cette bibliothèque. Elle est signée par Dickens lui-même, ajouta-t-il en montrant la page de garde qui portait effectivement le paraphe défraîchi de l'auteur. Et ce n'est que le premier de trois volumes. L'ensemble de ces livres doit valoir une véritable fortune. Comment un homme qui vit dans un endroit pareil a-t-il bien pu s'offrir une telle collection ? Qui est exactement cet Alban Korund, Grit?

— Tout ce que je peux te dire, c'est que ce n'est pas un assassin, répondit-elle.

— Il y a autre chose que j'aimerais bien savoir. Comment êtes-vous parvenus à quitter cette pièce, hier soir? Et comment avez-vous réussi à semer l'homme que j'avais chargé de te suivre?

— Comment avez-vous pu nous retrouver, s'il nous a vraiment perdus?

— J'ai reçu un nouveau coup de téléphone de mon informateur, répondit-il.

— De Janx, précisa-t-elle d'un ton accusateur. Dis-moi, Tony, est-ce que tu travailles pour lui?

Margrit ne voulait pas le croire, mais il fallait absolument qu'elle sache si cet homme avec lequel elle avait partagé une partie de sa vie était aussi honnête qu'il le laissait entendre. La réaction de Tony la rassura sur ce point. Son regard, las et abattu jusqu'alors, brilla soudain d'une colère glacée.

— Je t'ai dit que je ne cherchais pas à me disputer avec toi, Grit, lui rappela-t-il sèchement. Cela fait des années que j'essaie de coincer Janx. Je sais qu'il trempe dans toutes sortes de combines écœurantes. Comment peux-tu croire un seul instant que je m'associerais avec un type dans son genre?

— Es-tu en train de me dire que tu t'es servi de moi pour essayer de l'impliquer dans cette histoire?

Tony détourna les yeux, embarrassé.

— C'est vrai, reconnut-il. Je voulais savoir pourquoi Janx paraissait brusquement décidé à aider les forces de police alors qu'il passe le plus clair de son temps à enfreindre la loi. Cela ne colle pas...

Margrit ravala la colère que lui inspiraient ces aveux.

— Est-ce que cela signifie que tu ne soupçonnes plus Alban? demanda-t-elle.

— Disons qu'il n'est plus mon suspect numéro un. J'ai tendance à penser que Janx essaie de se servir de lui comme d'un bouc émissaire. J'ignore encore ce qu'il espère gagner en faisant assassiner ces filles. Jusqu'à présentée n'ai pu établir le moindre lien entre elles. Mais il s'agit peut-être d'un subterfuge destiné à préparer un meurtre ultérieur que l'on mettra sur le dos du tueur en série.

— Et tu n'as pas hésité à me jeter dans la gueule du loup en espérant que je parviendrais à le faire sortir du bois?

— Exact, avoua Tony. Je ne l'ai pas fait de gaieté de cœur, crois-moi. Mais tu étais la seule à pouvoir me mener jusqu'à Janx. Et, même si je ne suis pas fier de moi, je le referai si cela peut me permettre d'arrêter l'homme qui a commis ces crimes.

Margrit préféra ne pas répondre. Le fait que Tony l'ait manipulée de cette façon la révoltait, mais elle était soulagée que ses soupçons se soient détournés d'Alban. Jetant un coup d'œil autour d'elle, elle s'étonna une fois de plus du soin dont les policiers avaient fait preuve lors de leur perquisition.

— Je suis surprise que tu n'aies pas détruit cette pièce, remarqua-t-elle à voix haute.

— Tu me connais pourtant mieux que cela, protesta Tony, visiblement blessé. Je sais que ces livres ont énormément de valeur. Nous avons tout inspecté minutieusement, mais il n'était pas question que je me venge en détruisant de tels ouvrages.

— Merci, fit Margrit.

— Il n'y a pas de quoi... Au fait, au cours de nos fouilles, nous avons découvert une sorte de trappe sous le lit. Mais il est évident qu'une personne seule ne peut espérer la soulever. Même avec ton aide, Alban n'aurait pu l'ouvrir. Et il n'y a pas d'autre issue.

— Dans ce cas, cela doit signifier que lui et moi n'étions pas ici, remarqua Margrit en haussant les épaules. Je te promets que tu perds ton temps en courant après lui, Tony. Tu ne trouveras rien de plus ici et je ne répondrai à aucune question qui serait susceptible de le mettre en danger.

— Pourquoi le protèges-tu? lui demanda Tony d'une voix chargée de rancœur.

— Parce qu'il est innocent.

— Même si tu en es certaine, tu cours un grand risque en prenant sa défense face à la police. Est-ce qu'il y a autre chose entre vous?

— Non, répondit Margrit. Alban est juste... un ami.

Tony se méprit sur les causes de cette hésitation qui ne lui avait pas échappé. Le regard qu'il lui adressa était chargé de tristesse, de déception et de rancœur.

— Je pourrais t'arrêter pour obstruction à la justice, remarqua-t-il.

— Mais nous savons tous deux que tu ne le feras pas. Crois-moi, Tony, je me suis retrouvée impliquée dans cette histoire complètement par hasard. Et si je continue à défendre Alban, c'est uniquement parce que je considère qu'il s'agit de mon devoir

d'avocate. En d'autres circonstances, je serais la première à l'encourager à prendre contact avec toi. Mais la situation est plus compliquée qu'il n'y paraît. Je n'avais pas pensé que Janx pouvait être mêlé à cette affaire. Pourtant, maintenant que tu me le dis, j'en viens à me demander si tout cela n'aurait pas un rapport avec l'immeuble qu'Eliseo Daisani tient tant à démolir.

— En es-tu sûre? demanda Tony en la fixant très attentivement.

— Pas vraiment. Mais d'après mes recherches, de nombreuses pistes semblent converger dans cette direction. J'ignore pourtant quel peut être le lien entre elles.

— Voilà qui est intéressant..., murmura Tony, songeur.

— Pourquoi?

Parce qu'il se trouve que Vanessa Gray, l'assistante personnelle de Daisani, vient de se faire assassiner cette nuit même, quelques heures avant l'aube, exactement de la même façon que les filles du parc. J'imagine que tu n'as rien à me dire à ce sujet?

En entendant ces mots, Margrit n'avait pu retenir un frisson glacé. Muette de stupeur, elle se contenta de secouer la tête.

— Tu es l'une des dernières personnes à l'avoir vue en vie, remarqua Tony.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai eu accès à son agenda et votre rendez-vous y était indiqué.

— C'était la première fois que je la voyais. Et elle n'a pas eu l'air de me trouver très sympathique.

— D'après ce que j'ai appris, elle n'aimait pas grand monde en dehors de Daisani lui-même. Il semble qu'elle n'ait eu aucune vie sociale. Mais son patron était apparemment très attaché à elle. Il paraissait effondré lorsque j'ai discuté avec lui.

— En tout cas, je peux t'assurer qu'il ne s'agissait pas d'Alban. Je suis restée avec lui durant toute la nuit.

Elle rougit légèrement en comprenant à quel point cette formulation pouvait paraître ambiguë.

— Je sais qu'il ne l'a pas tuée, acquiesça Tony qui paraissait presque le regretter.

— Comment?

L'immeuble de Mlle Gray était équipé de caméras de surveillance. Sur les bandes, on voit le tueur pénétrer dans le hall et attaquer le vigile avant de se diriger vers l'ascenseur. Neuf minutes plus tard, il quitte le bâtiment. Il n'y a aucune erreur possible : il ne s'agit pas de ton petit ami.

— Ce n'est pas mon petit ami, protesta-t-elle.

— Cela ne me regarde pas, répliqua froidement Tony. Je ne sais pas si cet homme est le même que celui qui a tué ces filles, mais s'il y a un lien entre les deux affaires, j'ai bien

l'intention de le découvrir. Et j'aimerais vraiment parler à Korund. Il pourra peut-être m'aider à comprendre ce qui se trame, exactement.

— Il est aussi perdu que toi et moi, répondit Margrit. Mais il est persuadé que quelqu'un essaie de lui faire porter le chapeau pour ces meurtres.

Un long silence s'ensuivit tandis que tous deux s'observaient sans trop savoir comment conclure cette discussion.

— Je suis désolé que les choses se soient passées ainsi, déclara enfin Tony.

— Moi aussi, soupira Margrit.

Tony hocha la tête et se dirigea vers l'escalier qui conduisait au mausolée. Sur le seuil de la pièce, il s'arrêta et se tourna à demi vers elle.

— Je t'appelle ? suggéra-t-il.

— Si tu veux, répondit-elle.

Elle n'était pourtant pas convaincue que ce soit une bonne idée. Il quitta les lieux et elle ferma les yeux, se sentant complètement dépassée par la tournure que prenaient les événements.

Ainsi qu'elle l'avait dit à Tony, son implication dans cette affaire était le fruit du hasard. Mais, aujourd'hui, elle devait plusieurs faveurs à un Dragon gangster et s'était vu offrir un emploi par un Vampire milliardaire.

— Au moins, je ne m'ennuie pas, murmura-t-elle.

Elle savait qu'elle n'avait plus le choix. Il était trop tard pour espérer se sortir de cette situation intenable. Ni Janx ni Daisani ne la laisseraient reprendre une vie normale à présent qu'elle était au fait de leurs secrets les mieux gardés. Aucun d'eux ne se contenterait de quelques excuses maladroites. Il ne lui restait plus qu'à poursuivre l'audacieuse quête qu'elle avait entamée en espérant s'en sortir vivante.

Il ne lui restait plus qu'à aller voir Daisani...

— Je veux qu'il meure, déclara Daisani d'une voix glaciale.

Margrit ne put réprimer un frisson en avisant la colère qui brillait dans son regard. De toute évidence, il ne faisait pas bon avoir le milliardaire pour ennemi. Le pire, c'est qu'elle connaissait à présent sa véritable nature, ce qui le rendait plus inquiétant encore à ses yeux.

— Je ne comprends pas, répondit-elle d'un ton nettement moins assuré qu'elle ne l'aurait voulu. Je ne suis pas une tueuse à gages, monsieur Daisani...

— Moi non plus, mademoiselle Knight. Je m'en remets généralement à la justice pour régler mes comptes. Mais pour que cet homme soit jugé et condamné pour son crime, il faut d'abord que la police l'attrape.

— Certes, concéda-t-elle. Mais je ne vois toujours pas le rapport avec moi...

C'est pourtant simple, répliqua-t-il. Par deux fois, déjà, vous êtes entrée dans le *Château de Cartes*. Non seulement vous en êtes ressortie vivante, ce qui constitue déjà un exploit en soi, mais en plus, vous avez réussi à arracher à son propriétaire les informations dont vous aviez besoin. Je sais aussi que vous avez pris fait et cause pour Alban Korund et que Cara Delaney s'est tournée vers vous. A moins que vous ne soyez complètement inconsciente, ce dont je doute, cela signifie que vous connaissez l'existence de certaines factions qui se disputent le contrôle de cette ville. La police n'est pas au courant, bien sûr, et je ne peux la prévenir sans m'exposer à des représailles. Vous êtes donc la seule à pouvoir naviguer librement d'un monde à l'autre.

Margrit considéra longuement son interlocuteur. Elle avait parfaitement conscience des dangers auxquels elle s'exposerait en acceptant une telle mission. Il était plus que probable que l'assassin de Vanessa soit affilié à l'une des factions auxquelles Daisani venait de faire allusion. Or Margrit n'était pas de taille à lutter contre elles.

Mais si elle refusait, elle était certaine de s'attirer les foudres du Vampire, ce qui se solderait probablement pour elle par un décès anticipé. Prise entre le marteau et l'enclume, il ne lui restait plus qu'à tenter de tirer avantage de cette inconfortable situation.

— Je suis prête à vous aider, déclara-t-elle enfin. Mais j'ai quelque chose à vous demander en échange.

Daisani la considéra avec une pointe d'incrédulité. Margrit soutint son regard, refusant de céder à la peur qui l'habitait. Une fois de plus, sa formation de juriste vint à son secours et elle se répéta que cette négociation n'était pas différente de toutes celles qu'elle avait menées jusqu'à ce jour.

Vanessa était à mon service depuis bien plus longtemps que vous ne pouvez l'imaginer, déclara-t-il enfin. Et je ne tolérerai pas le fait que l'homme qui l'a assassinée échappe à sa

juste punition. Je vous ai choisie pour m'assurer que tel ne sera pas le cas. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, vous n'êtes pas vraiment en position de négociateur.

— Au contraire, monsieur Daisani. Vous venez de m'expliquer que vous aviez besoin de moi et que j'étais la seule à pouvoir vous aider. Vous ne pouvez pas vous adresser à Janx parce que vous savez comme moi qu'il y a de fortes chances pour qu'il soit le commanditaire de ce crime. Et vous ne tenez pas à faire entrer un nouveau joueur à ce stade de la partie. Il ne vous reste donc plus que moi.

A une vitesse stupéfiante, Daisani quitta son siège et contourna le bureau pour s'approcher d'elle. Margrit se fit brusquement l'impression d'être une proie exposée à l'attaque de quelque redoutable prédateur. Elle eut brusquement envie de prendre la fuite et dut faire appel à toute la force de sa volonté pour rester immobile.

— Je ne pense pas que Janx soit derrière cet assassinat, déclara-t-il alors. Je le *sais*. Mais je ne peux pas m'en prendre directement à lui.

— Pourquoi?

— Parce que lui et moi avons un accord tacite. Si je le supprime, quelqu'un d'autre prendra sa place. Quelqu'un qui ne connaîtra pas les règles de notre petit jeu. Or je ne peux me permettre de reprendre la partie de zéro.

Si j'ai bien compris, lorsque vous avez besoin de vous débarrasser de quelqu'un, vous faites appel à ses services. Et lorsqu'il veut ruiner l'un de ses adversaires de façon parfaitement légale, il vient vous voir. Je suis certaine que cet arrangement vous est très profitable et qu'il dure depuis un certain temps. Du coup, j'imagine que vous devez vous limiter aux pions de votre adversaire et laisser ses pièces maîtresses tranquilles...

— Exact, acquiesça Daisani. Sauf que Vanessa n'était pas un simple pion, à mes yeux. Elle travaillait pour moi depuis des dizaines d'années. Et je suis bien décidé à faire payer très cher ce coup bas à Janx. Mais le moment n'est pas encore venu et, entre-temps, je saurai me contenter de la tête de ce tueur. Je veux que vous retrouviez cet homme, mademoiselle Knight. Ensuite, vous n'aurez qu'à informer votre petit ami de son identité.

— Je suis d'accord, répondit Margrit. Mais, en échange, je veux les fourrures des Selkies.

— Vous osez négocier avec moi? murmura le milliardaire d'un ton ouvertement menaçant. C'est une très mauvaise idée, mademoiselle Knight.

— C'est ce que les gens ne cessent de me répéter, soupira-t-elle d'un air faussement résigné.

Elle avait de plus en plus de mal à résister à la panique que faisait monter en elle la proximité du Vampire. Son corps tout entier lui enjoignait de fuir loin de cet être qui pouvait la détruire d'un seul geste.

— Des gens? répéta-t-il d'une voix empreinte d'ironie. Est-ce vraiment ce que nous sommes, à vos yeux?

— J'ai déjà eu cette conversation avec Alban, répliqua-t-elle avec une pointe d'agacement. Comment suis-je censée vous appeler? Des monstres? Des créatures de la nuit? Ce serait absurde. D'ailleurs, vous ne vivez même pas la nuit, ce qui, soit dit en passant, me paraît être une véritable faute de goût pour un être comme vous !

Un sourire cruel se dessina sur les lèvres de Daisani.

— Vous paraissez prendre tout cela vraiment très bien, mademoiselle Knight, remarqua-t-il.

— Que voulez-vous ? Je suis avocate. Je rencontre tous les jours des gens qui vivent selon des systèmes de valeurs différents. Certains sont même beaucoup plus inquiétants que vous en apparence. Comparés à eux, Janx, Alban et vous paraissez presque normaux. Bien sûr, vous êtes capables de réaliser des choses dont je suis incapable. Mais c'est aussi le cas de Michael Jordan. Et ne me dites pas qu'il est l'un des vôtres...

Daisani ne put s'empêcher de rire.

— Je vous rassure : à ma connaissance, ce M. Jordan est tout aussi humain que vous.

Margrit se détendit légèrement.

— Dieu merci, répliqua-t-elle en se forçant à sourire. Mais, pour en revenir à notre conversation, monsieur Daisani, je suis prête à retrouver cet homme et à faire en sorte qu'il soit traduit en justice. Vous connaissez mes conditions.

Je suis surpris que vous ne me demandiez pas de renoncer à la destruction de cet immeuble, remarqua-t-il.

— C'est inutile, répondit-elle avec assurance. Je suis capable d'obtenir satisfaction sur ce point devant un tribunal. Par contre, ma cliente et vous avez tout intérêt à ce que la presse ne s'intéresse pas de trop près à ces fourrures et à leur signification réelle...

Daisani réfléchit quelques instants à cette remarque puis hocha la tête à contrecœur.

— Très bien, lui dit-il. Si vous faites en sorte que cet assassin soit arrêté, je vous rendrai les peaux.

Margrit soupira intérieurement de soulagement.

— Vous savez comme moi que le bébé ne peut survivre très longtemps sans la sienne, remarqua-t-elle.

Daisani rit de nouveau.

— Vous êtes très audacieuse, mademoiselle Knight.

— La vie de cette enfant est en jeu, répondit-elle. Je ne peux me permettre de l'abandonner.

— Vous êtes aussi habile que courageuse, remarqua Daisani. Etes-vous sûre de ne pas être intéressée par le poste que je vous ai offert? Je suis toujours à la recherche de sang neuf, vous savez...

Le sous-entendu qui perçait dans sa voix glaça Margrit au plus profond de son être. Incapable de bouger ou d'articuler le moindre mot, elle se contenta de fixer Daisani, le

cœur battant à tout rompre, l'échiné parcourue d'irrépressibles frissons.

Jamais elle n'avait éprouvé une sensation de terreur aussi primaire. Même lorsqu'elle avait rencontré Janx, elle ne s'était pas sentie aussi exposée, aussi fragile. Elle comprenait à présent pourquoi les proies des grands fauves demeuraient parfois figées, sans pouvoir esquisser un geste.

— Je vois que nous nous comprenons, déclara posément Daisani.

Il se détourna et gagna sa bibliothèque de cette démarche gracieuse et aérienne qui paraissait être la marque des Races Anciennes. Il décrocha la plus petite des deux peaux et revint la tendre à Margrit.

— Considérez cela comme un gage de ma bonne foi, lui dit-il.

D'une main tremblante, la jeune femme se saisit de la fourrure.

— Que ma générosité ne vous induise pas en erreur, l'avertit Daisani. Si vous me trahissez ou si vous échouez, vous découvrirez qu'il ne fait pas bon irriter un être comme moi...

Margrit plissa les yeux pour se protéger de l'éclat mordoré du soleil couchant. Elle avait beaucoup de mal à se remettre de son entrevue avec Daisani. Sans même s'en rendre compte, elle s'était mise à courir en sortant de l'immeuble qui abritait ses bureaux. Serrant la fourrure de Deirdre contre sa poitrine, elle ne pensait plus qu'à accroître la distance qui la séparait de cet être.

Contrairement à ce qu'elle avait prétendu, elle ne parvenait plus à le considérer comme un homme. Elle avait pourtant rencontré des tueurs sans pitié, prêts à vendre père et mère ou à éliminer tous ceux qui s'opposaient à eux. Mais jamais elle ne s'était sentie aussi exposée.

C'était peut-être à cause de l'inhumanité profonde que trahissait chacun de ses mouvements. Ses déplacements étaient bien trop rapides pour qu'elle puisse entretenir l'illusion qu'il s'agissait de l'un de ses semblables. Même Alban, par comparaison, paraissait se mouvoir lentement.

Elle comprenait mieux à présent pourquoi il avait regretté de ne pas disposer de cette prodigieuse agilité lorsque Hajnal et lui s'étaient fait attaquer par ces révolutionnaires parisiens.

Le souvenir de ce moment qu'il avait partagé avec elle ne contribuait pourtant guère à la reconforter. Ce partage était tout aussi anormal que la vitesse de déplacement de Daisani. Il lui rappelait s'il en était besoin qu'Alban et elle n'appartenaient pas à la même espèce. Et c'était quelque chose qu'elle avait toujours beaucoup de mal à accepter.

Elle savait pertinemment que ce genre de distinction ne conduisait qu'à l'ostracisme et à l'intolérance. Les Races Anciennes ne le prouvaient-elles pas par la guerre incessante qu'elles menaient les unes contre les autres ?



Margrit s'efforça de faire abstraction de ces sombres réflexions. Pour le moment, tout ce qui importait, c'était le fait qu'elle était parvenue à prendre l'avantage lors de son entretien avec le Vampire. N'avait-elle pas réussi à lui soutirer la fourrure de Deirdre?

De plus, il n'avait pas exigé d'elle qu'elle retire le recours qu'elle avait déposé. Elle pouvait donc l'assigner en justice et exiger qu'il offre une possibilité de relogement à Cara et aux autres habitants de l'immeuble.

Qui sait? Si elle réussissait vraiment à retrouver l'assassin de Vanessa, elle parviendrait peut-être à le faire reculer, ce qui éviterait que le quartier général de Grâce ne soit détruit. Evidemment, il lui faudrait pour cela affronter une fois de plus Janx dans sa tanière...

En attendant, elle comptait bien aller trouver Cara et lui faire part de la victoire qu'elle venait de remporter.

Alban n'était pas particulièrement sensible aux variations de température. Comme tous ceux de son espèce, il avait pris l'habitude de passer des journées entières exposé aux assauts des éléments. Mais, cette nuit-là, lorsqu'il ouvrit les yeux, il ne put réprimer un frisson en sentant le givre qui recouvrait sa peau.

Cela faisait des dizaines d'années qu'il dormait à l'abri et il avait peut-être fini par perdre un peu de sa résistance naturelle. Après tout, même la pierre la plus dure finissait par s'émousser au fil des siècles.

Les yeux mi-clos, il observa le toit sur lequel il se trouvait. Le soleil venait tout juste de se coucher et l'horizon rougeoyait encore de ses derniers rayons d'or et de sang. Le bâtiment sur lequel il s'était posé était à quelques pâtés de maisons seulement de chez Margrit.

Il n'avait pas osé prendre le risque de gagner l'appartement qu'il possédait en ville, de peur que l'aube ne le surprenne en plein vol. Une Gargouille pouvait passer inaperçue au sommet d'un immeuble, mais beaucoup plus difficilement au beau milieu d'une rue de New York.

Rétrospectivement, il s'en voulait de s'être montré aussi négligent. Jamais il n'aurait dû attendre aussi longtemps avant de quitter Margrit. C'était un nouveau signe de faiblesse de sa part et il se demandait avec une pointe d'angoisse si elle n'exerçait pas sur lui une désastreuse influence.

Mais il n'avait pu s'empêcher de débattre avec elle au sujet de l'attitude de Biali. Il avait tenu à lui faire comprendre que l'honneur était une vertu capitale pour les Races Anciennes. Leur parole était leur bien le plus précieux car elle garantissait la confiance qu'ils pouvaient avoir les uns envers les autres. Sans elle, ils auraient été en proie à la jalousie et à la violence des Hommes.

Après s'être assuré que le toit était désert, Alban se redressa lentement et reprit forme humaine.

— Je ne sais pas comment vous faites pour supporter ça, dit une voix derrière lui.

Le cœur battant, il se retourna, prêt à se battre si cela s'avérait nécessaire. Grâce O'Malley était assise sur le cube métallique qui abritait la cheminée d'aération de l'immeuble, les bras croisés autour de ses jambes gainées de cuir qu'elle avait repliées devant elle. Alban se détendit légèrement.

— Depuis combien de temps êtes-vous là? lui demanda-t-il d'un ton légèrement suspicieux.

— Assez longtemps pour avoir les fesses gelées, répliqua-t-elle en souriant. Je vous ai suivi jusqu'ici, ce matin.

— Comment avez-vous fait ?

— Vous devriez savoir que je n'ai pas l'habitude de trahir ce genre de petits secrets, mon chou ! Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est que j'ai gentiment veillé sur vous. Je sais que les Gargouilles sont particulièrement vulnérables à l'aube et au crépuscule.

Alban la considéra avec étonnement : rares étaient les Humains qui connaissaient ce genre de détails.

— Ce n'était pas la première fois que vous voyiez un membre de mon espèce, n'est-ce pas? C'est pour ça que vous ne paraissiez pas si impressionnée que cela !

— J'en sais probablement plus long que je ne le devrais sur tout un tas de sujets, acquiesça Grâce. Et j'ai à vous offrir pas mal de choses dont vous auriez bien besoin, à ce qu'il paraît...

— Quel genre de choses? demanda Alban sans se départir complètement de la méfiance qui l'habitait.

— Les flics ont découvert votre repaire, n'est-ce pas? Vous aurez donc besoin d'un endroit où vous abriter pendant la journée. Je peux vous en proposer un.

— Mais à quel prix? demanda Alban qui ne connaissait que trop les êtres humains.

Les traits de Grâce se durcirent, ce qui la fit brusquement paraître plus âgée et plus dangereuse sans rien lui faire perdre de sa beauté.

— Je veux juste que vous m'aidiez à défendre les enfants, déclara-t-elle. Rien de plus...

Elle sauta au bas de son perchoir et s'avança vers lui, le dévorant d'un regard à la fois appréciatif et amusé.

— Qui sait? Je pourrais peut-être en profiter pour vous demander une ou deux faveurs qui, je l'espère, ne vous paraîtront pas si insupportables que cela...

— Et si je refuse?

Grâce se contenta de hausser les épaules.

— Vous devrez vous débrouiller tout seul. Or je sais qu'un certain nombre de gens ne demanderaient pas mieux que de vous enchaîner, Korund. Qui trouverait à y redire?

Après tout, vous n'êtes qu'un exclu, un exilé... J'ai même entendu dire qu'on vous appelait le Relaps. Je me suis toujours demandé ce que cela pouvait bien signifier.

Alban sentit monter en lui un mélange de peur et de colère. Peu de gens étaient aussi bien informés sur son compte et on ne recensait aucun Humain parmi eux. Ces informations lui donnaient sur lui un pouvoir terrifiant et il dut se faire violence pour résister à l'envie qu'il avait de l'attaquer sans sommation.

— Comment savez-vous tout cela? articula-t-il. Qui êtes-vous, exactement?

— Je ne suis que Grâce O'Malley, chéri! répliqua-t-elle avec un sourire légèrement narquois. Alors, est-ce que vous m'aiderez ?

Les poings serrés, Alban la contempla en silence, fasciné par l'assurance tranquille qui émanait d'elle. Elle devait pourtant savoir le risque qu'elle courait en le défiant de la sorte.

— Une Gargouille n'a pas besoin d'être mise au pied du mur pour accepter de venir en aide à ceux qui sont sans défense, répondit-il. Mais je commence vraiment à me demander si Janx n'avait pas raison à votre sujet.

— Je ne suis pas votre ennemie, Korund. Je reconnais que je ne suis pas dépourvue d'une certaine dose d'opportunisme. Et j'aime être certaine que, lorsque je décide de jouer, tout le monde suit les mêmes règles.

Alban la fusilla du regard.

— Ce genre de jeu ne m'intéresse pas, répliqua-t-il.

— C'est ce que je me suis laissé dire, acquiesça-t-elle. Est-ce pour cela que vous avez décidé de vivre à l'écart des Hommes et de vos semblables?

Voyant qu'il ne répondrait pas, Grâce se contenta de hausser les épaules.

— Peu importe, déclara-t-elle. J'adore le mystère.

Elle effleura sa poitrine d'un geste suggestif. Alban lui agrippa la main, ce qui ne parut pas l'inquiéter le moins du monde.

— Qui vous a raconté toutes ces choses? lui demanda-t-il durement.

— Une autre Gargouille, bien sûr. C'était il y a très longtemps...

— Comment s'appelait-elle?

— Je ne connais que le nom qu'elle a bien voulu me donner : Ausra.

— Cara? appela Margrit en frappant à la porte de sa cliente.

Elle essaya la poignée et découvrit que l'appartement n'était pas fermé à clé.

— Cara? C'est Margrit! Est-ce que je peux entrer?

N'obtenant pas de réponse, elle poussa le battant et découvrit Cara, debout au milieu de son salon dévasté. Le canapé était retourné et les coussins avaient été méthodiquement

lacérés. Leur garniture était répandue un peu partout dans la pièce.

Tous les objets qui se trouvaient sur les étagères avaient été violemment projetés au sol. On voyait pêle-mêle des assiettes brisées, des couverts, des documents froissés et des habits déchirés. Les couvertures et les rideaux avaient été réduits en lambeaux.

— Est-ce que ce sont les hommes de Daisani qui ont fait ça? articula Margrit, horrifiée.

Cara eut un rire amer.

— Même pas, répondit-elle. Mes voisins s'en sont chargés...

— Mais pourquoi?

Cara tourna vers elle un regard dans lequel se lisait un mélange de désespoir et de résignation qui lui transperça le cœur.

Parce que je vous ai parlé, répondit-elle. Parce que j'ai demandé votre aide. Ils pensent que, si nous faisons profil bas, Daisani finira par nous oublier, comme il l'a toujours fait jusqu'ici. Ils pensent qu'il renoncera de lui-même à détruire cet immeuble...

— Ils ont peur, acquiesça Margrit. Et ils ont retourné leur colère contre vous.

Curieusement, elle se sentait un peu honteuse, comme si son espèce tout entière était responsable de ce genre de comportements.

— Ils ne pouvaient pas s'en prendre directement à Daisani, reprit-elle. Alors ils se sont vengés sur vous parce que vous étiez plus fragile... Je suis désolée, Cara. J'aurais dû prévoir qu'une telle chose était susceptible de se produire. J'aurais dû vous inviter à venir vivre chez moi. Vous y auriez été au chaud et en sécurité.

— Ce n'est pas la peine, protesta Cara.

— Je crois que si, objecta Margrit. Cela n'est peut-être qu'un avertissement. La situation pourrait empirer s'ils comprennent que Daisani n'a pas l'intention de céder. Et je ne veux pas que vous vous exposiez davantage.

— Je suis plus résistante que je n'en ai l'air, mademoiselle Knight, déclara la Selkie avec une pointe de défi.

Margrit sentit sa gorge se nouer en percevant la force qui émanait d'elle. Une fois de plus, elle prit conscience qu'elle avait affaire à un membre d'une autre espèce dont la véritable nature lui échapperait probablement toujours.

— Et Deirdre? objecta-t-elle. Etes-vous vraiment assez forte pour la protéger, elle aussi?

— Je pensais l'être, soupira Cara, d'une voix défaite. Mais j'ai laissé Daisani me voler sa fourrure et, sans elle, j'ignore combien de temps elle parviendra à survivre.

— J'avais presque oublié! s'exclama Margrit. C'est justement à ce sujet que je suis venue vous voir.

Elle tira de sous son chemisier la peau de phoque de Deirdre et la tendit à Cara. Celle-ci la lui prit des mains et la serra contre elle, rayonnante de bonheur et de soulagement. Depuis que Margrit avait fait sa connaissance, c'était la première fois qu'elle faisait

preuve d'un tel enthousiasme et d'une telle vitalité.

Jamais elle ne lui avait semblé si belle qu'en cet instant. Et sa fragilité habituelle s'était presque entièrement résorbée pour laisser place à une joie presque sauvage. Cette transfiguration avait été si rapide que Margrit en eut le souffle coupé.

— C'est merveilleux, mademoiselle Knight! s'exclama Cara. Comment avez-vous fait?

Touchée par sa réaction et par la reconnaissance qu'elle percevait dans son regard, Margrit lui sourit.

— Daisani avait besoin de mon aide, expliqua-t-elle. J'ai accepté de la lui apporter en échange de vos fourrures. Il m'a donné celle de Deirdre en gage de sa bonne foi et m'a promis la vôtre lorsque j'aurai obtenu ce qu'il désire.

Cara fronça les sourcils, visiblement inquiète.

Vous devriez faire très attention, remarqua-t-elle. Vous ne connaissez pas les dangers auxquels vous vous exposez en traitant avec lui. Que vous a-t-il demandé, exactement ?

— Il veut que je retrouve quelqu'un qui lui a fait du tort. Et en ce qui concerne les dangers que je cours, j'ai besoin de vous, Cara. Je sais que je prends des risques, mais j'aimerais prendre la mesure de leur nature exacte. Et vous seule pouvez m'aider à le faire.

— Savez-vous ce qu'il est? murmura Cara comme si elle avait peur que quelqu'un ne surprenne leur conversation.

Margrit hocha la tête, ce qui parut rassurer légèrement son interlocutrice.

— Il ne reste plus que cinq Races Anciennes, reprit-elle. Quatre d'entre elles sont liées à un élément. Les Selkies procèdent de l'eau, les Gargouilles de la pierre, les Dragons du feu et les Djinns de l'air. Nous avons tous notre place en ce monde : les Selkies dans la mer, les Gargouilles dans les montagnes, les Dragons au creux des volcans et les Djinns dans les déserts balayés par le vent... Bien sûr, avec le temps, nous avons quitté ces habitats naturels pour nous répandre sur l'ensemble de la planète. Mais nous savons qui nous sommes et d'où nous venons.

— Et les Vampires ?

— Ils prétendent qu'ils ne sont pas issus de cette Terre, répondit gravement Cara.

— Est-ce que c'est possible? demanda Margrit, dubitative.

Cara l'observa quelques instants en silence avant de se détourner pour aller chercher Deirdre dans son berceau.

Le bébé poussa un petit cri indigné avant de sentir contre sa peau la fourrure dont sa mère l'entourait.

Celle-ci se mit à onduler bizarrement, comme si elle était brusquement devenue vivante. Elle s'enroula autour de l'enfant et Margrit éprouva la même sensation étrange que lorsqu'elle voyait Alban se transformer sous ses yeux.

Cara tenait à présent entre ses mains un bébé phoque au pelage tacheté dont les grands yeux bruns rappelaient ceux de sa fille.

— A vous de me dire si cela vous paraît réaliste, déclara-t-elle en présentant l'animal à Margrit.

Celle-ci ne sut que répondre. Elle avait conscience du fait qu'elle venait d'assister à un moment privilégié et qu'en lui montrant cette transformation Cara avait prouvé toute la confiance qu'elle avait en elle.

— Janx se servira de vous avant de vous laisser tomber, reprit la Selkie. C'est ce que font les Dragons lorsque leurs trésors finissent par perdre de leur lustre. Alban Korund finira par vous écraser malgré lui. Mais Daisani fera de vous sa créature. Vous ne pourrez plus vivre sans lui et votre vie avec lui aura un goût plus amer que la mort elle-même.

Cara passa le doigt sur le ventre du bébé phoque et, comme si elle venait de briser quelque fil invisible, celui-ci redevint une petite fille qui émergea en riant de sa fourrure.

Je vous dois beaucoup, reprit Cara. Mais je peux survivre sans ma peau si c'est nécessaire. Si vous avez la moindre chance d'échapper à Daisani, n'hésitez donc pas un seul instant, mademoiselle Knight. Car en continuant à l'aider de cette façon, vous risquez fort de perdre votre âme...

Alors qu'elle s'éloignait à grands pas de l'immeuble de Cara, Margrit s'efforça de faire abstraction des mises en garde de la jeune femme pour se concentrer exclusivement sur le nouveau problème qui se présentait à elle. Retrouver la trace d'un tueur professionnel n'aurait rien d'évident, surtout s'il travaillait pour le compte de Janx.

Par contre, si elle se fiait à l'intuition de Daisani et partait de l'hypothèse que le Dragon était bien à l'origine de cet assassinat, il était peut-être possible de retrouver la trace de l'argent que ce dernier avait versé au tueur.

Daisani était sans aucun doute la personne la plus susceptible de suivre cette piste financière. Malheureusement, Margrit était quasiment convaincue qu'il refuserait de prendre part aux recherches de façon aussi directe.

Elle ne comprenait pas vraiment les subtilités des relations qui unissaient les deux hommes et ne pouvait que s'en réjouir. Jamais elle n'avait navigué en eaux si dangereuses. Et elle ne tenait pas à se retrouver prise en tenailles entre eux.

Mais si elle ne pouvait faire appel à Daisani, il allait lui falloir trouver un autre moyen de découvrir l'identité de l'assassin. Pouvait-elle se permettre de poser directement la question à Janx? Après tout, il lui devait toujours une faveur.

Pourtant, en la sollicitant, elle contracterait une nouvelle obligation à son égard. Elle se retrouverait alors entièrement à sa merci, sans pouvoir exercer sur lui la moindre pression.

De toutes les personnes qu'elle connaissait, une seule pouvait donc lui venir en aide : Alban. Malheureusement, elle ne savait pas comment le joindre. Après réflexion, elle sortit son portable et composa le numéro de son propre appartement. Au bout de quatre sonneries, elle tomba sur le répondeur.

— Salut, c'est Grit, fit-elle. Si Alban passe à la maison, pourriez-vous lui demander de m'appeler. Dites-lui aussi qu'il n'est plus le suspect numéro un dans cette affaire de meurtres. Merci et à plus tard!

Elle raccrocha avant de se souvenir qu'Alban l'avait appelée chez elle.

— C'est encore moi, dit-elle après avoir pressé la touche de rappel. Pourriez-vous vérifier si le téléphone a gardé le numéro de portable d'Alban, lorsqu'il m'a téléphoné avant-hier? Merci encore.

Elle glissa son téléphone dans la poche de son jean et reprit le cours de ses réflexions. Existait-il un moyen de remonter jusqu'au tueur sans passer par Janx? Plongée dans ses réflexions, elle traversa au feu rouge sans voir la voiture qui s'approchait d'elle à vive allure.

Le véhicule faillit la heurter et Margrit, furieuse, assena un coup de poing sur le capot.

— Regardez où vous allez! s'exclama-t-elle avec humeur.

Sur ce, elle se remit en marche sans prêter attention à la conductrice qui la regardait d'un air effaré ni aux passants qui lui jetaient des coups d'œil ouvertement réprobateurs.

— C'est pire que de chercher une aiguille dans une botte de foin ! s'exclama-t-elle rageusement. Bon sang! Comment ai-je pu me laisser entraîner dans une histoire pareille? Je ne connais même pas les règles du jeu auquel je suis censée jouer! C'est absurde...

— Moi, je connais quelqu'un qui les maîtrise à la perfection, fit une voix au creux de son oreille.

Elle sentit alors une main se plaquer sur sa bouche, étouffant le cri d'effroi qu'elle venait de pousser.

Le hurlement de Margrit mourut dans sa gorge tandis que l'homme lui enserrait la taille, plaquant ses bras contre son corps pour l'empêcher de se débattre. Il était beaucoup trop fort pour qu'elle puisse espérer lui échapper et la panique qui l'habitait redoubla brusquement tandis qu'elle prit conscience qu'elle se trouvait entièrement à sa merci.

— Vous vous croyez très forte, murmura-t-il à son oreille.

Sa voix était trop sourde pour qu'elle puisse espérer la reconnaître.

— Vous vous croyez assez douée pour ne pas vous faire prendre. Mais vous n'êtes qu'un morceau de viande, une simple mortelle complètement dépassée par les événements. Maintenant, venez avec moi.

Margrit eut soudain l'impression qu'elle était entourée de toutes parts par un épais nuage de sable ou de poussière qui menaçait de l'étouffer. Sa vision se brouilla tandis qu'elle commençait à se mouvoir à une vitesse hallucinante.

Les rues et les voitures défilaient autour d'elle à toute allure. Le plus étrange, c'est que les passants ne semblaient pas comprendre ce qui était en train de lui arriver. La scène s'accéléra encore et elle fut bientôt incapable de distinguer quoi que ce soit.

La violence de cette translation était telle que Margrit sentit monter en elle une puissante nausée qu'elle eut beaucoup de mal à réprimer. Ses intestins étaient noués et sa tête se trouvait prise dans un étau impitoyable. Son cœur battait si précipitamment qu'elle se demanda avec angoisse si elle n'allait pas succomber à un infarctus.

Sa vue se brouilla complètement et son champ de vision s'emplit de petites étincelles rouges et blanches. Elle ne parvenait quasiment plus à respirer et commença à sombrer dans l'inconscience.

Brusquement, alors qu'elle était sur le point de s'abandonner complètement, tout s'immobilisa autour d'elle et le nuage de poussière disparut. Margit prit une profonde inspiration puis se mit à tousser violemment, les larmes aux yeux.

L'homme qui la tenait toujours par la taille jura dans une langue qu'elle ne connaissait pas et retira sa main qui couvrait toujours la bouche de la jeune femme. Celle-ci en profita pour lui décocher un méchant coup de pied en plein tibia.

L'homme hurla et la relâcha pour reculer d'un pas. Sans lui laisser le temps de récupérer, Margrit se retourna et projeta deux doigts en forme de fourche vers les yeux de son agresseur. Mais il avait mystérieusement disparu et la main de la jeune femme alla s'écraser contre un mur métallique.

Un craquement terrible se fit entendre, suivi d'une douleur fulgurante qui remonta le long de son bras et lui arracha un hurlement. Margrit faillit basculer en avant et dut se retenir au mur contre lequel elle resta appuyée, pantelante.

Des applaudissements se firent alors entendre, suivis d'une voix familière.



— Bien joué! s'exclama-t-elle. Ce n'était peut-être pas la réaction la plus sage, mais elle ne manquait pas d'un certain panache. Est-ce que vous vous êtes cassé quelque chose ?

Margrit se tourna vers Janx. Ce n'est qu'alors qu'elle constata qu'elle se tenait à présent dans son bureau.

— Je n'ose pas regarder, répondit-elle.

Malik se matérialisa brusquement dans un coin de la pièce. Il paraissait à la fois réjoui de lui avoir fait peur et vexé de s'être laissé surprendre. Elle lui jeta un regard haineux tout en massant sa paume endolorie sans oser effleurer ses phalanges qui continuaient à la faire atrocement souffrir.

— Laissez-moi voir ça, fit Janx en quittant son bureau pour se rapprocher d'elle.

Elle ne parvenait toujours pas vraiment à s'habituer à la fluidité de ses mouvements et à la vitesse à laquelle il se déplaçait. Ses mains étaient fraîches et ses gestes délicats. Il prit doucement ses doigts meurtris et tira dessus pour les redresser, lui arrachant un gémissement de douleur.

Margrit s'efforça de respirer profondément et de faire abstraction de cette sensation désagréable.

— Vos doigts n'étaient pas cassés. Juste déplacés... Vous aurez encore un peu mal pendant un jour ou deux. En tout cas, je suis impressionné par votre réaction. Elle était aussi insensée qu'admirable. Et je dois dire que j'apprécie beaucoup ce genre d'actes de bravoure.

— Ne l'envoyez plus jamais me chercher de cette façon, répliqua Margrit, furieuse.

— J'enverrai qui je veux, où je veux et quand je veux, objecta Janx d'un ton narquois. Souvenez-vous que vous n'êtes pas en position de négocier. Il semble même que vous ayez perdu votre chevalier servant.

— Je ne l'ai pas perdu, répliqua la jeune femme. A vrai dire, je me disais qu'il était peut-être déjà ici.

— Franchement, je doute fort que Korund vienne nous voir de son propre gré. S'il est passé l'autre nuit, c'est bien parce que vous lui aviez forcé la main. Et le plus triste dans tout cela, c'est que votre petite visite semble avoir attiré sur moi l'attention de la police. Apparemment, ils me soupçonnent d'avoir pris part aux meurtres de Central Park. Et le pire, c'est qu'il y a à présent trois victimes.

— Trois ? répéta Margrit, horrifiée.

Janx hocha la tête.

— La police vient tout juste de retrouver un nouveau cadavre.

— Vous ne devriez pas avoir l'air aussi surpris de figurer parmi les suspects, remarqua-t-elle. Après tout, le meurtre est l'une de vos spécialités...

— Je ne dis pas le contraire, s'exclama Janx en haussant les épaules. Mais mes hommes sont des professionnels.

Ils éliminent ceux que je les charge de supprimer et n'ont pas pour habitude de tuer des gens croisés au hasard dans un parc ! Vous pouvez penser que je suis dénué de toute morale, mais reconnaissez au moins que je ne suis pas stupide. Quel intérêt aurais-je à attirer l'attention sur moi de cette façon? Le genre d'affaires que je traite nécessite un minimum de discrétion.

— Tout ce que je sais, bluffa Margrit, c'est que vous êtes responsable de la mort de Vanessa Gray.

Janx sourit, visiblement très fier de lui.

— Ce n'est pas la même chose, déclara-t-il. Dans son cas, je n'ai fait que tirer avantage d'une faille dans l'armure de mon plus fidèle adversaire... Mais pour en revenir à ces meurtres de Central Park, j'ai l'impression que vous et moi avons un objectif en commun, désormais.

— Vraiment? fit Margrit d'une voix ouvertement dubitative.

— Vraiment. Alban et moi sommes désormais les principaux suspects dans cette affaire. Or je dispose de certains éléments qui seraient susceptibles de nous innocenter et d'identifier le véritable responsable de cette boucherie.

Janx plongea la main dans la poche de sa veste et en tira une pierre en forme d'œuf qu'il fit tenir en équilibre au bout de ses doigts. Elle était d'un bleu translucide, rehaussé d'une tache couleur lilas. A l'intérieur, du cœur de la pierre, plusieurs veines blanches partaient en étoile et s'arrêtaient avant d'atteindre la surface.

Janx fit pivoter le joyau et cette étoile accrocha la lumière du plafonnier.

— C'est un saphir? demanda-t-elle, curieuse.

— Exact.

— Quel rapport y a-t-il entre cette pierre et les meurtres de Central Park? demanda Margrit en fronçant les sourcils.

— Elle a été retrouvée sur les lieux du dernier crime.

— Puis-je savoir comment elle est parvenue en votre possession ?

— Disons que j'ai quelques contacts parmi les forces de police. Mais ce n'est pas le plus important. Ce qui est troublant, en fait, c'est que cette pierre ne m'était pas inconnue. Elle a jadis appartenu à Hajnal, dont le nom vous est peut-être familier.

Margrit hocha la tête.

— Alban la lui a offerte, il y a trois siècles de cela.

— Etes-vous certain qu'il s'agit de la même pierre ?

— Faites-moi confiance. Les membres de mon espèce se trompent rarement lorsqu'il s'agit de bijoux ou de métaux précieux. Nous avons un goût avoué pour ce genre de babioles...

Margrit tendit la main et Janx y déposa la pierre que la jeune femme contempla à la lumière. Elle était magnifique et devait probablement valoir une véritable fortune.

— Possédez-vous d'autres éléments qui relierait Hajnal à cette série de meurtres? demanda-t-elle.

— Est-ce votre troisième requête, mademoiselle Knight? demanda Janx avec un sourire malicieux.

Margrit lui jeta un regard agacé.

— Bien sûr que non, répondit-elle. Vous avez autant intérêt que moi à ce que l'on retrouve le véritable coupable. Qui me dit qu'il ne s'agit pas de l'une de vos machinations alambiquées pour détourner les soupçons? ajouta-t-elle. Jusqu'à présent, tout ce que vous m'aviez donné comme information, c'est une liste fantaisiste de prétendus ennemis d'Alban. Ce n'est que maintenant que la police vous soupçonne que vous produisez cette pierre.

— Je vous l'ai déjà dit : je n'avais aucun intérêt à faire assassiner ces jeunes femmes, objecta Janx sans paraître se formaliser de cette accusation.

— Peut-être cherchiez-vous à faire croire que le meurtre de Vanessa Gray était le fait d'un psychopathe. Je sais que le mode opératoire était le même. De plus, le profil de l'assistante de Daisani cadre à peu près : comme les autres victimes, elle était brune et plutôt jolie.

Janx ne put s'empêcher de sourire.

— Je suis heureux de voir que, si je décide de prendre ma retraite, je n'aurai aucun problème à me trouver un successeur, répondit-il. Vous avez l'esprit encore plus tordu que moi !

— Dans ce cas, comment expliquez-vous que les crimes aient été commis exactement de la même façon.

— Réfléchissez, cher maître. Ne vous ai-je pas dit que j'avais quelques contacts dans la police?

Margrit comprit brusquement ce qui s'était passé et se fendit d'un sourire ironique.

— Je vois ! s'exclama-t-elle. Vous avez voulu faire croire que Vanessa avait été assassinée par le tueur en série du parc et vous avez demandé à votre homme d'imiter son *modus operandi* en vous servant des informations fournies par les policiers véreux qui se trouvent à votre solde. C'est très malin...

— Merci, répondit Janx en s'inclinant légèrement.

— Sauf que vous vous êtes fait prendre à votre propre jeu, raila Margrit. A présent, la police vous soupçonne non seulement pour le meurtre de Vanessa, avec raison d'ailleurs, mais aussi pour celui des victimes précédentes. C'est l'arroseur arrosé, Janx.

Ce dernier lui décocha un sourire qui cachait mal son amertume. Le connaissant, Margrit était convaincue qu'il était très vexé de s'être fait piéger.

— Je me demande bien comment vous êtes parvenu à engager un tueur en si peu de temps, remarqua-t-elle. Cela a dû vous coûter une véritable fortune...

— Ne vous en faites pas pour moi, répondit Janx. Je n'ai eu qu'à décrocher mon téléphone pour appeler un de mes vieux amis de l'étranger qui me devait une faveur, tout comme vous. En tout cas, j'espère que vous êtes enfin convaincue que je n'ai aucun rapport avec les meurtres de Central Park.

— Admettons que vous dites la vérité, pour une fois. Pensez-vous que Hajnal soit toujours vivante?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Cela faisait des siècles que je n'avais pas entendu parler d'elle. Il y a encore une semaine, j'aurais juré qu'elle était morte, mais maintenant...

— Est-ce la seule chose que l'on ait retrouvée sur les lieux du crime ? s'enquit Margrit.

— La seule chose que m'aient rapportée mes informateurs, acquiesça Janx.

— Il faut que j'appelle Alban.

Margrit posa la pierre de Hajnal sur le bureau et sortit son portable. Elle s'aperçut alors que l'écran affichait une série de chiffres et de lettres dénuée de sens. Lorsqu'elle essaya de les effacer, le téléphone émit un son pitoyable. Janx se tourna alors vers Malik en secouant la tête.

— On dirait que tu as cassé son téléphone, lui dit-il avant de se tourner de nouveau vers Margrit. Le mode de déplacement des Djinnns a tendance à perturber les instruments électroniques, expliqua-t-il. C'est pour cela qu'il m'est si difficile de joindre Malik lorsqu'il est en mission.

— Puis-je vous emprunter le vôtre? demanda Margrit.

Janx la considéra avec stupeur, visiblement interloqué qu'elle ose lui demander une telle chose.

— Ecoutez, s'emporta-t-elle, vous venez de détruire un téléphone que j'avais payé près de cent dollars.

Le moins que vous puissiez faire, c'est me prêter le vôtre !

Janx secoua la tête d'un air résigné et tira son portable de la poche de sa veste avant de le lancer à la jeune femme. Par réflexe, elle l'attrapa au vol de sa main blessée et jura, ce qui ne manqua pas d'amuser son hôte.

— Très joli, railla-t-elle en considérant le téléphone rouge et or. Les couleurs sont parfaitement adaptées à quelqu'un comme vous.

Sans attendre la réponse de Janx, elle composa le numéro de son domicile et écouta le message du répondeur.

— Cole, Cam, répondez si vous êtes là. J'aimerais que vous me donniez le numéro de... Du bout du pouce, elle interrompit l'appel.

— Zut! s'exclama-t-elle, feignant l'agacement. J'ai été coupée...

Elle feignit de recomposer le numéro, mais en profita pour compulsier la liste des appels récents de Janx. Elle la fit défiler, ignorant les numéros locaux. Enfin, elle trouva ce qu'elle cherchait : un appel international que Janx avait passé quelques jours auparavant.

Elle le mémorisa avant de rappeler son propre domicile.

Cette manœuvre n'avait pris que quelques instants et Janx, qui était en train de discuter à voix basse avec Malik, ne semblait pas s'en être aperçu.

Désolée, dit-elle sans même attendre la fin du message de son répondeur. J'ai été coupée. Si vous voyez Alban, dites-lui juste de se montrer très prudent et de m'appeler dès que possible. Merci.

Elle raccrocha avant que l'enregistrement ne commence et tendit le téléphone à Janx.

— Merci, lui dit-elle en se répétant en boucle le numéro quelle avait lu. Je vais devoir vous laisser, à présent.

— Que comptez-vous faire, au juste? s'enquit Janx.

— Retrouver Hajnal, bien sûr, déclara-t-elle en s'emparant de nouveau du saphir.

— Vous ne pensez pas que je vais vous laisser cette pierre, j'espère! Avez-vous la moindre idée de sa valeur?

Margrit la considéra quelques instants avant de hausser les épaules.

— Franchement? Je m'en moque.

Elle décocha un sourire amusé à Janx.

— Dites, est-ce que les légendes disent vrai? Avez-vous vraiment un trésor?

Janx éclata d'un rire communicatif.

— Si j'en avais un, je me garderais bien de le dire à tout le monde, répondit-il.

— J'imagine, acquiesça-t-elle. En tout cas, j'ai besoin de cette pierre pour convaincre Alban de la véracité de vos dires. Il ne vous fait pas vraiment confiance et il est fermement convaincu que Hajnal est morte.

Cela n'a rien d'étonnant. Elle a disparu pendant plus de deux siècles, ce qui n'augure généralement rien de bon. Entre vous et moi, je ne suis vraiment pas certain qu'elle soit encore en vie. A mon avis, il s'agit plutôt de quelqu'un qui l'a connue.

— Peut-être, concéda Margrit. En tout cas, je suis bien décidée à ne négliger aucune piste. Après tout, il y a seulement quelques semaines, j'ignorais tout de l'existence des Races Anciennes. Il ne me paraît donc pas si surprenant qu'une Gargouille puisse se cacher pendant deux cent vingt ans.

— Vous ne comptez tout de même pas vous promener dans East Harlem en pleine nuit avec un joyau aussi précieux en poche?

— Je n'ai pas vraiment le choix, répliqua-t-elle. Il n'est pas question que je laisse Malik me ramener!

— Je vais mettre l'une de mes voitures à votre disposition, soupira Janx. Mais je tiens à ce que vous me rapportiez ce saphir dès que votre mission sera achevée.

— Si cela peut vous faire plaisir, répondit-elle en haussant les épaules.

Janx décrocha son téléphone et commanda un véhicule.

— Malik va vous raccompagner, dit-il lorsque ce fut terminé.

— Je préférerais que ce soit vous, objecta-t-elle.

Janx la considéra avec un mélange d'étonnement et de plaisir.

— Très bien, dit-il en lui offrant galamment le bras.

Margrit glissa la pierre de Hajnal dans sa poche et le prit. Tous deux quittèrent le bureau et descendirent l'escalier métallique qui menait au rez-de-chaussée.

— Peu de gens préfèrent ma compagnie à celle de Malik, remarqua Janx.

— Je vous l'ai déjà dit : je suis persuadée que vous êtes doté d'un certain sens de l'honneur. Je n'en dirais pas autant de lui.

— Je ne sais vraiment pas si je dois me sentir flatté ou insulté.

Ils traversèrent le hall du casino clandestin et Janx poussa la lourde porte qui donnait sur l'extérieur. Une PT Cruiser rouge sang était garée devant le hangar. L'un des gorilles de Janx attendait, négligemment appuyé contre le capot. C'était l'un de ceux qui l'avaient escortée lors de sa première visite au *Château de Cartes*.

— Patrick va vous raccompagner, indiqua Janx.

— Pas question, protesta-t-elle.

— Je vous assure que c'est un excellent conducteur.

— Je n'en doute pas, mais je préfère me raccompagner moi-même. Vous n'aurez qu'à envoyer quelqu'un récupérer votre véhicule devant chez moi demain matin.

— Je croyais que vous me faisiez confiance, objecta Janx, narquois.

Margrit lui décocha un sourire ironique.

— Il y a tout de même des limites, répondit-elle. Et puis, j'adore conduire et je n'en ai pas souvent l'occasion! Merci pour la voiture, Janx!

Elle se dirigea vers la portière et vit Patrick jeter un coup d'œil perplexe en direction de son patron. Ce dernier hocha imperceptiblement la tête et son homme de main s'écarta. Margrit poussa un soupir de soulagement et s'installa au volant.

— Tony? C'est Margrit. Pourquoi est-ce que tu ne décroches pas, pour une fois que je t'appelle? J'ai un tuyau pour toi.

Elle énonça le numéro de téléphone qu'elle avait trouvé sur le téléphone de Janx.

— Je ne sais pas à quoi correspond exactement ce numéro, mais je suis à peu près convaincue qu'on l'a utilisé pour joindre l'homme qui a tué Vanessa Gray. Par contre, Janx n'est pas responsable des assassinats du parc. Il a juste été payé pour les imiter. Ne me demande pas comment je sais tout ça. Au fait, il est inutile de me rappeler sur mon

portable. Il est hors d'usage. J'espère vraiment que ce numéro te sera utile, Tony...

Elle soupira et contempla la rue déserte qui s'étendait au-delà de la vitre de la cabine téléphonique dans laquelle elle s'était arrêtée en chemin.

— J'espère aussi que nous aurons l'occasion de discuter de nous, un de ces jours... Je pense que nous en avons bien besoin... Je t'embrasse.

Margrit raccrocha en priant pour ne pas s'être trompée. Si le numéro qu'elle venait de donner était bien celui de l'assassin de Vanessa, elle avait rempli la mission que lui avait confiée Daisani et pourrait récupérer rapidement la fourrure de Cara.

Si elle s'était trompée, elle n'aurait que peu de chances de découvrir la véritable identité de l'homme que Janx avait engagé. Cela ne manquerait pas de provoquer la colère du Vampire. Cara lui avait fait comprendre qu'en ce cas elle courrait de sérieux risques, mais elle n'avait pas été très claire quant à leur nature exacte.

Alban pourrait peut-être lui en dire un peu plus à ce sujet. Mais il fallait pour cela qu'elle le retrouve. Elle était quasiment convaincue qu'il allait bien. Après tout, il lui suffisait de se poser sur un immeuble pour se changer en pierre.

Même s'il était découvert par quelqu'un qui percevait l'incongruité de cette statue, il faudrait plus d'une journée pour que quelqu'un vienne l'enlever, ce qui laissait amplement le temps à Alban de quitter les lieux.

Hélas, cela signifiait aussi qu'il pouvait se trouver n'importe où dans New York. En attendant qu'il reprenne contact avec elle, elle pouvait toujours se mettre à la recherche de Hajnal.

Si elle retrouvait vraiment celle-ci, elle perdrait sans doute tout espoir de voir sa relation avec Alban évoluer vers plus d'intimité. Lors du partage de souvenirs, elle avait clairement éprouvé l'intensité de ses sentiments pour elle. Au fond, songea-t-elle avec une pointe d'amertume, cela valait peut-être mieux.

Elle était humaine et il était une Gargouille. Elle vivait le jour et lui la nuit. Ils n'avaient fait que se croiser par l'un de ces hasards improbables dont le monde avait le secret. Lorsque Alban aurait retrouvé sa bien-aimée, Margrit pourrait s'efforcer de remettre un peu d'ordre dans son existence.

En attendant, elle était bien décidée à prendre contact avec la seule personne qui, à sa connaissance, paraissait susceptible de savoir où se trouvait Hajnal.

— Biali ! Bon sang, je sais que vous pouvez m'entendre !

En réalité, Margrit n'en était pas du tout certaine. Mais cela ne l'avait pas empêchée de se poster sur le toit de son immeuble pour appeler l'ancien adversaire d'Alban.

— Biali ! cria-t-elle de nouveau. J'ai besoin de vous parler !

Un vent glacé s'était levé, faisant voler ses cheveux, lui arrachant d'irrépressibles frissons. Transie, elle croisa les bras et fit les cent pas pour se protéger.

— Biali, répondez-moi !

— Est-ce que vous avez perdu l'esprit, mortelle ? fit une voix rauque derrière elle.

Margrit sursauta et se retourna vers Biali qui venait de se poser à l'autre bout du toit. Elle écarta une mèche de cheveux qu'une rafale venait de plaquer sur son visage et grimaça en constatant qu'une fois de plus, elle venait d'utiliser sa main meurtrie.

Biali s'était déjà transformé. Sous sa forme humaine, il se tenait à présent accroupi devant elle, comme prêt à bondir.

— Pourquoi changez-vous toujours si vite d'apparence ? lui demanda-t-elle sans réfléchir. Vous n'aimez pas que les gens voient votre autre visage ?

Biali la considéra avec un mélange d'étonnement, d'amertume et d'inimitié.

— Vous êtes perspicace, pour une Humaine, répondit-il. Que me voulez-vous ?

— Dites-moi ce que vous savez de Hajnal.

Le regard de Biali se teinta de colère.

— Hajnal est morte, déclara-t-il. Cela fait des siècles. Ne me dites pas que vous égossillez depuis tout à l'heure pour me poser une question aussi stupide ! Qu'essayez-vous de faire, au juste ? De voir si vous pouvez mettre à votre botte tous les membres des Races Anciennes qui vivent à New York ? Tous ne sont pas aussi tolérants que moi, je vous préviens. Et Korund ne sera pas toujours là pour veiller sur vous...

Margrit plongea la main dans la poche de son jean et en sortit le saphir que lui avait confié Janx. Paume ouverte, elle le présenta à Biali qui fronça les sourcils et se jeta en avant pour s'en emparer. Margrit recula vivement, serrant le poing pour protéger le joyau.

— Vous n'avez aucun droit sur cette pierre ! s'exclama Biali. Elle appartenait à Hajnal !

— Effectivement, acquiesça-t-elle. C'est pourtant Janx qui me l'a donnée. Savez-vous où il l'a découverte ?

Biali s'accroupit de nouveau, visiblement intéressé.

— Je vous écoute.



— Près de la dernière victime qui a été tuée dans Central Park. Alors, je vous repose la question, Biali : que savez-vous de Hajnal ? Je ne pense pas qu'elle soit morte.

— Si c'était le cas, pourquoi est-ce que personne ne l'aurait vue au cours de ces deux derniers siècles? Ce que je peux vous dire, par contre, c'est que toutes les femmes qui sont mortes dans ce parc lui ressemblaient.

Margrit lui jeta un regard stupéfait et Biali sourit méchamment.

— Korund s'est probablement bien gardé de le préciser, reprit-il. Qui sait? Peut-être ne s'en est-il même pas rendu compte. Cela m'étonnerait, cependant. Deux siècles n'ont certainement pas suffi à effacer de sa mémoire le visage de celle qu'il a perdue. Elle était petite pour une femme de notre espèce. Et elle avait les cheveux noirs, ce qui est très rare. En vous voyant, j'ai l'impression que les goûts d'Alban se sont encore affirmés, ajouta-t-il avec une pointe de dérision.

Margrit se sentit rougir malgré elle. Elle ne put s'empêcher de se demander s'il se moquait d'elle ou s'il pensait vraiment qu'Alban s'intéressait à elle. Mais le moment était mal choisi pour se poser ce genre de questions.

— C'est pour cela que sa famille portait le nom de Dunstan, d'ailleurs, poursuivit Biali.

— J'ignore ce que cela veut dire.

Pierre noire, répondit-il. J'ai toujours pensé qu'ils devaient avoir du sang humain dans les veines. En tout cas, cette pierre ne vous appartient pas.

— Je compte la donner à Alban.

Biali se renfrogna légèrement, mais hocha la tête, paraissant se résigner à cette idée.

— Pensez-vous que Hajnal serait capable de commettre ces meurtres? lui demanda la jeune femme.

— Vous voulez savoir si une Gargouille pourrait tuer une Humaine? demanda-t-il d'un ton sarcastique. Un seul de nos enfants pourrait anéantir une foule des vôtres à mains nues. Si nous l'avions fait plus souvent, il y a longtemps, nous serions peut-être plus nombreux aujourd'hui...

— Croyez-vous que le monde s'en porterait mieux? répliqua Margrit.

Biali parut considérer attentivement cette question.

— Je pense qu'avec le temps vos semblables auraient tout de même fini par se multiplier. A terme, nous aurions perdu la guerre car les nôtres se reproduisent bien plus rarement. Korund avait raison : nous ne sommes pas assez nombreux. Nous ne l'avons jamais été...

— Est-ce que cela signifie que votre espèce finira par s'éteindre? demanda Margrit.

Biali lâcha un rire amer.

— Nous vivons très longtemps, mortelle. Peut-être vivrons-nous même assez pour voir les vôtres s'entre-tuer. Qui sait? Il se peut alors qu'une seconde chance nous soit donnée...

Tous deux restèrent quelques instants silencieux, perdus dans leurs pensées respectives. L'idée que les Gargouilles puissent disparaître de la surface de la Terre attristait profondément Margrit.

— Vous pensez donc que Hajnal pourrait avoir tué ces femmes ?

— Je pense qu'elle en aurait eu la capacité physique. Mais elle est morte. Et, même si tel n'était pas le cas, je ne vois vraiment pas pourquoi elle s'en serait prise à des Humaines de cette façon. Nous n'avons pas l'habitude de tuer par plaisir.

— Je pensais pourtant que vous exécutiez les basses œuvres de Janx.

— Il s'agit de survie, pas de distraction, répondit Biali en haussant les épaules. Je ne dis pas que cela me déplaît. Vos semblables ont massacré nombre des nôtres, au fil du temps.

— Et le pire, c'est qu'ils ne s'en rendent même pas compte, acquiesça tristement Margrit. Ils ne croient même plus à votre existence... Très honnêtement, je ne suis même pas sûre de vous en vouloir, Biali. Vous êtes éternellement condamné à vivre dans les ténèbres alors que le jour nous a été donné en partage.

— Ne vous apitoyez pas trop sur notre compte, mortelle. Notre monde est riche en expériences qui vous seront à jamais étrangères.

— J'en ai découvert certaines, acquiesça-t-elle. Et je crois que je commence à comprendre pourquoi vous vous conduisez de cette façon et pourquoi Alban a choisi de s'exiler. Peut-être a-t-il pensé qu'il n'y avait plus de place pour lui dans ce nouveau monde...

— C'est le cas, déclara Biali.

— Je ne veux pas le croire. Nous avons toujours le choix. Mais Alban m'a dit que les Gargouilles avaient du mal à changer.

— Pourquoi le ferions-nous? Nous sommes ce que nous sommes.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas évolué, au fil des siècles.

— Je ne crois pas, mortelle.

— Mon nom est Margrit. Margrit Knight.

— Je ne crois pas, Knight.

Margrit savoura intérieurement la petite victoire qu'elle venait de remporter sur cette inflexible Gargouille.

— Alban m'a dit qu'Ausra signifiait « aube », tout comme Hajnal.

— Et alors? demanda Biali, visiblement méfiant.

— Alors je pense que Hajnal a changé de nom et qu'elle a pris celui de Ausra. Et je crois que vous savez où elle se trouve.

— Je vous l'ai déjà dit : je n'ai jamais entendu parler de cette Ausra.

Une image s'imposa brusquement à Margrit: celle d'une très belle femme aux cheveux noirs et dont la peau couleur d'ambre était si fine qu'elle paraissait presque translucide. Ses traits et ses membres possédaient une finesse et une grâce peu communes, mais ses yeux étaient froids et durs comme la pierre.

Il y avait en elle une intensité qui mit Margrit mal à l'aise. Elle comprit qu'elle avait affaire à un prédateur insensible à la pitié. Brusquement, la femme se transforma, révélant sa véritable nature de Gargouille.

Un mélange d'angoisse et d'incrédulité envahit Margrit et elle sentit les battements de son cœur s'emballer. Elle comprit qu'elle était en train de revivre ce que Biali avait éprouvé.

— Tu es morte, murmura-t-elle de sa voix rauque.

Un sourire cruel se dessina sur les lèvres de la Gargouille et elle s'avança si vite que Margrit ne put réprimer un mouvement de recul. La scène se dissipa brusquement pour céder place à la réalité et la jeune femme se retrouva face à Biali, légèrement désorientée par ce qui venait de se produire.

Biali ne semblait pas s'être aperçu qu'il venait involontairement de partager ses souvenirs avec elle. Cela n'avait rien d'étonnant : Alban aussi ignorait que les humains étaient capables de prendre part à un tel échange. Cela lui donnait donc un avantage non négligeable qu'elle était bien décidée à exploiter au mieux.

— Vous mentez, déclara-t-elle avec assurance.

Elle s'avança vers Biali, le défiant du regard.

— Je ne sais pas si les Gargouilles peuvent perdre la raison comme les Humains...

— C'est impossible, l'interrompit-il d'un ton sans appel.

Margrit n'en était pas si sûre : les yeux de la Gargouille qu'elle avait vue paraissaient trahir une forme de dérangement mental.

Dans ce cas, Hajnal ou Ausra, si c'est ainsi qu'elle se fait appeler, s'est mis en tête de tuer volontairement des innocents. Mais nous savons tous deux que l'on ne peut compter sur le système judiciaire humain pour l'arrêter. Vous ne pouvez courir le risque qu'elle soit incarcérée. Tout le monde apprendrait alors l'existence des Races Anciennes. Est-ce que les vôtres possèdent des tribunaux? Je suppose que c'est le cas : Cara m'a dit qu'Alban avait été banni. Qui a prononcé la sentence ?

— Cara? répéta Biali. Ce n'est pas un nom de Gargouille. Qui est-elle?

Margrit se maudit intérieurement. Elle avait laissé échapper le nom de sa cliente alors qu'elle lui avait assuré que leurs conversations resteraient confidentielles.

— Quelqu'un que je connais, éluda-t-elle.

— Je vois, murmura Biali. Ce doit être cette Selkie qui habite l'immeuble de Daisani... Mais son peuple a disparu, Knight. Vous ne devriez pas prêter attention aux histoires colportées par l'une des dernières survivantes de cette race abâtardie. Tout cela n'est que mensonge et superstitions. Quant à ce que vous appelez notre système judiciaire, il ne

ressemble en rien au vôtre. A part peut-être à vos tribunaux militaires...

— Vous voulez dire qu'ils ne sont pas contradictoires?

— Exactement. Nous ne pouvons nous permettre de débattre comme vous le faites.

Vous ne pouvez pas non plus vous permettre de protéger une Gargouille qui met en danger tous les membres de son espèce, remarqua Margrit. Je sais que vous l'aimiez autrefois, Biali. Mais j'ai besoin de votre aide pour la retrouver et tenter de la raisonner. Comprend-elle seulement ce qui se passera si elle se fait prendre?

Biali ne répondit pas.

— Savez-vous où elle se trouve? insista Margrit.

— Non. Et même si tel était le cas, je ne vous le dirais pas. Le fait qu'elle ait choisi ses victimes à Central Park et que celles-ci lui ressemblent prouve qu'elle cherchait à impliquer Alban. C'est une histoire entre elle et lui, à présent. Et je ne leur dois rien.

— Ce n'est pas seulement deux qu'il s'agit, protesta-t-elle. Toutes les Races Anciennes sont menacées.

— Elles l'étaient déjà bien avant votre naissance, Knight, répliqua-t-il en se transformant sous ses yeux.

Cette fois, Margrit put voir distinctement la cicatrice qu'il arborait sous sa forme de Gargouille. Son visage de pierre était fendu en profondeur, défigurant des traits qui avaient dû être autrefois aussi harmonieux que ceux d'Alban. Margrit se demanda s'il cherchait ainsi à lui faire comprendre les raisons de la rancœur qu'il éprouvait toujours à l'encontre de son ancien rival.

— Vous l'avez aimée, jadis, répéta-t-elle. Aurait-elle compris que vous l'abandonniez de cette façon?

Un sourire hanté plissa ses lèvres de pierre.

— Non, répondit-il. Mais ce n'est pas moi qu'elle a choisi pour la défendre.

Sur ce, il étendit ses ailes et s'élança vers le ciel.

Quelques instants plus tard, il avait disparu, laissant Margrit seule sur le toit.

Moins d'une demi-heure plus tard, Margrit parvint à l'immeuble de Cara. Biali ne lui avait livré que des demi-vérités et des sous-entendus. Or elle avait besoin de réponses. Et, faute de pouvoir joindre Alban qui ne s'était toujours pas manifesté, elle avait décidé d'interroger la Selkie.

Personne ne lui répondit lorsqu'elle frappa à son appartement. Inquiète, elle essaya la poignée et constata que la porte n'était pas verrouillée.

— Cara? appela-t-elle. Est-ce que vous êtes là?

N'obtenant toujours aucune réponse, elle entra et constata que l'appartement était vide. Tous les meubles avaient disparu, même ceux que les voisins de la Selkie avaient

endommagés. Le sol avait été balayé et les murs nettoyés, comme si l'on avait voulu effacer toute trace du passage de Cara et de sa fille.

Stupéfaite, Margrit s'avança à l'intérieur du salon.

— Cara? appela-t-elle de nouveau.

Ce nom se répercuta dans la pièce vide en un écho légèrement inquiétant. Cet après-midi même, la jeune femme lui avait assuré qu'elle était parfaitement capable de tenir tête à ses voisins en cas de besoin. Mais voilà qu'elle avait purement et simplement disparu.

Inquiète, Margrit quitta le bâtiment au pas de course et gagna la cabine téléphonique la plus proche. Là, elle composa le numéro de Tony. Cette fois, il décrocha et elle lui expliqua la situation et lui demanda de la rejoindre. Il ne posa pas la moindre question et, après avoir noté l'adresse de Cara, il lui promit juste de faire aussi vite que possible.

En l'attendant, Margrit fit les cent pas dans le hall de l'immeuble pour tenter de se réchauffer. Lorsque Tony arriva enfin, il paraissait aussi épuisé qu'elle.

— Je ne peux pas rester très longtemps, lui dit-il. Il faut que je retourne rapidement au commissariat. Je vais jeter un coup d'œil à l'appartement, mais tu sais comme moi qu'elle ne sera considérée comme une personne disparue qu'au bout de vingt-quatre heures.

Margrit hocha la tête.

— Je te suis, fit-il sobrement.

Jamais elle ne l'avait vu aussi sombre et amer qu'en cet instant. De nouveau, elle avait l'impression troublante que quelque chose s'était définitivement brisé entre eux et qu'ils appartenaient désormais à deux univers aussi différents qu'incommunicables.

Il y avait tant de choses qu'elle lui cachait, tant de choses qu'elle ne pouvait lui dire. Elle aurait voulu se convaincre qu'il ne s'agissait que d'une simple parenthèse, que tout redeviendrait bientôt comme avant. Mais il paraissait de plus en plus évident que tel ne serait pas le cas.

— Tu sais qu'il y a eu un autre meurtre, la nuit dernière. On n'a découvert le corps que ce matin, à l'est de Central Park.

Margrit s'abstint de préciser que Janx l'avait déjà informée. Plongeant la main dans la poche de son jean, elle joua avec la pierre précieuse qui s'y trouvait toujours.

— Nous avons doublé les patrouilles dans le parc, reprit-il. Mais cela n'a pas suffi : juste après ton coup de téléphone, j'en ai reçu un autre du responsable de l'opération. Il m'a indiqué que l'on avait retrouvé un quatrième corps, le cinquième, même, si l'on inclut celui de Vanessa Gray.

— Mon Dieu, murmura Margrit, très pâle.

— Je sais que ce type va disparaître, Grit, déclara Tony, rageur. Il a tué à chacune des extrémités du parc, à présent, et il va s'évaporer dans la nature jusqu'à sa prochaine crise. Je le sens. Et il n'y a rien que je puisse faire pour l'en empêcher...

— Je suis désolée, Tony, soupira-t-elle. Et je te suis doublement reconnaissante d'avoir pris le temps de venir jusqu'ici en de telles circonstances.

— Disons que cela m'offre quelques minutes de répit avant d'affronter le commissaire. Le maire et lui doivent être furieux que nous n'ayons pas réussi à coincer ce psychopathe et je risque fort de me retrouver sur la touche... Alors profite-en pendant que j'ai encore mon badge et montre-moi cet appartement.

En silence, ils gravirent l'escalier qui conduisait à l'étage de Cara.

— Elle était encore là cet après-midi, déclara Margrit lorsqu'ils se retrouvèrent dans le salon désert. Et elle ne paraissait pas avoir l'intention de partir...

Pourtant, toutes ses affaires ont disparu, remarqua Tony. Un éventuel ravisseur n'aurait certainement pas pris cette peine. On dirait que ta cliente a brusquement changé d'avis et décidé de déménager.

— En quelques heures et sans même m'en parler?

— Tu m'as dit toi-même que ses voisins s'en étaient pris à elle. Peut-être a-t-elle eu peur...

Margrit était convaincue que tel n'était pas le cas. Mais comment aurait-elle pu l'expliquer à Tony sans lui dire que Cara n'était pas humaine. A ses yeux, il ne s'agissait que d'une jeune fille sans défense. Une fois de plus, elle se retrouvait prise au piège de ses propres non-dits.

Tony parut le comprendre et lui tendit la main. Après un instant d'hésitation, elle la prit. Ce contact la réconforta légèrement et elle se prit à rêver que tous deux parviennent un jour à triompher de leurs différends.

— Peut-être a-t-elle trouvé un endroit où elle serait plus en sécurité, ajouta-t-il d'un ton qui se voulait rassurant. Elle n'a pas encore eu le temps de te prévenir, c'est tout...

— Mais je l'ai vue il y a à peine trois heures ! protesta Margrit.

— Grit, je sais que tu es inquiète, mais ça ne sert à rien de s'énerver.

Elle se força à lui sourire.

— Je croyais que les Italiens réglent toujours leurs problèmes en criant, remarqua-t-elle.

C'est vrai, répondit-il en se détendant légèrement. Je suppose que cette formation à la psychologie qu'ils nous ont imposée à l'école de police a fini par me contaminer.

Cette fois, le sourire de Margrit n'eut rien d'artificiel.

— Ce doit être ça, répliqua-t-elle, touchée de découvrir qu'il restait toujours un peu de complicité entre eux. Je te promets de ne plus crier. Mais je m'inquiète vraiment à son sujet, tu sais. J'ai très peur que les voisins qui ont détruit son appartement ne soient venus finir le travail. De plus, si je veux vraiment avoir une chance de faire valider mon recours par le tribunal, je vais avoir besoin d'elle. Russell ne me laissera jamais continuer si elle ne témoigne pas...

— Ce n'est pas le plus important, relativisa Tony. L'essentiel, c'est qu'elle aille bien. Ecoute, je vais lancer un avis de recherche, d'accord?

Margrit acquiesça sans conviction. Elle ne possédait aucune photographie de Cara et la description de la jeune femme devait s'appliquer à des millions d'Américaines. De plus, rien ne garantissait qu'elle possédait des papiers en règle au nom de Delaney.

— C'est vraiment la goutte d'eau qui fait déborder le vase, Tony, s'exclama Margrit. Si tu savais tout ce qui m'est arrivé au cours de ces derniers jours...

— Je suis prêt à t'écouter, répondit-il en la regardant droit dans les yeux.

— Je te jure que je te raconterais tout si je le pouvais, soupira-t-elle. Mais il y a beaucoup trop de choses en jeu et j'ai donné ma parole...

Tony se rembrunit.

— Peux-tu au moins me dire ce qui t'a mise sur la piste de Janx? lui demanda-t-il.

— Une amie d'Alban m'a conseillé d'aller le voir. Elle m'a laissé entendre qu'il en saurait peut-être plus au sujet de ces meurtres. Tu venais tout juste de mentionner son nom et je me suis dit qu'il pourrait peut-être m'aider... C'est bien lui qui t'a appelé pour te dire qu'Alban se trouvait chez moi, l'autre soir, n'est-ce pas ?

— Exact. Nous le surveillons de près dans le cadre de plusieurs enquêtes et l'un des agents chargés des écoutes téléphoniques m'a appelé pour me le signaler. Ce n'était pas vraiment nécessaire, d'ailleurs : j'ai écouté suffisamment de bandes pour reconnaître sa voix. Il est aussi obséquieux qu'un vendeur de voitures d'occasion.

— Vous êtes parvenus à le mettre sur écoute?

— Par intermittence. Je ne sais pas comment il s'y prend, mais, périodiquement, il parvient à brouiller tous nos micros.

Margrit se rappela ce que Janx lui avait dit au sujet de Malik.

— Est-ce que c'est lui qui t'a indiqué qu'Alban et moi nous trouvions à l'église de La Trinité?

— Oui. Je t'avais suivie jusqu'à *Chez Chelsea*, mais je ne t'ai pas vue ressortir. Du coup, j'ai décidé d'aller trouver Janx moi-même pour lui poser quelques questions.

Mon Dieu, murmura Margrit. Tu n'aurais jamais dû faire une chose pareille. Il est plus dangereux encore que tu ne peux l'imaginer!

Tony ne put s'empêcher de sourire.

— Cela fait des années que nous nous connaissons, lui rappela-t-il. Nous avons pris l'habitude de jouer au chat et à la souris, tous les deux. Peut-être a-t-il pensé qu'en me donnant des informations au sujet d'un tueur en série il me convaincrerait de le laisser tranquille. Mais, comme je te l'ai déjà dit, je me demande à présent s'il ne cherchait pas simplement à détourner mon attention...

Margrit aurait pu accabler Janx pour innocenter définitivement Alban. Mais elle savait que le Dragon lui ferait payer chèrement ses aveux et jugea préférable de ne pas

confirmer les soupçons de Tony. Celui-ci ne fut pas dupe de ce silence.

— Tu me caches encore quelque chose, remarqua-t-il.

— Je croyais que tu parlais du principe que la majeure partie des gens se montrait honnête.

— La plupart d'entre eux, peut-être. Mais ce n'est pas ton cas. Depuis le début de cette enquête, tu n'as pas cessé de faire de la rétention d'informations.

Il n'y avait même plus de colère dans sa voix ; juste une profonde lassitude qui paraissait plus accablante encore à la jeune femme.

— Je veux en terminer le plus rapidement possible avec cette affaire, reprit-il. Je veux que nous puissions retrouver une vie normale. Juste toi, moi et nos ruptures en série, ajouta-t-il avec un demi-sourire.

Laisse tomber ce type, Grit. Il ne t'apportera que des problèmes.

— Alban et moi ne sortons pas ensemble, soupira-t-elle.

— Alors pourquoi le couvres-tu de cette façon? N'ai-je pas le droit de savoir au moins cela?

— La seule chose que je peux te dire, c'est qu'il ne s'est rien passé entre nous. Mais Alban a besoin de mon aide et j'ai promis de la lui apporter. Je me suis également engagée envers Cara et je compte bien m'assurer qu'elle ne court aucun danger. S'il le faut, j'irai parler à Eliseo Daisani.

— Tu penses vraiment que c'est lui qui a fait disparaître ta cliente ?

— Etant donné les circonstances, cela ne me semble pas tout à fait impossible. Evidemment, je n'ai aucune preuve de ce que j'avance.

— En tout cas, je te promets de lancer cet avis de recherche. Malheureusement, je n'aurai pas vraiment le temps d'en faire beaucoup plus.

— C'est déjà beaucoup, répondit Margrit. Je te dois une fière chandelle, Tony.

— Tâche de t'en souvenir, rétorqua-t-il. Car il nous faudra bientôt reprendre cette discussion que nous avons commencée au restaurant.

Margrit hocha la tête.

— Je le pense aussi, déclara-t-elle. Mais pas avant que cette affaire soit derrière nous. Il y a encore trop de choses dont nous ne pouvons parler librement.

— D'accord, soupira Tony, résigné. Je dois te laisser, à présent. Fais attention à toi, Grit.

— Toi aussi, répondit-elle avant de se détourner. Elle n'avait même pas la force de le regarder partir.



Pendant la majeure partie de sa vie, Margrit avait tout ignoré de l'existence des Gargouilles. Et voilà qu'elle était en train de s'emporter à l'idée de ne pas pouvoir en localiser une dans les rues de New York. En désespoir de cause, elle décida de passer voir Chelsea.

Elle aurait sans doute mieux fait de rentrer chez elle pour rédiger le recours qu'elle comptait déposer lundi devant le tribunal. Après tout, elle avait promis à Russell d'y consacrer son week-end. Mais la brusque disparition de Cara risquait fort de rendre caduque une telle procédure.

Margrit se gara donc dans un parking souterrain situé à proximité de *Chez Chelsea* puis gagna la boutique au pas de course. Elle était toujours ouverte malgré l'heure tardive et, comme à son habitude, la libraire était perchée sur l'une des échelles qui étaient appuyées contres les rayonnages.

— Vous paraissez essoufflée, remarqua-t-elle en souriant. Est-ce que quelqu'un vous poursuit?

Je ne pense pas. Mais je n'arrive pas à trouver Alban et je me demandais si vous l'aviez croisé, par hasard.

— Il vous attend, répondit Chelsea en désignant l'arrière-boutique d'un geste de la tête.

Le cœur battant, Margrit se dirigea vers le comptoir qu'elle contourna pour emprunter la porte qui se trouvait derrière. Lorsqu'elle pénétra dans le petit salon de Chelsea, elle vit Alban qui s'était installé dans le même fauteuil que la fois précédente. Il eut à peine le temps de se lever avant qu'elle ne se jette dans ses bras.

Elle le serra contre elle avec enthousiasme. Même sous sa forme humaine, il émanait de lui une odeur de pierre fraîchement taillée qui lui paraissait déjà aussi familière que réconfortante.

— Où diable étais-tu passé? s'exclama-t-elle. Je t'ai cherché toute la nuit et je commençais à me demander s'il ne t'était pas arrivé quelque chose, hier matin !

Il referma précautionneusement ses bras autour d'elle, comme s'il avait peur de l'écraser. Finalement, il se dégagea doucement, comme à contrecœur.

Je me suis posé sur un toit, à quelques pâtés de maisons de chez toi, répondit-il. J'aurais pu m'installer sur le tien, mais plusieurs personnes savent que nous nous connaissons et que j'ai récemment perdu mon refuge. Je suis désolé, Margrit. Je me suis montré très imprudent. Cela ne m'était pas arrivé depuis des siècles... En tout cas, après m'être réveillé, je suis passé chez toi, mais tu n'étais pas là. Du coup, je suis venu ici en espérant que tu finirais pas y passer. J'aurais bien voulu t'appeler, mais je ne connais pas le numéro de ton téléphone portable.

— De toute façon, Malik l'a cassé.

— Ne me dis pas que tu es retournée voir Janx ! s'exclama Alban.

— J'ai été très occupée depuis que nous nous sommes quittés.

C'était tellement en dessous de la vérité qu'elle ne put s'empêcher de rire.

— Si occupée que je n'ai même pas eu le temps de faire ma lessive, ajouta-t-elle avec humour.

Alban lui lança un coup d'œil interrogateur.

— Il y a quelques jours, mon programme pour ce dimanche se limitait à laver mon linge sale et à aller voir le championnat de football à la télévision. Je me demande bien qui a gagné, d'ailleurs... Au lieu de cela, je me suis retrouvée en train de pourchasser des meurtriers et des Gargouilles !

— Qu'est-il arrivé à ta main? lui demanda Alban en désignant ses phalanges tuméfiées.

— J'ai essayé de frapper Malik, mais il s'est dématérialisé et mon poing s'est écrasé contre un mur.

— Tu t'es battue contre un Djinn ? s'exclama Alban, abasourdi.

Pas exactement... Mais j'étais furieuse contre lui parce qu'il m'avait conduite de force chez Janx. C'est là que j'ai appris que ce dernier nous avait doublés. Il nous a lancés sur la piste de Grâce O'Malley pour gagner du temps. Pendant que nous étions occupés, il a engagé quelqu'un pour assassiner Vanessa Gray à la façon du tueur du parc.

— L'assistante de Daisani ?

— Oui. Elle est morte la nuit dernière.

Alban poussa un sifflement qui résonna dans la petite pièce et Margrit lui lança un regard étonné.

— Je ne savais pas que tu pouvais siffler, remarqua-t-elle.

— Pourquoi? Pas toi?

— Si, bien sûr... Mais cela ne cadre pas avec l'image que j'avais de toi.

— Je reconnais que je ne le fais pas souvent, concéda Alban en souriant. Est-ce que tu te rends compte de ce que signifie la mort de Gray, Margrit?

— Que Daisani va avoir du mal à organiser ses rendez-vous pendant les prochaines semaines? suggéra-t-elle. Toujours est-il que, lorsque je suis passée le voir, il m'a chargée de retrouver le tueur et de veiller à ce qu'il tombe entre les mains de la police. Il sait que c'est Janx qui est derrière tout ça, mais, apparemment, il ne peut pas s'en prendre directement à lui.

— Pourquoi es-tu allée le voir? protesta Alban.

— Parce que je manquais cruellement d'informations. De toute façon, maintenant que

je suis impliquée dans cette histoire, il ne me sert plus à rien de faire l'autruche ou de prendre la fuite. Daisani et Janx me retrouveraient à l'autre bout du monde.

— Ce n'est pas faux, concéda Alban à contrecœur.

D'ailleurs, la situation n'est pas aussi désespérée qu'il n'y paraît. Janx m'a confirmé qu'il avait bien engagé ce tueur. Il a même laissé échapper qu'il venait de l'étranger. Je me suis débrouillée pour lui emprunter son téléphone portable et j'ai relevé un numéro qui pourrait être celui de l'assassin. Je l'ai transmis immédiatement à Tony.

— Ton petit ami, l'inspecteur de police?

— Ce n'est plus vraiment mon petit ami, soupira-t-elle. C'est un peu compliqué... L'essentiel est qu'il peut nous aider à coincer cet homme. Mais tu viens de me laisser entendre que la mort de Vanessa affecterait Daisani bien plus encore que je ne pouvais l'imaginer. Pourquoi?

— Parce que Vanessa était la maîtresse de Daisani depuis les années 1880, répondit-il gravement.

Margrit ouvrit de grands yeux, prise de court par cette révélation inattendue.

— Alors elle aussi était un Vampire? s'exclama-t-elle.

— Pas exactement... Mais il y a un fond de vérité dans les légendes qui courent au sujet de cette espèce. Un Humain qui boit une gorgée de sang vampirique est immunisé contre la plupart des maladies. La deuxième prolonge sa vie de façon considérable. Je suis certain que Vanessa Gray s'est concocté une généalogie très convaincante, mais, en réalité, elle était âgée de cent cinquante ans.

Margrit se rappela soudain le tableau qui était accroché dans le bureau de la jeune femme.

Mon Dieu, murmura-t-elle. C'était donc elle, sur cette peinture... Elle m'a dit qu'il s'agissait de sa grand-mère !

— Vanessa Gray aurait dû pouvoir vivre durant plusieurs siècles encore, reprit Alban. L'effet du sang des Vampires est extrêmement puissant.

— Alors Janx a fait assassiner la compagne de Daisani, murmura Margrit. Je comprends qu'il soit si furieux.

— Je ne sais pas pourquoi il l'a fait, soupira Alban. Cet acte va certainement provoquer une guerre. Elle sera aussi courte que violente et destructrice. Et plusieurs d'entre nous y succomberont. Or nous ne pouvons nous permettre une telle chose.

— Parce que vous êtes si peu nombreux...

Alban hocha la tête.

— Et parce que ce genre de conflit risque d'attirer l'attention des Humains. Surtout si New York sert de champ de bataille !

— Qui est le second de Janx? Malik? Est-ce à lui que Daisani s'attaquera?

— Probablement. Mais il est difficile de savoir comment il s'y prendra. L'éliminer physiquement irait à l'encontre de nos lois.

— Mais Malik est un Djinn, pas un Vampire.

— Cette règle est à prendre au sens large, expliqua Alban. Elle s'applique indifféremment à toutes les Races Anciennes.

— Parce qu'elle garantit qu'au moins vous ne vous entretuez pas. C'est pour cela que Daisani ne peut s'en prendre à Janx.

Je ne pense pas qu'il le ferait, même s'il en avait le droit. Il est plus facile de disputer une partie d'échecs avec un joueur que l'on connaît qu'avec un inconnu. Mais s'il a été aussi profondément affecté par la mort de Vanessa que je le pense, Daisani enfreindra peut-être nos lois pour s'attaquer directement à Malik.

— Ce ne serait pas une grosse perte, déclara Margrit.

— Pourquoi dis-tu cela?

— Parce que Malik me fait peur.

Alban ne put s'empêcher de sourire.

— Tu n'hésites pas à négocier avec Janx et Daisani, mais c'est Malik qui te fait peur? s'exclama-t-il, légèrement moqueur.

— Janx est doté d'un certain sens de l'honneur. Quant à Daisani, c'est un homme d'affaires : il ne me tuera pas tant que je lui serai utile. Evidemment, si le numéro que j'ai relevé n'a rien à voir avec le meurtre de Vanessa, on risque de retrouver mon nom dans la colonne des faits divers. Mais, en attendant, je ne cours aucun risque. Malik, par contre, me tuerait par plaisir. Que se passerait-il si Daisani l'éliminait?

Lorsque j'étais jeune, un tel crime lui aurait valu d'être banni. Mais il détenait beaucoup moins de pouvoir dans le monde des Hommes, à cette époque. Aujourd'hui, le fait d'être exilé ne changerait pas grand-chose pour lui puisque la majeure partie de sa vie se déroule parmi les mortels. De plus, de nombreux membres des Races Anciennes sont liés à lui d'une façon ou d'une autre et ce bannissement me coûterait plus cher qu'à lui... Je ne sais pas, Margrit. Je suppose qu'en l'état actuel des forces ce serait la guerre.

— Qu'est-ce que représente un tel exil ? demanda la jeune femme qui se rappelait parfaitement la réaction de Cara lorsqu'elle avait mentionné le nom d'Alban.

Son dédain lui paraissait un peu déplacé de la part d'une personne qui, de son propre aveu, appartenait à une espèce méprisée par toutes les autres.

— Cela signifie qu'il n'aurait plus le droit de fréquenter les autres membres des Races Anciennes, qu'il serait ostracisé par tous ses semblables.

— Est-ce que c'est ce qui t'est arrivé? s'enquit Margrit, incapable de réprimer sa curiosité.

Alban se figea et son expression songeuse le fit brusquement paraître bien plus humain

que d'ordinaire.

— J'imagine que cela ne devrait pas m'étonner tant que cela, murmura-t-il enfin. En quelques jours, tu as passé plus de temps avec les miens que moi en plusieurs siècles.

— Que s'est-il passé, Alban? lui demanda-t-elle.

— Hajnal est morte et je suis parti pour le Nouveau Monde, répondit-il. Je ne voulais plus voir tous ces lieux auxquels se rattachaient tant de souvenirs douloureux.

— Tu ne me dis pas tout, protesta Margrit.

Elle se rapprocha de lui et se concentra, comme si elle était capable de lire dans son esprit. Sentant la curiosité qui l'habitait, Alban recula, creusant la distance qui les séparait comme pour se protéger de ses indiscretions.

— Qu'est-ce qui te fait dire que je te cache quelque chose? s'enquit-il.

— Je sens bien que tu contrôles tes souvenirs pour ne pas les partager avec moi.

Il la contempla avec étonnement.

— Je ne savais pas que tu pouvais sentir une chose pareille, murmura-t-il. Mais tu as raison : il y a deux siècles que j'ai cessé d'échanger mes souvenirs avec mes semblables. Et je ne l'aurais pas fait si j'avais su que tu étais capable de les percevoir.

— Pourquoi ? Je croyais que cette forme de partage faisait partie inhérente de ce que vous êtes...

Elle s'interrompit et fronça les sourcils.

— Je vois, souffla-t-elle. Tu n'as pas été exilé par tes pairs. Tu as choisi toi-même de vivre en reclus. Pourquoi as-tu fait une chose pareille, Alban? Ne crois-tu pas qu'il est temps d'arrêter de te punir pour quelque chose dont tu n'es même pas responsable ?

Alban émit un grognement menaçant et Margrit comprit qu'elle avait vu juste. Ce n'était pas la première fois qu'elle parvenait à acculer l'un de ses clients à de tels aveux involontaires. Mais, cette fois, elle n'en éprouvait aucun plaisir. La souffrance d'Alban la touchait bien plus qu'elle ne l'aurait voulu et elle avait beaucoup de mal à garder ses distances. Elle préféra donc temporiser.

— Très bien, si tu ne veux pas en parler, revenons à notre conversation. Pourquoi Janx a-t-il brusquement décidé de rompre l'équilibre qui existait entre Daisani et lui ?

Je suppose qu'il estime être en position de supériorité, répondit Alban, visiblement soulagé par cette diversion. Pour porter un coup aussi direct à son adversaire, il doit penser qu'il possède sur lui un avantage décisif.

— Peut-être a-t-il péché par orgueil, remarqua Margrit. Janx a une propension déplorable à se montrer un peu trop sûr de lui.

— C'est vrai. Mais il n'est pas idiot. Il sait comme nous tous que ceux qui se sont laissé aveugler par leur sentiment de supériorité sont morts depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, je ne prétends pas comprendre ce qui se passe dans la tête d'un Dragon. Je crois que, pour le moment, nous devrions nous concentrer sur les meurtres de Central Park et sur

cette Ausra. Grâce O'Malley m'a dit qu'elle l'avait connue autrefois, mais qu'elle ne l'avait pas vue depuis très longtemps.

— Quand lui as-tu parlé? demanda Margrit, surprise.

— Juste après le coucher du soleil. Apparemment, elle nous a suivis, hier soir. Et elle a repéré le bâtiment sur lequel je m'étais posé. Elle attendait que je me réveille lorsque j'ai ouvert les yeux.

Un brusque accès de jalousie envahit Margrit qui s'efforça vainement de dominer cette réaction irrationnelle.

— J'ai passé toute la nuit à te chercher alors qu'elle savait où te trouver! s'exclama-t-elle avec humeur.

Alban releva le menton de la jeune femme du bout de l'index et lui sourit.

— Elle m'a juste proposé de m'héberger durant la journée, lui dit-il.

Margrit émit un petit reniflement dubitatif.

— Et qu'avait-elle à dire au sujet d'Ausra?

— Peu de chose. Grâce connaissait sa véritable nature. Elle m'a dit qu'elle était petite et qu'elle avait les cheveux noirs.

— Comme Hajnal.

— Que veux-tu dire par là? s'enquit Alban, dérouté par cette remarque.

Margrit plongea la main dans la poche de son jean et en tira le saphir de Hajnal.

— Janx m'a donné cela, expliqua-t-elle.

Alban ne put cacher sa stupeur. D'un geste mal assuré, il s'empara de la pierre et la contempla longuement.

— Où se l'est-il procurée? articula-t-il enfin.

— Il y a eu un autre crime à Central Park, la nuit dernière. Cette fois, l'assassin n'était pas l'homme engagé par Janx. Et le coupable a laissé ça auprès du corps.

— Tu ne penses tout de même pas que... ?

Alban fut incapable de terminer sa phrase.

— N'est-ce pas évident? Une Gargouille nommée Ausra, ce qui signifie aube, comme Hajnal, essaie de te faire accuser du meurtre de plusieurs jeunes femmes qui lui ressemblent.

Le visage d'Alban pâlit encore, ce qui ne fit que renforcer sa ressemblance avec une statue de pierre.

— Comment l'as-tu appris? demanda-t-il.

— Pourquoi me l'as-tu caché? rétorqua Margrit du tac au tac.

— Je ne voulais pas t'effrayer...

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ce n'est pas chose facile à faire. Mais, pour répondre à ta question, c'est Biali qui s'est fait un plaisir de me l'indiquer. Comme je ne

parvenais pas à te trouver, j'ai pris contact avec lui.

— Malik, Daisani, Janx et Biali ! s'exclama-t-il. Je vois que tu ne m'avais pas menti. En une soirée, on dirait que tu as fait le tour du Gotha des Races Anciennes ! Mais dis-moi ce que tu as conclu de ton entretien avec mon vieux rival. Je suis prêt à tout entendre...

Il paraissait très vieux, subitement, constata Margrit. Elle percevait dans son regard le poids de siècles d'expérience et de lassitude. Et cela lui fendait le cœur. Mais elle en avait déjà trop dit pour pouvoir revenir en arrière.

— Je pense que Hajnal n'est pas morte, déclara-t-elle. D'une façon ou d'une autre, elle est parvenue à s'enfuir. Peut-être lui a-t-il fallu longtemps pour te retrouver, mais elle a fini par le faire et elle a commencé à tuer toutes les femmes auxquelles tu faisais mine de t'intéresser...

— C'est impossible, lui rappela Alban. Certaines d'entre elles ont été assassinées en plein jour. Et je l'ai vue mourir, ajouta-t-il tristement.

— Peut-être pas. Tu m'as dit toi-même que l'aube était proche et qu'une fois transformés en pierre vous étiez capables de guérir beaucoup plus vite. Ausra est Hajnal, Alban. Je l'ai vue dans les souvenirs de Biali. Elle lui ressemblait comme deux gouttes d'eau...

— Tu as partagé les souvenirs de Biali? s'exclama Alban que cette idée paraissait choquer.

— Il ne l'a pas fait exprès, assura-t-elle. Lorsque je l'ai interrogé au sujet d'Ausra, il m'a dit qu'il ne la connaissait pas. Mais, cette fois, un souvenir lui est brusquement revenu. Il la voyait venir vers lui et il lui disait : « Tu es morte. » Hajnal et Ausra ne font qu'une, Alban. Et je pense qu'elle a perdu la raison.

Alban baissa la tête, accablé par ces révélations.

— Les Gargouilles ne sont pas sujettes aux maladies mentales, objecta-t-il pourtant.

— Alors comment expliques-tu qu'elle assassine ces filles pour te compromettre alors même qu'elle sait que ton arrestation mettrait en danger l'ensemble des Races Anciennes? Je croyais que les Gargouilles étaient des êtres posés et réfléchis...

— Tu es sûre que c'était elle? lui demanda Alban.

Bouleversée par sa douleur, elle s'avança vers lui et prit l'une de ses mains entre les siennes.

— Je suis désolée, souffla-t-elle. Je sais que cela te paraît impossible...

Elle resta quelques instants silencieuse.

— Tu sais, reprit-elle enfin très doucement, il y a toutes sortes de choses qui paraissent impossibles mais qui se réalisent pourtant. Nous deux, par exemple...

Il releva les yeux et elle sentit son regard plonger au plus profond d'elle-même.

— Nous? répéta-t-il, incertain.

— Oui, nous. Une Gargouille et une avocate. Voilà un duo bien improbable, tu ne

trouves pas?

Un pâle sourire se dessina sur les lèvres d'Alban et Margrit se sentit fondre.

— Est-ce un mal? lui demanda-t-il.

— Non, répondit-elle avec plus d'assurance qu'elle n'en éprouvait réellement.

Il effleura sa joue du revers de la main, la faisant frissonner malgré elle.

— Cela fait très longtemps qu'aucune femme ne m'a dit « nous », murmura-t-il.

— Peut-être est-il temps pour toi de donner une nouvelle chance à la vie, déclara-t-elle, la gorge nouée par l'émotion.

— Peut-être, acquiesça-t-il en laissant sa main glisser sous la nuque de la jeune femme.

Margrit ferma les yeux et lui offrit son visage. Mais, comme il se penchait vers elle, ils furent interrompus par l'arrivée inopportune de Chelsea.

— Désolée, fit-elle, mais je me disais que vous aimeriez savoir que la police était sur le point d'arriver...



Un mélange de surprise et d'angoisse balaya brusquement le désir qu'éprouvait Margrit.

— La police? répéta-t-elle tandis qu'Alban se dirigeait déjà vers l'escalier. Comment ont-ils su... ?

— Quelqu'un a dû me voir entrer, répondit-il. J'aurais mieux fait de passer par le toit.

— C'est ma faute, balbutia Margrit, effondrée. J'ai dit à Tony que l'assassin de Vanessa avait imité celui de Central Park. Du coup, tu as dû redevenir son principal suspect! Nous ferions mieux de filer en vitesse...

Elle s'interrompit, frappée par ce qu'elle venait de dire.

— Qui aurait cru que les gens disaient vraiment ce genre de choses dans la réalité ? murmura-t-elle en emboîtant le pas à Alban.

Il s'arrêta soudain au pied des escaliers.

— Avance ! s'exclama-t-elle. Ce n'est pas comme si je pouvais m'envoler sans toi ! Et nous devons absolument nous mettre à la recherche de Hajnal avant qu'elle n'attaque quelqu'un d'autre!

Elle tenta de le pousser en avant avec aussi peu de succès que si elle s'était efforcée de déplacer un mur. Alban jeta un coup d'œil au saphir qu'il tenait toujours à la main puis se tourna vers elle.

— Lorsque nous étions jeunes, nous nous sommes fait une promesse absurde, lui dit-il.

Comprenant qu'il ne bougerait pas, Margrit le contourna et commença à gravir les marches. Au bout de quelques instants, il se mit à la suivre.

— Nous nous sommes juré que, si nous étions séparés, nous nous rendrions chaque nuit au sommet du plus haut bâtiment de la ville la plus proche pour nous attendre.

— Génial, répliqua Margrit en lui prenant la main pour le forcer à accélérer. C'est très romantique. Nous n'aurons donc qu'à commencer par l'Empire State Building. C'est le plus haut immeuble de la ville, à présent.

Alban s'arrêta de nouveau et Margrit se retourna, impatiente. Mais il paraissait ne plus la voir, les yeux perdus dans ses propres souvenirs.

— A Paris, c'était Notre-Dame, reprit-il d'un ton rêveur. Nous adorions cette vieille cathédrale recouverte de gargouilles. Parfois, nous passions la journée parmi elles. Après l'attaque, je l'ai attendue chaque nuit sur le toit pendant un an entier. Et elle n'est pas venue... Elle ne peut pas être vivante, Margrit. Biali a dû se tromper.

La jeune femme essaya vainement de le tirer vers le haut des marches.

Nous ne le saurons jamais si nous n'essayons pas de la retrouver, lui dit-elle. Ne me laisse pas tomber, maintenant, Alban !

— C'était il y a des siècles. Et elle n'a jamais repris contact avec moi...

Cette fois, l'exaspération de Margrit l'emporta sur la compassion qu'il lui inspirait.

— Et alors ? Tu préfères peut-être rester là et laisser la police t'arrêter? Oh, je suis sûre qu'ils se montreront très compréhensifs lorsque, vers 7 heures et demie, le soleil se lèvera et que tu te changeras en statue de pierre ! Alors cesse de ressasser le passé et suis-moi !

Un éclair de colère passa dans les yeux d'Alban. Margrit jugea cela préférable à son apathie.

— Tiens-tu vraiment à ce que nous montions cet escalier marche après marche? s'exclama-t-il avec une pointe d'agacement.

— Contente de te voir de retour parmi nous, railla-t-elle. Et, pour répondre à ta question, j'avoue que je ne vois pas vraiment d'autre solution.

— Je n'ai pas la place d'utiliser mes ailes, mais je peux bondir, répondit-il.

— D'accord, fit-elle en lui prenant le saphir des mains.

Elle le glissa de nouveau dans sa poche.

— Mieux vaut ne pas le perdre, lui expliqua-t-elle en avisant son regard suspicieux.

— D'accord, acquiesça-t-il en se transformant brusquement.

Margrit sursauta, prise de court par cette métamorphose à laquelle elle ne parvenait toujours pas à s'habituer.

— Monte sur mon dos et accroche-toi bien, lui conseilla-t-il de sa voix rauque de Gargouille. Je vais avoir besoin de mes mains.

— Ne t'en fais pas pour moi, répondit-elle.

Elle fit ce qu'Alban lui avait demandé et noua ses jambes autour de sa taille qui paraissait à présent aussi dure que de la pierre. Elle s'agrippa à son cou tandis qu'il se mettait à quatre pattes dans l'escalier.

— Tu es prête? demanda-t-il.

— Parée!

Il s'élança alors en avant à une vitesse stupéfiante, gravissant les marches quatre à quatre. Surprise, Margrit laissa échapper un cri de peur mêlée d'excitation. Elle sentait les muscles d'Alban rouler entre ses cuisses. La grâce et la puissance avec lesquelles il se mouvait étaient tout bonnement stupéfiantes.

Margrit se laissa aller au plaisir de cette course surréaliste. Elle ne parvenait même pas à comprendre comment Alban pouvait à conserver son équilibre dans cet escalier. En quelques secondes seulement, il émergea par la porte qui donnait sur le toit de l'immeuble et tous deux se retrouvèrent à l'air libre.

— Est-ce que ça va? demanda-t-il.

Il ne paraissait pas plus essoufflé que s'il avait fait quelques pas.

— On est toujours vivants? articula Margrit qui, contrairement à lui, était hors

d'haleine.

Alban éclata de rire et se redressa. Il la fit pivoter autour de son torse de façon à ce qu'elle se retrouve nichée contre sa poitrine. Cette nouvelle position avait quelque chose de terriblement sensuel et Margrit sentit naître au creux de son ventre une douce chaleur qui se répandit instantanément dans tous ses membres.

— Accroche-toi, lui dit-il.

Elle n'eut pas le temps de lui répondre : déjà, il s'élançait en courant vers le bord du toit. Margrit hurla de nouveau lorsqu'il se jeta dans le vide. Un claquement sec se fit entendre alors que ses ailes se déployaient brusquement. Le vent fit voler ses cheveux tandis que, d'un battement appuyé, il les propulsait vers le ciel.

Le mélange de désir et d'angoisse qui l'habitait faillit faire lâcher prise à Margrit qui se sentit glisser le long du corps d'Alban. Elle craignit un instant de perdre l'équilibre et de tomber à pic pour aller s'écraser en contrebas.

Mais Alban paraissait avoir prévu sa faiblesse et l'un de ses bras se noua autour de sa taille. Le cœur battant à tout rompre, elle s'abandonna à cette étreinte et nicha son visage contre le cou de la Gargouille.

Elle se gorgea de son odeur, sidérée de découvrir à quel point elle lui paraissait déjà familière. Sous eux, les rues de New York défilaient à toute vitesse.

*Irrationnel*, songea-t-elle. Tout ce qui lui était arrivé au cours de ces derniers jours était parfaitement irrationnel. Et pourtant, elle n'aurait échangé sa place contre aucune autre. Quel que soit le prix à payer pour avoir fait la connaissance d'Alban, elle l'acquitterait sans hésiter.

— Ne t'inquiète pas, lui souffla-t-il. Je ne te laisserai jamais tomber.

— Je sais, murmura-t-elle en pressant ses lèvres contre sa gorge. Je sais.

— Elle n'est pas là, constata Alban d'un air désabusé.

Il avait repris forme humaine et se tenait un peu en retrait, comme s'il cherchait à reprendre ses distances après l'intimité qu'ils avaient partagée dans la librairie de Chelsea et au cours du trajet qui les avait conduits au sommet de l'Empire State Building.

Margrit, quant à elle, était accoudée au parapet de la terrasse panoramique et contemplait les lumières de la ville que l'on distinguait au-delà des filets destinés à prévenir les tentatives de suicide.

— Tout a l'air si paisible, vu d'ici, murmura-t-elle.

Quatre-vingt étages en contrebas, elle voyait glisser silencieusement les voitures qui lui faisaient l'effet de modèles réduits. De là où ils se trouvaient, les bruits de la ville se fondaient en un doux murmure.

— J'adorais monter jusqu'ici lorsque j'étais enfant, reprit-elle. Papa me hissait sur la rambarde et je m'accrochais pour regarder en bas, ce qui terrifiait ma mère. Une fois j'ai voulu escalader le filet et elle a failli avoir une crise cardiaque. Mes parents ont toujours

une photo prise ce jour-là. On dirait que je suis un bébé Spider-Man.

— Margrit, elle n'est pas là, insista Alban. Alors pourquoi restons-nous ici ?

— Parce que nous avons payé douze dollars chacun pour monter jusqu'ici et que je veux les amortir.

— C'est bien la première fois que je prends l'ascenseur pour me rendre sur le toit d'un immeuble, remarqua Alban.

— Mais la terrasse panoramique est ouverte jusqu'à minuit et tu ne pouvais pas te poser au beau milieu des touristes.

— Il n'y a pas tant de monde que ça. J'aurais pu atterrir très discrètement.

— Peut-être, concéda la jeune femme. Mais j'aime bien prendre l'ascenseur. Chaque fois que je l'empruntais, étant enfant, je me disais qu'en montant aussi haut je finirais bien par savoir voler. Mais je n'ai jamais appris...

— Tu peux voler quand tu le désires, à présent, lui rappela Alban.

— C'est vrai. Et c'est encore plus magique que je ne l'imaginais à l'époque!  
Margrit se frappa brusquement le front.

— Bon sang! Comment ai-je pu oublier? Nous ne sommes pas au sommet de l'immeuble!

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je me souviens que quelqu'un m'a expliqué qu'il existe une plate-forme juste sous l'antenne de télécommunication. Elle n'est accessible qu'aux techniciens qui doivent procéder à l'entretien ou à des réparations.

Mais je suis certain qu'une Gargouille pourrait s'y poser sans problème.

— Dans ce cas, je ferais mieux d'aller y jeter un coup d'œil, déclara Alban. Attends-moi ici.

Après avoir examiné les alentours pour s'assurer que personne ne se trouvait à proximité, Alban bondit et se transforma en Gargouille. Il s'accrocha à la paroi du bâtiment et entreprit de grimper en direction de l'antenne. Margrit le suivit des yeux avant de se détourner pour contempler de nouveau la vue.

Le manque de sommeil qu'elle avait cumulé au cours de ces dernières nuits commençait à se faire cruellement sentir et elle céda bientôt à une sorte d'engourdissement rêveur, perdant toute notion du temps.

— J'ai trouvé, dit la voix d'Alban juste derrière elle.

Elle se retourna, brusquement rappelée à la réalité. Il lui tendit alors une maquette minuscule mais particulièrement détaillée qui représentait une cathédrale de style gothique.

— C'est Saint-Jean-le-Divin, déclara-t-elle. Une église située juste à côté de mon appartement.

Alban hocha la tête.

— Est-ce que tu crois que c'est elle qui l'a mise là? Et pourquoi?

— Saint-Jean est une église épiscopaliennne, tout comme La Trinité. Elle veut peut-être me faire comprendre qu'elle sait où je vis.

— Alors tu me crois, maintenant?

— Je ne sais pas, soupira-t-il. Je ne vois toujours pas comment une telle chose serait possible...

— Je te comprends. Mais nous n'avons aucune autre piste, pour le moment. Ne vaut-il pas mieux poursuivre nos recherches que rester immobiles et attendre le prochain meurtre?

— Voilà bien une parole d'Humain, remarqua Alban avec un demi-sourire. Une Gargouille trouverait plus naturel de rester immobile.

— C'est peut-être pour cela que ton espèce est en voie de disparition, remarqua Margrit. D'ailleurs, que faut-il de plus pour te convaincre? Nous avons déjà ce saphir, cette maquette et les souvenirs de Biali...

— Les souvenirs..., murmura Alban.

Il secoua la tête comme pour repousser une idée trop absurde.

— A quoi penses-tu? lui demanda Margrit, curieuse.

— A rien...

— Je ne te crois pas. Tu parlais de souvenirs...

Margrit ouvrit de grands yeux, stupéfiée par la pensée qui lui venait.

— Tu m'as dit que la télépathie des Gargouilles leur permettait de partager leurs souvenirs, n'est-ce pas? Est-ce que cela signifie qu'ils sont conservés quelque part? Qu'ils forment une sorte de banque de données que tes semblables peuvent consulter?

Oui, soupira Alban. Mais cela fait deux siècles que je n'y ai pas accédé. Et, même si on me laissait encore le faire, rien ne dit que je pourrais découvrir quoi que ce soit d'intéressant...

— Si on te laissait le faire, répéta Margrit. Qui pourrait t'en empêcher?

— Les autres Gargouilles qui se trouvent aux environs. Elles sentiraient que j'essaie de plonger dans notre mémoire collective. Et elles pourraient très bien m'en empêcher.

— Mais pourquoi? s'exclama Margrit.

Alban détourna les yeux.

— Parce que tu as été banni? suggéra-t-elle. En tant qu'exilé, tu n'as pas le droit de partager tes souvenirs, n'est-ce pas? Qu'as-tu fait pour mériter un tel châtimeant ?

— Ce n'est pas à moi de raconter cette histoire, déclara Alban.

Margrit fit mine de protester, mais il l'interrompit d'un geste.

— N'insiste pas, lui dit-il. Je ne dirai rien de plus. Mais pour répondre à tes questions, on ne m'a pas formellement défendu d'accéder à notre mémoire collective. Ce serait absurde, d'ailleurs, car si une Gargouille peut momentanément s'en voir interdire l'accès ou refuser d'elle-même de s'y plonger, tous ses souvenirs s'y fondent à sa mort.

Très bien, acquiesça Margrit. Dans ce cas, c'est encore plus simple : fouille cette mémoire collective à la recherche de Hajnal. Tu sauras alors avec certitude si elle est effectivement morte. Qui sait? Tu apprendras peut-être même qui est cette Ausra si ce n'est pas elle.

Alban contempla gravement la jeune femme.

— Est-ce que tu tiens vraiment à ce que je le fasse ? lui demanda-t-il enfin.

— Oui, répondit-elle avec assurance. Il faut que tu essaies. Si on ne te laisse pas accéder à votre mémoire collective, nous mettrons au point un nouveau plan. Mais, pour le moment, c'est ce qui me paraît le plus sensé. A ton avis, combien de Gargouilles sont susceptibles de t'en empêcher?

— Pas beaucoup, sans doute. Comme je te l'ai déjà dit, nous ne sommes plus très nombreux aujourd'hui. Mais une seule suffira. Cela fait très longtemps que je n'ai pas essayé...

— Est-ce que tu peux le faire ici ?

— Ce n'est pas l'endroit idéal. Ce processus nécessite un certain degré de concentration et il vaut mieux être au calme pour s'y adonner.

— Nous pourrions aller chez moi, suggéra Margrit.

Elle ne put s'empêcher de sourire en s'entendant prononcer ces mots.

— Désolée, dit-elle. On dirait une invitation malhonnête...

Alban la regarda sans comprendre.

— Peu importe, éluda-t-elle en rougissant légèrement.

Il n'était pas étonnant que quelqu'un qui était resté seul pendant plus de deux cents ans ne soit pas très au fait des conventions amoureuses modernes.

— Nous pourrions aussi essayer la cachette que Grâce t'a proposée, ajouta-t-elle sans grande conviction.

Alban sourit et effleura sa joue d'une caresse qui la fit frissonner malgré elle.

— Je serais honoré d'accepter ton invitation, déclara-t-il.

— D'accord, s'exclama-t-elle, ravie. Comme cela, nous pourrions en profiter pour aller jeter un coup d'œil à cette cathédrale. Elle ne se trouve qu'à une rue de chez moi.

— Qui sait? murmura Alban, songeur. Peut-être nous attend-elle là-bas...

Margrit ne put s'empêcher de se demander comment il réagirait alors. Ne renoncerait-il pas à ce qu'elle sentait naître entre eux s'il avait une chance de retrouver celle qu'il avait

tant aimée?

Les rues qui défilèrent en contrebas paraissaient aussi tranquilles et sereines que lorsque Margrit les avait contemplées du haut de l'Empire State Building.

— Est-ce que c'est toujours comme cela ? demanda-t-elle en se tournant vers Alban qui volait à vive allure en direction de chez elle.

Il secoua la tête.

— L'air n'est pas toujours aussi calme, répondit-il. Cela fait plusieurs jours qu'il n'y a presque pas de vent.

— Le calme avant la tempête, en quelque sorte, murmura Margrit. Je me demande bien ce qui va suivre...

Elle leva une main en visière pour s'abriter du vent et observa Central Park qui se rapprochait.

— C'est étonnant, remarqua-t-elle. D'ici, tout paraît si paisible. C'est peut-être pour ça que tu es resté à l'écart du monde si longtemps : parce qu'il était bien plus beau vu de loin.

— Je ne suis pas aussi noble d'âme que tu sembles le penser, répondit Alban avec un sourire un peu triste. Voici la cathédrale.

— Elle est vraiment en forme de croix.

— Comme la plupart de ses semblables, acquiesça Alban avec une pointe d'ironie.

Margrit essaya vainement de lui décocher un coup de coude, ce qui n'était pas évident, étant donné la façon dont elle était agrippée à lui. Finalement, elle opta pour une grimace.

— Je ne suis pas aussi blasée que toi, répliqua-t-elle. Certains d'entre nous doivent se contenter de contempler les églises d'en bas. Tu sais que je vis à quelques centaines de mètres de celle-ci et que je n'y suis pas retournée depuis l'incendie ? Autrefois, il m'arrivait de m'y rendre pour monter en haut du clocher, mais ils ont arrêté les visites... Où crois-tu qu'elle soit ?

— Si j'étais elle, je choiserais le sommet de la tour. C'est le point le plus haut. Accroche-toi bien.

Alban replia légèrement ses ailes et se laissa dériver en cercles concentriques vers le sol. Cette descente fit naître en Margrit une grisante sensation de vertige.

— Je n'arrive toujours pas à décider si voler est la chose la plus excitante ou la plus suicidaire que j'aie jamais faite, déclara-t-elle.

— Ne t'en fais pas, tu ne cours aucun risque. J'ai une certaine expérience de la chose. Elle éclata de rire puis se tourna de nouveau vers l'église toute proche.



— Je ne vois personne là-haut. Crois-tu que nous devrions nous poser pour vérifier?

Cela ne me paraît pas être une très bonne idée. Si celle que nous cherchons se trouve vraiment ici et si elle est aussi dangereuse que tu le penses, je ne serai pas en position de te défendre au sommet de cette tour. De toute façon, je ne vois personne. Il se peut que cette maquette n'ait été qu'un avertissement.

Tout en parlant, Alban les avait entraînés vers le haut, les éloignant ainsi de l'église qu'ils venaient de survoler.

— Je trouverais cela un peu tordu, déclara Margrit. Si elle avait vraiment voulu te mettre en garde, elle aurait envoyé un signe plus clair et plus direct. A mon avis, il s'agit plutôt d'une sorte de jeu de piste. Cette église constitue certainement un indice et je pense que nous devrions l'étudier de plus près.

— Je le ferai, lui promit Alban. Mais sans toi. Que tu le veuilles ou non, tu es vulnérable. As-tu la clé du toit de ton immeuble ?

— Oui, je pense, répondit-elle en plongeant la main dans la poche de son jean. Elle en tira un jeu de clés qu'elle passa en revue.

— On dirait que tu es de plus en plus à l'aise en vol, remarqua Alban, amusé. Je vais te déposer au sommet de ton immeuble puis j'irai jeter un coup d'œil à l'église. Je te retrouve sur ton balcon dans quelques minutes, d'accord?

— Ce sera difficile à expliquer à mes colocataires s'ils sont à la maison. Mieux vaut que je t'attende sur le toit.

— Je n'aime pas tellement l'idée de te laisser seule, remarqua Alban en fronçant les sourcils.

Margrit lui jeta un regard de reproche.

— Tu sais que j'ai réussi à m'en sortir sans ton aide jusqu'à aujourd'hui. Je suis tout à fait capable de me débrouiller toute seule.

— Tu oublies que cela fait quelque temps déjà que je te surveille, remarqua Alban sans se démonter.

— Ecoute, si tu ne veux pas me laisser seule, tu n'as qu'à m'emmener voir cette église avec toi.

— J'avais presque oublié combien tu étais têtue, soupira Alban.

— Ecoute, voilà ce que je te propose : nous commençons par aller chez moi et tu essaies de retrouver les souvenirs de Hajnal. Ensuite, nous irons à pied jusqu'à la cathédrale. Là, je t'attendrai en bas pendant que tu chercheras les indices qu'elle aurait pu laisser.

— A pied? répéta Alban comme si cette perspective lui paraissait absurde.

Il se posa sur le toit de la jeune femme et la relâcha enfin. Elle s'écarta légèrement de lui et observa attentivement cette créature à l'apparence fantastique qui avait si

profondément altéré le cours de son existence

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, remarqua-t-elle enfin. Tu m'as dit que les Gargouilles étaient généralement dotées d'un tempérament réfléchi et mesuré. Ne serait-il pas plus prudent pour toi de te déplacer plus souvent en marchant, plutôt que de risquer à tout moment d'être repéré par un passant?

Alban parut considérer cette question.

J'imagine que tu as raison, répondit-il. Mais c'est plus fort que moi. Ton espèce nous a déjà presque tout pris. Elle a colonisé les terres qui étaient autrefois les nôtres. Elle a tué plusieurs d'entre nous. Aujourd'hui, il ne nous reste plus que le ciel. Là, nous conservons toujours un semblant de liberté. Y renoncer reviendrait à l'abandonner entièrement.

— Je comprends, murmura Margrit, touchée par ce plaidoyer.

Une fois de plus, elle devinait la tragédie qui se jouait depuis des millénaires sans même que sa propre espèce en ait vraiment conscience. Malgré leur grâce et leur puissance, malgré leurs dons surnaturels, les Races Anciennes s'étaient retrouvées lentement acculées par l'Humanité conquérante.

Alban, Janx ou Daisani n'étaient que les témoins d'un âge révolu, forcés de composer avec un monde qui n'était déjà plus le leur. Et, curieusement, cela l'emplissait d'une immense tristesse. S'avancant vers son compagnon, elle prit son visage entre ses mains et l'attira vers le sien.

Comme fasciné, Alban se laissa faire et Margrit put poser ses lèvres sur les siennes. Il émit un gémissement sourd chargé de surprise et de désir et la souleva de terre. Elle noua ses jambes autour de sa taille pour que leurs visages soient au même niveau et plongea ses doigts dans ses cheveux soyeux.

Sous sa forme de Gargouille, Alban était nettement plus grand qu'elle. Mais loin de constituer un handicap, cette différence de taille ne faisait qu'accentuer l'érotisme de leur baiser. Le cœur battant à tout rompre, Margrit s'abandonna pleinement à cette sensation.

Une douce chaleur s'alluma au creux de ses reins avant d'exploser en elle. Jamais elle n'avait éprouvé une telle envie. Elle brûlait en elle comme un brasier qui dissipait toutes ses peurs, tous ses doutes, pour ne laisser place qu'à l'évidence de cette étreinte.

Incapable de contenir son désir, elle se défit de sa veste de cuir qui tomba à leurs pieds.

— Margrit..., murmura Alban d'une voix plus rauque encore que d'ordinaire.

Légèrement haletant, il posa son front immense contre celui de la jeune femme.

— Nous sommes sur un toit, lui rappela-t-il.

Elle observa les alentours en souriant.

— Effectivement, conclut-elle.

— Nous ne pouvons pas...

Ses objections moururent sur ses lèvres lorsqu'il constata que Margrit était en train de déboutonner son chemisier qui rejoignit bientôt la veste. Il admira la courbe des seins qui gonflaient son corsage puis releva les yeux vers elle. Dans son regard, elle lut un mélange

d'envie, d'étonnement et d'hésitation.

— Mais si, nous pouvons, répliqua-t-elle avant de se pencher de nouveau vers lui pour lui mordiller l'oreille. Est-ce que, si je te retire ton pantalon, il sera de nouveau là lorsque tu te transformeras?

— J'ai bien peur que oui, répondit-il en riant. Tu devras recommencer.

— Voilà une perspective intéressante, déclara-t-elle. Mais il y a quelque chose que je rêve de faire depuis longtemps.

— Quoi donc? demanda Alban.

Margrit tendit la main par-dessus son épaule et effleura ses ailes du bout des doigts. Il poussa un profond soupir et elle le sentit frissonner de la tête aux pieds, ce qui lui arracha un petit rire de pur plaisir.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle. Maintenant, transforme-toi.

Alban la regarda d'un air hésitant.

— Margrit, fit-il enfin, est-ce que je te parais vraiment monstrueux lorsque je suis sous cette forme?

— Pas du tout! s'exclama-t-elle, surprise qu'il puisse penser une chose pareille. Le seul problème, c'est que, sous cette forme, tu mesures soixante centimètres de plus que moi. Et j'ai cru voir que ton anatomie était parfaitement proportionnée. Or je suis courageuse mais pas téméraire...

Alban comprit brusquement ce qu'elle voulait dire et sourit d'un air un peu embarrassé. Sans un mot, il se transforma. Sans attendre, Margrit entreprit de déboutonner sa chemise.

— Margrit...

— Ne me dis pas que tu es trop guindé pour faire l'amour sur le toit d'un immeuble, ironisa-t-elle.

— Non, répondit Alban.

Il hésita un instant puis sourit.

— Si, se reprit-il. Cela doit te paraître un peu curieux de la part de quelqu'un qui y passe le plus clair de son temps.

Margrit éclata de nouveau de rire.

Je me disais aussi que, si je ne ressens pas le froid, ce n'est pas ton cas. Et ce toit n'est pas l'endroit le plus confortable qui soit...

— Je pensais que les hommes étaient tous prêts à supporter ce genre de désagréments s'ils avaient une chance de s'envoyer en l'air, répliqua-t-elle malicieusement.

Elle effleura sa gorge d'un petit baiser aguicheur.

— Peut-être, concéda Alban en frémissant légèrement. Mais je ne suis pas un Homme.

— C'est ce que tu ne cesses de me répéter, acquiesça-t-elle en laissant sa main glisser

le long de sa poitrine jusqu'à son ventre.

Elle avisa l'éclair de désir qui passa dans le regard d'Alban et posa ses lèvres sur les siennes.

— Malgré tout, je pense que tu feras l'affaire, déclara-t-elle.

S'arrachant à lui, elle se baissa pour ramasser son chemisier qu'elle enfila sans le boutonner avant de remettre sa veste.

— Très bien, dit-elle. Puisque monsieur est l'incarnation même de la bienséance et de la galanterie, je propose de poursuivre cette discussion dans ma chambre. Mais je te préviens : si mes colocataires sont toujours debout, nous serons obligés de revenir ici.

Elle conclut son propos par un nouveau baiser et lui tendit la main. Alban la prit et tous deux se dirigèrent vers la porte qui permettait d'accéder à l'escalier de l'immeuble.

\* \* \*

— Margrit! s'exclama Cole en ouvrant la porte. Cela fait des heures que j'essaie de t'appeler...

Il s'interrompit en apercevant Alban qui se trouvait juste derrière la jeune femme et poussa un juron. L'inquiétude qui se lisait sur son visage changea soudain de nature et Margrit sentit le désir lancinant qui l'habitait se résorber brusquement.

— Tout va bien, Cole, dit-elle d'un ton rassurant. Tu as bien reçu mes messages, n'est-ce pas? Alban n'est plus en cause dans l'affaire des meurtres du parc.

Elle s'abstint de préciser qu'à cause d'elle la police le soupçonnait de nouveau. Mais elle ne tenait pas à ce que son ami ne se mette en tête d'appeler les autorités.

— Peut-être, dit-il. Mais je ne veux pas qu'il entre.

— Fais-moi confiance, reprit-elle. Alban a juste besoin d'un endroit tranquille pendant une heure ou deux.

— Excusez-moi, dit Cole à l'intention de ce dernier.

Il prit Margrit par le bras et l'attira à l'intérieur de l'appartement avant de refermer la porte au nez de la Gargouille. Furieuse, Margrit le fusilla du regard, ce qui ne parut pas impressionner Cole le moins du monde. Il était visiblement trop inquiet à son sujet pour se soucier de ce qu'elle pouvait bien en penser.

Peut-on savoir ce que tu fabriques, exactement ? lui demanda-t-il. Il est minuit passé et tu te promènes dans New York en compagnie d'un homme que ton petit ami soupçonnait de meurtre hier encore! Pire, tu l'amènes chez toi! Et, si j'en crois le fait que ton chemisier est ouvert, ce n'est pas seulement pour lui offrir un refuge !

Margrit baissa les yeux et constata qu'elle avait oublié d'attacher les pans de sa veste en cuir qui bâillait, laissant entrevoir son ventre dénudé et son soutien-gorge. Elle attacha rapidement les boutons du chemisier.

— Cole, il faut que tu me fasses confiance, plaida-t-elle lorsqu'elle eut terminé.

— Et que fais-tu de Tony ? s'exclama-t-il sans prêter attention à ce qu'elle venait de dire.

— Ecoute, je n'ai pas le temps pour ce genre de reproches, soupira Margrit. Nous n'en aurons pas pour très longtemps. Nous avons juste quelque chose à faire et ensuite...

— Quelque chose? l'interrompit Cole. C'est bien ce que j'avais cru remarquer.

Le ton sarcastique qu'il venait d'employer plongea Margrit dans une rage noire. Sans réfléchir, elle décocha à Cole une gifle si violente qu'elle imprima sur sa joue l'empreinte de sa main. Elle dut faire appel à toute la force de sa volonté pour ne pas répéter son geste.

— Comment oses-tu? s'exclama-t-elle d'une voix vibrante de colère.

Craignant de ne pas se maîtriser, elle tourna brusquement les talons et ouvrit la porte. Alban l'attendait dans le couloir, une expression légèrement désemparée sur le visage. Résistant à l'envie qu'elle avait de claquer la porte derrière elle, Margrit se força à la refermer très délicatement.

Cela faisait très longtemps qu'elle n'avait pas perdu sa maîtrise de soi de cette façon. Mais le stress qu'elle avait emmagasiné au cours de ces derniers jours et la culpabilité que Cole avait su éveiller en elle en faisant allusion à Tony avaient eu raison de son self-control.

Elle n'avait levé la main sur personne depuis qu'elle avait atteint l'âge adulte. Pourtant c'était la deuxième fois en moins d'une semaine qu'elle giflait quelqu'un. Et elle ne pouvait s'empêcher de se demander s'il ne fallait pas y voir l'influence subversive qu'exerçait sur elle la fréquentation des membres des Races Anciennes.

— Nous partons, annonça-t-elle à Alban.

Sans attendre de voir comment il réagissait, elle se dirigea à grands pas vers l'escalier qui menait au toit de l'immeuble. Après quelques instants d'hésitation, Alban lui emboîta le pas.

— Est-ce ce qui arrive à tous les Humains qui rencontrent les vôtres? lui demanda-t-elle d'une voix sourde. Est-ce qu'ils voient tous leur vie se compliquer de cette façon ?

Elle avait posé ces questions d'un ton accusateur qu'elle savait injuste. Mais sa colère et sa frustration étaient bien trop vives pour qu'elle puisse en faire abstraction.

— Je suis désolé, murmura Alban, défait. Je n'aurais jamais dû t'impliquer dans cette histoire. Je ferais mieux de te laisser reprendre le cours normal de ton existence. Tout cela ne te concerne pas...

Margrit se tourna vers lui et le regarda droit dans les yeux.

— Il n'est pas question que tu me laisses tomber! s'exclama-t-elle. Ma vie normale est déjà fortement compromise et je suis plus que jamais décidée à découvrir si le jeu en valait la chandelle. D'ailleurs, tu n'es pas responsable de ce qui m'arrive. C'est contre Cole que je suis en colère et tu as le malheur de te trouver là au mauvais moment. Je suis désolée de t'imposer cela, mais je préfère enrager que fondre en larmes...

Elle prit une profonde inspiration et s'efforça de ravalier la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Ecoute, reprit-elle un peu plus posément. Pourquoi n'irions-nous pas chez toi? Pas

au cimetière, bien sûr, mais dans cet appartement où tu m'as emmenée lorsque j'ai failli me faire renverser par une voiture.

— Bien sûr, acquiesça-t-il. Je regrette juste de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Il hésita avant de poursuivre.

— Je te remercie d'avoir accepté de prendre ma défense malgré tous les risques que cela te fait courir et toutes les difficultés que tu as dû affronter depuis que nous nous sommes rencontrés.

Il s'interrompit de nouveau et fronça les sourcils.

— Si seulement j'avais eu l'idée de nous emmener à l'appartement, murmura-t-il pour lui-même.

— Ne t'en fais pas, répliqua Margrit avec une bonne humeur un peu forcée. Nous nous serions beaucoup moins amusés si nous nous y étions rendus directement !

— Je crois que je commence lentement à m'habituer au sens de l'humour des Humains, répondit Alban avec un demi-sourire. J'avoue que j'ai toujours trouvé cela fascinant chez vous.

— C'est un pouvoir moins impressionnant que les vôtres, répondit Margrit, pensive. Mais c'est la meilleure arme que nous possédons contre le désespoir. J'imagine qu'elle nous a été donnée pour compenser la durée limitée de notre existence.

Elle fit mine de se diriger vers la porte qui donnait sur le toit.

— Je pourrais sans doute méditer ici, remarqua alors Alban. J'imagine que cette partie des escaliers n'est pas très fréquentée la nuit.

— Effectivement, répondit Margrit, surprise. Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant? Cela m'aurait évité de frapper mon colocataire !

Alban détourna les yeux, visiblement embarrassé.

— Lorsqu'une femme aussi séduisante invite un homme à venir chez elle, seul un imbécile refuserait. Je ne suis peut-être pas un Homme, mais je ne suis pas non plus un imbécile...

Margrit éclata de rire.

— Tu vois que les Gargouilles non plus ne manquent pas d'humour.

— Espérons juste que ce n'est pas parce que les derniers événements ont limité drastiquement mon espérance de vie.

— Il n'y a qu'une seule façon de s'en assurer, déclara Margrit.

Alban hocha la tête et s'assit sur l'une des marches de l'escalier. Margrit s'installa à ses côtés et le vit prendre une profonde inspiration. Puis il ferma les yeux et, sans même savoir comment, elle le sentit plonger rapidement dans un état second.

L'expérience ne ressemblait pas du tout au souvenir qu'il en avait gardé. Autrefois, la mémoire collective de son espèce lui apparaissait comme une immense chaîne montagneuse qui s'élevait dans un ciel sans voile piqueté d'étoiles.

Mais à présent, elle était dissimulée par de lourds nuages noirs. Un épais brouillard s'étendait tout autour de lui et même le puissant battement de ses ailes ne parvenait pas à le dissiper.

Sa progression était difficile, comme s'il devait lutter contre un vent contraire. Il avait la désagréable impression de ne pas être le bienvenu en ces lieux, de ne plus vraiment appartenir à ce monde.

Bien sûr, il avait anticipé une telle réaction : après deux siècles d'absence, il savait qu'il ne lui serait pas aisé d'atteindre l'état de concentration nécessaire. Mais il n'avait pas imaginé que cet endroit le rejetterait de façon aussi violente. Et il ne pouvait réprimer l'amertume que cela lui inspirait.

Il persévéra cependant. Après tout, il avait parfaitement le droit de se trouver ici. Ces souvenirs collectifs lui appartenaient tout autant qu'aux autres représentants de son espèce. Et ni le vent ni la brume ne pourraient le détourner de ce chemin qu'il connaissait de façon si intime.

Combien de fois l'avait-il parcouru, seul ou en compagnie de Hajnal qui volait à ses côtés? Il n'aurait su le dire. Mais, lentement, les sensations familières lui revenaient. Il retrouvait peu à peu ses repères parmi les cimes qui l'entouraient.

Pourtant, à mesure qu'il progressait, l'atmosphère lui paraissait différente. Jadis, ces montagnes avaient été fortes et pleines de vie. Elles croissaient sans cesse, enrichies par les souvenirs qu'y déposaient périodiquement les Gargouilles.

Mais la plupart d'entre elles étaient mortes, aujourd'hui, et les pics qui symbolisaient leur vie resteraient à jamais figés. On ne voyait que peu de collines qui correspondaient aux plus jeunes d'entre elles.

Alban n'aurait su dire combien de ses semblables étaient aujourd'hui en vie. Il était resté bien trop longtemps coupé de leur monde. En fait, il ne se rappelait même plus la dernière discussion qu'il avait eue avec une autre Gargouille avant de revoir Biali.

N'était-ce pas le lot de tous les bannis? Grâce et Margrit avaient tour à tour fait allusion à son exil, rouvrant une blessure qu'il avait crue depuis longtemps guérie. Mais sans doute ne se refermerait-elle jamais vraiment. Il ne pouvait impunément vivre à l'écart de ce qui avait autrefois constitué son seul univers...

Alors qu'Alban approchait enfin des premières montagnes-mémoire, il sentit la résistance de l'air s'accroître brusquement et une voix résonna dans sa tête.

— Tu n'es pas le bienvenu ici, Korund, disait-elle.

Sans surprise, il reconnut son vieux rival Biali. Il s'était attendu à ce que ce dernier tente de s'opposer à sa visite en ces lieux. Qui sait? Peut-être l'avait-on chargé de rester auprès de lui pour qu'il veille à ce qu'Alban ne s'y aventure pas.

Si tel était le cas, ses semblables avaient choisi le veilleur idéal : nul n'avait plus de raisons que Biali de lui en vouloir. Et s'il n'était pas dans la nature des Gargouilles de haïr qui que ce soit, elles étaient dotées d'une mémoire presque inaltérable.

Le brouillard se déchira alors, balayé par les battements d'ailes de Biali qui parut se matérialiser brusquement devant lui. Malgré la balafre qui striait son visage, il émanait toujours de lui une impression de grâce et de puissance. Mais sa force était alimentée par celles d'autres Gargouilles qui l'avaient choisi comme gardien et le soutenaient activement.

— Elle était ma compagne, Biali, déclara Alban. N'ai-je pas le droit de rendre visite à ses souvenirs?

— Tu as renoncé à ce droit il y a bien longtemps.

— Je t'ai déjà défait en combat singulier, lui rappela Alban d'un ton légèrement menaçant.

— C'était il y a des siècles, répondit Biali avec assurance. Tu étais jeune, tu étais passionné. A présent, tu n'es plus que l'ombre de toi-même. Va-t'en, Korund. Retourne d'où tu viens. Tu n'es plus le bienvenu parmi nous.

— Tu ne peux me refuser ce pèlerinage dans ses souvenirs, protesta Alban. Je veux voir ce qu'ont été ses derniers moments.

— Tu aurais pu le faire, il y a deux cents ans. Au lieu de cela, tu t'es exilé volontairement. Tu nous as refusé tes souvenirs. Ceux qui ne partagent pas n'ont pas leur place ici. Quitte cet endroit de ton plein gré ou attends-toi à ce que je te repousse de force.

Il y avait tant de rage dans ces derniers mots qu'Alban ne put réprimer un mouvement de recul. Au fond de lui, il savait que Biali avait raison : lorsqu'ils s'étaient affrontés pour la première fois, Alban était jeune et plein d'illusions. Mais, surtout, il se battait pour celle qu'il aimait.

Deux siècles d'exil l'avaient usé et il n'était pas de taille à vaincre une Gargouille qui passait sa vie à se battre pour survivre. Pendant quelques instants, Alban fut donc tenté de faire marche arrière et d'abandonner la quête qu'il s'était fixée.

Mais Margrit risquait d'être la première victime de cet acte de lâcheté. Il ne pouvait en être certain, bien sûr. Après tout, sa mystérieuse ennemie ne l'avait pas encore explicitement menacée. Pourtant, elle s'était attaquée à toutes les femmes auxquelles il s'était intéressé, même vaguement.

Peut-être était-ce parce que Margrit était la première qui n'évoquait pas Hajnal, la première qui le fascinait par ce qu'elle était et non à cause de ce qu'elle lui rappelait. Combien de temps ce douteux privilège assurerait-il sa sécurité? Alban ne pouvait en être certain. Mais l'idée qu'elle puisse mourir par sa faute le révoltait.



— Je passerai, que tu le veuilles ou non, déclara-t-il.

Biali ne put réprimer un sourire : il avait dû attendre très longtemps cet instant et se réjouissait d'avance de la défaite qu'il entendait infliger à son vieil adversaire. Sans prendre la peine de le mettre en garde, il s'élança vers Alban. Ce dernier se laissa aussitôt tomber en flèche pour éviter cette première attaque.

Puis, déployant de nouveau ses ailes, il parvint à interrompre sa chute. Sans prêter attention à Biali, il s'élança vers le mur invisible que lui opposait la volonté des autres Gargouilles, bien décidé à le franchir.

Mais son adversaire n'entendait pas le laisser s'en tirer à si bon compte. Il fit volte-face et se rua sur Alban qu'il percuta par-derrière, les projetant tous deux vers le mur qui se disloqua sous la puissance de cette poussée combinée.

Instantanément, Alban se retrouva nez à nez avec une Gargouille femelle dont les traits étaient à moitié dissimulés par un rideau de cheveux noirs et soyeux. Elle se tenait immobile sous la pluie qui s'abattait à torrents.

— Hajnal, murmura Alban, stupéfait.

Elle leva les yeux vers lui et il fut transpercé par son regard aussi froid et indifférent qu'un vent hivernal. Rien ne laissait imaginer que tous deux avaient été amants, qu'ils avaient vécu ensemble pendant des siècles, qu'ils s'étaient juré assistance et fidélité.

On ne lisait en elle que rage, colère et désespoir.

Cette vision disparut aussi soudainement qu'elle s'était imposée à lui et Alban comprit qu'il venait de revivre l'un des souvenirs de Biali. Ce dernier hurla de rage, furieux qu'il se soit immiscé de la sorte dans sa mémoire.

De nouveau, il se rua sur Alban. Pris de court, ce dernier se laissa de nouveau tomber. Cette fois, il attendit d'être très près du sol pour étendre ses ailes et freiner sa chute. Une vive douleur lui cisaila les épaules, se répercutant au plus profond de lui. Comme il était sur le point de toucher terre, il détendit brusquement les jambes pour se propulser en sens inverse.

Ce bond le propulsa contre Biali qui arrivait en sens inverse, bien trop vite pour pouvoir s'écarter. Alban planta ses griffes dans les épaules de son éternel adversaire qui hurla de douleur et laissa échapper un autre souvenir.

*Biali et la Gargouille aux cheveux noirs enlacés, en proie aux affres de la passion... Leurs cris de plaisir qui se mêlaient... L'exultation qui se lisait dans le regard de son rival...*

Alban s'efforça de repousser ces fragments d'images qui l'emplissaient d'une rage impuissante, lui faisant perdre tout contrôle. Biali et lui avaient atterri près d'un précipice. Sans un mot, ils tournaient à présent autour l'un de l'autre, se mesurant du regard.

Ils n'avaient plus rien d'humain en cet instant. Tous deux étaient redevenus des créatures primitives faites de pierre et de chair. Au-dessus d'eux, le ciel avait pris une teinte grise qui évoquait celle du plomb. Seuls les rayons de la lune parvenaient à transpercer l'épaisse couche de nuages et de bruine, les nimbant d'une lueur spectrale.

Plusieurs autres Gargouilles s'étaient regroupées aux environs pour assister au combat.

Cela faisait plus de trois cents ans qu'elles attendaient ce moment, celui de la revanche de Biali.

Alban perdit le sens du temps. Il revivait l'horreur qu'il avait éprouvée lorsque ses griffes avaient entaillé le visage de Biali, lui arrachant un cri de souffrance et de rage mêlées.

C'est alors que son rival se jeta en avant et lui assena un coup de griffe prodigieux qui atteignit Alban au bras droit. Mais, cette fois-ci, leur lutte n'était plus physique mais mentale. Et ce ne fut pas un flot de sang qui lui échappa, mais une série de souvenirs que son adversaire s'appropriait.

Alban n'aurait su dire ce qu'il avait perdu, ce que Biali avait vu et qui irait désormais alimenter les souvenirs collectifs de leur espèce. La douleur n'en était pas moins réelle, mais elle se doublait d'une angoisse insidieuse : celle de voir lui échapper l'un des nombreux secrets qu'il avait si jalousement conservés.

Biali se rua de nouveau vers lui. Cette fois, il parvint à éviter ses griffes et les deux Gargouilles se retrouvèrent enlacées, tournoyant au gré d'un corps à corps impitoyable. Sans même s'en rendre compte, Alban dut toucher son adversaire car un nouveau flot de souvenirs se répandit en lui.

*Les mains de Biali couvraient celles de l'autre Gargouille.*

*Il guidait délicatement ses gestes tandis qu'elle sculptait de petites figurines de terre glaise qu'elle plaçait ensuite sur un plateau de bois.*

*Il y avait des Gargouilles qui seraient destinées à orner les hauteurs des bâtiments et des êtres humains. Des femmes qui paraissaient si frêles et si fragiles entre les doigts massifs de Biali et de sa compagne. Et chacune d'elles représentait une femme sur laquelle il avait cru veiller, une femme qu'il avait condamnée sans même le savoir...*

Une nouvelle blessure l'arracha à cette vision, emportant avec elle une nouvelle moisson de souvenirs. Il essaya de lutter pour les retenir, mais c'était sans espoir. Son cri de protestation provoqua chez son adversaire un éclat de rire qui se répercuta contre les parois des montagnes environnantes.

Alban le vit alors nouer ses deux poings et lui décocher un coup d'une violence inouïe. Tétanisé, Alban comprit qu'il était trop tard pour l'éviter...

Margrit regardait Alban qui était toujours assis sur les marches, aussi immobile et silencieux qu'un bloc de pierre. Elle prêtait l'oreille pour s'assurer que personne n'empruntait l'escalier, mais gardait les yeux fixés sur son compagnon qui respirait à peine.

Elle-même retenait son souffle, se demandant avec angoisse ce qu'il était en train de vivre dans cet autre monde. Elle ne parvenait pas réellement à comprendre quelle pouvait être la nature de cette mémoire collective dont l'existence même constituait pour elle un miracle.

Du coin de l'œil, elle crut remarquer un filet de brume qui paraissait se superposer au

couloir dans lequel ils se trouvaient. Elle comprit aussitôt que cette vision émanait d'Alban. Fermant les paupières, elle ouvrit son esprit et laissa l'image se préciser.

Elle distinguait à présent une chaîne de montagnes au sommet desquelles on devinait la forme de statues de pierre représentant des Gargouilles. Margrit tenta de s'en rapprocher mais sentit une volonté qui s'opposait à la sienne.

Elle comprit qu'Alban tentait de la repousser, de lui interdire l'accès à ces pics qui constituaient le cœur de cet étrange royaume. Mais comme elle était inexorablement repoussée vers le monde réel, son esprit fut envahi soudain par un souvenir qui ne lui appartenait pas.

*Un homme aux cheveux roux et aux yeux verts moqueurs vêtu d'une chemise à jabot et d'une cape de couleur pourpre. Un autre, plus petit et basané, aux vêtements et aux longs cheveux noirs dont la sobriété formait un contraste saisissant avec l'allure extravagante de son compagnon.*

*Le troisième n'était autre qu'Alban sous sa forme humaine. Lui aussi portait des vêtements d'une autre époque. Ses longs cheveux blonds étaient attachés par un saphir et le long manteau qu'il portait soulignait sa haute taille et sa silhouette athlétique.*

*Tous trois se tenaient côte à côte, paraissant attendre quelque chose. Puis le roux fit voler sa cape en un salut compliqué qui n'était pas dénué d'une certaine ironie. Il était destiné à une belle jeune femme aux cheveux noirs et à la peau ambrée qui se dirigeait vers eux.*

*Sa main inconsciemment posée sur son ventre comme pour le protéger...*

Le souvenir se disloqua brusquement, suivi d'une autre vision.

*Une femelle Gargouille se tenait sous la pluie battante. Ses longs cheveux noirs étaient plaqués contre ses joues. Elle étendit ses ailes et leva la tête pour pousser un hurlement déchirant.*

*Plusieurs coups de feu claquèrent autour d'elle et une volée de balles déchiqueta ses ailes et tacheta sa peau de marques noires, lui arrachant un nouveau cri de douleur et de colère impuissante. Vaincue, elle tomba à genoux et tourna un regard désespéré vers l'horizon.*

*Le soleil commençait à se lever et la Gargouille se pétrifia. Sa peau prit la texture de la pierre, capturant l'expression de son visage torturé...*

Margrit revint brusquement à elle et contempla d'un air désorienté le couloir dans lequel elle se trouvait. A ses côtés, Alban se tenait toujours immobile. Puis, tout à coup, il fut parcouru par un violent frisson et ouvrit les yeux. Haletant, il se tourna vers Margrit.

— Elle est en vie, dit-il d'une voix rauque.

Il porta ses mains à ses tempes qu'il massa en grimaçant.

— Biali m'a vaincu, reprit-il. Je n'ai pas pu accéder à ses souvenirs et j'ignore comment elle a réussi à survivre, mais je l'ai vue. Biali et elle ont couché ensemble...

Mais elle était différente : froide, emplie de haine... On aurait dit qu'elle était devenue quelqu'un d'autre...

— Je crois que c'est le cas, remarqua Margrit. C'est pour cette raison qu'elle se fait appeler Ausra. Je sais que tu es persuadé que les Gargouilles sont des êtres immuables mais ce n'est pas le cas. Tout le monde change, Alban, surtout lorsque c'est une question de survie. Certaines personnes vont jusqu'à prendre un nom et une personnalité d'emprunt, au risque d'oublier qui elles étaient. C'est ce qui est arrivé à Hajnal.

— Sans doute, concéda Alban. En tout cas, je suis convaincu que c'est pour moi qu'elle a laissé cette maquette à l'Empire State Building. Je l'ai vue la sculpter dans l'un des souvenirs de Biali. Il faut que j'y retourne, Margrit.

— Je viens avec toi, déclara-t-elle sans hésiter.

— Il ne vaut mieux pas. S'il s'agit d'un piège...

— Raison de plus pour ne pas y aller seul ! l'interrompit-elle.

— Tu ne pourrais pas m'aider, objecta Alban. Les Humains sont si fragiles..., ajouta-t-il en effleurant tendrement sa joue. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose à cause de moi.

— Tu aurais dû y penser avant de m'aborder dans le parc, rétorqua-t-elle. Il est trop tard pour vouloir me préserver, à présent. Et je ne te laisserai pas partir sans moi !

Alban jeta un coup d'œil en direction de la porte qui donnait sur le toit et sourit.

— Il me suffirait de te laisser là, lui rappela-t-il.

— Malheureusement pour toi, la cathédrale est tout à côté d'ici. Je n'aurai qu'à m'y rendre en courant et je te ferai payer chèrement le fait de m'avoir abandonnée de cette façon. Que tu le veuilles ou non, il faudra bien que tu me supportes, mon vieux.

— Mon vieux? répéta Alban en riant. Ça, c'est ce que j'appelle un euphémisme. Est-ce que l'emploi de tels surnoms indique que notre relation vient de franchir un nouveau pallier?

— Exactement. Celui qui me donne la liberté de t'administrer une raclée si tu t'avisés de me laisser tomber, répliqua-t-elle malicieusement. Alors?

Alban se pencha vers Margrit. Le cœur battant, elle lui offrit ses lèvres, surprise par ce geste inattendu. Elle ferma les yeux, sentant son haleine contre sa bouche.

— Je suis désolé, murmura-t-il.

Elle rouvrit les yeux et le vit se transformer en Gargouille. Avant même qu'elle ait pu réagir, il bondit en direction de la porte. Il était déjà dehors lorsqu'elle recouvra enfin ses esprits et s'élança à sa poursuite. En courant dans l'escalier, elle trébucha et manqua s'étaler de tout son long.

Enfin, elle poussa la porte et s'avança sur le toit de l'immeuble. Alban se tenait sur le rebord, prêt à sauter dans le vide.

— Attends ! lui cria-t-elle.

Il se détourna légèrement et lui adressa un sourire désolé. Puis il plongea du haut de l'immeuble, remonta en flèche et s'éloigna en direction de Saint-Jean-le-Divin.

Alban avait presque l'impression d'entendre les cris outragés de Margrit le poursuivre tandis qu'il se dirigeait à tire-d'aile vers le clocher tout proche. Il n'avait aucune peine à imaginer la colère qu'elle devait éprouver en cet instant. Sans doute était-elle déjà en train de dévaler l'escalier de son immeuble en jurant.

Cette impulsivité et cet enthousiasme étaient sans doute ce qui l'attirait le plus dans sa personnalité. Elle était si différente de lui en cela. A l'impassibilité de la pierre, elle opposait une soif de vie et de mouvement sans cesse renouvelée.

La plupart des Humains lui semblaient agir dans la précipitation. Était-ce parce que leur vie était si courte que chaque minute comptait ainsi à leurs yeux? Mais Margrit était particulièrement vivante. Il émanait d'elle une énergie indomptable et une audace qui le stupéfiaient.

Lorsqu'elle avait décidé quelque chose, rien ne pouvait la détourner de son objectif et elle était prête à braver les circonstances les plus terrifiantes sans se soucier des risques qu'elle pouvait courir.

C'était pour cette raison qu'elle allait courir chaque nuit dans Central Park, affrontant sans peur les ténèbres et l'éventualité d'une mauvaise rencontre. Et il était certain qu'elle tiendrait parole et le rejoindrait à pied.

Comme il se faisait cette réflexion, il atteignit la cathédrale de Saint-Jean-le-Divin. Prudemment, il en fit le tour, cherchant des yeux la silhouette de Hajnal. Il ne vit personne, ce qui ne le surprit pas outre mesure. Il ne s'était pas réellement attendu à ce que son ancienne maîtresse l'attende nuit après nuit sur le toit de l'église.

Il aurait pu se mettre en quête de Biali et lui demander de le conduire à elle, mais il était peu probable que ce dernier se montre très coopératif. Mieux valait donc commencer par chercher un éventuel indice.

Alban ne put s'empêcher de sourire de l'impatience qu'il éprouvait. Visiblement, la fréquentation de Margrit commençait à déteindre sur lui. Cela faisait moins d'une semaine qu'il avait fait sa connaissance et, déjà, il éprouvait cette envie typiquement humaine d'aller droit au but et de ne pas perdre de temps.

Au fond, songea-t-il, Margrit avait peut-être raison : même la pierre la plus dure était sujette au changement. Qu'il le veuille ou non, il apprenait du monde qui l'entourait et s'y adaptait sans cesse. N'était-ce pas ainsi qu'il avait réussi à traverser les siècles malgré les transformations radicales qu'avait connues le monde des Hommes?

Ses semblables avaient dû faire de même et certains en étaient peut-être venus à adopter les mœurs et les habitudes des Humains parmi lesquels ils vivaient. Et s'il avait eu l'impression de rester fidèle à lui-même, c'était sans doute parce qu'il avait vécu en autarcie.

Exilé par sa propre espèce, il s'était tenu à l'écart des Hommes, refusant de chercher une

vaine consolation dans leur compagnie. Il n'était plus aujourd'hui qu'une relique, le vivant vestige d'une époque depuis longtemps révolue.

*Le Relaps.*

C'était ainsi que Grâce l'avait appelé. Ce surnom était peut-être plus adapté qu'il ne l'avait pensé.

Il se posa au sommet de la plus haute tour, adoptant instantanément la posture accroupie qui lui était si familière. Il se redressa lentement et tendit l'oreille pour entendre d'éventuels bruits de pas.

Margrit ne tarderait pas à arriver et il valait mieux qu'il ait quitté les lieux avant qu'elle ne le rejoigne. Il commença donc à inspecter le toit de la cathédrale. Il lui fallut quelque temps pour trouver ce qu'il cherchait : derrière l'un des moellons descellés du clocher se trouvait une petite planche de bois sur laquelle étaient collées plusieurs figurines en ivoire.

On voyait l'Empire State Building au centre, l'église de La Trinité à une extrémité près d'une forêt de petits arbres qui représentait Central Park. Là, de petites statuettes étaient enfichées, représentant les quatre femmes qui avaient trouvé la mort. Il y avait même une miniature d'Alban, accroupie sur le toit de La Trinité.

Mais le plus inquiétant était le dernier trou sur lequel devait être installée la dernière des statuettes qui était pour le moment simplement posée sur le plateau. Alban s'en saisit et l'observa attentivement.

Comme les autres, elle était en ivoire, mais la pièce était ancienne et patinée. Avec le temps, elle avait pris une couleur ambrée qui évoquait celle de la peau de Margrit.

Alors qu'il sentait une indicible angoisse monter en lui, Alban entendit la jeune femme hurler, quelque part en contrebas.

Margrit était restée figée sur le toit de l'immeuble pendant ce qui lui avait paru durer une éternité. Au cours de ces derniers jours, elle ne l'avait jamais vu agir de façon instinctive ou précipitée. Chacune de ses décisions était mûrement pesée et réfléchi.

Elle était convaincue que cet aspect de sa personnalité s'expliquait par le lien profond qui l'unissait à la pierre et à la terre. Les trois autres Races Anciennes qui étaient liées aux éléments possédaient le même type d'affinités.

Janx était vif et ardent comme la flamme, Mali, aussi insaisissable que le vent. Quant aux Selkies, ils étaient issus de l'eau, origine de toute vie, ce qui faisait d'eux des êtres adaptables et changeants. C'était probablement pour cela qu'ils n'avaient pas hésité à s'unir aux Hommes pour sauvegarder leur espèce dans un monde en mutation.

Seuls les Vampires échappaient à une telle influence et c'était probablement la raison pour laquelle elle avait tant de mal à cerner Eliseo Daisani.

Mais l'attitude d'Alban prouvait que cette inclination naturelle n'était pas immuable : cette fois, il s'était décidé si vite qu'elle n'avait même pas eu le temps de prévoir sa réaction.

Lorsqu'elle revint enfin de sa surprise, Margrit fit volte-face et se dirigea vers la porte qui menait à l'escalier. Elle dévala les marches quatre à quatre en se servant de la rampe pour conserver son équilibre. Sa main blessée la faisait cruellement souffrir, mais elle l'ignora, bien résolue à atteindre la cathédrale au plus vite.

Elle quitta l'immeuble au pas de course et accéléra encore dès qu'elle fut dans la rue. Il n'y avait plus trace d'Alban dans le ciel, ce qui ne l'étonna pas le moins du monde. Zigzaguant entre les plaques de verglas, elle se dirigea vers l'église dont elle apercevait la flèche par-dessus des immeubles.

Bien sûr, elle n'avait aucune chance de rattraper Alban s'il était vraiment décidé à la semer. Sans ailes, elle ne pouvait espérer le poursuivre. Mais elle se refusait à y penser.

Quelques minutes plus tard, elle atteignit le porche de l'église et gravit les marches qui menaient à la lourde porte de bois. Là, elle se mit à tambouriner contre le battant en appelant à tue-tête. Evidemment, personne ne lui répondit. La cathédrale devait être déserte à cette heure, et, même si tel n'était pas le cas, il était peu probable qu'on lui ouvre. Elle recula donc et plissa les yeux pour observer le toit.

— Alban! cria-t-elle. Alban, je sais que tu es là! Bon sang, tu ne peux pas me faire ça...

Elle fut brusquement interrompue par un choc qui lui coupa le souffle. Avant même qu'elle ait pu comprendre ce qui venait de lui arriver, elle se retrouva jetée en travers d'une épaule.

Elle vit deux ailes qui battaient puissamment l'air et constata que le sol s'éloignait rapidement sous elle. Il ne lui fallut qu'un instant pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'Alban et elle se mit à hurler pour prévenir ce dernier.

Un grondement se fit entendre. Il était plus aigu que celui d'Alban, mais tout aussi inhumain. Margrit cria de nouveau tandis que la Gargouille s'inclinait brutalement pour descendre en direction de Central Park. Lorsqu'elle atteignit l'endroit où la jeune femme avait rencontré Alban pour la première fois, elle laissa tomber sa proie sans ménagement.

Margrit heurta durement le sol et son épaule fit entendre un craquement sinistre. Une douleur atroce la transperça de part en part, lui arrachant un nouveau hurlement. Sonnée, elle resta immobile, face contre terre, trop choquée pour pouvoir esquisser le moindre geste.

— Margrit!

Elle reconnut la voix d'Alban. Quelques instants plus tard, un bruit sourd se fit entendre alors qu'il se posait à quelques mètres de là. Mais la Gargouille qui l'avait capturée rabattit la tête de Margrit en arrière, l'exposant à ses griffes acérées.

— Un pas de plus et elle est morte, siffla-t-elle.

Margrit gémit de douleur et tenta de se redresser.

Un coup de pied dans les côtes la fit basculer sur le dos, éveillant en elle une brusque nausée qu'elle eut beaucoup de mal à réprimer. Sa vision se troubla et les étoiles qui mouchetaient le ciel nocturne parurent se dédoubler.

— Hajnal? appela Alban d'une voix hésitante.

La Gargouille qui surplombait Margrit était à peine plus grande que celle-ci. Sa peau avait une couleur légèrement ambrée, très différente de celle de Biali ou d'Alban. De

longs cheveux noirs encadraient son visage, retombant sur ses épaules en belles boucles soyeuses.

Ses traits étaient délicats et élégants et il se dégageait d'elle une grâce étonnante. La question d'Alban éveilla sur ses lèvres un sourire ironique et cruel. Levant un sourcil, elle le considéra d'un air moqueur.

— C'est encore mieux que je ne l'espérais, déclara-t-elle. Mais, au risque de te décevoir, je ne suis pas Hajnal. Je suis Ausra. Ne me dis pas que tu es incapable de reconnaître ta propre fille, papa...

Le choc qu'éprouva Margrit fut tel qu'elle en oublia momentanément sa douleur et sa nausée. S'appuyant sur son bras valide, elle parvint à se redresser et à se remettre debout. Elle se tourna vers Alban et constata qu'il était tout aussi stupéfait qu'elle.

Il ferma brièvement les yeux, comme vaincu par les événements. Ce moment de faiblesse ne dura pas et, lorsqu'il les rouvrit, son regard était plus déterminé que jamais.

— Tu lui ressembles beaucoup, déclara-t-il. Même Biali, lorsqu'il t'a vue pour la première fois, a cru que tu étais Hajnal. Je n'ai pas pu lire suffisamment dans sa mémoire pour découvrir la vérité. Mais je sais qu'il t'a appris la sculpture...

Il soupira.

— Je savais bien qu'elle ne pouvait pas être encore en vie, reprit-il. Pas après si longtemps...

— Elle est morte lorsque tu l'as abandonnée, père, répliqua durement Ausra.

— Je ne l'ai jamais abandonnée, murmura-t-il.

Ausra siffla et son bras se détendit. De ses griffes, elle laboura la joue de Margrit qui ne put retenir un cri de souffrance.

— Chaque fois que tu me mentiras, c'est elle qui en paiera le prix, déclara froidement Ausra.

— Je te dis la vérité ! s'exclama Alban.

Ausra brandit de nouveau ses griffes en direction de Margrit qui poussa un petit cri et recula d'un pas.

— Ne lui fais pas de mal, protesta Alban.

— Comme c'est comique, remarqua Ausra. Toi qui as trahi celle que tu aimais, te voilà inquiet pour une vulgaire Humaine... Est-ce que tu tenais autant à tes autres jouets, père? A toutes celles que j'ai démembrées dans ce parc? C'était si facile. Il me suffisait de frapper pendant la journée, alors que tu étais impuissant, changé en bloc de pierre. Je les ai fait souffrir, tu sais. Et le pire, c'est qu'elles n'ont jamais su pourquoi. Quant à moi, je me réjouissais à l'idée de la culpabilité que tu éprouverais... Mais ce petit jeu a fini par me lasser!

— Tu prétends être ma fille, articula Alban, horrifié. Comment est-ce possible ?

— Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de te faire un cours d'anatomie, répondit Ausra en se rapprochant de Margrit. Papa et Maman Gargouille s'aimaient beaucoup et, un jour,



ils ont fait un petit bébé Gargouille. Evidemment, ajouta-t-elle d'une voix glaciale, Papa Gargouille avait décidé d'abandonner Maman Gargouille entre-temps...

— C'est faux! s'écria Alban.

Les griffes d'Ausra volèrent de nouveau, mais, cette fois, Margrit eut le réflexe de lever son avant-bras pour parer l'attaque. La violence de l'impact la fit reculer et elle constata que la force de la Gargouille était bien plus grande que ne le laissait imaginer sa modeste stature.

Ausra pencha légèrement la tête, visiblement amusée par les efforts que la jeune femme faisait pour se défendre.

— Cela ne vous aidera pas beaucoup, lui dit-elle. Mais ce sera plus amusant si vous luttez. Je suis désolée d'avoir démis votre bras. Avec, vous n'aviez quasiment aucune chance, mais sans, vous n'en avez pas la moindre.

— Ausra, intervint Alban d'une voix qui cachait mal l'angoisse qui l'habitait, je te jure que je n'aurais jamais abandonné Hajnal en sachant qu'elle était enceinte !

— Bien sûr que non, railla Ausra d'un ton moqueur. Pas même pour sauver ta précieuse peau...

L'humour quitta presque aussitôt son regard, remplacé par une haine glacée.

— Elle est morte par ta faute et il est grand temps que tu en paies le prix ! s'exclama-t-elle.

— Je vous reconnais, murmura alors Margrit, sidérée. Vous êtes la femme qui est passée au journal télévisé, n'est-ce pas? Nereida Holmes, celle qui a accusé Alban d'avoir commis ce crime...

— Exact, répondit Ausra avec un sourire satisfait. Et j'avoue que je ne m'attendais vraiment pas à vous voir confirmer ce témoignage. Vous avez eu tort de vous mêler de cette histoire, vous savez. A cause de lui, vous allez mourir ce soir. Mais avant cela, je veux que vous me rendiez la pierre qui appartenait à ma mère!

— C'est Janx qui l'a, mentit Margrit. Vous n'avez qu'à aller la lui demander gentiment. Ausra éclata de rire.

— Janx? répéta-t-elle. Comment se l'est-il procurée? Je comptais sur votre petit ami l'inspecteur de police pour vous l'apporter.

Margrit recula de nouveau. Elle ne se faisait aucune illusion sur ses capacités à échapper à Ausra, mais elle espérait qu'en continuant à la faire parler elle offrirait à Alban l'occasion d'intervenir.

— Tony ne me l'aurait jamais montrée, répondit-elle. Vous pensez apparemment que j'ai joué un rôle important dans cette histoire, mais tel n'est pas son cas. Pour en revenir à cette pierre, l'un des policiers corrompus par Janx la lui a apportée avant même que Tony n'apprenne son existence. Il me l'a montrée hier soir. C'est pour cela que je vous prenais pour Hajnal.

Je n'avais pas imaginé que celle-ci pouvait avoir eu une fille et que celle-ci avait perdu

la raison...

Tout en parlant, Margrit avait de nouveau reculé. Ausra ne paraissait pas s'en soucier, sachant très bien que Margrit ne pouvait espérer l'emporter sur elle à la course.

— Hajnal n'était pas enceinte, déclara alors Alban. Elle me l'aurait dit.

— En es-tu si sûr? répliqua Ausra. Veux-tu partager ses souvenirs avec moi ?

— Non, protesta Margrit, terrifiée.

Mais la Gargouille ne tint aucun compte de ses protestations et projeta l'image de Hajnal. Son corps était criblé de balles, ses ailes déchiquetées en plusieurs endroits. Elle se traînait sur les pavés, laissant derrière elle une coulée de sang.

Puis le jour se leva, la transformant en pierre. Cette métamorphose fut douloureuse, mais, changée en statue, elle commença lentement à guérir de ses multiples blessures. A la tombée de la nuit, lorsqu'elle émergea d'un sommeil sans rêves, elle se sentait toujours très faible.

Un homme se trouvait à ses côtés. Ses yeux noirs la fixaient pensivement. Hajnal fit un pas dans sa direction, mais fut arrêtée aussitôt par des chaînes qui avaient fusionné avec sa propre chair, s'enfonçant dans ses poignets, ses chevilles et son cou. L'homme ne bougea pas d'un pouce, se contentant de l'observer avec curiosité sans prononcer un mot.

Les souvenirs se succédèrent plus rapidement. Chaque soir, Hajnal se réveillait attachée et tentait vainement de se défaire de ses chaînes. L'homme lui laissait de quoi manger et boire. Vaincue, elle finit par se laisser gagner par la résignation et passa le plus clair de son temps à dormir, de jour comme de nuit.

Un jour, elle parvint à briser l'un de ses liens et, dès lors, l'homme commença à droguer sa nourriture pour l'affaiblir. Elle n'avait d'autre choix que de la consommer, sachant que, sinon, elle finirait par dépérir complètement.

Ses ailes ne guérèrent jamais vraiment. L'homme les avait recousues et la chair finit par cicatriser. Mais cette nouvelle peau était trop épaisse pour qu'elle puisse espérer voler de nouveau. Elle ne tarda pas non plus à constater que son ventre s'arrondissait.

Furieuse, Hajnal se promit d'attendre son heure. Elle finirait bien par briser ses chaînes et anéantir l'homme qui les avait emprisonnés, son bébé et elle. Elle espérait aussi qu'Alban finirait par la retrouver.

Ce souvenir arracha à ce dernier un cri de souffrance et de chagrin qui transperça le cœur de Margrit.

Le plus horrible pour Hajnal était le fait que le fer qui la retenait captive l'empêchait également d'accéder à la mémoire collective des Gargouilles. Jamais au cours des six cents ans qu'avait duré son existence, elle ne s'était sentie aussi seule.

Et cet isolement forcé finit inexorablement par la faire sombrer dans la folie. Au début, elle essaya de lutter contre cette aliénation, mais, au fil des mois, elle perdit progressivement pied. Privée de tout espoir, elle glissa lentement dans un état second.

L'accouchement eut raison de ses dernières forces. Elle mourut en mettant au monde sa fille à laquelle elle transmit tous ses souvenirs. Mais l'esprit du bébé était encore bien trop

fragile pour supporter un tel afflux d'images que la démence rendait plus atroces encore.

C'est ainsi qu'Ausra hérita de la folie et de la haine de sa mère.

Aux souvenirs de Hajnal succédèrent ceux de sa fille qui avait été élevée par l'homme aux yeux noirs.

— Je pensais que tous les enfants se changeaient en pierre à la tombée de la nuit, indiqua-t-elle. Ce n'est qu'à l'âge de sept ans que j'ai appris que tel n'était pas le cas.

— Tu n'es pas comme les autres, lui avait expliqué celui qu'elle considérait désormais comme son père. Mais ce qui te rend différente te rend aussi plus forte. Ne l'oublie jamais, mon enfant.

Quelques années plus tard, il lui avait appris à faire face à l'aube. Chaque matin, elle s'exposait aux rayons du soleil, s'efforçant de repousser le moment où elle finirait par se transformer en pierre.

— C'est impossible, murmura Alban d'une voix incrédule.

Ausra éclata de rire.

— Pour toi, peut-être, répliqua-t-elle. Mais je suis plus forte que tu ne le seras jamais. Plus forte que ne l'était ma mère.

Lorsque son père adoptif était mort, il lui avait confié la pierre de Hajnal.

— Je n'ai jamais su ce que ta mère était réellement, lui avait-il dit. Je connaissais juste son nom. Ce sera donc à toi de découvrir ton héritage. Sache que je serai toujours auprès de toi, mon enfant...

— Je me suis donc mise en quête de mes origines, expliqua Ausra. Il m'a fallu plusieurs décennies pour découvrir enfin ce qu'étaient les Gargouilles.

— Tu aurais dû pouvoir accéder à notre mémoire collective, murmura Alban.

Sa voix était brisée par le chagrin qu'il éprouvait. Margrit sentit son cœur se serrer dans sa poitrine en percevant l'espoir qu'il gardait de pouvoir arracher Ausra à sa folie meurtrière. Elle-même était persuadée qu'il était déjà beaucoup trop tard.

— Ma mère ne pouvait le faire à cause des chaînes qui l'entravaient, objecta Ausra. Je n'ai donc jamais appris à le faire. Mais j'ai fini par découvrir une autre Gargouille qui connaissait mon père et m'a confirmé le fait qu'il avait abandonné celle qu'il prétendait aimer.

— C'était Biali, n'est-ce pas? lui demanda Alban.

Ausra hocha la tête.

— Exact. Et je l'ai suivi jusqu'ici, dans ce Nouveau Monde où il avait appris que tu t'étais réfugié.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'il me haisse toujours à ce point, murmura Alban. Sache que Biali a trahi ta confiance, Ausra. Il aurait dû te présenter à nos semblables qui t'auraient accueillie à bras ouverts...

Ausra lui décocha un sourire méprisant.

— Tu te trompes, répondit-elle. Biali n'a fait que ce que je lui ai demandé. Et nous avons fini par te retrouver. Depuis ce jour, je me suis mise à chasser toutes celles que tu protégeais.

— Mon Dieu, murmura Margrit, horrifiée. Vous avez vraiment tué toutes ces femmes juste pour vous venger. Mais pourquoi ne pas vous en être prise directement à lui? Pourquoi avez-vous attendu tout ce temps?

— Parce que je vous attendais, Margrit. J'attendais celle à laquelle mon père s'intéresserait suffisamment pour sortir enfin de son isolement. Je voulais être sûre qu'il tenait vraiment à vous avant de vous tuer. Peut-être comprendra-t-il alors ce qu'a pu ressentir ma mère lorsqu'il l'a abandonnée.

— C'est absurde, protesta Margrit. Il y a des moyens bien plus rapides pour détruire la vie de quelqu'un...

— Ma mère est morte en prison parce que les Humains ont appris son existence. Mon père subira le même sort.

— Mais c'est de la folie! s'exclama Margrit. Les Hommes ne se contenteront pas d'emprisonner votre père. En l'exposant ainsi, vous risquez de condamner toute votre espèce...

— Elle a raison, approuva Alban. Il est inutile de faire souffrir Margrit ou de mettre toutes les Gargouilles en danger, Ausra. Si c'est moi que tu veux détruire, fais-le. Je ne résisterai pas.

— Mais c'est absurde ! protesta Margrit. Tu ne vas pas la laisser te tuer sans rien faire ! Si c'est la seule chose que je puisse faire pour ma fille, qu'il en soit ainsi, répondit-il gravement. Je suis prêt à me sacrifier pour l'aider...

— Mais vous êtes aussi fous l'un que l'autre! s'emporta Margrit. La colère brûlante qui l'avait envahie l'aidait à faire abstraction de sa souffrance.

— Si les miens apprennent l'existence des Gargouilles, ils n'auront de cesse de découvrir ce que vous êtes. Rien ne les arrêtera ! Et ils risquent ensuite de s'attaquer aux autres Races Anciennes...

Elle se tourna vers Ausra qu'elle défia du regard.

— Vous pensez vraiment qu'en le tuant vous résoudrez vos problèmes? s'écria-t-elle rageusement. Si tel est le cas, vous vous trompez lourdement ! Ce dont vous avez besoin, à mon avis, c'est d'une bonne thérapie! Comment pouvez-vous imaginer que les Hommes se contenteront d'exécuter Alban lorsqu'ils auront découvert sa véritable nature? N'avez-vous donc rien appris? Ne savez-vous pas qu'ils sont prêts à s'entre-tuer pour des questions de couleur ou de religion ? Pensez-vous vraiment qu'ils accepteront l'existence des Gargouilles sans rien faire? Vous êtes sur le point de provoquer un véritable génocide! Et il n'est pas question que je vous laisse faire !

— Vraiment? railla Ausra. Et comment comptez-vous m'en empêcher?

Tu n'en as pas la force, Margrit, approuva Alban. D'ailleurs, Ausra ne veut pas tous nous tuer. Elle se contentera de ma propre mort. Et je doute que celle-ci affecte beaucoup nos semblables. A leurs yeux, je ne suis qu'un banni. Qui sait? Cela me permettra peut-être de trouver une certaine forme de délivrance. Je suis resté seul beaucoup trop longtemps.

— Mais rien ne t'y oblige ! objecta vivement Margrit.

— Non. Ce choix n'engage que moi.

Alban se tourna vers Ausra et la contempla gravement.

— Je suis désolé de ne pas avoir été là pour toi, lui dit-il. Je croyais vraiment que Hajnal était morte. Je n'aurais jamais perdu espoir si j'avais eu connaissance de ton existence. Et si le prix à payer est la mort, je m'en acquitterai sans hésiter.

Margrit s'avança entre les deux Gargouilles.

— Qui a fixé un tel prix? demanda-t-elle. Ausra? Ne vois-tu pas qu'elle est complètement folle? Elle a passé des siècles à assassiner des femmes innocentes pour le simple plaisir de te faire souffrir!

— Je m'en remets pourtant à son jugement, répondit Alban avec assurance.

Il s'approcha d'elle et posa doucement la main sur son épaule.

— J'ai été heureux et honoré de faire ta connaissance, Margrit Knight, lui dit-il. Je regrette juste que nous n'ayons pas eu plus de temps.

— Si tu arrêtais de te comporter comme un imbécile, nous en aurions autant que nous le voudrions! s'écria-t-elle, furieuse contre lui.

Vous vous trompez, Margrit, déclara alors Ausra. Votre temps à vous est révolu. Mon but n'est pas de tuer mon père, mais de le faire souffrir comme il a fait souffrir ma mère. Je veux qu'il vive, au contraire, pour mieux prendre la mesure de ses responsabilités.

Sur ce, Ausra se rua sur Margrit. Celle-ci n'eut pas le temps d'esquiver le coup de poing de la Gargouille qui la propulsa en arrière. Elle tomba sur son bras blessé et hurla de douleur. Un sourire cruel se dessina sur les lèvres d'Ausra tandis qu'elle s'approchait d'elle.

— Maintenant, il est temps pour vous de mourir, déclara-t-elle posément.

Margrit essaya de ramper pour lui échapper, mais la souffrance était si intense qu'elle dut y renoncer. Ausra leva alors l'une de ses mains, déployant ses griffes. Margrit comprit que son heure était venue et pria pour que sa fin soit rapide.

Mais comme elle s'apprêtait à fermer les yeux, elle vit Alban apparaître derrière Ausra. Avant même que celle-ci se soit avisée de sa présence, il posa ses mains de chaque côté de son visage.

D'un seul geste, il fit pivoter sa tête qui tourna à cent quatre-vingts degrés avec un bruit de bois brisé. Le corps de la Gargouille s'effondra lourdement à ses pieds et se transforma aussitôt, reprenant la forme de la jeune femme que Margrit avait vue à la télévision, le soir de sa première rencontre avec Alban.

Au loin, elle entendit mugir les sirènes de la police.

Haletante, Margrit leva les yeux vers Alban. Il se tenait parfaitement immobile au-dessus d'elle, les mains tendues devant lui comme s'il tenait toujours la tête d'Ausra. Le bruit des sirènes se rapprochait rapidement et Margrit lui jeta un regard pressant.

— Il faut que tu partes, murmura-t-elle d'une voix rauque.

Il ne parut même pas l'avoir entendue.

— Alban! insista-t-elle. Va-t'en d'ici! Je t'assure que tout ira bien.

La grimace de souffrance qu'elle ne parvenait pas à réprimer relativisait quelque peu la valeur de cette promesse.

— Je m'en sortirai, ajouta-t-elle. File !

Elle comprit brusquement que cette scène devait lui rappeler ce qui s'était passé à Paris sous la Révolution.

— Je ne suis pas Hajnal, reprit-elle. Je ne suis peut-être pas très en forme, mais je ne suis pas aux portes de la mort. Va-t'en, Alban, ou nous aurons fait tout cela pour rien !

Il parut s'arracher à un mauvais rêve et hocha la tête. Se détournant enfin, il s'éloigna en courant. Margrit n'eut pas la force de le suivre des yeux tandis qu'il s'élançait vers le ciel. Ses paupières se refermèrent et elle dut lutter pour ne pas sombrer dans l'inconscience.

Quelque temps plus tard, elle entendit un bruit de course suivi de cris.

— Les mains en l'air! ordonna une voix. Réprimant un sourire ironique, elle leva faiblement son bras valide.

— Les deux mains ! Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas, souffla-t-elle avant de perdre connaissance.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Tony était assis au bord de son lit d'hôpital. La chambre était envahie de bouquets de fleurs trop nombreux pour qu'elle puisse les compter. Margrit éternua, se préparant mentalement à une douleur fulgurante. Mais elle n'éprouva aucune gêne.

D'ailleurs, remarqua-t-elle, elle n'éprouvait pas grand-chose à part une impression douce et cotonneuse qu'elle trouvait très réconfortante. Se tournant légèrement de côté, elle aperçut la perfusion qui était attachée à son bras.

— On dirait qu'ils m'ont donné quelque chose de bien tassé, articula-t-elle d'une voix légèrement pâteuse. Ce n'est pas désagréable...

Le sourire de Tony ne parvenait pas réellement à masquer sa nervosité.

— Tant mieux, lui dit-il. Bienvenue dans le monde des vivants, Grit.

— Depuis combien de temps suis-je ici ? demanda-t-elle.

— Un peu plus de dix-huit heures. J'étais très inquiet, mais les médecins n'arrêtaient pas de me répéter que tu dormais tranquillement. Je ne voulais pas les croire.

De fait, réalisa-t-elle, il n'avait pas dû dormir beaucoup. Ses joues étaient mangées par une barbe naissante et ses yeux soulignés par des cernes impressionnants. Quant à la contusion qu'elle avait causée, elle avait viré au jaune.

— Alors tu es resté là à me surveiller pendant tout ce temps? lui demanda-t-elle, touchée.

Il détourna les yeux, embarrassé, mais finit par hocher la tête. Margrit lui décocha un sourire affectueux.

— Tu as vraiment une mine affreuse, lui dit-elle d'un ton gentiment moqueur.

— Merci. Tu n'es pas mal non plus, tu sais.

— Je suppose que tu n'as pas un miroir sur toi?

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

— Est-ce que c'est si grave que cela?

Il l'étudia quelque temps avant de répondre.

— Je ne pense pas. Tu es solide et tu te remettras. Mais pour le moment, tu fais peine à voir.

— Me voilà officiellement insultée, déclara-t-elle. Quelle est la liste des dégâts?

— Un bras cassé, une épaule démise, un index et un majeur fracturés, une belle balafre à la joue... Franchement, je ne comprends pas comment tu as réussi à te débarrasser d'elle, étant donné l'état dans lequel tu te trouvais.

Margrit frissonna en se souvenant du craquement sec qu'avait émis le cou d'Ausra en se brisant net.

— Je n'avais pas le choix, répondit-elle d'une voix sourde. Elle s'apprêtait à me tuer...

Elle n'aurait pas imaginé que ce mensonge puisse lui venir aussi facilement. Mais elle savait qu'elle devait à tout prix éviter d'impliquer Alban.

— Sa tête était presque retournée à cent quatre-vingts degrés, remarqua Tony.

Margrit le regarda d'un air faussement étonné.

— N'est-ce pas ce qui se passe lorsque quelqu'un a la nuque brisée? demanda-t-elle.

Heureusement, l'analgésique qu'on lui avait inoculé lui permettait de discuter de tout cela de façon presque détachée. Elle avait l'impression de flotter en apesanteur, loin de tout.

— Est-ce que tu te trouvais derrière elle, à ce moment-là ? lui demanda Tony.

Margrit savait pertinemment qu'il ne croyait pas un seul instant à la version des faits qu'elle avait donnée au policier qui l'avait interrogée dans l'ambulance. Il était probablement convaincu qu'Alban avait joué un rôle dans cette histoire. Mais elle



entendait bien s'en tenir à ce qu'elle avait déclaré.

Je ne sais plus, soupira-t-elle. Je ne me souviens vraiment pas comment les choses se sont passées, Tony...

En réalité, l'instant de la mort d'Ausra resterait probablement à jamais gravé dans son esprit. Elle se rappelait chaque détail avec une précision stupéfiante : le craquement de bois mort de son cou, le bruit sourd de son corps tombant aux pieds d'Alban, le gémissement sourd de ce dernier...

Margrit frémit de nouveau et Tony lui jeta un regard navré.

— Je suis désolé, lui dit-il. Je ne voulais pas te soumettre à un interrogatoire en règle. Comment te sens-tu, Grit?

Elle réfléchit à la question et lui sourit.

— J'imagine qu'étant donné les circonstances je vais plutôt bien.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Tu es la seule à avoir survécu à cette femme. J'imagine qu'elles n'ont pas eu la chance de pouvoir se défendre... En tout cas, il me faudra prendre ta déposition dès que tu te sentiras d'attaque.

— Compte sur moi, murmura la jeune femme.

Elle ferma les yeux, incapable de résister à la lassitude qui s'emparait d'elle.

— Au fait, il s'est passé quelque chose de très étrange. Le médecin légiste a récupéré le corps dans le parc et l'a transféré à la morgue. Mais, lorsque les infirmiers l'ont amené en salle d'autopsie, le lendemain matin, il s'était entièrement calcifié.

Margrit rouvrit les yeux, stupéfaite.

— Qu'est-ce que tu dis? articula-t-elle.

— Calcifié, répéta Tony en secouant la tête. Ils m'ont dit qu'ils n'avaient jamais vu une chose pareille. Ils pensent qu'il s'agit d'un phénomène très rare auquel ils ont accolé je ne sais quel terme scientifique. A mon avis, ils n'ont absolument aucune idée de ce qui a bien pu se passer... Mais je l'ai vue. On aurait dû une statue de marbre réduite en poussière.

Margrit se souvint brusquement de ce que lui avait dit Alban : les Humains avaient le don d'ignorer ce qu'ils ne voulaient pas voir. Malgré elle, elle frissonna.

— Je ne sais pas quelle drogue elle prenait, mais je ne compte pas l'essayer, répliqua-t-elle d'une voix faible.

Tony lui décocha un sourire amer.

— Sans blague, fit-il. Bon, je vais te laisser te reposer, à présent. Je suis heureux de voir que tu vas bien, Grit.

— Et moi, je suis heureuse d'être enfin d'aplomb. Lorsqu'elle m'a attaquée, j'ai bien cru que ma dernière heure était venue.

Tony hocha la tête.

— Tu as eu de la chance, acquiesça-t-il d'un air sombre. Beaucoup de chance...

Il fit mine de se lever.

— Dis-moi, Tony, comment les flics font-ils pour arriver toujours au bon moment? Enfin, presque toujours, en l'occurrence...

— Je crois bien que la moitié des forces de police se trouvaient dans le parc, cette nuit-là, lui dit-il.

Les quatre derniers meurtres nous avaient rendus passablement nerveux. L'un d'eux a entendu crier et a appelé la cavalerie.

Margrit ne put s'empêcher de rire.

— Heureusement ! Il aurait vraiment été stupide de mourir de froid après avoir échappé à cette furie !

Tony posa doucement la main sur son bras.

— Je suis vraiment heureux que tu t'en sois tirée à si bon compte, déclara-t-il d'une voix légèrement enrouée.

Il hésita.

— Je t'appelle? suggéra-t-il.

Margrit détourna les yeux, embarrassée.

— Laisse-moi juste le temps de me remettre de mes émotions, Tony. Après tout ce qui s'est passé au cours de ces derniers jours, je ne sais plus vraiment où j'en suis.

— D'accord, soupira-t-il, résigné. Prends soin de toi, Grit.

— Toi aussi.

Margrit ferma les yeux. Quelques instants plus tard, elle entendit la porte se refermer doucement derrière Tony. Sans même s'en rendre compte, elle glissa de nouveau dans un sommeil sans rêves.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Daisani était assis à son chevet. A la lumière crue des néons de l'hôpital, il paraissait plus vieux que lorsqu'elle l'avait vu au siège de son entreprise. De fines rides se dessinaient au coin de sa bouche et elle remarqua les fils argentés qui ornaient ses tempes.

Il remonta la manche de sa chemise avec une lenteur délibérée. Margrit l'observa avec un étonnement qu'atténuait grandement la morphine qui courait dans ses veines.

— Bonjour, fit-elle d'une voix si rauque qu'elle eut presque du mal à la reconnaître.

Il se tourna enfin vers elle, arborant un sourire légèrement sardonique.

— Bonsoir, mademoiselle Knight. Et félicitations. Je suis très satisfait de votre travail.

— Tant mieux, marmonna-t-elle. Mais j'avoue que je ne vois pas vraiment ce qui peut motiver un tel enthousiasme...

Elle se rappela brusquement la mission dont il l'avait chargée et son cœur se mit à

battre la chamade.

— Dites-moi qu'ils l'ont attrapé, souffla-t-elle.

— A Heathrow, à la descente de son avion, répondit-il. Je dois dire que votre célérité m'a impressionné. Vous êtes vraiment pleine de ressources. Et je suis certain que vous feriez des merveilles si vous acceptiez de travailler pour moi.

— J'ai l'impression d'avoir déjà entendu cette proposition, remarqua-t-elle.

Effectivement. Et elle est toujours valable. Mais je ne suis pas venu pour vous parler de travail, mademoiselle Knight. A vrai dire, je souhaitais vous souhaiter un prompt rétablissement et également remplir ma part du contrat puisque vous vous êtes brillamment acquitté de la vôtre.

Il fit un signe de tête en direction du paquet qu'il avait déposé sur la table de nuit de la jeune femme.

— La fourrure est à vous, lui dit-il. J'imagine que vous avez déjà restitué la première à sa propriétaire.

— Oui. Et j'avoue que je ne vous comprends pas. Vous l'aviez accrochée dans votre bureau comme un trophée en sachant pertinemment que, ce faisant, vous la condamneriez. C'était aussi cruel que stupide !

En prononçant ces mots, elle se rappela qu'elle avait affaire à un Vampire et craignit brusquement d'être allée un peu trop loin. Mais, à sa grande surprise, Daisani éclata de rire.

— Je dois préciser pour ma défense que c'est l'un de mes ouvriers qui me les a apportées. Il ne savait pas ce dont il s'agissait, bien sûr. Mais je leur avais demandé de récupérer tout ce qui pouvait leur sembler précieux ou inhabituel.

— C'était du vol! s'exclama Margrit, choquée. Les gens qui vivaient dans cet immeuble en ruine ne possédaient quasiment rien.

Disons qu'il s'agissait d'une forme de loyer. Depuis des années, ils vivaient gratuitement dans un bâtiment qui m'appartenait et j'estimais que cela méritait bien un dédommagement. Evidemment, j'imagine qu'une telle nuance ne vous convaincra pas réellement. Vous pouvez me considérer comme un salaud. Je ne vous cache pas que bien des femmes qui m'ont connu pour ce que j'étais m'ont affublé de sobriquets bien plus insultants. Dans votre cas, je suis prêt à passer l'éponge. Vous me distrayez, mademoiselle Knight, et c'est un talent très rare.

— Je fais de mon mieux, répliqua Margrit, sarcastique. Mais, très franchement, vous étiez vraiment la dernière personne que je m'attendais à voir ici. Au fait, qu'est-il arrivé à cet immeuble, en fin de compte?

Un sourire amusé se dessina sur les lèvres de Daisani.

— Votre supérieur a laissé courir le bruit que le fait que vous ayez échoué dans cet hôpital était directement lié au fait que vous vous étiez attaquée à ma firme. C'est lui qui

a déposé le recours, en définitive, et il a été accepté.

— Cela n'a pas l'air de vous déranger, remarqua Margrit, étonnée.

— J'aime les défis, expliqua Daisani en haussant les épaules. Ils sont aussi rares que les femmes comme vous, mademoiselle Knight. Evidemment, je finirai par l'emporter. Mais je suis heureux que quelqu'un se soit donné la peine de lutter. J'ai d'ailleurs décidé de vous offrir une récompense pour ce combat valeureux.

— Une récompense ? répéta la jeune femme, de plus en plus surprise.

— Exactement. Je ne supporte pas l'idée qu'une opposante dotée de vos mérites se retrouve en position de faiblesse. Et je suis bien décidé à vous voir sur pied aussi rapidement que possible.

Il lui tendit la main.

— Laissez-moi vous aider à vous asseoir, lui dit-il.

Une angoisse indicible envahit soudain Margrit, ce qui n'échappa pas à Daisani.

— Ne vous en faites pas, mademoiselle Knight, il ne s'agit pas de ce que vous pensez. Alban ne vous a-t-il pas dit que les légendes humaines qui couraient sur notre compte étaient souvent trompeuses?

— Si, acquiesça-t-elle, soulagée.

Daisani l'aida à se redresser avant de caresser l'intérieur de son poignet.

— Par contre, il s'agit bien de sang, reprit-il.

Margrit constata alors qu'une fine ligne écarlate était apparue sur son poignet.

— Une goutte apporte la santé, lui dit-il en la collectant du bout du doigt.

Il le tendit à Margrit en la défiant du regard. Elle hésita un instant avant de la cueillir du bout des lèvres et de l'avalier. Le goût était beaucoup plus métallique et sucré que celui de son propre sang. Et cette simple goutte fit naître au creux de son ventre une douce chaleur qui se répandit rapidement en elle.

La blessure que Daisani avait ouverte à son poignet s'était déjà refermée.

— Une goutte apporte la santé, deux la longévité et trois la mort, déclara-t-il en la regardant droit dans les yeux.

Margrit sentit les battements de son cœur s'emballer.

— Est-ce que l'effet est immédiat ou est-ce qu'il faut attendre quelque temps? articula-t-elle.

— Votre guérison a déjà commencé, répondit Daisani avec assurance. Vous ne tarderez pas à être complètement rétablie. J'espère bien que nous aurons alors l'occasion de nous revoir, mademoiselle Knight. Inutile de me raccompagner, ajouta-t-il en se levant. A bientôt.

Sur ce, il quitta la chambre à grands pas.

— Grit?

Margrit ouvrit les yeux et découvrit Cole qui se tenait au pied de son lit, un sourire légèrement hésitant aux lèvres.

— Tiens, fit-elle, on dirait que c'est mon imbécile de colocataire...

Sous les couvertures, Margrit fit jouer les muscles de ses jambes et de ses bras, constatant avec étonnement qu'elle n'éprouvait quasiment plus la moindre gêne. Apparemment, Daisani n'avait pas menti sur les effets du sang qu'il lui avait fait boire.

— Depuis combien de temps suis-je endormie? demanda-t-elle, curieuse.

— Depuis hier après-midi. Cam, tes parents et moi nous sommes relayés à ton chevet. Je suis désolé pour ce qui s'est passé l'autre soir, Grit. Je sais que je n'aurais pas dû me comporter comme je l'ai fait. Et, lorsque j'ai appris que tu t'étais fait attaquer, je me suis senti terriblement coupable.

Margrit lui décocha un sourire malicieux.

— Je suis ravie que tu le penses, déclara-t-elle. Cela me vaudra peut-être quelques bons petits plats durant les semaines à venir. Mais j'ai ma part de responsabilité dans cette histoire. Je n'aurais pas dû lever la main sur toi. Je sais que tu t'inquiétais juste pour moi. Je m'excuse donc. Disons que nous sommes quittes, d'accord?

— D'accord, répondit Cole, visiblement soulagé.

Il s'approcha et la serra précautionneusement contre lui.

— Je suis désolé, Grit, soupira-t-il.

— Je sais, répondit-elle d'une voix légèrement pâteuse.

Déjà, elle sentait la fatigue l'envahir de nouveau et elle se demanda si cela faisait partie du processus de guérison initié par Daisani.

— Sais-tu quand les médecins comptent me laisser sortir d'ici? demanda-t-elle.

— Pas exactement. Mais ils sont sidérés de la façon dont tu t'es remise. Ils en viennent presque à penser qu'ils avaient commis une erreur de diagnostic lors de ton admission à l'hôpital.

— Peut-être est-ce le cas, répondit-elle. Je me sens effectivement beaucoup mieux. Est-ce que mes parents sont toujours là ?

— Oui. Ils sont allés déjeuner à la cafétéria de l'hôpital. Veux-tu que j'aille les chercher?

Ce serait gentil, répondit-elle d'une voix ensommeillée. Dis aussi aux médecins que j'aimerais sortir le plus vite possible.

Janx arriva le lendemain matin, alors que Margrit finissait de s'habiller. Comme à son habitude, il était rayonnant.

— Je ne pensais pas que vous seriez sur pied si vite, déclara-t-il.

Margrit finit d'attacher les lacets de ses chaussures avant de se tourner vers lui en souriant.

— Il faut croire que je suis dotée d'une bonne constitution, déclara-t-elle. Est-ce que vous allez tous venir me voir les uns après les autres?

— Je doute fort qu'Alban puisse le faire, répondit Janx en riant. Son emploi du temps ne cadre guère avec les horaires de visite. Quant à Malik, je me suis dit que vous n'auriez pas très envie de le voir. En tout cas, je suis heureux de vous savoir rétablie, Margrit. Vous permettez que je vous appelle par votre prénom ? Après tout, nous sommes devenus intimes depuis que vous avez réussi à me rouler...

Margrit sentit son cœur s'emballer.

— Que voulez-vous dire? lui demanda-t-elle.

Je vous en prie, n'insultez pas mon intelligence en feignant l'innocence! Qui d'autre que vous aurait pu avoir accès au numéro de téléphone qui a permis à Interpol d'appréhender l'homme que j'avais engagé? Fort heureusement, le portable que j'ai utilisé est enregistré au nom d'un pauvre type qui vit en Ohio et qui a dû être très surpris de voir la police faire irruption chez lui à 2 heures du matin. En tout cas, je vous tire mon chapeau, Margrit : sous vos faux airs d'ingénue, vous êtes aussi retorse que le politicien le plus habile. Je commence à comprendre pourquoi vous avez la réputation d'être une excellente avocate. Et pour vous prouver que je suis beau joueur, je vous ai apporté un présent.

— Je ne suis pas certaine de pouvoir accepter, répondit Margrit, méfiante.

Janx éclata d'un rire mélodieux et lui tendit la boîte d'un téléphone portable dernier cri.

— Ne vous en faites pas, lui dit-il. Pour une fois, je ne vous demanderai aucune contrepartie. Disons qu'il s'agit juste de remplacer celui que vous avez perdu par ma faute. J'ai pris la peine de le charger et vous n'aurez plus qu'à y glisser votre carte.

— Merci, dit-elle en lui prenant la boîte des mains. Vous êtes vraiment très prévenant lorsque vous vous en donnez la peine.

— Je ne vous le fais pas dire, répliqua Janx avec un petit salut moqueur. Evidemment, cela ne change rien à l'état de nos relations sur le plan professionnel.

— Et quel est-il ?

— Vous me devez toujours deux faveurs.

— Et vous m'en devez une, acquiesça-t-elle. J'en ai parfaitement conscience. Ne l'oubliez pas non plus : un jour, je viendrai vous la réclamer.

Et je serai ravi de vous l'accorder, répondit Janx. Vous êtes une adversaire très valeureuse, Margrit, et je suis ravi que vous fassiez désormais partie de notre petit jeu. Mais je vois que l'on vous a imposé l'usage d'une chaise roulante. Puis-je avoir l'honneur de vous raccompagner jusqu'à la sortie?

— Ce ne sera pas la peine, déclara Cole qui venait tout juste de les rejoindre. Je suis le pousseur officiel de Margrit.

— Vous devez être Cole, j'imagine, remarqua le Dragon en lui tendant la main. Cole la prit et considéra le visiteur avec étonnement.

— Effectivement, répondit-il. A qui ai-je l'honneur?

— Je m'appelle Janx. C'est un plaisir de faire votre connaissance. Prenez bien soin de cette jeune personne, Cole. Elle est bien plus remarquable encore qu'elle ne peut l'imaginer.

Sur ce, Janx s'inclina en direction de Margrit et se détourna pour quitter la pièce.

— Qui est-ce? s'enquit Cole, surpris.

— L'un de mes nombreux admirateurs, répondit-elle en souriant. Je t'en prie, ramène-moi vite à la maison avant que d'autres ne se décident à leur tour à me rendre visite !

Le ruban jaune qu'avait laissé la police avait été retiré et le sol retourné pour dissimuler les taches de sang qui le maculaient. Margrit chercha vainement des yeux une trace quelconque du draine qui s'était joué là quelques jours auparavant.

Elle avait enfilé sa tenue de jogging pour aller courir au cas où Aban ne viendrait pas la rejoindre. Mais au bout de quelques minutes seulement, un bruit de pas familier se fit entendre derrière elle.

— Je me demandais si tu serais là, dit-elle en se retournant.

— J'ai bien failli ne pas venir, répondit Alban.

Elle remarqua qu'il évitait soigneusement de se rapprocher d'elle et sentit instinctivement qu'il comptait rétablir entre eux une certaine distance.

— J'ai même pensé à quitter définitivement New York, reprit-il.

— A cause d'une femme? lui demanda Margrit.

— N'est-ce pas toujours le cas? répliqua-t-il avec une pointe d'humour.

Margrit étudia attentivement son visage. La lumière du réverbère en soulignait chaque angle. En cet instant, il lui paraissait plus séduisant que jamais, peut-être parce qu'elle devinait qu'il était en train de lui faire ses adieux.

— Je suis heureux de voir que tu t'es rétablie très rapidement, remarqua-t-il.

— Il s'agit d'un cadeau de Daisani, expliqua-t-elle.

Alban fronça les sourcils d'un air réprobateur.

— Ce n'est pas...

Une bonne idée, acheva-t-elle à sa place. Je sais. Mais c'était la sienne et il ne m'a rien demandé en échange. Quant à moi, j'étais coincée dans un lit d'hôpital et je n'étais pas

vraiment en position de prendre la fuite.

— Même si tu l'avais été, tu n'en aurais rien fait, affirma Alban  
Margrit hocha la tête en souriant.

— Tu as probablement raison, concéda-t-elle.

— J'ai passé beaucoup de temps à étudier nos souvenirs, remarqua-t-il après quelques instants de silence. Les miens, ceux d'Ausra et ceux de Hajnal...

— Comment se fait-il que tu aies pu y avoir accès ? T'a-t-on laissé plonger dans votre mémoire collective, cette fois-ci?

— Non. Mais chacune de nos familles porte en elle une partie de l'Histoire des Races Anciennes. Tous les siècles, nous nous réunissons pour partager ces souvenirs et préserver ainsi ces connaissances. Si une Gargouille meurt, ses souvenirs passent à celle qui était le plus proche d'elle. Ainsi, même lorsqu'une lignée s'éteint, aucune information n'est perdue. Ausra était la dernière des Dunstan, la famille de Hajnal. Aujourd'hui, c'est moi qui porte ses souvenirs et ceux de sa mère dont elle avait hérité.

— Ce doit être un lourd fardeau, remarqua Margrit.

D'autant plus qu'étant exilé je ne peux le partager avec personne. Les souvenirs de Hajnal ont été contaminés par la colère et la haine d'Ausra et il me faudra un certain temps pour séparer la vérité du mensonge. Ce qui me paraît évident, en tout cas, c'est qu'Ausra n'avait pas que du sang de Gargouille. Jusqu'à présent, tous ceux qui sont parvenus à vivre de jour étaient de sang mêlé.

— Mêlé? répéta la jeune femme, surprise. Mais avec qui? Des Dragons? Des Vampires?

— Un membre d'une autre Race Ancienne, acquiesça Alban. Nous évitons généralement de faire des enfants métis, mais cela se produit de temps à autre...

— Se pourrait-il qu'Ausra ait eu du sang humain ? s'enquit Margrit.

Alban recula inconsciemment comme pour marquer la différence qui existait entre eux. Margrit en avait parfaitement conscience, mais elle n'était pas certaine d'être prête à l'accepter.

— Il s'agit de l'un de nos tabous, répondit-il enfin. Une faute passible d'exil, tout comme le fait de tuer l'un des nôtres ou de révéler notre existence à un Humain. C'est pour cette raison que les Selkies ont été ostracisés par les autres Races Anciennes.

— Soit, concéda Margrit. Mais nous ne savons pas combien de temps cet homme a gardé Hajnal prisonnière. Il aurait très bien pu lui faire un enfant.

— C'est impossible, répliqua Alban d'une voix sans appel.

De toute évidence, il n'en pensait pas un mot. Mais l'intensité de ses dénégations prouvait combien il avait du mal à accepter une telle idée. Margrit sentit une profonde tristesse l'envahir.



— Sais-tu que tu as enfreint deux de vos lois au cours de la dernière semaine? remarqua-t-elle.

D'abord, tu m'as révélé ta véritable nature, puis tu as tué Ausra pour me défendre. Quelles en seront les conséquences pour toi?

— Je me retrouverai plus seul encore qu'auparavant, répondit-il en haussant les épaules.

— C'est tout? protesta-t-elle. Tu comptes vraiment l'accepter sans rien faire? Tu avais pourtant d'excellentes raisons d'agir comme tu l'as fait.

— Peut-être. Mais cela ne change rien : ces fautes sont impardonnables, quelles qu'aient pu être les motivations de ceux qui les ont commises. Cela ne changera pas grand-chose pour moi, d'ailleurs, ajouta-t-il avec un pâle sourire. J'ai déjà passé la moitié de ma vie en exil...

— Je trouve cela inacceptable, déclara Margrit en fronçant les sourcils.

— Malheureusement, ton opinion n'importe pas en la matière, déclara Alban. Il s'agit de notre société et ses lois sont inflexibles.

— Les lois sont faites pour être amendées, adaptées et repensées au fil de l'Histoire. Certaines peuvent être abrogées si elles ne sont plus adaptées à la société telle qu'elle a évolué. A ta demande, j'ai accepté d'assurer ta défense et je ne compte pas laisser tomber simplement parce que les choses se compliquent un peu !

Tout en prononçant ces mots, Margrit ne put s'empêcher de penser à Tony et de se demander pourquoi elle ne s'était pas montrée aussi ambitieuse et résolue chaque fois que leur couple rencontrait des difficultés.

— De toute façon, je suis impliquée dans ton monde, reprit-elle. Je dois deux faveurs à Janx, et Daisani est décidé à m'embaucher. Quant à Cara Delaney, elle a mystérieusement disparu et j'ai bien l'intention de découvrir ce qui lui est arrivé. Je ne vois pas pourquoi je n'essaierais pas aussi de remettre en cause vos lois injustes. Alors tu peux m'abandonner si tel est ton désir, mais cela ne changera rien : je me suis engagée à te défendre et j'irai jusqu'au bout.

Alban la contempla tristement.

— Je t'ai déjà beaucoup trop exposée, répondit-il. Je ferai ce qui est en mon pouvoir pour te libérer des engagements que tu as pris vis-à-vis de Janx. Tu pourras alors reprendre une vie normale. Et, en ce qui concerne les lois de mon peuple, je compte bien m'y soumettre. Cela fait des millénaires qu'elles garantissent un certain équilibre et nous permettent de cohabiter avec les Humains. Je ne vois donc aucune raison valable de les remettre en cause aujourd'hui.

Il hésita quelques instants puis secoua doucement la tête comme s'il préférait renoncer à lui dire ce qu'il avait à l'esprit.

— Au revoir, Margrit, conclut-il.

Sur ce, il se détourna d'elle et s'éloigna. Au bout de quelques pas, elle le vit changer de

forme et prendre son envol. Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse en direction de l'église de La Trinité.

Puis elle se mit à courir, convaincue que, quoi qu'il ait pu lui dire, Alban continuerait à la surveiller et à assurer sa protection. Cela faisait partie de sa nature. Et comme elle formulait cette pensée, elle crut entendre bouger le feuillage des arbres.

Un sourire se dessina sur ses lèvres et elle accéléra encore, suivant le rythme familier qui ponctuait toujours sa course.

*Ir-ra-tion-nel... Ir-ra-tion-nel...*

# REMERCIEMENTS

En temps normal, l'écriture est un art solitaire. Mais ce livre-ci n'aurait pas vu le jour sans l'aide des personnes suivantes :

Mon agent, Jennifer Jackson, qui m'a fait réécrire en profondeur mon premier manuscrit avant de déclarer : « C'est beaucoup mieux! Maintenant, tu n'as plus qu'à couper trente pages sur les cent premières et je crois que tu tiendras vraiment quelque chose! » Tu avais raison. Merci.

Mon éditrice, Mary-Theresa Hussey, qui m'a poussée à améliorer sans cesse cet ouvrage. L'histoire y a gagné en richesse et en profondeur, dépassant ce que j'avais pu imaginer initialement. Merci à toi aussi. J'espère pourtant que vous ne me ferez plus jamais travailler aussi dur, toutes les deux...

Une fois de plus, le département artistique s'est surpassé, offrant à mon texte une couverture dont je suis très fière. Merci, donc, à ma directrice artistique, Kathleen Oudit, et au graphiste Chris McGarth. C'est en partie à vous que les écrivains doivent leurs succès. Nous ne vous en remercierons jamais assez.

Merci à Dor et à Lisa qui m'ont fourni tant de détails concernant New York. Elles sont donc pleinement responsables de toutes les erreurs que j'aurais pu faire au sujet de cette ville : considérez qu'il s'agit d'une licence artistique...

Merci à Tara, Mary Anne et Janne qui ont relu et commenté ma troisième épreuve à un moment où j'étais devenue complètement incapable de porter un regard objectif sur le texte. Leurs commentaires me furent très précieux. Silkie et Jai ont également relu toutes mes versions avec un enthousiasme inaltérable et Trent les a même relues trois fois chacune ! Tant de persévérance ne cesse de m'émerveiller ! Rob, Deborah, Lisa (toujours elle...), Lydia et Morgan ont patiemment supporté mes plaintes, chaque fois que je m'imposais une nouvelle révision. Rob, en particulier, m'a offert de brillantes suggestions qui m'ont permis de développer en profondeur la mythologie de ce monde. Sarah également. Merci à tous !

Quant à Ted, tout ce que je peux te dire, c'est que je n'aurais jamais pu écrire ce livre sans toi. Je t'envoierai un exemplaire en surlignant tous les passages auxquels tu as contribué et tu comprendras à quel point c'est vrai. Merci à toi. Je t'aime.

# Note de l'auteur

Au cours de ces dernières années, plusieurs personnes ont loué mon sens de la discipline, ce qui m'a toujours paru un peu étonnant. Ecrire est, sous bien des aspects, un métier comme les autres : votre éditeur vous fixe des objectifs et des délais et, lorsque vous ne les remplissez pas, cela a une fâcheuse tendance à le rendre nerveux et irritable.

Bien sûr, lorsque j'ai commencé à rédiger *La malédiction de l'aube*, je n'étais pas encore sous contrat et il m'a fallu faire preuve d'une certaine détermination pour m'astreindre à écrire régulièrement. Mais je me suis aussi beaucoup laissée aller à rêver. Sans cela, il m'eût été très difficile de conserver intactes la foi et la détermination qui me permettaient de me replonger sans cesse dans mon manuscrit.

Ce livre est le résultat d'interminables sessions d'écriture à une époque où j'étais en train d'organiser un déménagement à l'étranger. Aujourd'hui encore, je suis sidérée d'être parvenue à travailler alors que j'avais tant à faire. Combien de fois m'est-il arrivé de voir s'envoler une journée sans avoir pu coucher le moindre mot sur le papier?

J'imagine que c'est le lot de tous les auteurs. Les gens qui travaillent dans un bureau tous les jours de 9 heures du matin à 5 heures de l'après-midi n'ont pas le luxe de se poser ce genre de questions. Mais cette expérience m'a permis de découvrir que je suis capable d'écrire en toutes circonstances lorsque je suis réellement motivée.

C'est peut-être ce que les gens qui m'entourent appellent de la discipline. Pourtant, je suis persuadée que n'importe qui serait capable d'en faire autant. Le tout est de le vouloir vraiment. J'aime à penser que cette conviction transparaît dans les histoires que je raconte. Je veux croire que tout est possible si l'on a un rêve et que l'on se donne les moyens de le réaliser.

Le livre que vous tenez entre les mains en est la preuve et j'espère qu'il vous a plu.

CATIE